L'AMERIQUE
MÉRIDIONALE
Dressée
sur les meilleures Cartes
Modernes et sur les Observations Astronomiques
par
Emanuel Boven.
Géographe de S. M. B.
1747.

OCEAN
PACIFIQUE
ou
GRANDE MER
DU SUD

MER DU NORD
TERRE FERME
AMAZONES
Tropique du Capricone
Port vu par un Anglois en 1636.
I. Easter
I. de Gallego
I. de Cocos
Amapala
C. Blanco
C. Burica
Panama
Bonaventura
Otavalo
Popayan
Pasto
C. de Francisco
C. S. Laurent
Pto Viejo
I. de Guayaquil
Payata
Truxillo
Santa
Guarmay
Callao Port
Lima
Camana
Arica
Port Arica
Port d'Ilo
S. Pedro d'Atacama
I. Samblase
I. S. Felix
Baye N. Dame
Copiapo
Guasco
Coquimbo
Valparaiso
Is. de Juan Fernandes
la Conception
Imperial
Baldivia
Carelmapo
Chiloe I.
Nomans I.
I. de S. Catherine
I. de S. Barbara
I. de S. Lazare
Detroit de Magellan
P. English
Port Decouvert par François Drake
C. Horn
CHILI
TERRE MAGELLANIQUE
Mendoza
Buenos Ayres
Baye S. Mathias
C. Redondo
C. Blanco
Desire
P. S. Julien
C. Virgin
Nelle Isle
Beauchene
Detroit de la Maire
Estates I.
Barnavelt I.
Guardaloupe
Antigua
Marigalante
Martinico
Barbadoes
Granada
Trinité
Oronoko
Surinam
Guiana
Curaçoa
Marguerite
Cumana
Caracas
Merida
S. Fe
Cartagena
Porto Bello
NLLE ESPAGNE
Yenasiti
Curapauba
Potosi
La Plata
L. Xarayes
GUAY
S. Ignacio
Assomption
Cordova
Pampas

110 100 90 80 70 60 50 40
10 0 10 20 30

C. Beauvais Scrip.

MER DU NORD

OCEAN

ATLANTIQUE

Ligne Equinoxiale

PART. D'AFRIQUE

Cap Verd Iles

Basse I.

C. Tagrin

C. Monte

Guardaloupe

Antiqua

Marigalante

Martinco

Curacoa

Marguerite

Barbadoes

Granada

Trinite

Oronoko

Cumana

Surinam

Cayene

Orange

Cap Nord

TERRE FERME

Popayan

Pasto

S. Juan

Guiana

Curapauba

R. de Amazones

S. Louis de Maragnan

Sara

I. de Fernandoz de Loronbo

C. Pedras

C. de S. Roch

Rio Grande

Paraiba

Olinda ou Fernambuc

Presentation

S. Augustin

Para

Siara

Tapuyes

Ascension I.

AMAZONES

Lima

Pisco

Camana

Arica

Port Arica

Port d'Ilo

S. Pedro d'Atacama

PARA

L. Xarayes

Todos los Sanctos

BRESIL

Tupiques

Pto Seguro

Sergipe

Salvador

Baye Todos Santos

Rio dos Ilhoes

Porto Seguro

Los Abrolhos

Porto Rio Doce

Sto Fe

GUAY

S. Ignace

Potosi

La Plata

Spirito Santo

Rio Janero

C. Frio

Porto Santos

Rio Janeiro

I. de la Trinite

Baye N. Dame

Copiapo

Guasco

Coquimbo

Assomption

Parana

I. de Cananea

I. de Ste Catherine

Picos

Valparaiso

Cordova

Mendoza

Buenos Ayres

St Pierre ou Rio Grande

St Marie

de la Plata

S. Antoine

C. dos Courans

Baye d'Anegada

OCEAN

MERIDIONAL

Saxemburg

Juan Fernandes

La Conception

Imperial

Baldivia

Carelmapo

Chiloe I.

CHILI

Pampas

TERRE MAGELLANIQUE

Baye S. Mathias

C. Redondo

Baye de los Camerons

C. Blanco

Desire

P. S. Julien

Nomans I.

I. de S. Catherine

I. de S. Barbara

I. de S. Lazare

Patagonie

C. Virgin

Nelle Isle

Beauchene

Detroit de la Maire

Estates I.

Barnavelt I.

Tristan de Cunha

Terre Australe

I. Alvarez

Detroit de Magellan

P. English

Decouvert par Francois Drake

C. Horn

Longitude de Londres.

80 70 60 50 40 30 20 10

90 80 70 60 50 40 30 20 10

10 0 10 20 30

C

I.
c
II.
III
IV
V.
VI
Ch
e
d
b
f
l
Th

Che

HISTOIRE
DES
COLONIES EUROPÉENNES
DANS L'AMÉRIQUE,

EN SIX PARTIES:

I. Une Histoire abrégée de la découverte de cette partie du Monde.
II. Les mœurs & les coutumes de ses premiers Habitans.
III. L'Histoire des Colonies Espagnoles.
IV. —— Portugaises.
V. —— Françoises, Hollandoises & Danoises.
VI. —— Angloises.

Chaque Partie contient une description de la Colonie, de son étendue, de son climat, de ses productions, de son commerce, du génie & des mœurs de ses Habitans: on y traite des intérêts des différentes Puissances de l'Europe par rapport à ces Colonies, & de leurs vues par rapport au Commerce.

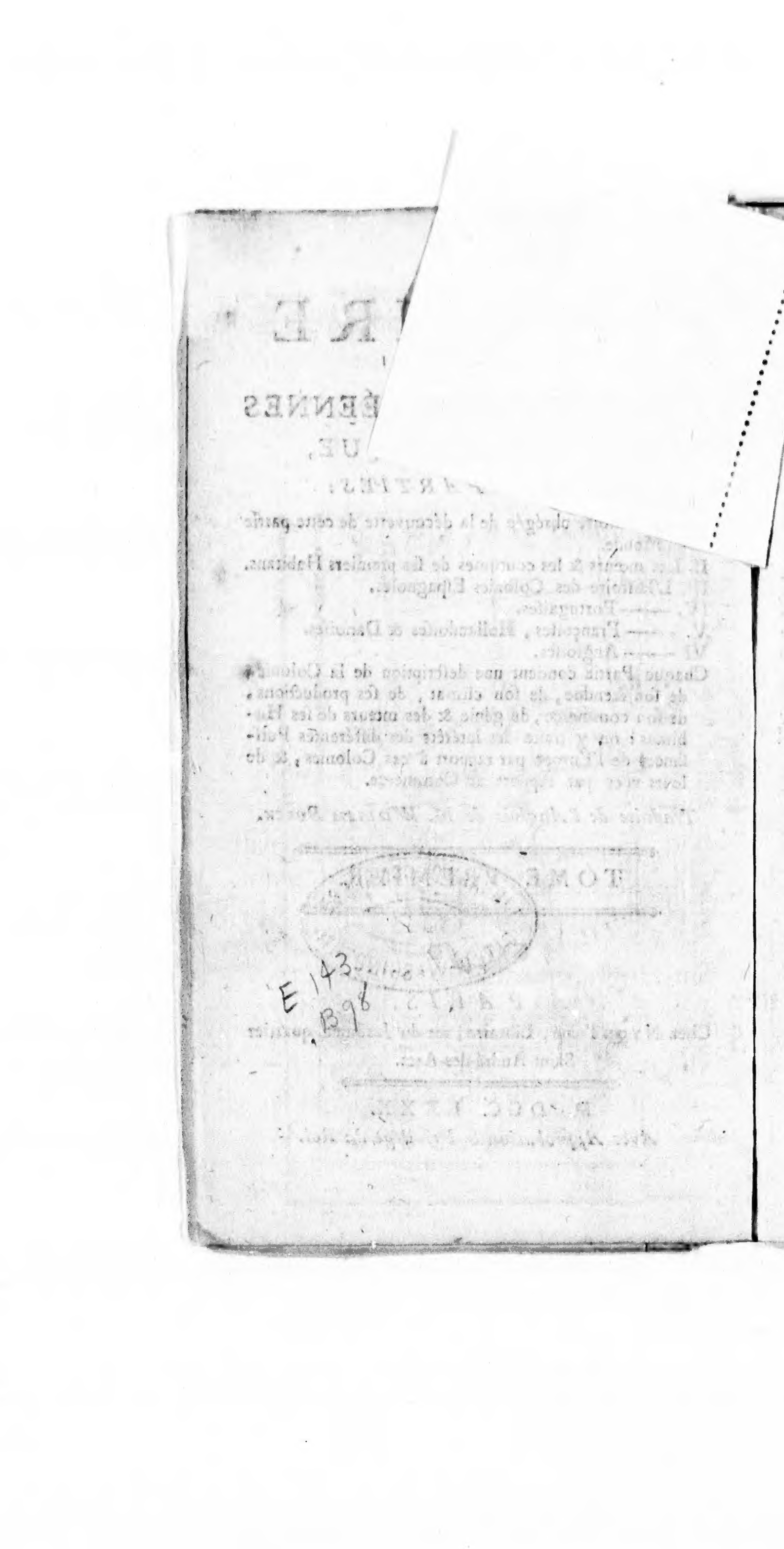
Traduite de l'Anglois de M. WILLIAM BURCK.

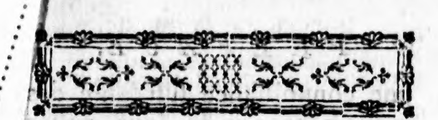
TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, quartier Saint-André-des-Arcs.

M. DCC. LXXX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.


E 143
B98



PRÉFACE.

Les affaires de l'Amérique ont attiré depuis quelques années l'attention du public. Avant la guerre présente, peu de gens étudioient l'histoire de cette partie du monde, quoique la matiere soit extrêmement curieuse par elle-même, & très intéressante pour une nation commerçante.

L'histoire d'un pays, qui, quoique très étendu, est le partage de quatre seules nations; & qui, bien que peuplé depuis plusieurs siecles, n'est connu du reste du monde que depuis deux cens ans, ne doit point naturellement fournir de la matiere pour plusieurs volumes. Il est pourtant certain qu'il faut beaucoup de lecture, pour acquérir

une connoiſſance ſuffiſante des événemens qui ſe ſont paſſés dans l'Amérique, pour ſe former une idée de ſon état préſent, & porter un jugement compétent de ſon commerce. Je puis ajouter, que la lecture d'une grande partie de cette hiſtoire, eſt ſeche & dégoûtante; que pluſieurs auteurs ont traité ce ſujet, les uns avec une connoiſſance ſuffiſante, & d'autres de maniere, qu'on ne peut ſe réſoudre à lire leurs écrits. Les uns ſont chargés de quantité de faits, qui n'intéreſſent qu'un petit nombre de perſonnes; les autres obſcurciſſent la verité par quantité de circonſtances, pour flater les préjugés des parties, & j'oſe dire, ceux des nations. On ne ſçauroit lire avec trop de précaution ce qu'ont écrit le Anglois qui ſont établis dans nos Colonies; parce qu'il y en

a peu qui ne ſuivent en écrivant le penchant qu'ils ont pour la province dans laquelle ils ſont nés, ou peut-être pour la faction particuliere qui y domine. Ce n'eſt qu'en comparant les relations imprimées les unes avec les autres, & avec les inſtructions particulieres que l'on a, & en rectifiant le tout par des témoignages authentiques, que l'on peut découvrir la vérité ; encore la choſe eſt elle aſſez difficile.

A l'égard des établiſſemens étrangers, j'ai eu recours aux relations imprimées des voyageurs & autres ; & dans certains points, aux mémoires de quelques commerçans. Les matériaux pour les établiſſemens étrangers ne ſont point auſſi parfaits qu'ils devroient l'être, ni aſſez ſurs, pour qu'on puiſſe y ajouter foi. Je m'en ſuis rare-

ment ſervi, que je n'aye été obligé d'y joindre quelque addition, ou quelque correctif.

Dans la partie hiſtorique de cet ouvrage, je m'attache principalement à quelques matieres capitales, qui m'ont paru devoir engager & récompenſer l'attention du lecteur; & dans ce que j'en dis, je ne m'arrête qu'aux événemens qui peuvent fournir quelques inſtructions politiques, ou faire connoître les caracteres des principaux acteurs, qui ont paru ſur ces grands théâtres. Les affaires qui m'ont paru mériter un détail circonſtancié, ſont ces événemens brillants & remarquables de la découverte de l'Amérique, & de la conquête des deux ſeuls royaumes civiliſés qu'elle renfermoit.

En traitant des autres parties, je me ſuis étendu ſur l'hiſtoire

que je n'aye été
oindre quelque ad-
uelque correctif.
artie historique de
je m'attache prin-
quelques matieres
ui m'ont paru de-
r & récompenser
n lecteur ; & dans
lis, je ne m'arrête
mens qui peuvent
ques instructions po-
faire connoître les
es principaux ac-
ont paru sur ces
res. Les affaires qui
mériter un détail
, sont ces événe-
ts & remarquables
rte de l'Amérique,
uête des deux seuls
vilisés qu'elle ren-

t des autres parties,
tendu sur l'histoire

de chaque pays autant qu'il le faut, pour sçavoir quand & sur quels principes chaque Colonie a été fondée, pour mettre le lecteur en état de juger de sa condition présente. Ces récits sont fort courts ; & si l'on considére de quelle sorte de faits ces histoires sont composées, on ne me sçaura pas moins gré de ce que j'ai omis, que de ce que j'ai rapporté. Si je n'ai pas traité mon sujet aussi-bien que je l'aurois dû, je m'en suis acquitté aussi brievement qu'il m'a été possible de le faire.

Mon principal objet, en traitant des différentes Colonies, a été de rapporter tout au commerce, qui est l'article qui nous intéresse le plus ; & c'est ce qui fait que je ne me suis attaché à leur histoire civile & naturelle, qu'autant qu'elles pouvoient servir à répandre quelque lumiere

ſur le commerce de ces contrées ; excepté lorſque les matieres m'ont paru curieuſes, & propres à diverſifier mon ouvrage.

On ne doit pas s'attendre qu'un pareil ouvrage ſoit partout de la même force. Dans quelques endroits, le ſujet n'eſt point ſuſceptible d'ornement, & la matiere ſéche par elle-même, ne peut changer de nature, quelque peine qu'on ſe donne. Dans quelques autres, la peſanteur du ſtyle, vient de celle des matériaux, dont j'ai été obligé de me ſervir ; dans un plus grand nombre, qui ſont peut-être ceux auxquels on trouvera le plus à redire, la faute vient de l'Auteur ſeul.

Ce que je viens de dire de mes matériaux, ne regarde point les ſecours que j'ai tirés de la judicieuſe collection, qu'on ap-

merce de ces con-
té lorsque les ma-
paru curieuses, &
iversifier mon ou-

loit pas s'attendre
ouvrage soit par-
nême force. Dans
droits, le sujet n'est
ptible d'ornement,
re séche par elle-
eut changer de na-
ue peine qu'on se
s quelques autres,
du style, vient de
atériaux, dont j'ai
de me servir; dans
d nombre, qui sont
ux auxquels on trou-
à redire, la faute
uteur seul.

viens de dire de mes
ne regarde point
que j'ai tirés de la
ollection, qu'on ap-

pelle les voyages d'Harris. On ne peut voir de plus beau morceau que son histoire de Bresil. Le jour dans lequel l'Auteur place les événemens de cette histoire; est aussi beau qu'instructif; il montre par-tout un esprit extraordinaire, & ses remarques sont judicieuses & frappantes. Si ce que je dis de l'Amérique Portugaise, a quelque mérite, je n'en suis redevable qu'à cet original. J'avouerai cependant que les choses qu'il rapporte dans cette partie de son ouvrage des Colonies Françoises & Angloises, sont défectueuses, & conviennent plutôt à l'état ancien, qu'à l'état actuel des affaires de cette partie du monde. Ses remarques ont rarement ce défaut; & si je différe de lui à cet égard, c'est toujours avec le respect que je dois au jugement d'un Ecrivain, qui s'ef-

force par-tout, avec autant de bon ſens que d'éloquence, de porter notre nation à des entrepriſes, qui ſeules peuvent augmenter ſa puiſſance & ſa gloire.

out, avec autant de que d'éloquence, de e nation à des entre- seules peuvent aug- uissance & sa gloire.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce premier Volume.

PARTIE I.

CHAPITRE PREMIER.

ETAT de l'Europe avant la découverte de l'Amérique. Projet de Colomb. Il s'adresse à différentes Cours. Il réussit auprès de celle d'Espagne. Son voyage. Il découvre les Bahamas & les grandes Antilles. Page 1

CHAP. II. *Découverte des Caribes. Colomb retourne en Europe. Sa conduite à Lisbonne. Maniere dont il est reçu à Barcelonne par Ferdinand & Isabelle. Second voyage de Colomb. Etat des Espagnols à Hispaniola. On bâtit la ville d'Isabelle, & on y établit une Colonie. Voyage pour reconnoître la côte de l'Isle de Cuba.* 14

CHAP. III. *Difficultés qu'on éprouve dans ce voyage. Découverte de la Jamaïque. Colomb retourne à Hispaniola. Révolte des Espagnols. Guerre avec les*

Indiens du pays. Ils sont conquis. Ils forment le projet de faire périr les Espagnols de faim. 29
CHAP. IV. Plaintes contre Colomb. On envoie un homme pour rechercher sa conduite. Il retourne en Espagne, & s'y justifie. Il entreprend un voyage, & découvre le continent de l'Amérique Méridionale. Il s'embarque pour Hispaniola. 39
CHAP. V. Colomb en arrivant à Hispaniola, trouve les Espagnols révoltés. Mesures qu'il prend pour les appaiser. Il est supplanté & envoyé en Espagne chargé de chaînes. 48
CHAP. VI. Découvertes d'Americ Vespuce, & autres Avanturiers. Cause de l'amour des découvertes. 55
CHAP. VII. Colomb est renvoyé absous. Il entreprend un quatrieme voyage. Il découvre la côte de la Terre-Ferme & l'Isthme de Darien. Il retourne à Hispaniola. Maniere dont il y est reçu. Il continue la découverte de la côte de la Terre-Ferme. Le vent le pousse vers la Jamaïque, où il fait naufrage. Détresse dans laquelle il se trouve. Ses soldats se révoltent, & il les appaise. Il quitte l'Isle, & s'embarque pour l'Espagne. Maniere dont il y est reçu. Sa mort. 60

ays. *Ils sont conquis. Ils
rojet de faire périr les Es-
aims.* 29
*laintes contre Colomb. On
nme pour rechercher sa con-
ourne en Espagne, & s'y
ntreprend un voyage, & dé-
tinent de l'Amérique Mé-
Il s'embarque pour Hispa-* 39
*olomb en arrivant à Hispa-
ve les Espagnols révoltés.
'il prend pour les appaiser.
anté & envoyé en Espagne
haînes.* 48
*Découvertes d'Americ Ves-
utres Avanturiers. Cause
des découvertes.* 55
*Colomb est renvoyé absous.
nd un quatrieme voyage. Il
côte de la Terre-Ferme &
Darien. Il retourne à His-
Maniere dont il y est reçu. Il
découverte de la côte de la
ne. Le vent le pousse vers la
où il fait naufrage. Dé-
laquelle il se trouve. Ses
révoltent, & il les appaise.
l'Isle, & s'embarque pour
Maniere dont il y est reçu.* 60

CHAP. VIII. *Caractere de Colomb. Reflexions sur la conduite de la Cour d'Espagne.* 74

CHAP. IX. *Découvertes & conquêtes de Balboa. Velasquez charge Cortez de l'expédition du Mexique. Etat de l'Empire du Mexique. Cortez fait alliance avec les habitans de Tlascala.* 80

CHAP. X. *Cortez bâtit la Vera Cruz. Il se rend à Mexique. Maniere dont Il est reçu par Montezuma. Cortez fait mettre l'Empereur en prison. Stratagême dont celui-ci se sert pour obtenir sa liberté; quelles en sont les suites.* 91

CHAP. XI. *Montezuma tente de chasser les Espagnols de Mexique. Arrivée de Narvaez. Il veut ôter le commandement à Cortez. Celui-ci quitte Mexique. Il bat Narvaez, & le fait prisonnier. Les Espagnols sont assiégés dans Mexique. Cortez fait lever le siege. Montezuma est tué.* 102

CHAP. XII. *Guatimozin élu Empereur par les Mexicains. Il assiege les Espagnols dans leurs quartiers. Oblige Cortez à quitter la ville. Le harcele dans sa retraite. Bataille d'Otumba. Cortez se retire à Tlascala.* 117

CHAP. XIII. *Les Espagnols qu'on avoit envoyés contre Cortez, se joignent à lui. Il marche à Mexique. Il découvre*

une conspiration qu'on avoit formée contre lui. 128

CHAP. XIV. Siege de Mexique. Les Mexicains refusent les conditions qu'on leur offre. Les Espagnols repoussés par un stratagême de Guatimozin. Il en emploie un second. Il est fait prisonnier. La ville se rend. Guatimozin est mis à la torture. Cortez est supplanté dans son gouvernement. Réflexions sur les cruautés que commirent les Espagnols. 139

CHAP. XV. Pizarro & Almagro forment le dessein de conquérir le Pérou. Leurs caracteres. Etat de l'Empire du Pérou. L'Ynca Atabalipa est fait prisonnier. 158

CHAP. XVI. L'Ynca est assassiné. Disputes de Pizarro & d'Almagro. Ils se réconcilient. Expédition d'Almagro dans le Chili. Les Péruviens recommencent la guerre, & assiegent Cusco. Almagro retourne, & les bat. Il se brouille de nouveau avec Pizarro; il est battu & puni de mort. 178

CHAP. XVII. L'Armée des Péruviens se débande. Conspiration contre Pizarro. Il est assassiné. 187

CHAP. XVIII. Le fils d'Almagro est nommé Gouverneur. Arrivée du nouveau Viceroi Vaca di Castro. Il fait mourir le jeune Almagro. Il dissipe les

ation qu'on avoit formé 128
Siege de Mexique. Les
refusent les conditions qu'on
Les Espagnols repoussés par
me de Guatimozin. Il en
second. Il est fait prisonnier.
rend. Guatimozin est mis à
Cortez est supplanté dans son
nt. Reflexions sur les cruau-
mirent les Espagnols. 139
Pizarro & Almagro for-
ssein de conquérir le Pérou.
ssteres. Etat de l'Empire du
Ynca Atabalipa est fait pri-
158
. L'Ynca est assassiné. Dis-
izarro & d'Almagro. Ils se
t. Expédition d'Almagro
hili. Les Péruviens recom-
guerre, & assiegent Cusco.
retourne, & les bat. Il se
nouveau avec Pizarro; il
puni de mort. 178
II. L'Armée des Péruviens
. Conspiration contre Pi-
est assassiné. 187
III. Le fils d'Almagro est
ouverneur. Arrivée du nou-
roi Vaca di Castro. Il fait
jeune Almagro. Il dissipe les

TABLE DES MATIÈRES.

Contenues dans ce second Volume.

PARTIE V.

CHAPITRE PREMIER.

ETABLISSEMENT des François dans les Indes Occidentales. Protégés par le Cardinal de Richelieu. De Poincy Gouverneur. Compagnie des Indes Occidentales. Page 1

CHAP. II. Destruction de la Colonie de Saint-Christophe. Origine des Boucaniers. Cause de leurs succès. Etablissement d'Hispaniola. Politique de la Cour de France. Description d'Hispaniola. Son commerce. Villes du Cap François & de Léogane. 8

CHAP. III. Description de la Martinique, de la Guadeloupe & des autres Isles Françoises. Leurs productions. Observations sur les erreurs dans lesquelles on est tombé à leur sujet. 20

CHAP. IV. Amérique Françoise Septentrionale. Description du Canada. Son

climat. Foire de Mont-Réal. Quebeck. Habitans du Canada. Le fleuve de Saint-Laurent & les grands Lacs. Le Cap Breton. 26
CHAP. V. La Louisiane. Le Missisipi. L'Ohio. La Fontaine de Jouvence. Colonie de la Louisiane. 37
CHAP. VI. Conduite des François par rapport à leurs Colonies. 42
CHAP. VII. Colonies Hollandoises. Curassou & son commerce. Contrebande dans les Colonies Espagnoles. Compagnie Danoise. Isle de Sainte-Croix. Caractère des différentes nations de l'Europe relativement à l'Amérique. 52

PARTIE VI.

CHAPITRE PREMIER.

DIVISION des Indes Occidentales Angloises. Description de la Jamaïque. Conquête de cette Isle. 63
CHAP. II. Etablissement dans la Jamaïque. Disette de Cacao. Les Boucaniers. Etat florissant de cette Isle. Son déclin à quelques égards. 72
CHAP. III. Productions de la Jamaïque. Piment, Sucre, Rum, Melasse, Co-

de Mont-Réal. Quebeck. Canada. Le fleuve de nt & les grands Lacs. Le 26
a Louisiane. Le Mississipi. a Fontaine de Jouvence. a Louisiane. 37
Conduite des François par rs Colonies. 42
Colonies Hollandoises. Cu a commerce. Contrebande lonies Espagnoles. Commoise. Isle de Sainte-Croix. es différentes nations de lativement à l'Amérique. 52

RTIE VI.

TRE PREMIER.

O N des Indes Occidentales Description de la Jamaïte de cette Isle. 63
ablissement dans la Jamaï de Cacao. Les Boucaniers. ant de cette Isle. Son déclin gards. 72
Productions de la Jamaïque. ucre, Rum, Melasse, Co-

ton, Gingembre, Commerce du bois de Campêche. Disputes à ce sujet. Commerce des Nègres. 76
CHAP. IV. Port-Royal. Tremblement de terre en 1692. Kingston. San-Jago de la Vega, ou Spanish-town. Dispute sur le transport du siege du Gouvernement. 87
CHAP. V. La Barbade. Quel étoit son état la premiere fois qu'on y arriva. Détresse de la Colonie. Accroissement rapide de cette Isle. Ses richesses & le nombre de ses habitans. Son état actuel. 92
CHAP. VI. Saint-Christophe, Antigua, Nevis & Montserrat. Leur état présent & leurs forces. 101
CHAP. VII. Climat des Indes Occidentales. Pluies & vents. Ouragans. Leurs pronostics. Productions des Indes Occidentales. Sucre. Maniere dont on le fait. Colons dans les Indes Occidentales. Leur façon de vivre & de commercer. Les négres. 103
CHAP. VIII. Observations sur les Plantations des Indes Occidentales. Avantageuses pour purger un Etat des mauvais garnemens qui s'y trouvent. 117
CHAP. IX. Observations sur les impôts établis dans les Colonies. Sur un éta-

bliſſement coûteux qu'on y a fait. Réponſe à quelques objections. 122

CHAP. X. Etat des Négres dans les Indes Occidentales. Combien ils ſont dangereux. Méthodes propoſées pour remédier à ces abus. Néceſſité dont il eſt d'augmenter le nombre des Blancs. Uſage de ce réglement dans le commerce. 130

CHAP. XI. Miſere des Négres. Il en périt beaucoup. Moyen pour empêcher que cela n'arrive. De l'inſtruction des Négres. 138

CHAP. XII. Projet pour affranchir les Mulâtres & les Négres. Il eſt dangereux d'avoir beaucoup de domeſtiques négres. 145

PARTIE VII.

CHAPITRE PREMIER.

VUE générale des Domaines d'Angleterre dans l'Amérique Septentrionale. 149

CHAP. II. Premieres tentatives pour s'établir dans l'Amérique Septentrionale. Origine & progrès des Puritains. Ils ſont perſécutés par Laud. Pluſieurs s'en-

lteux qu'on y a fait. Ré-
ues objections. 122
at des Négres dans les In-
ales. Combien ils sont dan-
hodes proposées pour remé-
bus. Nécessité dont il est
le nombre des Blancs. Usa-
lement dans le commerce. 130
lisere des Négres. Il en pé-
Moyen pour empêcher que
. De l'instruction des Né- 138
Projet pour affranchir les
les Négres. Il est dange-
beaucoup de domestiques 145

RTIE VII.

TRE PREMIER.

le des Domaines d'Angle-
l'Amérique Septentrionale. 149
remieres tentatives pour s'é-
l'Amérique Septentrionale.
progrès des Puritains. Ils
és par Laud. Plusieurs s'en-

fuient dans la Nouvelle Angleterre. 153

CHAP. III. *La différence de Religion cause des divisions dans la Colonie. Massachuset. Connecticut. La Providence. Esprit de persécution. Les Quakers persécutés. Disputes touchant la Grace.* 163

CHAP. IV. *Illusion des Fanatiques. Cruautés qu'ils commettent. Les Magistrats accusés. Réflexions.* 173

CHAP. V. *Situation, Climat, &c. de la Nouvelle Angleterre. Description du bled d'Inde. Troupeaux de la Nouvelle Angleterre.* 182

CHAP. VI. *Habitans de la Nouvelle Angleterre. Leur nombre. Histoire des Chartres des Colonies.* 187

CHAP. VII. *Port de Boston. Son commerce. Construction des vaisseaux. Commerce étranger. Réflexions sur le projet qu'on avoit formé de le limiter. Décadence du commerce de la Nouvelle Angleterre.* 193

CHAP. VIII. *Nouvelle York. Nouvelle Jersey, & Pensylvanie. Leur situation, &c. Histoire abrégée de leur établissement.* 207

CHAP. IX. *Villes de la Nouvelle York. Etendue de son commerce. Albanie. Son commerce avec les Indiens. Les Iro-*

quois ou les six Nations. 215

CHAP. X. *Nouvelle Jersey. Son commerce, ses habitans, &c.* 219

CHAP. XI. *Histoire de Guillaume Pen. Principes sur lesquels il fonda sa Colonie. Sa mort.* 221

CHAP. XII. *Habitans de la Pensylvanie. Variété des Nations & des Religions. Principes pacifiques des Quakers. Réflexions sur l'état actuel de cette Colonie.* 225

CHAP. XIII. *Description de Philadelphie. Son commerce. Nombre des habitans de la Pensylvanie. Etendue de son commerce. Les négres y sont en petit nombre.* 229

CHAP. XIV. *Situation de la Virginie. Commodité de ses rivieres pour la navigation. Animaux & oiseaux du pays. L'Opossum.* 234

CHAP. XV. *Villes de la Virginie, petites & en petit nombre. Culture du tabac. Commerce de cette denrée & autres. Habitans de la Virginie. Blancs & noirs.* 241

CHAP. XVI. *Différentes tentatives pour s'établir dans la Virginie, dont trois échouent. Le Lord Delavare y établit enfin une Colonie.* 247

CHAP. XVII. *La Virginie se révolte contre Cromwel. Il la fait rentrer dans*

s Nations. 215
ouvelle Jersey. Son com-
abitans, &c. 219
listoire de Guillaume Pen.
lesquels il fonda sa Colo-
e. 221
Habitans de la Pensylva-
des Nations & des Reli-
cipes pacifiques des Qua-
rions sur l'état actuel de
e. 225
Description de Philadel-
commerce. Nombre des ha-
Pensylvanie. Etendue de
. Les négres y sont en petit
229
Situation de la Virginie.
de ses rivieres pour la na-
Animaux & oiseaux du
ossum. 234
illes de la Virginie, peti-
it nombre. Culture du ta-
rce de cette denrée & autres.
e la Virginie. Blancs &
241
Différentes tentatives pour
s la Virginie, dont trois
a Lord Delavare y établit
olonie. 247
. La Virginie se révolte
rd. Il la fait rentrer dans

le devoir. Révolte de Bacon. Ses causes. Bacon meurt, & la paix est rétablie. 253

CHAP. XVIII. *Maryland. En quel temps cette Colonie a été fondée. Cédée au Lord Baltimore. Le Roi Jacques veut lui ôter sa Jurisdiction. Il en est dépouillé dans le temps de la Révolution. Il est rétabli dans ses droits. Capitale de Maryland. Son commerce & ses habitans.* 257

CHAP. XIX. *Les François tentent de s'établir dans la Caroline. Ils en sont chassés par les Espagnols.* 266

CHAP. XX. *Les Anglois s'établissent dans la Caroline. Constitution de son gouvernement. Les Lords propriétaires résignent leurs chartres. Convertie en un gouvernement royal, & divisée en deux Provinces.* 269

CHAP. XXI. *Situation, climat, &c. de la Caroline. Animaux & ses Végétaux.* 274

CHAP. XXII. *Denrées qu'on exporte de la Caroline. Riz, Indigo, Poix & Goudron.* 281

CHAP. XXIII. *Caroline Septentrionale. Histoire de son établissement. Mauvais état de cette province. Elle s'améliore. Sa Capitale.* 291

CHAP. XXIV. *Description de Charles-*

town. Port-Royal. Commerce de la Caroline. Son étendue. Articles trop négligés. 294
CHAP. XXV. Etabliſſement de la Georgie. Motifs qui y donnent lieu. Le plan de cet établiſſement défectueux. Projet pour y remédier. 301
CHAP. XXVI. Nouveaux réglemens pour la Colonie. Défaut de ſa Nouvelle Conſtitution. Commerce de cette province. 308
CHAP. XXVII. Nouvelle Ecoſſe. En quel temps & pour quelle raiſon on y fonde une Colonie. François qui y ſont établis. Son climat & ſon ſol. Annapolis, Halifax & Lunenbourg. 313
CHAP. XXVIII. Terre-Neuve. Pêche de la morue. Les Bermudes. Leur établiſſement & leur commerce. Les Bahamas. 320
CHAP. XXIX. Baie d'Hudſon. Tentatives pour découvrir un paſſage au Nord-Oueſt. Compagnie de la Baie d'Hudſon. Réflexions ſur ſon commerce, ſon climat & ſon ſol. Concluſion. 326
CHAP. XXX. Gouvernement des Colonies Angloiſes. Cours du papier. Abus qu'il occaſionne. Moyens d'y remédier.

Fin de la Table des Matieres.

HISTOIRE

Royal. Commerce de la Ca-
étendue. Articles trop né- 294
Etablissement de la Geor-
qui y donnent lieu. Le plan
ssement défectueux. Projet
dier. 301
I. Nouveaux réglemens
lonie. Défaut de sa Nou-
ution. Commerce de cette 308
II. Nouvelle Ecosse. En
& pour quelle raison on y
olonie. François qui y sont
climat & son sol. Anna-
fax & Lunenbourg. 313
III. Terre-Neuve. Pêche
. Les Bermudes. Leur éta-
r leur commerce. Les Ba- 320
X. Baie d'Hudson. Tenta-
découvrir un passage au
. Compagnie de la Baie
Réflexions sur son commerce,
& son sol. Conclusion. 326
. Gouvernement des Colo-
ses. Cours du papier. Abus
nne. Moyens d'y remédier.

. Table des Matieres.

HISTOIRE

factions, & rétablit la paix dans la province. Il est rappellé. Gonzale Pizarro excite une révolte, & usurpe le gouvernement. Pierre de la Gasca nommé Viceroi. Il bat les troupes de Pizarro, & le fait mourir. 192

PARTIE II.

CHAPITRE PREMIER.

PORTRAIT *des Américains. Leur habillement & leur façon de vivre. Leur langue. Leur hospitalité. Leur caractere. Leur religion & leur superstition. Leur médecine.* 203

CHAP. II. *Gouvernement des Américains. Leurs assemblées. Leurs Orateurs. Leurs Fêtes. Maniere dont ils rendent la Justice.* 213

CHAP. III. *Deuil des Américains. La Fête des morts. Portrait des femmes Américaines. Leurs occupations. Leurs mariages & leurs divorces.* 222

CHAP. IV. *Préparatifs de guerre des Indiens. Chansons & danses. Maniere dont ils se mettent en campagne. Méthode dont ils se servent pour découvrir l'ennemi & pour l'attaquer. Cruautés qu'ils exercent sur leurs prisonniers.* 229

PARTIE III.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION *générale de l'Amérique.* 247
CHAP. II. *Climat & sol de la Nouvelle Espagne. Ses animaux. Ses végétaux.* 253
CHAP. III. *Mines d'or & d'argent. Maniere dont on purifie ces métaux. Réflexions sur la génération des métaux. Quantité d'or & d'argent que l'on tire Indes Espagnoles.* 258
CHAP. IV. *De la cochenille & du cacao.* 274
CHAP. V. *Commerce du Mexique. Description de cette ville. Foires d'Acapulco & de la Vera Cruz. Flotte & Vaisseaux de registre.* 280
CHAP. VI. *Trois sortes de peuples dans la Nouvelle Espagne. Les blancs, les Indiens & les négres. Leurs caracteres. Le Clergé & son caractere. Gouvernement civil.* 293
CHAP. VII. *Nouveau Mexique. Sa découverte. Son climat. Ses productions. Vues des Anglois sur la Californie.* 299
CHAP. VIII. *Le climat & le sol du*

RTIE III.

TRE PREMIER.

ION générale de l'Améri-
247
Climat & sol de la Nou-
gne. Ses animaux. Ses vé-
253
Mines d'or & d'argent. Ma-
on purifie ces métaux. Ré-
r la génération des métaux.
l'or & d'argent que l'on tire
Espagnoles. 258
De la cochenille & du cacao.
274
Commerce du Mexique. Des-
e cette ville. Foires d'Aca-
le la Vera Cruz. Flotte &
de regiſtre. 280
Trois ſortes de peuples dans
le Eſpagne. Les blancs, les
r les négres. Leurs caracteres.
& ſon caractere. Gouverne-
293
I. Nouveau Mexique. Sa dé-
Son climat. Ses productions.
Anglois ſur la Californie.
299
II. Le climat & le ſol du

Pérou. Ses productions. Les mines, la coca & l'herbe du Paraguay. 301

CHAP. IX. *Vignobles du Pérou. Lamas & Vicunas, moutons du Pérou. Le quinquina. Le poivre de Guinée. Fiente de l'iquiqua. Mines de vif argent.* 308

CHAP. X. *Caractere des Péruviens. Leurs diviſions. Fête Indienne. Honneurs rendus à un deſcendant de l'Ynca.* 316

CHAP. XI. *Deſcription de Lima, de Cuſco & de Quito. Commerce de Callao & ſa deſtruction. Du Viceroi du Pérou. Sa juriſdiction & ſes revenus.* 320

CHAP. XII. *Température de l'air du Chili. Son ſol. Sa fertilité. Deſcription de ſes principales villes. Commerce du Chili.* 328

CHAP. XIII. *Petit nombre des Eſpagnols dans cette province. Américains. Leur caractere. Il y en a quelques-uns de libres.* 332

CHAP. XIV. *Climat du Paraguay. Ses rivieres. Province de la Plata. Ville de Buenos Ayres. Son commerce.* 335

CHAP. XV. *Domaine des Jéſuites dans le Paraguay. Maniere dont ils s'y ſont pris pour peupler le pays & le gouverner. Obéiſſance du peuple. Quelques reflexions ſur les derniers événemens qui s'y ſont paſſés.* 339

CHAP. XVI. *La Terre-Ferme. Son étendue & ses productions. Les villes de Panama, de Carthagene & de Porto-Bello. Les Galions. L'Isle de Cuba. La Havanne. Hispaniola. Porto Rico. Réflexions sur la politique de l'Espagne par rapport à ses Colonies.* 351

PARTIE IV.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE *de la découverte du Bresil. Maniere dont on s'y est pris pour s'y établir. Conquis par les Hollandois. Repris par les Portugais.* 363
CHAP. II. *Le climat du Bresil. Du bois du Bresil.* 370
CHAP. III. *Commerce du Bresil. Sa correspondance avec l'Afrique. Etablissement sur la riviere des Amazones & Rio Janeiro. Mines d'or. République des Paulistes. Mines de diamans.* 372
CHAP. IV. *Commerce des Portugais. Description de San Salvador, capitale du Bresil. Flottes destinées pour cette ville. Rio Janeiro & Fernambouc.* 380
CHAP. V. *Caractere des Portugais établis dans l'Amérique. Condition des négres. Gouvernement.* 384

HISTOIR

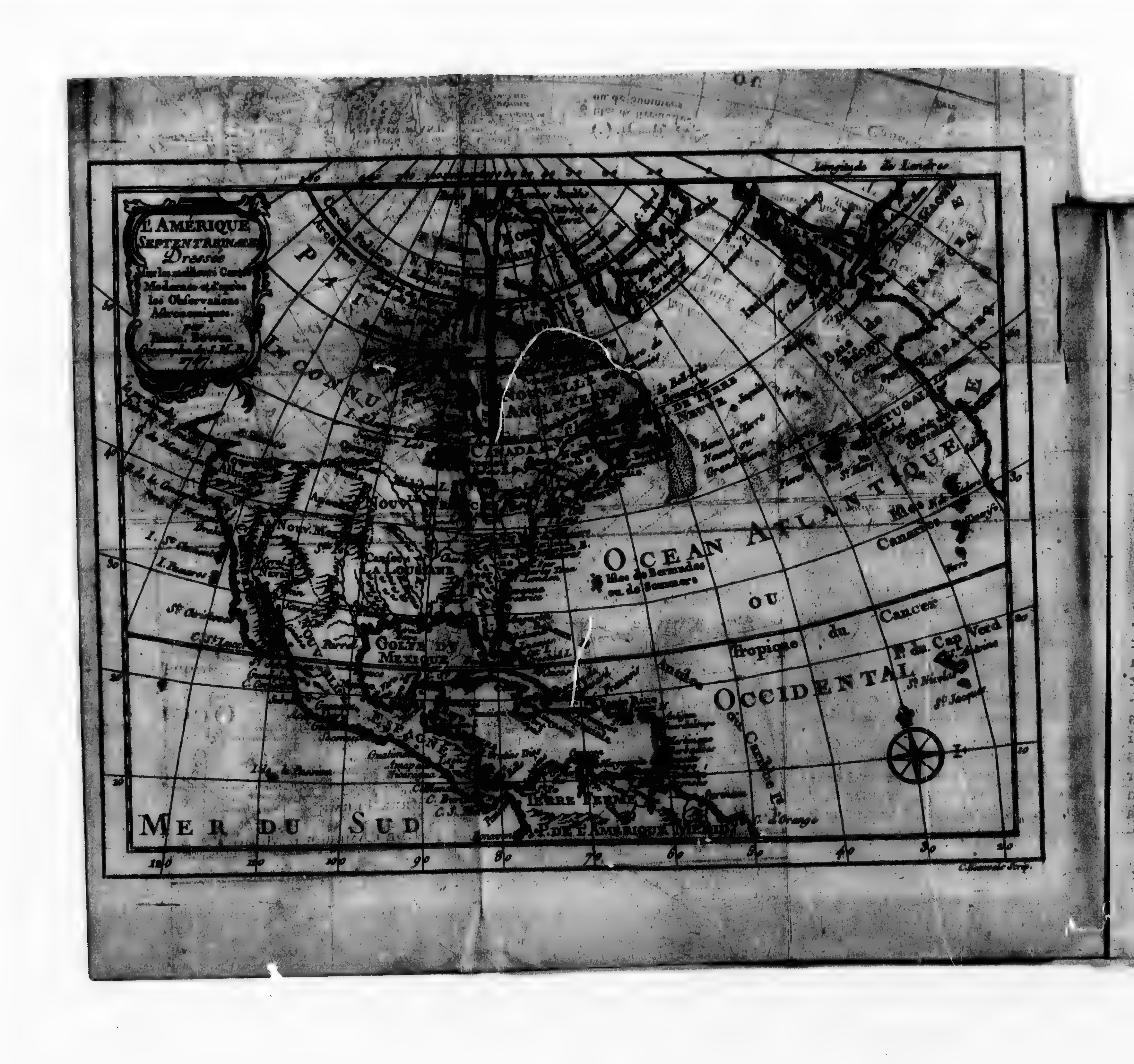
, *La Terre-Ferme. Son*
ses productions. Les villes
, de Carthagene & de Por-
es Galions. L'Isle de Cuba.
te. Hispaniola. Porto Rico.
sur la politique de l'Espagne
t à ses Colonies. 351

RTIE IV.

TRE PREMIER.

e de la découverte du Bre-
ere dont on s'y est pris pour
Conquis par les Hollandois.
r les Portugais. 363
Le climat du Bresil. Du
resil. 370
Commerce du Bresil. Sa
lance avec l'Afrique. Eta-
sur la riviere des Amazones &
iro. Mines d'or. République
les. Mines de diamans. 372
Commerce des Portugais.
on de San Salvador, capitale
Flottes destinées pour cette
Janeiro & Fernambouc. 380
Caractere des Portugais éta-
l'Amérique. Condition des
ouvernement. 384

HISTOIR


L'AMÉRIQUE
Dressée
les Observations
Longitude de Londres
CANADA
OCEAN ATLANTIQUE
Isles de Bermudes
ou de Sommers
OU
Tropique du Cancer
OCCIDENTAL
GOLFE DU MEXIQUE
TERRE FERME
MER DU SUD



HISTOIRE DES COLONIES EUROPÉENNES DANS L'AMÉRIQUE.

PARTIE PREMIERE.

CHAPITRE I.

Etat de l'Europe avant la découverte de l'Amérique. Projet de Colomb; il s'adresse à différentes Cours; il réussit auprès de celle d'Espagne; il découvre les Bahamas & les grandes Antilles. Conquête du Mexique & du Pérou.

IL y eut dans le temps de la découverte de l'Amérique un concours extraordinaire d'événements, dont celui-ci fut un des principaux. L'invention de l'Imprimerie, la découverte de la Bou-

dre à canon, les progrès de la navigation, le renouvellement des lettres, changerent entiérement la face de l'Europe. Ce fut dans le même-temps que les principales Monarchies commencerent à s'affermir, à acquérir la force, & à prendre la forme qu'elles ont aujourd'hui. Avant ce période, les mœurs des Européens étoient tout-à-fait barbares. Je n'en excepte pas même l'Italie, où la douceur naturelle du climat, & les premiers rayons de la Littérature, avoient un peu adouci l'esprit des peuples, & introduit quelque chose approchante de la politesse. Son histoire avant cette Ere, & même quelque temps après, n'est qu'un tissu de trahisons, d'usurpations, de meurtres & de massacres; on n'y voit ni courage, ni police reglée. Il n'y avoit aucun état qui portât ses vûes plus loin que ses intérêts présents. On ignoroit entiérement ce systême compliqué d'intérêts que l'Europe formoit long-temps avant cette époque. Louis XI, qui passoit pour un des Princes les plus sages de son tems, & pour sacrifier toutes choses à son ambition, sacrifia un des objets les plus capables de la flater à une pique, qui feroit aujour-

d'hui très peu d'impression sur l'esprit d'un Monarque. Son fils Charles VIII conquit l'Italie, & la perdit par un enchaînement de fausses mesures, telles qu'on n'en a jamais vu de pareilles dans notre siecle. Un courage féroce & romanesque dans les contrées Septentrionales & Occidentales de l'Europe, & une politique scélérate dans les Etats d'Italie, étoient le caractere de ce siecle. Les mœurs des Courtisans étoient grossieres & impolies. L'entrevue d'Edouard IV & de son frere le Roi de France, dans laquelle ils furent tous deux enfermés comme des prisonniers, fait voir qu'ils ignoroient les vrais sentiments d'honneur, & ce qu'exigeoit leur dignité, & qu'ils n'avoient ni humanité ni politesse. Toutes les anecdotes qui nous restent de ces deux Cours, sont du même genre.

Si les Cours avoient fait si peu de progrès dans la politique & dans la politesse, on peut dire que les Souverains & les peuples en avoient encore moins fait dans les connoissances utiles. Le peu d'érudition qui existoit alors, se réduisoit à la scholastique. Les Belles-Lettres étoient encore dans

l'enfance & ne consistoient que dans un jeu de mots. Les sçavans se bornoient à étudier la langue Latine, à la parler & à l'écrire d'une maniere pure & élégante. On méprisoit les Mathématiques, & on ne daignoit pas les cultiver. On n'avoit aucune idée de l'Astronomie, on ignoroit entiérement la figure de la terre, & les idées des hommes ne s'étendoient pas au-delà de leur horizon sensible.

Tel étoit l'état des affaires, lorsque Christophe Colomb, natif de Genes, entreprit de franchir les bornes que l'ignorance avoit prescrites au monde. Son dessein fut l'effet de l'idée qu'il s'étoit formée de la figure de la terre; mais les Cartes, encore plus fausses que ses conjectures, lui firent prendre le change, & manquer son objet. Il se proposoit de trouver un passage à la Chine & aux Indes par l'Océan Occidental. Il y a tout lieu de croire qu'indépendamment de la gloire attachée à cette découverte, & des avantages personnels qu'il espéroit d'en tirer; Colomb fut porté à la tenter par d'autres motifs, je veux dire, la jalousie & le ressentiment. Venise & Genes étoient alors les deux seules Puissances com-

merçantes de l'Europe, & ne pouvoient se soutenir que par le Commerce. De-là naquirent la concurrence & la jalousie, qui à leur tour occasionnerent entre elles des guerres fréquentes; mais Venise conserva sa supériorité dans le trafic, & s'appropria presque tout le commerce des Indes, qui a toujours passé pour le plus riche de l'Univers; & qui se faisoit alors par la voie de l'Egypte & de la Mer Rouge. Ce fut vraisemblablement l'émulation qui porta Colomb à chercher une autre route plus directe aux Indes Orientales, & à transporter ce commerce avantageux dans sa patrie: mais ni ce qu'il cherchoit, ni ce qu'il trouva n'étoit point destiné pour elle. Cependant il s'acquitta de ce qu'il lui devoit en qualité de bon citoyen, il lui fit part de son projet, & on ne daigna point l'écouter. Après s'être acquité de cette obligation, il s'adressa à la Cour de France, & n'y ayant pas été mieux reçu, il fut offrir ses services à Henri VII Roi d'Angleterre. Ce Prince, qu'on peut regarder plutôt comme un sage œconome qu'un grand Roi, étoit un de ces esprits timides, qui sont toujours les derniers à goûter les

grands projets, pour peu qu'ils soient problématiques. Il n'est donc pas étonnant que le frere de Colomb, après avoir sollicité plusieurs années en Angleterre, ait échoué dans sa négociation. Il ne fut pas plus heureux en Portugal; non-seulement on rejetta ses offres, mais on l'insulta & on le tourna en ridicule; mais ces insultes & ce ridicule dont on voulut le couvrir, ne firent que l'animer davantage à poursuivre son systême, & il y fut de plus porté par la colere & le ressentiment.

Enfin, il fut huit ans à faire valoir ses prétentions & à exercer sa patience à la Cour de Ferdinand & d'Isabelle. Il y a dans tous ceux qui forment des projets une espece d'enthousiasme absolument nécessaire à leurs affaires, qui leur fait supporter les délais les plus fatigants, les contre-temps les plus mortifiants, les insultes les plus choquantes, & ce qui est encore plus dur, les jugements présomptueux que les ignorants portent de leurs desseins. Colomb possédoit cette qualité dans un degré éminent. Pendant ce long espace de temps, il eut tous les jours à combattre les objections, que l'ignorance, ou un faux savoir peuvent sug-

gérer. Quelques-uns tenoient que le monde connu, & ils n'en connoissoient point d'autre, flotoit comme une écume sur l'Océan, & que l'Océan lui-même n'avoit point de bornes. D'autres, qui avoient des notions plus justes, & qui croyoient que la terre & l'eau ne forment qu'un seul globe, en tiroient une conséquence aussi absurde que la premiere opinion. Ils prétendoient que Colomb étant arrivé au-delà d'un certain point, la convexité du globe l'empêcheroit de retourner. En un mot, c'étoient tous les jours des nouvelles objections. Il passoit tout son temps dans des efforts inutiles pour éclairer l'ignorance, dissiper les préjugés & vaincre cette incrédulité opiniâtre, qui est la plus grande ennemie des découvertes, parce qu'elle rejette comme faux & absurde tout ce qui contredit le moins du monde l'expérience commune, & dont les conséquences sont d'autant plus dangereuses, qu'elle se cache sous une apparence de sang froid, de prudence & de sagesse. Cependant il essuya de plus grandes difficultés de la part des intérêts des hommes, que de leur malignité & de leur ignorance. La dépense

de l'entreprise, quoique peu considérable en elle-même, étoit le fondement des objections qu'on lui faisoit, & avoit infiniment plus de force. Cependant, par son assiduité, & par une fermeté d'esprit qu'on ne peut trop admirer, il vint enfin à bout de surmonter toutes ces difficultés, & il partit le 3 d'Août 1492, à la tête d'une Flotte de trois vaisseaux avec le titre & le rang d'Amiral, pour l'expédition la plus grande & la plus glorieuse qui ait jamais été entreprise, & dont le succès intéressoit plus l'Univers qu'aucune autre que l'on ait faite.

Je ne dois point oublier pour l'honneur du sexe & pour la gloire d'Isabelle, que ce fut la Reine qui appuya la premiere ce projet, & qui fit la dépense de l'armement. Le Roi n'y entra pour rien, de maniere qu'elle fut obligée de vendre ses bijoux pour trouver de quoi y fournir.

Mon dessein n'est point de rapporter toutes les particularités du voyage de Colomb, dans un pays que tout le monde connoît & fréquente aujourd'hui. Mais dans ce tems là il n'y avoit point de Carte pour le diriger, point de Navigateur qui pût lui faire part

de ses lumieres ; il ne connoissoit ni les vents ni les courants qui regnent dans ces mers. Il n'avoit d'autre guide que son propre génie, ni d'autre moyen pour encourager & appaiser ses Camarades, qui se décourageoient, & étoient même sur le point de se mutiner à cause de la longueur & de l'incertitude du voyage, que quelques indications qu'il tiroit de l'apparition fortuite des oiseaux de terre, & de l'algue qui flotoit sur la mer, sur lesquelles il y avoit peu à compter ; mais que ce sage Commandant, qui connoissoit à fond le cœur humain, savoit tourner à son avantage. Ce fut dans cette expédition qu'on observa pour la premiere fois la variation de l'aiguille aimantée ; Phénomene qui a exercé les Philosophes, qui sont venus depuis, & qui fit dans ce temps là une forte impression sur les Pilotes de Colomb, lorsqu'ils s'apperçurent que dans un Océan inconnu & sans bornes, & où personne n'avoit jamais navigé, la nature elle-même paroissoit altérée, & que le seul guide qu'ils avoient, étoit sur le point de les abandonner. Mais Colomb, avec un esprit & une sagacité surprenante, prétendit avoir découvert la cause

physique de ce phénomene, & quoiqu'il en fût peu satisfait, elle parut assez plausible, pour calmer la frayeur de ses Matelots. On avoit tous les jours besoin de ces sortes d'expédients, & son génie fertile en inventoit tous les jours. A la fin, ils perdirent leur effet par le trop fréquent usage qu'on en fit; les équipages voulurent absolument retourner, se mutinerent, & le menacerent même de le jetter dans la mer. Ses ressources & ses espérances étoient presque à bout, lorsqu'il arriva une chose qui seule pouvoit les appaiser; ils découvrirent la terre ferme après un voyage de 33 jours, le plus long qu'on eut jamais fait avant ce temps là.

Ils aborderent dans une des Iles qu'on appelle aujourd'hui Lucayes ou Bahamas, laquelle n'est remarquable que par cet événement; & ce fut là que les deux mondes, si je puis user de cette expression, firent connoissance pour la premiere fois; entrevue d'une nature extraordinaire, & qui produisit de grands changemens dans l'un & dans l'autre. La premiere chose que fit Colomb, après avoir remercié Dieu du succès de ce voyage important, fut de prendre possession de l'Ile au

nom de leurs Majestés Catholiques, en plantant une Croix sur le rivage, à la vûe d'une multitude prodigieuse d'habitans, qui ignoroient le but d'une cérémoine qui devoit les priver de leur liberté naturelle. Le séjour des Espagnols dans cette Ile fut très court; ils reconnurent à la pauvreté extrême de ses habitans, qu'elle n'étoit point les Indes qu'ils cherchoient.

Colomb à son départ eut la prudence d'emmener avec lui quelques naturels du pays, pour qu'ils pussent apprendre la langue Espagnole, & lui servir de guides & d'interprêtes dans ce nouveau monde, & ils n'eurent pas de peine à l'accompagner. Il toucha dans différentes Iles, cherchant par-tout de l'or, qu'il regardoit comme le seul objet de commerce digne d'occuper ses pensées, parceque c'étoit la seule chose qui pût donner à sa Cour une haute idée de ses découvertes. Tous lui indiquerent une grande Ile appellée Bohio, dont ils lui raconterent des choses extraordinaires, & entr'autres qu'elle abondoit en or. Ils lui dirent qu'elle étoit située au midi; il y dirigea sa course, & trouva l'Ile, à laquelle il donna le nom d'Hispaniola, & qui ne démentoit

point le rapport qu'on lui en avoit fait. Il y trouva de bons ports, un climat agréable, un sol fertile, & ce qui étoit encore plus important, qui promettoit beaucoup d'or. Elle étoit habitée par un peuple humain, hospitalier, docile & qui vivoit dans la plus grande simplicité. Ces circonstances déterminerent Colomb à faire de cette Ile le centre de ses desseins, à y établir une Colonie & à mettre les choses dans un état permanent, avant de pousser ses découvertes plus loin. Mais il falloit pour cet effet retourner en Espagne, & y prendre des forces suffisantes. Il avoit amassé une quantité d'or suffisante pour accréditer son voyage à la Cour, & un nombre de curiosités de toutes especes, capables de frapper l'imagination, & d'attirer l'attention du peuple. Avant de partir, il eut soin de s'assurer l'amitié du principal Roi de l'Ile par des caresses & des présens, & sous prétexte de lui laisser des forces suffisantes pour l'aider contre ses ennemis, il jetta les fondemens d'une Colonie. Il bâtit un Fort, & y mit une petite garnison Espagnole, à laquelle il donna des instructions, qui, si elles eussent été suivies, auroient suffi pour

la mettre en sûreté, & lui gagner l'amitié des habitans, si ceux qui la composoient avoient été capables de se guider par leurs propres lumieres ou par celles d'autrui. Il mit tout en usage pour captiver la bienveillance des naturels du pays par la justice & la générosité de ses procédés, aussi-bien que par la douceur & l'humanité avec lesquelles il se comporta dans toutes les occasions. Il leur fit voir aussi, que sans en avoir la volonté, il avoit le pouvoir de leur nuire, au cas qu'ils le forçassent à employer des moyens plus sevéres. Les effets surprenans de son artillerie, & le trenchant des épées Espagnoles, dont il fit une parade innocente, les convainquirent de la vérité de ce qu'il leur disoit.

La premiere fois que les Espagnols arriverent dans cette contrée; ils passerent pour des hommes descendus du ciel; & cela n'est pas étonnant, vû la nouveauté extraordinaire de leurs habillemens, & la supériorité prodigieuse qu'ils avoient à tous égards sur un peuple qui vivoit dans l'état de la simple nature. Les Indiens regardoient les présens qu'ils leur faisoient, non-seulement comme des choses curieuses &

utiles, mais même comme des choses sacrées, & avoient pour eux une vénération extrême. Colomb, qui sçavoit ce que peut l'opinion, ne négligea rien pour les entretenir dans cette erreur, & ne fit aucune action de foiblesse ni de cruauté qui pût les désabuser. De-là vint qu'à son départ, il laissa ce peuple très disposé à favoriser cette Colonie naissante; & que lorsqu'il pria quelques-uns des habitans de le suivre en Espagne, il fut plus embarrassé du choix que du nombre de ceux qu'il vouloit emmener.

CHAPITRE II.

Découverte des Caribes. Colomb retourne en Europe. Sa conduite à Lisbonne. Maniere dont il est reçu à Barcelone par Ferdinand & Isabelle. Second voyage de Colomb. Etat des Espagnols à Hispaniola. On bâtit la ville d'Isabelle, & on y établit une Colonie. Voyage pour reconnoître la côte de l'Ile de Cuba.

A son retour en Espagne, toujours attentif à son projet, il visa à des découvertes qu'il pût exécuter sans trop

s'éloigner de sa route. Il toucha à différentes Iles situées au midi, & découvrit les Caribes, dont on lui avoit depeint à Hispaniola les habitans comme des peuples extrêmement barbares. En revenant des Lucayes, il avoit touché à l'Ile de Cuba, si bien que dans son premier voyage, il acquit une connoissance générale de cette multitude prodigieuse d'Iles, situées dans cette vaste mer, qui sépare l'Amérique Septentrionale de l'Amérique Méridionale, sans soupçonner le moins du monde qu'il y eût un Continent entre lui & la Chine.

Il retourna en Europe après une absence de plus de six mois, & fut jetté par une tempête dans le port de Lisbonne. Il se félicita de cet accident, en ce qu'il lui donna lieu de convaincre démonstrativement les Portugais de la faute qu'ils avoient faite en rejettant ses propositions. C'étoit alors son tour de triompher. Ceux qui faute de discernement, rejettent une offre avantageuse qu'on leur fait, & qui la méprisent le plus, sont ordinairement ceux qui envient le parti que les autres en tirent. Les Portugais avoient déjà

commencé quelques temps auparavant à faire figure dans le monde ; leurs vaisseaux avoient cotoyé l'Afrique beaucoup plus avant qu'on ne l'avoit jamais fait, ce qui leur avoit ouvert le commerce de Guinée, & acquis beaucoup de réputation. Ils se croyoient les seuls capables de faire des découvertes, & ils furent au desespoir que les Castillans suivissent la même carrière, en conséquence d'une offre qu'ils avoient rejettée. Quelques-uns proposérent d'assassiner l'Amiral, mais tous résolurent unanimement de le traiter de la maniere la plus indigne. Cependant, le dessein qu'ils avoient formé d'insulter Colomb, lui fournit l'occasion de satisfaire son ressentiment, de soutenir sa propre dignité & d'assurer l'honneur du pavillon de Castille. En entrant dans le Port, il envoya demander au Roi la permission d'y prendre des rafraîchissemens, disant qu'il avoit ordre de son Maître d'entrer dans ses Ports, & il ajouta qu'il ne venoit point de Guinée, mais des Indes. Un Officier du Roi de Portugal se rendit à bord avec un détachement de soldats, & lui ordonna de venir rendre compte de sa

conduite aux Officiers du Roi. Colomb lui répondit, qu'il avoit l'honneur de servir le Roi de Castille, & que c'étoit à lui seul qu'il étoit responsable de sa conduite. Le Portugais le pria là-dessus, d'envoyer le maître de son vaisseau, ce qu'il refusa pareillement de faire, disant que les Amiraux de Castille étoient dans l'usage de périr plutôt que de se livrer eux-mêmes, ou d'abandonner le moindre de leurs Matelots; & qu'au cas que l'on voulût lui faire violence, il étoit résolu de se défendre. Rien ne convient mieux qu'une conduite courageuse dans toutes les circonstances où l'on a la force en main : elle sert du moins à nous faire respecter, & pour l'ordinaire à nous faire obtenir ce que nous demandons; mais tout est perdu pour nous, dès qu'on nous méprise. Colomb reconnut cette vérité; l'Officier n'insista pas davantage; l'Amiral obtint tous les secours dont il avoit besoin, & fut même reçu à la Cour avec des marques de distinction particulieres.

De Lisbonne il se rendit à Seville; la Cour étoit alors à Barcelonne. Mais avant que de lui rendre compte de son voyage, il disposa tout pour un se-

cond. Il fit un précis de la conduite qu'il avoit tenue, & y joignit un mémoire de toutes les choses qui étoient nécessaires pour l'établissement d'une Colonie, & pour pousser plus loin ses premieres découvertes. Il se mit aussitôt après en chemin pour Barcelonne, & reçut par-tout où il passa les éloges & les applaudissemens d'une foule de peuple, qui accouroit de toutes parts pour le voir. Il entra dans la ville dans une espece de triomphe; il n'y en eut jamais de plus innocent, ni qui formât un spectacle plus rare & plus agréable. Il n'avoit point détruit des nations; mais il venoit d'en découvrir de nouvelles. Les Américains qu'il avoit amenés avec lui, parurent avec l'habillement simple de leur pays, admirés de tout le monde, & admirant à leur tour tout ce qu'ils voyoient. Les différens animaux, dont plusieurs étoient d'une beauté surprenante, & tous ensemble inconnus dans cette partie du monde, étoient disposés de maniere qu'on pouvoit les voir sans peine; les autres curiosités du nouveau monde étoient étalées de la façon la plus avantageuse; les ustensiles, les armes & les ornemens d'un peuple si éloigné de

nous, par sa situation & par ses mœurs attiroient les yeux des spectateurs, les uns par la valeur de leur matiere, les autres par la grossiereté du travail, & ceux-ci paroissoient les plus curieux à ceux qui considéroient les ouvriers qui les avoient faits, & les instrumens dont ils s'étoient servis pour les faire. L'or ne fut point oublié. L'Amiral formoit la marche. Le Roi & la Reine le reçurent avec toutes les marques imaginables d'estime & d'honneurs, sur un trône magnifique qu'on avoit élevé dans une salle d'audience. On avoit préparé une chaise pour lui, sur laquelle il s'assit, & rendit compte en présence de la Cour, des découvertes qu'il avoit faites, avec ce sérieux & cette gravité qui conviennent si fort à l'humeur des Espagnols, & avec la modestie d'un homme qui sçait, que ce qu'il a fait n'a pas besoin de ses propres éloges. Chacun reconnut alors le mérite de Colomb, & après que le Roi & la Reine se furent retirés, tous les Courtisans disputerent entr'eux à qui lui feroit plus d'amitié & de caresses.

Ces honneurs ne satisfirent point Colomb. Il se hâta de faire les prépara-

tifs nécessaires pour un second voyage. Les difficultés qu'il avoit éprouvées dans le premier étoient évanouies. On reconnoissoit tous les jours de plus en plus l'importance de l'objet, & la Cour étoit disposée à seconder la vivacité de ses désirs. Mais avant son départ, elle comprit qu'il lui falloit une chose qui lui donnât un droit clair & incontestable sur les Contrées qu'il viendroit à découvrir. C'étoit une concession de la part du Pape, Sa Sainteté quelque temps auparavant avoit donné aux Portugais, les pays qu'ils découvrirent dans certaines latitudes, & c'est ce qui rendoit cette concession encore plus nécessaire pour les Espagnols. En conséquence, le Pape expédia une Bulle fort ample en leur faveur, par laquelle il leur accordoit libéralement des pays, dont bien loin d'avoir la possession, il n'avoit pas même la connoissance. Les limites de cette concession étoient une ligne tirée d'un Pôle à l'autre, à cent lieues à l'Ouest des Açores; on n'établit aucune borne de l'autre côté. Cela devint dans la suite un sujet de dispute entre les Couronnes d'Espagne & de Portugal, la derniere ayant obtenu la concession de tout ce qu'on

découvriroit à l'Est, & la premiere de ce qu'on découvriroit à l'Ouest, ceux qui avoient expédié ces Bulles ne connoissant pas assez la figure de la terre, pour voir que ces sortes de concessions ne peuvent manquer d'occasionner des disputes ; & peut-être les Puissances qui les obtinrent ne furent-elles pas fâchées, que leurs prétentions fussent de nature à pouvoir les étendre ou les borner à leur gré.

Quelle que fût la validité de cette concession, Colomb fut nommé Gouverneur de tout ce qu'elle contenoit avec l'autorité la plus ample. Mais sa possession étoit fondée sur quelque chose de plus solide que ces chartres, je veux dire sur une flotte de dix-sept vaisseaux, pourvue de toutes les choses nécessaires pour un établissement ou une conquête, & montée de quinze cent hommes, la plûpart des meilleures familles d'Espagne. Il fit voile pour son second voyage le 25 de Septembre 1493. Il donna à chaque Capitaine des Instructions sur la route qu'il devoit tenir, scellées de son sceau, avec ordre de ne point les ouvrir qu'en cas de détresse, & qu'il ne fût séparé de la flotte, afin que tous dépendissent de

lui, & qu'il pût conserver de l'uniformité dans leurs desseins. Ils terrirent le 2 de Novembre à l'Ile qu'on appelle aujourd'hui la Dominique; mais comme son dessein étoit de fonder sa Colonie avant que de faire des nouvelles découvertes, il ne s'y arrêta point, non plus que dans plusieurs autres Iles où il toucha, avant que d'arriver à Hispaniola.

Il trouva en y arrivant le Fort qu'il avoit bâti entiérement démoli, & tous ses hommes tués. Ils se brouillerent d'abord entre eux, comme c'est l'ordinaire pour l'argent & pour les femmes, & dans la suite avec les naturels du pays, avec lesquels n'observant ni décence dans leur conduite, ni justice dans leurs procédés, ils perdirent en peu de tems leur estime, & furent massacrés après avoir été dispersés dans différents cantons de l'Ile. Le Prince à la garde duquel ils étoient commis, fut blessé en les défendant, & montra à Colomb cette marque de son affection & de sa fidelité, lorsqu'il retourna dans l'Ile. L'Amiral eut assez de prudence pour ne point rechercher cette affaire, & pour ne commencer aucune hostilité pour venger la mort de ses

soldats; mais il prit les mesures les plus efficaces pour prévenir un pareil malheur. Il choisit une place plus commode pour sa Colonie dans la partie Orientale de l'Ile, où il y avoit un bon port, une bonne aiguade & un bon terrein, & s'établit près de l'endroit où il sçut qu'étoient les plus riches mines du pays, & lui donna le nom d'Isabelle, en reconnoissance de la protection que la Reine lui avoit accordée. Il travailla à cet établissement avec une ardeur inconcevable, veillant sur les fortifications, les bâtimens particuliers & les travaux de l'agriculture, sans se donner un moment de repos, ce qui lui causa des fatigues infinies; car indépendamment des difficultés inséparables de ces sortes d'entreprises, il eut encore à vaincre la paresse naturelle des Espagnols. A la fin épuisé par les fatigues du voyage qu'il venoit de faire, & par celles qu'il avoit essuyées depuis son arrivée, il fut attaqué d'une maladie très dangereuse. Plusieurs de ses gens profiterent de cet accident pour se révolter, pour détruire tout ce qu'il avoit fait, & mettre toutes choses dans une confusion étrange. Les Espa-

gnols s'étoient imaginés en quittant leur pays, que l'or étoit extrêmement commun dans l'Amérique, & qu'il suffisoit de s'y transporter, pour s'enrichir en très peu de temps; mais lorsqu'ils virent qu'ils s'étoient trompés, & qu'au lieu de ces pluies d'or qu'ils attendoient, ils étoient mal nourris, & obligés de travailler sans relâche, & cela sur des espérances incertaines, le mécontentement devint général, & leur mutinerie augmenta au point, que si l'Amiral n'eût point recouvré la santé dans cette conjoncture critique, & n'eut point agi de la maniere la plus résolue & la plus efficace, il n'auroit jamais pu s'établir dans l'Ile Hispaniola. Il se contenta de faire arrêter quelques-uns des chefs; une justice plus rigoureuse eût été déplacée. Il appaisa cette sédition, mais il vit en même-temps que cela ne suffisoit pas, & qu'il étoit menacé d'un autre danger, auquel il falloit obvier avec toute la diligence possible. Il avoit tout lieu de croire que les Américains n'étoient pas bien intentionnés pour leurs nouveaux hôtes, & qu'ils ne manqueroient pas de les massacrer, dès qu'ils s'appercevroient de la division qui régnoit

regnoit parmi eux. Pour prévenir ce malheur, pour tirer ses troupes de l'oisiveté dans laquelle elles languissoient, & rétablir parmi elles la discipline militaire, il marcha dans l'intérieur du pays, & dans les cantons les plus fréquentés, tambours battants & enseignes déployées avec l'élite de ses troupes, & se rendit aux montagnes de Cibao, où étoient les mines les plus riches qu'on eût encore découvertes dans l'Ile. Il y bâtit un Fort pour s'assurer de ce poste avantageux, & tenir le pays en respect, & s'en retourna avec la même pompe & dans le même ordre; ce qui effraya extrêmement les habitans & leur fit perdre pour jamais l'espérance de pouvoir resister à des forces qui leur paroissoient plus qu'humaines.

Dans cette expédition, Colomb fit une grande montre de sa Cavalerie. Les Indiens de l'Amérique n'avoient jamais vu de chevaux; & ils furent extrêmement effrayés de la vue de ces animaux & de ceux qui les montoient. Ils crurent qu'ils ne formoient tous deux qu'un même animal, & comme ils étoient nuds & mal armés, ils s'imaginerent qu'il étoit impossible de résis-

ter à l'impétuosité de leur choc. Les Indiens prenoient la fuite dès qu'ils les voyoient paroître, les rivieres les plus profondes & les plus rapides ne leur paroissoient point un rempart assez sûr pour les mettre à couvert, ils croyoient que les chevaux avoient des aîles, & que rien n'étoit impossible à des créatures aussi extraordinaires. Mais Colomb ne fit aucun fond sur ces préjugés, quoiqu'il sçut en profiter dans les occasions: il sçavoit que l'habitude nous familiarise avec les choses les plus terribles, & nous les rend à la fin méprisables. Il s'attacha plus que jamais à cultiver l'affection de ces peuples, il leur témoigna toute sorte d'amitié, & ayant pris deux personnes de leur nation, qui avoient commis quelques actes d'hostilité, comme il étoit sur le point de les faire mourir, il leur pardonna à la sollicitation d'un Prince du pays avec lequel il avoit fait alliance. Il comprit d'un autre côté la nécessité dont il étoit de maintenir une discipline exacte parmi les Espagnols, de les guérir de cette paresse, pour laquelle ils n'ont que trop de penchant, & qui retardoit l'accroissement de sa nouvelle Colonie, en mé-

me-temps qu'elle fomentoit le mécontentement & la sédition. Ce sage Gouverneur observa encore que les Espagnols avoient beaucoup de peine à se faire à la façon de vivre des Indiens, malgré la nécessité où ils étoient de s'y habituer, & qu'il en résultoit de très grands maux. Pour y remédier, il envoya tous les jours des petits partis pour faire des expéditions dans le pays, & il en retira deux avantages considérables. Le premier fut, qu'il habitua insensiblement ses gens à la maniere de vivre des nationaux, & le second, qu'il leur apprit à connoître parfaitement le pays, de peur qu'en cas de guerre les Indiens ne les trouvassent dépourvus de cette connoissance, laquelle est extrêmement nécessaire dans un pays couvert de bois & de montagnes. Ces occupations toutes grandes qu'elles étoient, ne lui firent point perdre de vue son objet principal. Il s'efforça de guérir les Espagnols des idées romanesques qu'ils s'étoient faites des richesses des Indes, & de les engager à faire valoir leur industrie. Il leur représenta qu'il n'y a point de richesses plus sûres & plus solides que celles qui naissent du travail ; & qu'un

jardin, un champ de bled, un moulin valoient infiniment mieux dans les circonstances où ils étoient, que tout l'or qu'ils espéroient de trouver dans les Indes. En un mot, il travailla à l'établissement de cette Colonie avec la même assiduité, que si elle avoit été son principal objet, en même-temps qu'il méditoit les plus grandes découvertes, & qu'il ne regardoit les choses qu'il avoit faites, & qui étonnoient l'Univers, que comme des arrhes de celles qu'il devoit faire dans la suite.

J'ai dit ci-dessus qu'il avoit touché à l'Ile de Cuba. Tout le portoit à croire qu'elle renfermoit de grandes richesses ; mais il ignoroit si c'étoit une Ile, ou si elle faisoit partie de quelque grand Continent. Voyant que la Colonie étoit solidement établie, il fit les préparatifs nécessaires pour s'en assurer, & pour pousser plus loin des découvertes, qui lui avoient si bien réussi jusqu'alors.



CHAPITRE III.

Difficultés qu'on éprouve dans ce voyage. Découverte de la Jamaïque. Colomb retourne à Hispaniola. Révolte des Espagnols. Guerre avec les Indiens du pays. Ils sont conquis. Ils forment le projet de faire périr les Espagnols de faim.

CE voyage fut plus remarquable par les travaux & les fatigues que l'Amiral & ses équipages eurent à essuyer, que par les découvertes qu'il produisit. Comme il s'efforçoit de ranger la côte méridionale de Cuba, il se trouva engagé dans un labyrinthe d'une multitude innombrable d'Iles, dont il en compta cent soixante dans un jour. La plûpart étoient agréables & bien peuplées, ce qui donna lieu à notre Navigateur de méditer sur la fertilité de la nature, dans un endroit où l'on croyoit qu'il n'y avoit autre chose qu'un Océan stérile. Colomb, qui se piquoit de reconnoissance, appella ces Iles, qui sont peut-être les plus nombreuses qu'il y ait au monde, le jardin de la Reine,

en l'honneur de la Reine Isabelle sa bienfaitrice. Mais leur nombre, & leur fertilité furent un très foible dédommagement pour les obstacles qu'elles opposerent à Colomb dans le cours de sa navigation. Une côte entiérement inconnue & environnée de rochers, les bancs de sable, les écueils, des orages soudains & violents, les tourbillons, les tonnerres & les éclairs, si fréquents entre les Tropiques, l'obligerent à être continuellement sur ses gardes, & le tinrent dans des alarmes continuelles. Toutes ces difficultés retarderent son voyage, & ayant été jettés en pleine mer, ils essuyerent le plus grand de tous les malheurs. Les provisions leur manquerent; & dans cette extrémité, ils furent obligés de se réduire à une portion petite & mauvaise, dans la distribution de laquelle l'Amiral ne fut pas mieux partagé que ses camarades. Epuisé de faim & de fatigue, & l'esprit agité de l'inquiétude inséparable du danger dont il étoit environné, peu s'en fallut que son courage ne l'abandonnât; mais tout l'effet qu'il produisit sur lui, fut de l'obliger de marquer dans son journal, que son intérêt personnel ne l'obligeroit jamais à tenter de sem-

blables entreprises. Ils découvrirent heureusement la Jamaïque, où on les reçut à bras ouverts, & où on leur fournit de la cassave, du pain & de l'eau. Ils retournerent de-là à Hispaniola, extrêmement abbatus par ce contre-temps, sans avoir pu apprendre autre chose des habitans du pays, sinon que Cuba étoit une Ile. Ce contre-temps, joint aux fatigues & aux dangers du voyage, jetta Colomb dans une léthargie, qui pensa lui être funeste, & dont il étoit à peine revenu, lorsqu'ils arriverent au port d'Isabelle.

Ils trouverent les choses dans une confusion étrange, la Colonie étoit sur le point d'être détruite une seconde fois, comme si sa prospérité ou sa décadence eussent dépendu de la présence ou de l'absence de Colomb. A peine eut-il débarqué, que les Espagnols, qu'il avoit toutes les peines du monde à retenir dans leur devoir par sa fermeté & sa prudence, refuserent d'observer les réglements qu'il avoit faits, se moquerent du gouvernement & de la discipline, & se répandirent dans l'Ile, commettant mille désordres, & vivant à discrétion chez les habitans; aussi leur haine augmenta-t-elle au point,

qu'ils les auroient immanquablement massacrés si leurs Princes leur eussent donné ordre de le faire, & il leur auroit été aisé de le faire, vu le désordre où se trouvoit la Colonie. Quatre des principaux Souverains de l'Ile profiterent de cette circonstance, & se liguerent ensemble pour chasser du pays ces usurpateurs impérieux & hautains. Un seul d'entr'eux nommé Gunacagarry, le même que Colomb avoit pris tant de soin d'obliger, demeura fidele aux Espagnols, & accorda à quelques-uns un azyle dans ses domaines. Les autres Princes avoient dejà commencé les hostilités, & il y en eut un qui tua seize Espagnols, qui dans l'anarchie où ils se trouvoient, furent hors d'état de prendre les mesures nécessaires pour lui résister.

Tel étoit l'état de l'Ile à l'arrivée de Colomb. La premiere chose qu'il fit, fut de rassembler les fragmens épars de sa Colonie, & d'en former un corps; & il y réussit d'autant plus aisément, que le danger dont elle étoit menacée, donnoit plus de poids à son autorité; mais le temps pressoit, & il falloit ne point le perdre. Il résolut d'agir avec les forces qu'il avoit,

plutôt que d'attendre que l'union des Insulaires fût mieux cimentée & avant que quelque leger accident relevât leur courage, & diminuât la terreur qu'ils avoient des armes Espagnoles. Il marcha donc contre le Roi, qui avoit tué les seize Espagnols, jugeant sa démarche plus juste, outre qu'il étoit moins disposé à le recevoir que les autres. Il le vinquit aisément, & envoya plusieurs de ses sujets prisonniers en Espagne. Le second, qu'il avoit résolu d'attaquer, se trouvant plus en état de lui tenir tête, il usa de ruse, & s'en rendit maître par un stratagême qui ne fait pas beaucoup d'honneur à sa sincérité, & qui montre beaucoup plus de foiblesse dans ce barbare infortuné, que de sagacité dans ceux qui le tromperent.

Les autres Princes ne furent point intimidés par ces exemples. Leur haine pour les Espagnols augmenta, & s'appercevant que tout dépendoit d'un coup de vigueur, ils mirent sur pied une armée immense, que quelques-uns disent avoir été de cent mille hommes, & la rangerent en bataille dans la plus grande pleine du pays. Colomb, quoiqu'inférieur en force, n'hé-

sita point à l'attaquer. Son armée ne consistoit qu'en deux cens fantassins, vingt cavaliers & vingt limiers. Le dernier corps de cette armée formoit un spectacle risible, mais qui suffisoit pour intimider un peuple qui manquoit d'armes offensives. Ce ne fut point une témérité à Colomb, d'attaquer des forces si supérieures en nombre; car lorsque des troupes ne sont pas mieux disciplinées & mieux armées que celles-ci, leur supériorité n'est à craindre que pour elles-mêmes. L'événement justifia sa conduite; la victoire se déclara pour les Espagnols, & l'on peut dire que leurs chevaux & leurs chiens y eurent beaucoup de part. La perte du côté des Indiens fut très considérable, & dès ce jour là, ils perdirent entiérement l'espérance de déloger les Espagnols à force ouverte. Colomb n'eut pas beaucoup de peine à réduire l'Ile, il en fit une province de l'Espagne, lui imposa un tribut, bâtit des Forts dans différents endroits pour en assurer la levée, & ôta par-là à ce malheureux peuple tout espoir de recouvrer sa liberté.

Dans cette situation déplorable, ils demandoient souvent aux Espagnols,

quand est-ce qu'ils comptoient retourner dans leur pays. Tout petit qu'étoit le nombre de ces étrangers, les habitans avoient toutes les peines du monde à leur fournir de quoi subsister. Un seul Espagnol consommoit plus que dix Indiens, circonstance qui prouve le peu de progrès que ce peuple avoit fait dans l'agriculture, & combien il étoit peu laborieux, puisque son indigence le réduisoit à une frugalité si extrême, que les Espagnols, qui sont le peuple le plus sobre de la terre, lui parurent des gloutons en comparaison des Indiens. Cette observation, jointe au desespoir, suggéra aux Indiens le projet de faire mourir leurs usurpateurs de faim. En conséquence, ils abandonnerent le peu d'agriculture qu'ils exerçoient, & se retirerent d'un commun accord dans les contrées les plus stériles & les plus impraticables de l'Ile. Ce stratagême mal concerté, acheva de les ruiner entiérement. Une multitude de peuple qui s'étoit retirée dans les cantons les plus âpres du pays, n'ayant pour subsister que les productions naturelles de la terre, fut bien-tôt réduite à une famine extrême. Les maladies épidémiques se mirent

de la partie, & ce misérable peuple, à demi mort de faim, & diminué de plus d'un tiers, fut enfin obligé de renoncer à ce projet, de descendre dans la plaine, & de se soumettre au vainqueur, pour avoir du pain.

Cette conquête, & celles qu'ont faites dans la suite plusieurs nations Européennes, avec aussi peu de justice que de probité, fournissent matiere à quantité de réflexions sur les idées que les hommes ont euës de tous temps sur le droit de domination. Peu de gens doutoient dans ce temps-là du pouvoir qu'avoit le Pape, de transporter son droit sur tel pays qu'il lui plaisoit, chez les fideles, parcequ'ils sont soumis à l'église, & chez les infideles, parceque c'étoit une œuvre méritoire de les assujettir. Cette opinion commença à s'évanouir à la Réformation, mais il s'en éleva une autre à sa place d'une aussi dangereuse conséquence, je veux dire l'idée d'un domaine de grace, qui a pris crédit dans l'esprit de plusieurs personnes, & dont on a senti les effets parmi nous. Les Mahométans font consister leur mérite à étendre leur empire & leur religion par le glaive, & pas un ne doute qu'il ne soit permis d'as-

fujettir une nation pour des motifs auſſi ſaints. Les Grecs tenoient que les Barbares étoient naturellement deſtinés à être leurs eſclaves, & cette opinion étoit ſi généralement répandue, qu'Ariſtote lui-même, malgré toute ſa pénétration, n'a pas fait difficulté de l'adopter. A la vérité, elle a ſon principe dans la nature humaine, car le commun des hommes met peu de différence entre la capacité & le droit de gouverner, & ne conçoit pas que la ſupériorité des talents, n'exclud point l'égalité de condition. Ces choſes pallient & adouciſſent en partie l'horreur d'une conquête, entrepriſe avec auſſi peu d'apparence de juſtice, ſur un peuple qui n'avoit d'autre crime à ſe reprocher que ſa crédulité & ſa trop grande confiance en des hommes qui ne la méritoient point. Mais les circonſtances dans leſquelles Colomb ſe trouvoit, les meſures qu'il étoit obligé de garder avec ſa Cour, l'humanité avec laquelle il en agit avec ce peuple, pour adoucir la rigueur de ſa conquête, diſculpent en quelque ſorte ſa conduite, vû qu'il ne prit jamais les armes que dans les cas qu'il y fut forcé. Au contraire, la conduite qu'il tint avec les

Espagnols & les Indiens, le soin qu'il eut d'établir les uns sans nuire aux autres, & d'employer toujours les moyens les plus doux, peuvent servir d'exemple à ceux qui se trouvent dans la même situation que lui.

Je ne dois point oublier ici une circonstance dont il est parlé dans l'histoire de cet établissement. Il n'y avoit point alors dans l'Amérique, du moins dans les contrées dont je parle, aucun de ces animaux, dont nous tirons tant de profit. On n'y connoissoit ni les chevaux, ni les bœufs, ni les brebis, ni les cochons. Colomb transporta huit pourceaux dans cette contrée, avec un petit nombre de bêtes à cornes. Ce fut là la souche d'où sortirent, il y a environ deux cens ans, les animaux qui peuplent ce pays, & ils s'y sont tellement multipliés, qu'il y a un siecle qu'on y tue les bœufs, simplement pour en avoir le cuir. Cet exemple prouve qu'un très petit nombre d'animaux peut avoir suffi pour peupler la terre, vû la promptitude avec laquelle ils engendrent.

CHAPITRE IV.

Plaintes contre Colomb. On envoye un homme pour rechercher sa conduite. Il retourne en Espagne & s'y justifie. Il entreprend un troisieme voyage & découvre le Continent de l'Amérique méridionale. Il s'embarque pour Hispaniola.

PENDANT que Colomb réduisoit cette Ile opulente sous l'obéissance de la couronne de Castille, & jettoit les fondemens de la grandeur Espagnole dans l'Amérique, ses ennemis mettoient tout en usage en Espagne pour le ruiner, Quelques-uns de ceux qui avoient eu le plus de part aux derniers troubles, s'enfuirent en Espagne avant qu'il y fût de retour, & là, pour justifier leur conduite, & satisfaire leur animosité, ils l'accuserent de négliger la Colonie, & de tromper leurs Majestés, & les aventuriers qui l'avoient suivi par des fausses espérances de trouver de l'or dans un pays qui en produisoit très peu, & où l'on ne trouvoit rien qui valût la peine d'être recher-

ché. Ces plaintes produisirent leur effet, & un Officier, plus propre par son caractere à servir d'espion & de délateur que de réformateur des torts, eut ordre de partir pour aller épier sa conduite, procédé aussi contraire à la saine politique, qu'il étoit injuste & ingrat. Dans un pays aussi éloigné de la source de l'autorité, où l'on a un ennemi à la porte & des troupes mutines, il faut ou se fier entiérement à un Commandant, ou le rappeller. Cet homme se comporta de la maniere la plus brutale & la plus insolente, comme c'est la coutume de ceux qui n'ayant aucun mérite personnel, s'enorgueillissent de la petite portion d'autorité qu'on leur a confiée. Colomb comprit qu'il ne lui convenoit point de séjourner plus longtemps dans l'Amérique sous des conditions aussi disgracieuses, & que sa présence à la Cour étoit absolument nécessaire pour sa justification. Il se détermina à retourner une seconde fois en Espagne, convaincu qu'une trop longue absence de la Cour, est funeste à ceux qui ont des intérêts à y ménager, & que l'assiduité & la complaisance y trouvent infiniment plus de protecteurs, que les services les plus impor-

ntes produisirent leur effet,
er, plus propre par son
ervir d'espion & de déla-
réformateur des torts, eut
ir pour aller épier sa con-
lé aussi contraire à la saine
u'il étoit injuste & ingrat.
s aussi éloigné de la source
, où l'on a un ennemi à
les troupes mutines, il faut
tiérement à un Comman-
rappeller. Cet homme se
la maniere la plus brutale
nsolente, comme c'est la
ceux qui n'ayant aucun
nnel, s'enorgueillissent de
rtion d'autorité qu'on leur
olomb comprit qu'il ne lui
oint de séjourner plus long-
l'Amérique sous des con-
disgracieuses, & que sa pré-
Cour étoit absolument né-
r sa justification. Il se déter-
ourner une seconde fois en
convaincu qu'une trop lon-
e de la Cour, est funeste à
t des intérêts à y ménager,
duité & la complaisance y
nfiniment plus de protec-
les services les plus impor-

tants & les plus solides. Avant que de partir, il employa le peu d'autorité qui lui restoit, pour mettre les choses sur un pied qui pût prévenir les désordres, qu'il avoit éprouvé être les suites ordinaires de son absence. Il bâtit des Forts dans tous les postes importants de l'Ile, pour contenir les habitans dans l'obéissance. Il rétablit le gouvernement civil sur un meilleur pied, & redoubla sa diligence pour découvrir de nouvelles mines, qui devoient être les grands agents dans ses affaires, & il fut assez heureux pour en trouver.

Le sort de ce grand homme étoit que sa vertu fût continuellement exercée par des troubles & des détresses. Il fit route pour l'Espagne par le vingt-deuxième degré de latitude, ignorant dans ce tems-là, la méthode avantageuse de courir par les latitudes Septentrionales, pour trouver les vents de Sud-Ouest, ce qui fut cause qu'il fit très peu de chemin. Les vivres lui manquerent, & les Matelots se virent réduits à six onces de provision par jour. Dans ces occasions l'Amiral n'étoit pas mieux traité que le moindre Matelot; cependant dans cette détresse, la faim ne l'emporta point sur la tendresse

& l'humanité, qui faisoient son caractere distinctif. Il résista aux instances que lui faisoient ses équipages, de jetter à la mer les prisonniers Indiens qu'il avoit à bord, pour diminuer la consommation des vivres. Dans ce voyage, il ne se distingua pas moins par son savoir que par sa magnanimité. Il avoit sur sa flotte neuf Pilotes très expérimentés, & cependant pas un ne sçut lui dire où ils étoient, après avoir perdu depuis un mois entier la derniere terre de vûe. Cette longueur de temps leur persuada qu'ils devoient être fort près de l'Europe, & en conséquence ils forçoient de voile pour y arriver plutôt. Mais Colomb, d'après des observations sûres, leur soutint qu'ils n'étoient qu'un peu à l'Occident des Azores, & leur ordonna de faire moins de diligence, de crainte d'échouer. Sa prédiction se trouva vraie, & ils découvrirent le lendemain matin les Azores. Cette circonstance, jointe à quantité d'autres prédictions & de nobles découvertes, font regarder son savoir comme quelque chose de prophétique, & le mettent à cet égard au-dessus des Marins qui l'avoient précédé; & en effet, si l'on considere les

occasions qu'il a eues de s'instruire, & ce qu'il fit pour perfectionner son art, peut-être trouvera-t-on qu'il égale tous ceux qui sont venus depuis.

Toutes les accusations qu'on avoit intentées contre l'Amiral, s'évanouirent presque à l'instant qu'il parut, il produisit de si bons témoignages de sa fidelité & de sa bonne conduite, qu'il fit taire les bruits calomnieux qu'on avoit répandus sur son compte, & la quantité d'or & de perles qu'il apporta, détruisit ce qu'on avoit avancé de la pauvreté des Indes. La Cour fut pleinement convaincue de l'importance de la nouvelle Colonie, du mérite de celui qui la gouvernoit, & de la nécessité dont il étoit de lui fournir de prompts secours. Les ennemis de l'Amiral se turent, mais ne demeurerent point oisifs; ils continuerent à lui susciter mille obstacles, & la chose ne leur fut pas difficile dans un pays où tout se fait avec beaucoup de flegme & de lenteur, & où ces formalités & ces méthodes méchaniques de traiter les affaires, qui sont peut-être nécessaires dans le train commun de la vie, mais ruineuses dans les grandes entreprises, sont encore exacte-

ment observées, & même plus que dans aucun autre pays. Il eut toutes les peines du monde à obtenir qu'on envoyât un renfort dans l'île Hispaniola, & plus encore pour qu'on lui permît de tenter une découverte plus importante que celles qu'il avoit faites, & il n'en vint à bout qu'après une infinité de délais & de contre-temps.

Il résolut de faire le Midi des Canaries, jusqu'à ce qu'il fût arrivé sous la ligne équinoctiale, & ensuite de faire route directement au Couchant, jusqu'à ce que l'île Hispaniola se trouvât au Nord-Ouest de l'endroit où il étoit, pour essayer si cette route conduisoit aux Indes, & s'il ne découvriroit point quelques nouvelles Iles, ou quelque nouveau Continent. Il fit donc route pour l'île de Cap Verd, & ensuite au Sud-Ouest. En naviguant de la sorte, ils furent enveloppés pendant plusieurs jours d'un brouillard épais, qui leur déroba la lumiere du soleil & des étoiles, & après qu'il fut dissipé, la chaleur devint si excessive, que les Matelots n'osoient rester entre les deux ponts. Le soleil dans ce temps-là étant à-peu-près vertical, les pluies abon-

ées, & même plus que
autre pays. Il eut toutes
u monde à obtenir qu'on
renfort dans l'île Hispa-
us encore pour qu'on lui
nter une découverte plus
ue celles qu'il avoit fai-
'en vint à bout qu'après
de délais & de contre-

de faire le Midi des Cana-
ce qu'il fût arrivé sous la
ctiale, & ensuite de faire
ement au Couchant, jus-
l'île Hispaniola se trouvât
uest de l'endroit où il étoit,
si cette route conduisoit
& s'il ne découvriroit point
ouvelles Iles, ou quelque
ontinent. Il fit donc route
e Cap Verd, & ensuite au
En naviguant de la sorte,
veloppés pendant plusieurs
brouillard épais, qui leur
umiere du soleil & des étoi-
s qu'il fut dissipé, la cha-
si excessive, que les Ma-
ient rester entre les deux
oleil dans ce temps-là étant
vertical, les pluies abon-

dantes, qui tombent dans cette saison entre les Tropiques, sans abbatre la chaleur, augmenterent beaucoup leur détresse. Il s'éleva à la fin un vent frais, qui les poussa pendant dix-sept jours vers le Couchant. L'Amiral, qui n'avoit point de second pour le remplacer, se permit à peine un moment de sommeil; & comme dans ce voyage, de même que dans les autres qu'il avoit faits, il portoit seul tout le fardeau, il fut attaqué de la goutte; mais ni la lassitude ni la maladie ne furent point capables de lui faire quitter le tillac, ni ralentir sa vigilance ordinaire. Cependant la chaleur avoit gâté les provisions, la plûpart des tonneaux avoient éclaté, & le vin s'étoit aigri dans ceux qui étoient restés entiers. Ces circonstances l'obligerent à changer la route qu'il avoit prise vers le Midi, & à décliner de quelques points vers le Nord-Ouest, de maniere qu'il rencontra les Îles Caribes, où il résolut de radouber ses vaisseaux, & de prendre des rafraîchissemens, qui le missent en état de continuer ses découvertes. Mais à peine eut-il voyagé quelques temps, qu'un Matelot qui étoit au haut de la hune, découvrit la terre. C'étoit une

Île sur la côte de Guyane, qu'on appelle aujourd'hui la Trinité. Après avoir doublé cette Ile & deux autres, situées dans l'embouchure de la grande riviere d'Orenoque *, il fut surpris par un phénoméne qu'il n'avoit jamais vu, & qui le mit dans un très grand danger. La riviere d'Orenoque fort grande par elle-même, ayant dans ce temps-là augmenté de dix pieds, à l'occasion des pluies dont je viens de parler, se précipitoit dans l'Océan d'un cours extrêmement rapide, & rencontrant les vagues qui s'élevent dans cet endroit à une hauteur extraordinaire, & se trouvant resserrée par les Iles qui s'y trouvent, formoit avec elles un conflict capable d'effrayer ceux qui, comme Colomb, ignoroient la cause de ce phénoméne. Mais ayant poussé plus avant, il s'apperçut qu'il étoit dans l'eau douce, & jugeant avec raison qu'il étoit impossible qu'une Ile pût fournir une si grande quantité d'eau, il commença à soupçonner qu'il avoit découvert le Continent. Il en fut pleinement convaincu, lorsqu'il s'apperçut au sortir de la riviere, que la terre s'étendoit vers l'Occident l'espace de plusieurs lieues. Satisfait en quelque

* Le Pere Gumilla a donné une Histoire curieuse de l'Orenoque, qui a été traduite en François par M. Eidous.

sorte de la découverte qu'il venoit de faire, il céda aux importunités de ses équipages, & fit route pour l'île Hispaniola, favorisé par un bon vent, & par les courants, qui se portent du côté du Couchant, tout le long de la côte Septentrionale de l'Amérique Méridionale.

Pendant le cours de cette découverte, l'Amiral toucha à différents endroits, & commença avec les habitants, chez lesquels il trouva une bonne quantité d'or & des perles. Contre la coutume de plusieurs Navigateurs, qui se conduisent dans les lieux où ils arrivent comme s'ils ne devoient jamais y retourner, il traita par tout les naturels du pays avec toute sorte de politesse, & leur donna ce qu'ils jugerent que valoient leurs marchandises. Il échangea avec eux des petites sonnettes, des morceaux de verre & d'étain, & autres bagatelles semblables, pour de la poudre d'or & des perles, au grand contentement des deux parties, qui croyoient se tromper l'une & l'autre, en quoi certes elles avoient raison.

CHAPITRE V.

Colomb, en arrivant à Hispaniola, trouve les Espagnols révoltés. Mesures qu'il prend pour les appaiser. Il est supplanté & envoyé en Espagne chargé de chaînes.

IL arriva à Hispaniola le 19 d'Août 1498, épuisé par la maladie & les veilles continuelles qu'il avoit souffertes. Elles augmenterent, loin de diminuer à mesure qu'il approcha de l'Ile, parmi cette multitude d'Iles & d'écueils qui couvrent ces mers, qui étoient dans ce temps-là peu connues. Ajoutez à cela un courant, qui se portant à l'Ouest vers le Continent, le menaçoit à tout moment de lui faire perdre sa route. Il étoit tellement épuisé de fatigue, que son frere, qu'il avoit laissé à sa place, le reconnut à peine à son retour. Mais il éprouva qu'il avoit aussi peu de repos à attendre sur terre que sur mer.

L'autorité de l'Amiral avoit diminué par l'imprudence qu'on avoit eue d'envoyer l'Officier dont j'ai parlé, pour épier sa conduite, & le brider dans

dans ses démarches avant qu'il quittât Hispaniola, lequel encourageant les plaintes & les murmures que l'on faisoit contre le Gouverneur, jetta la semence d'une rebellion, qui éclata dans la Colonie du moment qu'il l'eut quittée. Cette rebellion fut infiniment plus dangereuse que les autres. Les rebelles avoient élu pour Chef un nommé François Roland, auquel l'Amiral avoit confié un poste considérable; ce qui la rendit plus uniforme & plus redoutable. Ils avoient de plus attiré les Indiens dans leur parti, en leur persuadant qu'ils étoient leurs protecteurs & les défenseurs de leur liberté. Pour s'affermir davantage, ils se séparerent de la partie de la Colonie qui étoit demeurée fidele à son Chef, & furent s'établir dans un autre canton de l'Ile, qui servit d'azyle à tous les fainéans & les séditieux qui jugerent à propos de s'y rendre, & qui y accouroient en foule de toutes parts.

Dans ces circonstances effrayantes, l'Amiral jugeant que ses forces n'étoient point suffisantes pour agir ouvertement contre les rebelles, mit tout en usage pour les affoiblir, & rompre cette union qui les rendoit si redouta-

bles. Il commença par publier une amnistie pour tous ceux qui ayant commis quelque crime, viendroient se soumettre volontairement. Ayant encore observé que la plûpart avoient envie de retourner en Espagne, il leur fit sçavoir qu'ils pourroient profiter des vaisseaux, qui devoient lui amener du secours. Il n'avoit point dessein de leur tenir parole, mais il en agit ainsi pour les ébranler, sçachant que dans les affaires de cette nature, c'est beaucoup faire que de gagner du temps. Il envoya à la Cour un ample détail des découvertes qu'il avoit faites, avec une montre des richesses qu'elles produisoient; il lui exposa l'état déplorable où se trouvoit la Colonie, la priant de lui envoyer cinquante à soixante hommes sur chaque vaisseau, qu'il promit de remplacer par un égal nombre de rebelles, pour empêcher que la puissance des Espagnols ne diminuât dans ces contrées par le départ de ceux qui les habitoient, & qu'elles ne souffrissent du séjour de ceux qui étoient mal intentionnés pour le bien public. Il demanda encore qu'on lui envoyât quelques Ecclésiastiques & quelques sçavans Jurisconsultes, qui

puſſent établir l'ordre & l'obéiſſance parmi ces troupes, & l'y maintenir. Il entra enſuite en négociation avec les Chefs de rebelles, leur accorda toutes leurs demandes, & plaça Roland dans un poſte, qui flatoit ſon orgueil, ſans augmenter ſon pouvoir. Il remit par-là toutes les choſes dans l'ordre, ſans uſer de contrainte ni de violence, & Roland lui-même, quoique premier Juge de l'Ile, fut celui qui contribua le plus à faire rentrer dans l'obéiſſance, ceux qui s'en étoient écartés. Une diſpute s'étant élevée parmi eux, Roland n'en fut pas plutôt inſtruit, qu'en vertu de l'autorité dont il étoit revêtu, il fit arrêter quelques-uns des coupables & les fit exécuter. Cet acte de ſévérité tint tous les autres en crainte, rompit tout commerce entre le Chef & le corps des rebelles, ſans que perſonne pût l'imputer à l'Amiral.

Il commençoit à reſpirer & à jouir du repos qu'il s'étoit procuré par ſes travaux, lorſqu'il fut menacé d'un nouvel orage qui ſe formoit à la Cour d'Eſpagne. Ses ennemis s'étant ligués avec quelques rebelles, qui avoient paſſé dans ce royaume, ſe déchaînerent de nouveau contre lui. Ils ré-

pandirent sur son compte une infinité de calomnies, ils l'accuserent de vouloir se rendre souverain du pays ; ils l'avoient taxé de cruauté & de tyrannie contre les Indiens d'Hispaniola, & ils l'accuserent cette fois-ci de se rendre trop populaire, ajoutant qu'il étoit étranger, & qu'il n'avoit pas pour la noblesse Espagnole le respect qui lui étoit dû. Ils se plaignirent des sommes qu'on leur devoit, & dont ils ne pouvoient se faire payer ; en un mot, le Roi & la Reine ne paroissoient jamais en public, qu'ils ne fussent étourdis des clameurs de ces prétendus partisans de la Justice. Leurs Majestés lassées de ces plaintes, envoyerent un Juge qu'ils chargerent d'examiner la conduite de l'Amiral, avec ordre, s'il étoit coupable, de le renvoyer en Espagne, & de se charger du gouvernement, par où ils l'intéresserent à le condamner.

Ce Juge, que étoit extrêmement pauvre, & qui n'avoit d'autre vocation pour cet emploi que son indigence, ne fut pas plutôt arrivé à Hispaniola, qu'il fut loger dans la maison de l'Amiral, qui étoit pour lors absent. Il s'empara de tous ses effets, & l'as-

ſigna lui & ſes freres pour comparoître devant ſon tribunal. Il appuya toutes les accuſations qu'on intenta contre lui, ſans avoir égard au caractere des accuſés, ni au défaut de probabilité des accuſations ; les fit arrêter, les chargea de chaînes, & les fit embarquer pour l'Eſpagne en qualité de priſonniers d'Etat.

Le Capitaine du vaiſſeau, touché de reſpect pour la vieilleſſe & le mérite de Colomb, offrit de lui rendre ſa liberté, mais il la refuſa. » Le Roi, » lui dit-il, m'a commandé d'obéir à » ſon Gouverneur, & je veux obéir à » cet ordre, de même que j'ai obéi à » ceux qu'il m'a donnés par le paſſé. Je » ne veux tenir ma liberté que de lui » ſeul. Si douze années de travaux & » de fatigues ; ſi des dangers continuels » & des famines fréquentes ; ſi l'Océan, » que j'ai franchi le premier & traverſé » cinq fois de ſuite, pour ajouter un » nouveau monde à la monarchie Eſpa- » gnole ; ſi une vieilleſſe infirme & » prématurée, que je me ſuis attirée » par les ſervices que je lui ai rendus, » méritent ces fers pour récompenſe, il » convient que je les porte en Eſpagne,

» & que je les conserve jusqu'à la fin de
» ma vie «.

Les grands hommes, quoique plus enclins à pardonner les injures que les personnes du commun, n'oublient pas aisément les torts qu'on leur a fait. Colomb porta ses fers par-tout où il fut, il les tenoit pendus dans sa chambre, & ordonna même qu'on les mît avec lui dans le même tombeau.

Le Gouverneur qui lui succéda, sçut tirer un bien meilleur parti de ses services; car indépendamment de la confiscation de la plus grande partie des effets de l'Amiral qu'il s'appropria, il laissa au peuple une liberté sans bornes; de maniere qu'il ruina le Fisc, & qu'il eût infailliblement ruiné la Colonie sans ressource, si la Cour ne l'eut rappellé à temps, & n'eut envoyé en sa place une personne, qui, quoique plus sensée & plus ferme, n'avoit pas plus de vertu que lui.



conserve jusqu'à la fin de

hommes, quoique plus
onner les injures que les
commun, n'oublient pas
rts qu'on leur a fait. Co-
s fers par-tout où il fut,
endus dans sa chambre,
ême qu'on les mît avec
ême tombeau.
neur qui lui succéda, sçut
meilleur parti de ses ser-
dépendamment de la con-
plus grande partie des
iral qu'il s'appropria, il
le une liberté sans bor-
iere qu'il ruina le Fisc,
failliblement ruiné la Co-
ource, si la Cour ne l'eut
ps, & n'eut envoyé en
personne, qui, quoique
plus ferme, n'avoit pas
que lui.



CHAPITRE VI.

Découvertes d'Americ Vespuce, & autres Avanturiers. Cause de l'amour des découvertes.

VERS ce temps-là l'esprit des découvertes commença à faire de grands progrès ; & divers particuliers, tant Espagnols que Portugais, excités par l'or que Colomb envoyoit de temps à autre en Europe, firent des armements à leurs propres dépens. Le fameux Americ Vespuce en commandoit un. Les Cartes que Colomb avoit faites dans son dernier voyage, étant tombées entre ses mains, il en profita, & suivit la même route. Comme il avoit beaucoup de présomption, & qu'il étoit aussi bon Pilote que bon Géographe, il trouva le moyen de s'approprier la premiere découverte du Continent de l'Amérique, & de lui donner son nom, qu'elle a conservé depuis, quoique personne n'ignore celui qui la découvrit le premier. Je crois que la raison en est, que le nom d'Amérique est plus sonore & plus facile à pro-

noncer que celui de Colombie, dans le dénombrement que l'on fait des différentes divisions du Globe terrestre : matiere triviale, & qui dépend de causes de même nature. Mais la gloire de Colomb a des fondemens plus solides.

Pinzon, qui avoit accompagné l'Amiral dans son premier voyage, équipa une Escadre à ses propres dépens, & fut le premier qui passa la ligne en allant à l'Amérique, & qui entra dans la grande riviere de Marañon ou des Amazones.

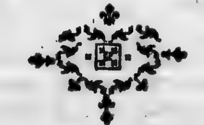
Les Portugais, nonobstant le Bref exclusif du Pape, tournerent leurs pensées vers l'Amérique, & découvrirent le Bresil, qui est la partie la plus précieuse de leurs possessions présentes, depuis qu'ils ont perdu ce que l'on regardoit comme leur droit primitif, droit qui ne leur fut jamais si avantageux.

Ce qui anima ces Aventuriers, & qui jette en même-temps une tache sur leur caractere & leurs projets, fut cette insatiable soif de l'or, qui fut le principal mobile de toutes leurs actions. Cette disposition nuisit un millier de fois à leurs affaires, & fut la

principale cauſe des déſordres & des révoltes qui arriverent à Hiſpaniola. Il eſt cependant certain que ſans ce motif, qui inſpira l'ardeur des découvertes & des Colonies, d'abord dans l'Eſpagne & dans le Portugal, & enſuite dans toutes les parties de l'Europe, l'Amérique n'eut jamais été dans l'état où elle eſt aujourd'hui, & que ces nations n'euſſent jamais eu les Colonies qui ſont aujourd'hui établies dans différents endroits de cette contrée. Il n'y avoit que l'appas du gain, qui pût porter les hommes à des entrepriſes auſſi hazardeuſes. Une perſpective éloignée de commerce, & l'augmentation des Manufactures, en multipliant les Colonies, n'eût jamais produit cet effet. On ne connoit ces avantages que par le raiſonnement, d'où vient qu'ils ſont peu d'impreſſion ſur l'eſprit. Mais partir avec quelques bagatelles, & retourner avec une carguaiſon d'or, eſt un objet que tout le monde comprend aiſément ; auſſi tout le monde l'embraſſa-t-il avec ardeur. La théorie du commerce n'entroit pour rien dans ce temps-là, dans l'éducation des perſonnes au-deſſus du commun, & qui ſe deſtinent aux lettres. On la

met aujourd'hui au nombre des arts libéraux, & elle fait une des branches les plus considérables de la politique. Le commerce étoit alors dans les mains d'un petit nombre des gens, grand dans ses profits, mais borné par sa nature. On ignoroit ce que c'étoit que balance du commerce; toutes les loix qui y avoient rapport, étoient tout autant de nuages qui l'offusquoient. Les impôts & les droits que l'on mettoit sur les marchandises, se levoient sans distinction & sans discernement. En Angleterre même, où le peuple raisonne beaucoup mieux & entend mieux le commerce qu'aucune autre nation que ce soit, les idées de ces matieres commencerent fort tard, & firent des progrès fort lents. Nos Colonies furent fondées sans égard aux avantages que nous en avons retiré depuis. La Virginie fut fondée des débris d'un armement, destiné pour la conquête d'une toison d'or, qui nous attira pour la premiere fois dans l'Amérique. Ceux qui fonderent la nouvelle Angleterre, & Maryland, n'eurent d'autre vûe que de procurer un azyle à ceux qui étoient persécutés pour cause de religion. Sans les trésors que

promettoit l'Amérique, elle n'eût fourni qu'un commerce languissant, qui auroit insensiblement habitué les nationaux aux mœurs des Européens, & leur eût fourni des armes égales; & dans ce cas, il auroit été presque impossible d'y fonder des Colonies aussi étendues; tant il est vrai que l'on recueille souvent plus qu'on n'a semé, & qu'il faut quelque principe actif pour animer toutes les entreprises, autrement elles languissent, pour sages qu'elles soient.



CHAPITRE VII.

Colomb est renvoyé absous. Il entreprend un quatrieme voyage. Il découvre la côte de la Terre Ferme & l'isthme de Darien. Il retourne à Hispaniola. Maniere dont il y est reçu. Il continue la découverte de la côte de la Terre Ferme. Le vent le pousse vers la Jamaïque, où il fait naufrage. Détresse dans laquelle il se trouve. Ses soldats se révoltent, & il les appaise. Il quitte l'Ile & s'embarque pour l'Espagne. Maniere dont il est reçu. Sa mort.

COLOMB ne fut pas plutôt arrivé en Espagne dans cet état mortifiant, que la Cour désaprouva & blâma hautement la conduite du Gouverneur qu'elle avoit nommé. Leurs Majestés, suivant la coutume ordinaire des hommes, qui agissent sans plan ni principe, le déchargerent des accusations qu'on lui avoit intentées, s'informant aussi peu de leur validité, que des raisons qui les avoient portées à le condamner. Elles lui promirent de lui faire resti-

ITRE VII.

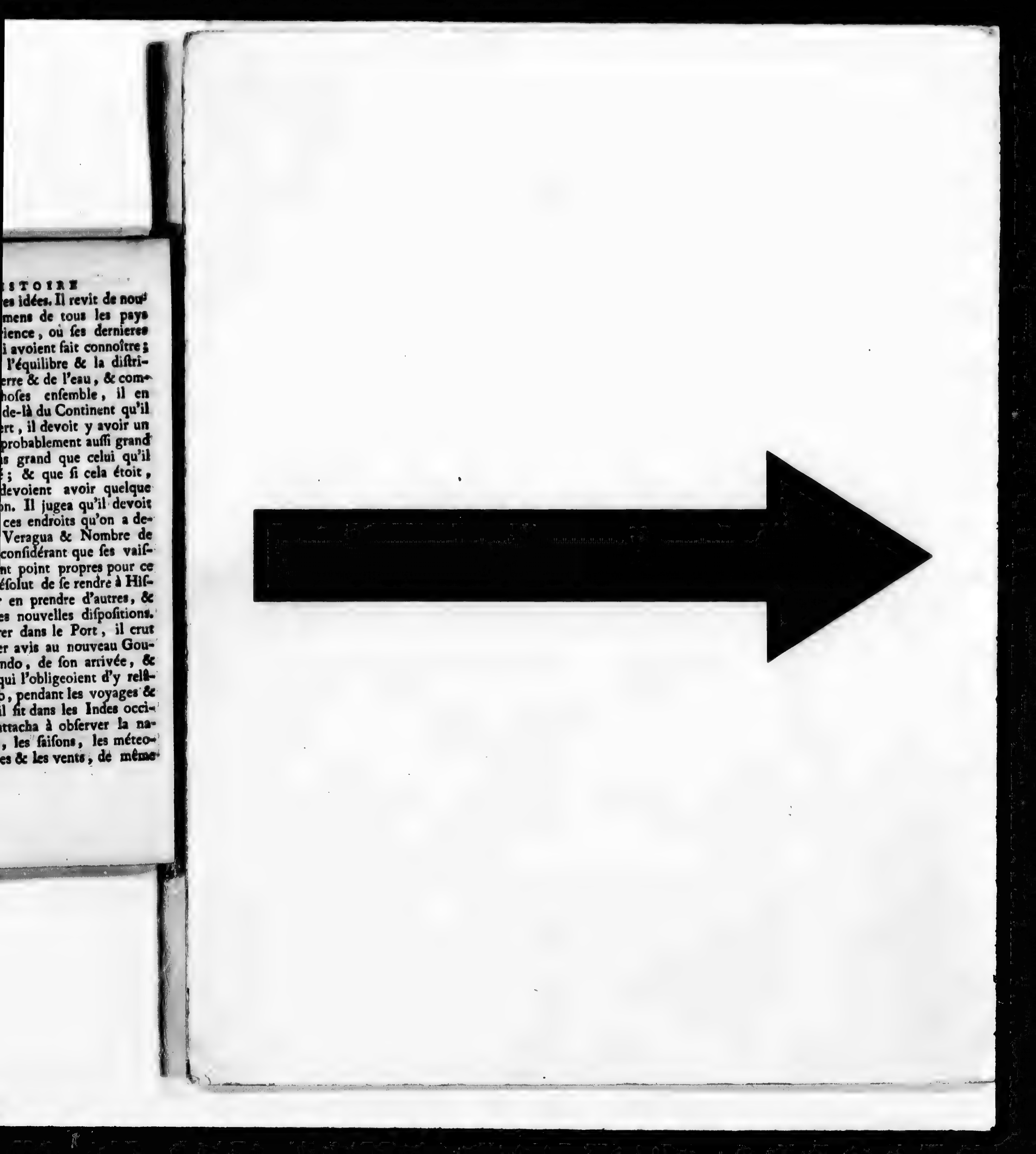
oyé absous. Il entreprend
voyage. Il découvre la
erre Ferme & l'isthme
l retourne à Hispaniola.
t il y est reçu. Il conti-
verte de la côte de la
. Le vent le pousse vers
, où il fait naufrage.
ns laquelle il se trouve.
se révoltent, & il les ap-
te l'Ile & s'embarque pour
Maniere dont il est reçu.

ne fut pas plutôt arrivé
ns cet état mortifiant,
ésaprouva & blâma hau-
nduite du Gouverneur
nommé. Leurs Majestés,
tume ordinaire des hom-
ent sans plan ni principe,
t des accusations qu'on
ntées, s'informant aussi
alidité, que des raisons
portées à le condamner.
irent de lui faire resti-

tuer ses biens & de le récompenser, & elles n'eurent pas beaucoup de peine à l'engager dans de nouvelles découvertes. Son ambition étoit d'arriver aux Indes orientales, & de faire le tour du Globe. C'étoit là le motif qui l'animoit, & il crut que rien n'étoit plus propre à faire impression sur l'esprit du Roi & de la Reine. On eut bien-tôt équippé une nouvelle Flotte, & il promit de réduire les deux Indes sous l'obéissance de leurs Majestés Catholiques.

Il s'embarqua pour la quatrieme fois dans les mois de Mai de l'année 1502. Il avoit résolu de se rendre en droiture sur la côte de l'Amérique Méridionale, & de tirer ensuite vers le Nord, jusqu'à l'endroit où il avoit oui dire confusément, qu'il y avoit un détroit (il ignoroit encore si c'étoit un détroit où un isthme), dans l'espoir de se rendre par-là dans la grande mer du Sud. Après un aussi long voyage que celui qu'il venoit de faire à l'Amérique, & la découverte d'un Continent, qui n'étoit ni celui de l'Inde, ni celui de la Chine, il comprit clairement qu'il n'y avoit aucun fond à faire sur les cartes, & qu'il devoit s'en rappor-

ter à ses propres idées. Il revit de nouveau les gisemens de tous les pays que son expérience, où ses dernieres découvertes lui avoient fait connoître; il refléchit sur l'équilibre & la distribution de la terre & de l'eau, & comparant ces choses ensemble, il en conclud qu'au de-là du Continent qu'il avoit découvert, il devoit y avoir un autre Océan, probablement aussi grand ou même plus grand que celui qu'il avoit traversé; & que si cela étoit, ces Océans devoient avoir quelque communication. Il jugea qu'il devoit être près de ces endroits qu'on a depuis appellé Veragua & Nombre de Dios; mais considérant que ses vaisseaux n'étoient point propres pour ce voyage, il résolut de se rendre à Hispaniola pour en prendre d'autres, & faire quelques nouvelles dispositions. Avant d'entrer dans le Port, il crut devoir donner avis au nouveau Gouverneur Obando, de son arrivée, & des raisons qui l'obligeoient d'y relâcher. Colomb, pendant les voyages & le séjour qu'il fit dans les Indes occidentales, s'attacha à observer la nature de l'air, les saisons, les méteores, les pluies & les vents, de même



STOIRE
es idées. Il revit de nou
mens de tous les pays
rience, où ses dernieres
i avoient fait connoître;
l'équilibre & la distri-
erre & de l'eau, & com-
hoses ensemble, il en
de-là du Continent qu'il
ert, il devoit y avoir un
probablement aussi grand
s grand que celui qu'il
; & que si cela étoit,
devoient avoir quelque
on. Il jugea qu'il devoit
ces endroits qu'on a de-
Veragua & Nombre de
considérant que ses vaif-
nt point propres pour ce
ésolut de se rendre à Hif-
en prendre d'autres, &
es nouvelles dispositions.
er dans le Port, il crut
er avis au nouveau Gou-
ndo, de son arrivée, &
qui l'obligeoient d'y relâ-
o, pendant les voyages &
il fit dans les Indes occi-
ttacha à observer la na-
, les saisons, les méteo-
es & les vents, de même

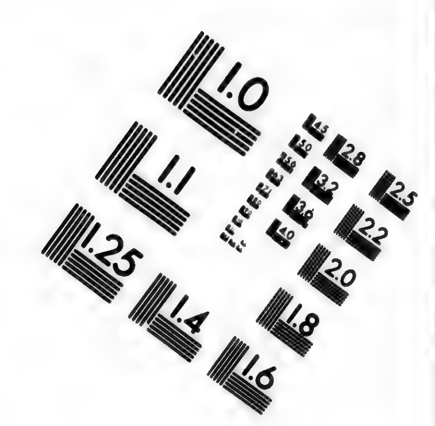
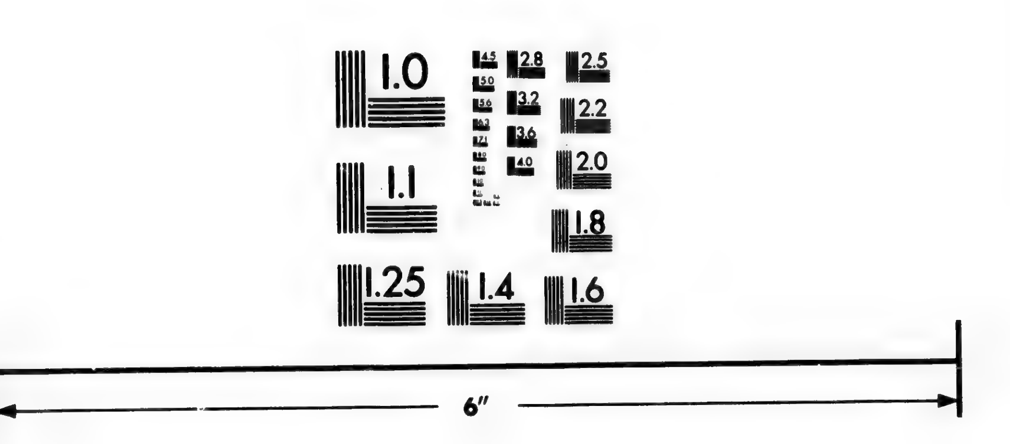
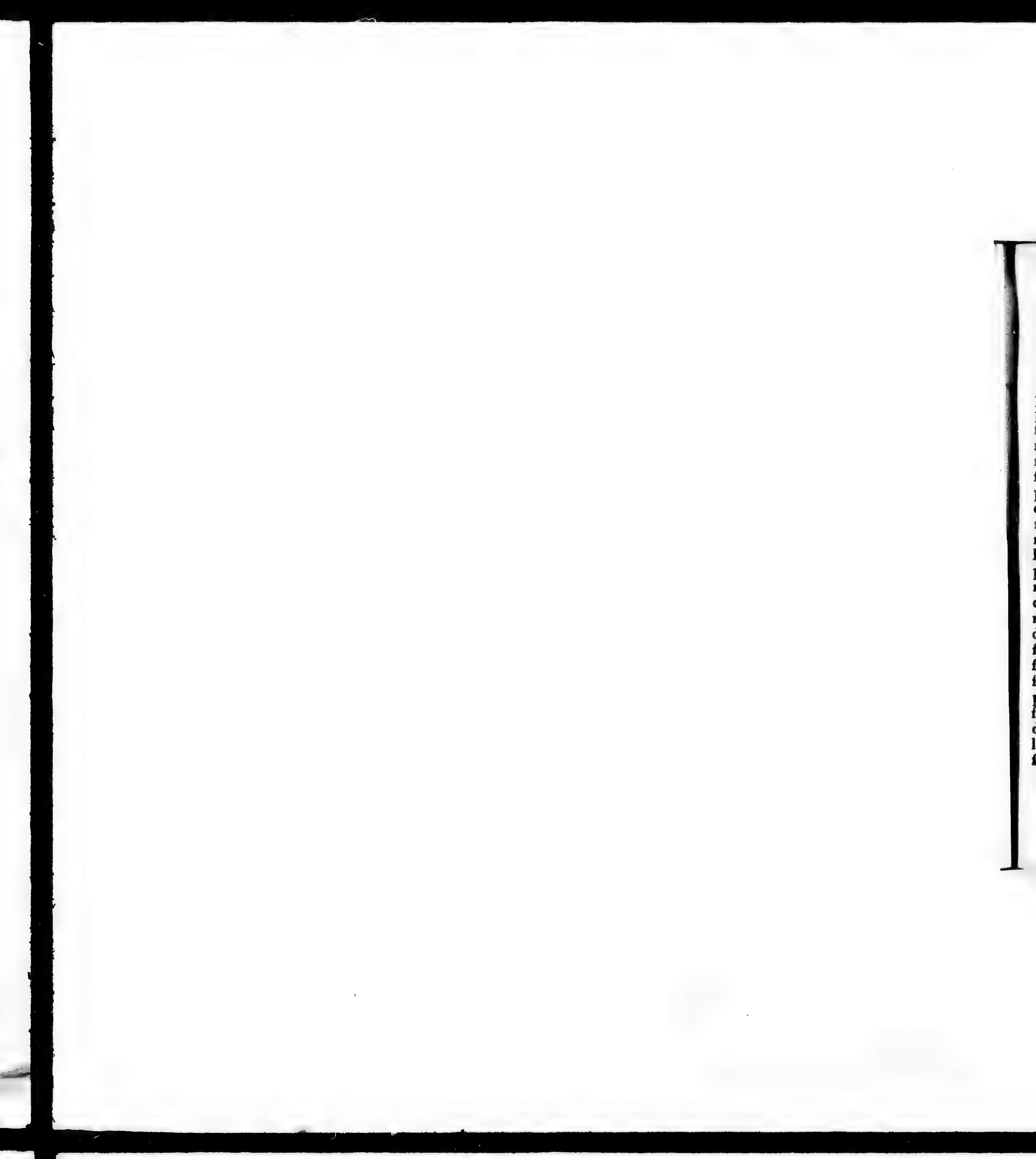


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





que l'influence qu'ils avoient les uns sur les autres. Il n'avoit pas moins de sagacité, pour tirer des prognostics de ces différents météores ; & jugeant par ses observations qu'il étoit menacé d'un ouragan, ce fut un motif de plus pour relâcher dans ce Port. Ayant appris qu'une Flotte considérable étoit sur le point de faire voile pour l'Europe, il pria le Commandant de différer son départ de quelques jours. Mais sa destinée étoit que l'ingratitude le poursuivit par-tout, & le persécuta sous différentes faces. En effet, le Gouverneur, sans aucune cause, non-seulement refusa son avis sur le départ de la Flotte, mais lui refusa encore la permission d'entrer dans le Port, & de mettre sa vie en sûreté dans une Ile qu'il avoit découverte & conquise. Il n'eut donc d'autre parti à prendre, que de ranger la côte le plus près qu'il lui fut possible. La tempête s'éleva la nuit suivante, mais la Providence favorisant son innocence & secondant sa capacité, le sauva, quoique cet orage fût le plus terrible qu'on eût jamais vu dans ces mers. La Flotte de vingt voiles, qui étoit partie malgré son avis, souffrit le châtiment qui étoit dû à sa

témérité. Il n'y eut que quatre vaisseaux qui échapperent, les seize autres périrent. De ce nombre fut celui qui transportoit en Espagne le Gouverneur qui y avoit envoyé Colomb d'une maniere si scandaleuse. Parmi les quatre qui se sauverent, il y en avoit un qui avoit à bord une somme d'or, & tout ce qu'on avoit pû sauver de la fortune de l'Amiral ; de maniere que dans le temps qu'il s'affligeoit de ce honteux exemple de l'ingratitude humaine, le ciel paroissoit se déclarer en sa faveur, la condamner & la punir. Ce qu'il avoit prédit au sujet de la tempête, joint à la conduite qu'il tint pendant le temps qu'elle dura, lui acquit une réputation infinie, & l'on peut dire que sa petite Flotte dut son salut à sa conduite & à celle de son frere. Ce dernier étoit un Navigateur & un Philosophe, qui n'étoit inférieur qu'à l'Amiral, qui lui servit beaucoup dans ses affaires, & le soutint dans ses malheurs par sa capacité & la bonté de son cœur.

La tempête passée, il quitta cette Ile où il avoit éprouvé tant d'ingratitude, & ne tarda pas à lui fournir de quoi s'occuper. Il découvrit dans

ce voyage toute la côte de la Terre Ferme jusqu'à l'isthme de Darien, où il espéroit de trouver un passage dans la mer du Sud. Il fut trompé à cet égard, mais il ne le fut point quant à l'autre partie de son projet; car à chaque pas qu'il fit, il se convainquit de plus en plus du mérite des découvertes qu'il faisoit dans le Continent. Il trouva un peuple plus civilisé & plus riche que les Insulaires qu'il venoit de quitter. Il entra dans un Port, qu'il nomma à cause de son excellence Porto Bello, qui est devenu depuis la porte du commerce des Espagnols entre les deux mondes. L'Amiral forma le dessein d'y fonder une Colonie, sous le commandement de son frere, se proposant de retourner en Europe, pour y demander les secours nécessaires pour cet établissement. Mais l'avarice & l'insolence de ses gens occasionnerent une révolte dans le pays, & l'obligerent de renoncer à son dessein, sans avoir l'occasion de faire autre chose que de montrer son discernement dans le choix de la situation, & sa bravoure & celle de son frere, en tirant ses troupes des malheurs dans lesquels leur imprudence les avoit plongées.

Chassé du pays, & trouvant ses vaisseaux hors d'état de tenter de nouvelles découvertes, il quitta le Continent, après avoir découvert le rivage Oriental de l'isthme de Darien, & toute la côte jusqu'à Gracias de Dios, dans le golfe de Honduras. Il prit ensuite la route d'Hispaniola. Il eut mille difficultés à essuyer dans son voyage. Ses vaisseaux avoient tant de voies d'eau, que les équipages ne pouvoient quitter la pompe d'un seul moment, & manquoient de la subsistance nécessaire pour se refaire de leurs travaux. Pour comble de malheur, il s'éleva une tempête violente, dans laquelle ses vaisseaux se choquerent les uns les autres, & furent fort mal-traités. Il eut le bonheur d'en échapper & de gagner la Jamaïque, où il trouva les secours & les rafraîchissements dont il avoit besoin après un si grand nombre de dangers & de détresses.

Mais il eut à en essuyer une autre qui exerça beaucoup son esprit. Les vaisseaux étoient en si mauvais état, qu'il étoit impossible de les radouber. Il ne pouvoit en avoir d'autres, les habitans se méfioient de lui, & ses gens augmentoient tous les jours leurs soup-

çons par leur mauvaise conduite. Dans cette extrémité, il engagea quelques Matelots, dans qui il avoit le plus de confiance, de passer avec un canot à Hispaniola, pour exposer au Gouverneur la situation déplorable à laquelle il étoit réduit, & le prier de lui envoyer des vaisseaux.

L'Amiral resta huit mois dans cette Ile, sans avoir la moindre nouvelle de ses messagers, ni recevoir aucun secours du Gouverneur. Les habitans s'impatientoient du délai des Espagnols, & des efforts qu'ils étoient obligés de faire pour fournir à leur subsistance, efforts d'autant plus onéreux qu'ils étoient dans une pauvreté extrême. Les provisions commencerent à devenir plus rares, & tout sembloit leur annoncer un malheur prochain; car les Matelots, naturellement revêches, & qui croyent que toute discipline cesse dès qu'ils ont mis pied à terre, se mutinerent. L'Amiral perdit par-là une grande partie de sa force & de son autorité, & les naturels du pays s'en ressentirent, par les désordres que commettoient les mutins; mais il trouva le moyen de la recouvrer, du moins parmi les Indiens. Sçachant qu'il de-

voit y avoir dans peu une éclipse de Lune visible, il en avertit les principaux habitants de l'Ile, & leur fit dire par un homme qui entendoit leur langue, que le Dieu qu'il servoit, & qui avoit créé tout ce qui est dans le ciel & sur la terre, irrité du refus qu'ils faisoient de nourrir ses serviteurs, alloit dans peu en tirer vengeance, & qu'ils en verroient dans peu des marques manifestes au ciel; que la Lune, dans la nuit qu'il fixa, paroîtroit de couleur de sang, ce qui présageoit leur entiere destruction. Ces barbares mépriserent d'abord la prédiction, mais elle ne fut pas plutôt accomplie, qu'ils en furent effrayés. Ils lui apporterent toutes sortes de provisions, ils se prosternerent à ses genoux, & le supplierent de la maniere la plus pathétique, de vouloir détourner les malheurs dont ils étoient menacés. Il prit leurs provisions, les consola, & leur dit de réparer par leur générosité la faute qu'ils avoient commise.

Il obtint par ce stratagême un secours passager, mais il ne vit aucune espérance de sortir de l'Ile, & d'exécuter les projets dont il étoit entiérement occupé. Tous ses équipages

dans peu une éclipse de
il en avertit les princi-
s de l'Ile, & leur fit dire
e qui entendoit leur lan-
Dieu qu'il servoit, & qui
nt ce qui est dans le ciel
e, irrité du refus qu'ils
nourrir ses serviteurs, al-
en tirer vengeance, &
oient dans peu des mar-
es au ciel; que la Lune,
qu'il fixa, paroîtroit de
sang, ce qui présageoit
destruction. Ces barbares
'abord la prédiction, mais
s plutôt accomplie, qu'ils
rayés. Ils lui apporterent
de provisions, ils se pros-
es genoux, & le supplie-
aniere la plus pathétique,
étourner les malheurs dont
menacés. Il prit leurs pro-
consola, & leur dit de ré-
r générosité la faute qu'ils
mise.
par ce stratagême un se-
er, mais il ne vit aucune
sortir de l'Ile, & d'exé-
ojets dont il étoit entiére-
é. Tous ses équipages

étoient sur le point de se révolter, lorsqu'on vit entrer dans le Port un vaisseau que lui envoyoit Obando, Gouverneur d'Hispaniola. Mais, comme si tout eût été concerté non-seulement pour abandonner, mais encore pour insulter ce grand homme dans ses malheurs, il se trouva que le Capitaine du vaisseau étoit l'ennemi mortel de l'Amiral, & un de ceux qui avoient eu le plus de part aux révoltes, qui l'avoient si fort inquieté. Il n'étoit venu, que pour être témoin de la mauvaise situation de ses affaires; car il n'eut pas plutôt débarqué, qu'il défendit aux gens de son équipage d'avoir le moindre commerce avec l'Amiral, ni avec les personnes de sa suite; & après lui avoir remis une lettre de compliment, il se rembarqua, sans même le flatter de l'espoir du moindre secours.

Dans cet abandon général, Colomb ne perdit ni sa fermeté, ni sa présence d'esprit. L'arrivée du vaisseau fit rentrer pour un moment ses troupes dans l'obéissance; mais elles ne le virent pas plutôt partir, qu'elles furent sur le point de secouer le joug, & de se porter aux plus grandes extrémités. L'Amiral, sans témoigner le moindre mé-

contentement, ni le moindre chagrin; leur dit d'un air content, qu'il attendoit dans peu du secours; & que la raison qui l'empêchoit de profiter de ce vaisseau, étoit qu'il n'étoit pas assez grand pour contenir tous les Espagnols qui étoient avec lui, & qu'il étoit résolu de ne partir qu'avec eux. Ce discours fit impression sur eux, ils furent touchés du soin qu'il prenoit de leur conservation, & attendirent leur sort avec patience. Mais l'Amiral prévoyant qu'il seroit obligé de séjourner longtemps dans l'Ile, & que ses affaires iroient de mal en pis, tant qu'il y auroit un réservoir où les mauvaises humeurs de ses gens iroient se ramasser, il profita de l'attachement que quelques-uns lui témoignoient, pour faire rentrer les autres dans leur devoir, par un acte de résolution & de vigueur. Il envoya son frere, homme brave & intelligent, avec un nombre suffisant de soldats pour traiter avec eux, avec ordre, en cas qu'ils persistassent dans leur opiniâtreté, de les faire rentrer par force dans l'obéissance. Les deux parties eurent une entrevue, mais le Chef de ces mutins, devenu insolent par la licence dans laquelle il avoit

ni le moindre chagrin ; ir content, qu'il atten- du secours ; & que la npêchoit de profiter de oit qu'il n'étoit pas assez tenir tous les Espagnols vec lui, & qu'il étoit rtir qu'avec eux. Ce dis- ession sur eux, ils furent in qu'il prenoit de leur & attendirent leur sort Mais l'Amiral prévoyant bligé de séjourner long- 'Ile, & que ses affaires l en pis, tant qu'il y au- voir où les mauvaises hu- gens iroient se ramasser, l'attachement que quel- témoignoient, pour faire tres dans leur devoir, par solution & de vigueur. Il frere, homme brave & in- vec un nombre suffisant de traiter avec eux, avec s qu'ils persistassent dans reté, de les faire rentrer ns l'obéissance. Les deux nt une entrevue, mais le mutins, devenu insolent ce dans laquelle il avoit

vécu, non-seulement rejetta ses offres, mais voulut même lui faire violence. Là-dessus, il fit un signe à ses gens, & ils tomberent sur les rebelles avec tant de résolution & de courage, qu'il y en eut dix qui furent tués sur la place avec leur Chef. Les autres surpris d'une attaque aussi imprévue, s'enfuirent en désordre, & vinrent se soumettre peu de temps après.

Ce fut ainsi que l'Amiral pacifia toutes choses avec autant d'esprit que d'adresse, cédant quelquefois à l'orage, & temporisant lorsqu'il doutoit de ses forces ; mais lorsqu'il en étoit assuré, il les employoit toujours avec vigueur, profitant de tous les incidents, même de ceux qui étoient les moins favorables, épiant tous les changemens qui arrivent dans la nature, & tous les mouvemens du cœur humain, pour en tirer parti dans les occasions. Une des principales qualités qui forment les grands hommes, est d'être fertile en expédients ; l'usage que Colomb fit de l'éclipse est très ingénieux. Quelques-uns diront qu'un pareil expédient n'auroit point réussi chez des peuples civilisés ; mais il ne suffit pas pour imiter les grands hommes de suivre leurs tra-

ces, il faut encore imiter leur façon de marcher. Il n'y a point de peuple qui n'ait quelques degrés d'ignorance, de foiblesse & de préjugés, qu'un homme pénétrant ne puisse découvrir, & dont il ne puisse profiter pour réussir dans l'exécution de ses desseins. Une pareille connoissance est la seule qui donne à un homme de la supériorité sur les autres; & quiconque connoit les passions des hommes, & sçait maîtriser les siennes, a tout ce qu'il faut pour les subjuguer & pour s'en rendre maître.

L'Amiral eût passé sa vie dans ce malheureux exil, si un particulier, touché d'estime pour son mérite, & de compassion pour ses malheurs, n'eût envoyé un vaisseau pour l'en tirer. Ce fut avec lui qu'il se rendit à Hispaniola. Le Gouverneur, qui avoit refusé de lui envoyer du secours, le voyant arriver, le reçut avec ces demonstrations d'amitié & de politesse, que les ames basses ont coutume d'employer avec aussi peu de honte que de remors envers ceux qu'ils ont le plus offensés. L'Amiral supporta cete injure, comme il avoit fait toutes les autres; & persuadé qu'il ne lui convenoit point de disputer avec un Gouverneur dans sa propre

ore imiter leur façon de
y a point de peuple qui
degrés d'ignorance, de
préjugés, qu'un homme
uisse découvrir, & dont
ofiter pour réussir dans
ses desseins. Une pareille
st la seule qui donne à
la supériorité sur les au-
nque connoit les passions
& sçait maîtriser les sien-
qu'il faut pour les subju-
s'en rendre maître.

eût passé sa vie dans ce
xil, si un particulier,
ne pour son mérite, & de
our ses malheurs, n'eût
isseau pour l'en tirer. Ce
qu'il se rendit à Hispa-
verneur, qui avoit refusé
er du secours, le voyant
çut avec ces demonstra-
é & de politesse, que les
ont coutume d'employer
de honte que de remors
u'ils ont le plus offensés.
porta cete injure, comme
outes les autres; & per-
e lui convenoit point de
un Gouverneur dans sa
propre

propre jurisdiction, & qu'une pareille conduite ne lui feroit point honneur, il fit ses préparatifs pour retourner en Espagne, où il arriva après avoir essuyé les tempêtes les plus affreuses, & perdu son grand mât.

Il étoit très âgé, & de plus tourmenté de la goutte. La Reine sa protectrice étoit morte; & le Roi, qui étoit un Prince extrêmement dissimulé, & d'un esprit très borné, étoit la seule personne qui pût adoucir ses malheurs, & récompenser ses services. Mais il n'en reçut ni consolation ni récompense; il refusa d'effectuer le contrat qu'il avoit fait avec lui sous des prétextes frivoles, & il passa sa vieillesse, comme il avoit fait sa jeunesse, à solliciter à la Cour; occupation onéreuse pour tout homme qui pense, & sur-tout pour un vieillard qui est à la fin de sa carriere. Accablé à la fin par le poids des années, par les fatigues & les contre-temps qu'il avoit essuyés, il mourut avec les mêmes sentimens de piété qui l'avoient soutenu dans ses malheurs, sentimens dignes de la grandeur d'ame & des autres vertus qu'il avoit fait paroître durant le cours de sa vie.

CHAPITRE VIII.

Caractere de Colomb, Reflexions sur la conduite de la Cour d'Espagne.

DANS ce que je vais dire des progrès des découvertes & des armes des Espagnols, au lieu de desseins fondés sur la science, & exécutés par des moyens doux & humains; on ne verra qu'une avarice insatiable qui porte les hommes à des actes de cruauté qui font horreur. Le caractere de Colomb différoit entiérement de celui des personnes avec lesquelles il eut à faire, & de celui de la plûpart de ceux qui marcherent sur ses traces & continuerent les conquêtes qu'il avoit faites; les uns avec une vigueur & une conduite égales, mais tous avec des vertus fort inférieures aux siennes. Il possédoit à fond toutes les qualités qui forment un grand homme. Aux idées d'un Philosophe pénétrant, & à un systême fondé sur elles, & digne d'un grand Roi, il joignoit une fermeté & une patience, qui seules pouvoient en faciliter l'exécution avec une fortune

aussi bornée que la sienne. Des tempêtes continuelles sur mer, des troubles & des révoltes sur terre, mille vexations & mille contre-temps, & des cabales à la Cour, furent son lot pendant qu'il vécut; ce furent là les seules récompenses des services qu'il avoit rendus, services qu'on ne pouvoit jamais reconnoître suffisamment. Son courage fut à l'épreuve de tous ces contre-temps, & il surmonta par son génie tous les obstacles qu'on lui opposa, à l'exception de sa paye, qui est un article que les hommes de sa trempe entendent fort mal, ce qui fait qu'ils échouent pour l'ordinaire. Cet art surprenant, que peu de personnes possédent, de faire servir les accidents qui arrivent à leurs desseins; celui de regler sa conduite sur les circonstances, de temporiser, ou d'agir avec vigueur selon l'occasion, & de ne jamais la laisser échapper lorsqu'elle se présente; le talent heureux de cacher & de modérer ses passions, & de savoir ménager celles des autres; tout cela, dis-je, concourt à nous donner la plus haute idée de sa capacité. Et quant à ses vertus, son désintéressement, sa fidelité constante pour la Couronne

ingrate qu'il servoit, son procédé avec les Indiens, l'attention qu'il eut de ne point les offenser, son humanité envers ceux qu'il avoit conquis, & qui lui mérita le glorieux titre de leur pere, son zele à les instruire des vérités de la Religion, l'élevent au rang de ce petit nombre d'hommes, que l'on propose pour exemples, & qui font l'ornement de l'humanité.

Je prie le lecteur de permettre que je fasse ici une remarque sur la conduite que tint la Cour d'Espagne envers ce grand homme. On a vu jusqu'ici, que cette conduite fut aussi injuste, que contraire aux loix de la saine politique, & je suis fâché qu'on ne puisse tirer aucune instruction d'un événement qui fut, à tous égards aussi heureux que les mesures qu'on prit furent injustes & imprudentes. Mais tout concourut dans ce temps-là, à justifier cette mauvaise politique. Il est certain qu'il y a des hommes si entêtés de leurs projets, qu'ils ne s'en départent jamais dès qu'ils y sont une fois engagés; mais les traverses & les contre-temps qu'ils éprouvent pour l'ordinaire, servent de leçon aux autres, & les empêchent d'en former de pareils. Dans ce

ces ; l'induftrie s'endort ; les chofes languiffent & fe corrompent ; car c'eft une loi auffi invariable dans la politique que dans la nature ; que le défaut de mouvement ne produit point le repos & la ftabilité, mais un mouvement d'une autre efpece ; mouvement invifible & inteftin, qui détruit au lieu de conferver. Les Etats font foumis à la même loi, & le feul moyen d'empêcher que les chofes ne tombent en décadence, eft d'afpirer toujours au parfait, & de faire attention à tout projet qui y tend. Je fçai que la plûpart de ces projets font fouvent chimériques, & propofés par des gens qui n'ont rien qui prévienne en leur faveur ; mais je fçai auffi, que ces fortes de perfonnes, vû la nature des chofes, ont quelque chofe de bizarre & de fingulier dans leur caractere, qui fait qu'elles s'expofent & négligent leurs intérêts, pour procurer des avantages auffi douteux pour le public, que pour eux-mêmes.

Il n'eft pas moins vrai, que l'encouragement que l'on donne à ces fortes de gens, ouvre la porte à quantité de projets chimériques. Mais le caractere de l'orgueil & de la pareffe eft de

rejetter toutes les offres, parcequ'il y en a quelques unes de vaines, de même que celui de la foiblesse & de la crédulité, est de les écouter toutes indistinctement. Mais certes, si le jugement doit avoir quelque part dans notre conduite, à plus forte raison doit-on s'en servir pour distinguer le vrai du chimérique, le possible de l'impossible, & pour choisir parmi quantité de choses que propose un visionnaire, celles que l'on juge devoir nous être avantageuses, quoique celui qui les propose n'ait point assez de capacité pour les faire lui-même. Cromwell, partie par les circonstances dans lesquelles il se trouvoit, mais encore plus par son génie & sa disposition, recevoit tous les jours quantité de propositions de cette espece, la plûpart chimériques en apparence, & souvent contraires au bon sens; & cependant personne n'ignore le parti qu'il a sçu en tirer.

Colbert passoit une bonne partie de son temps à écouter les projets qu'on lui donnoit pour l'avancement du commerce, la perfection des manufactures, & le progrès des arts. Il n'épargnoit ni peines ni dépenses pour les faire exécuter, & ne manquoit jamais de

es offres, parcequ'il y en
s de vaines, de même que
lesse & de la crédulité,
outer toutes indistincte-
rtes, si le jugement doit
part dans notre con-
forte raison doit-on s'en
stinguer le vrai du chi-
possible de l'impossible,
parmi quantité de cho-
se un visionnaire, celles
devoir nous être avan-
que celui qui les propose
sez de capacité pour les
e. Cromwell, partie par
ces dans lesquelles il se
is encore plus par son
isposition, recevoit tous
ntité de propositions de
, la plûpart chimériques
, & souvent contraires
; & cependant personne
arti qu'il a sçu en tirer.
ssoit une bonne partie de
écouter les projets qu'on
our l'avancement du com-
rfection des manufactures,
s des arts. Il n'épargnoit
dépenses pour les faire
ne manquoit jamais de

récompenser généreusement ceux qui en étoient les auteurs. Par ces moyens, la France fit plus de progrès sous le regne de Louis XIV, & sous la direction de ses Ministres, qu'elle n'en avoit fait sous plusieurs regnes précédents. Les semences d'industrie qu'on avoit eu soin de répandre dans le royaume fructifierent au point, qu'au premier répit que lui donnerent les calamités publiques dont il étoit affligé, il devint le plus florissant & le plus puissant de l'Europe. Au contraire, le caractere de la Cour d'Espagne a toujours été d'agir avec beaucoup de lenteur dans toutes ses entreprises, & de recevoir avec froideur & dédain tous les projets qui ne tendoient qu'à son bien. Aussi en vit-on les effets par rapport à l'Amérique; la découverte & la conquête de ce Continent furent dûes uniquement à des particuliers; la Cour n'y mit rien du sien que des prétentions & des patentes.



CHAPITRE IX.

Découvertes & conquêtes de Balboa. Velasquez charge Cortez de l'expédition de Mexique. Etat de l'Empire de Mexique. Cortez fait alliance avec les habitans de Tlascala.

UN ancien Peintre, voulant donner une idée du bonheur de Cimon, Général des Athéniens, le peignit endormi, avec la Fortune à côté de lui, qui prenoit des villes avec un filet. Il n'y a jamais eu de Princes auxquels cet emblême ait mieux convenu, qu'à Ferdinand & à Charles V son successeur. Sans former aucun plan dans le cabinet, sans tirer un sol du trésor royal, sans mettre sur pied un seul régiment de leurs troupes; quelques-uns de leurs sujets les mirent en possession du pays le plus vaste & le plus riche, qu'aucun Conquérant ait jamais acquis par sa valeur & sa prudence. Cette conquête ne fut pas moins extraordinaire par les moyens, que par le peu de temps que l'on mit à la faire; car depuis le départ de Colomb, qui

fut l'an 1492, jusqu'à la réduction entiere du Chili, qui arriva en 1541, sept grands royaumes habités par plusieurs nations belliqueuses & opulentes, subirent le joug de la domination Espagnole. Car depuis que les découvertes de Colomb eurent excité l'industrie & l'activité des Européens, non-seulement ceux que leur indigence chassoit de leur pays, mais quantité de personnes du premier rang, furent s'établir dans l'Amérique. L'or fut l'aiguillon qui excita tous ces avanturiers, & cela joint à l'esprit romanesque de Chevalerie qui régnoit alors, leur fit braver les plus grands dangers. En effet, il n'y avoit que des Espagnols qui fussent en état de se transporter dans un pays barbare, situé dans la zone torride, & mal sain dans la plûpart des endroits. Tout autre peuple moins frugal, moins endurci à la fatigue, & moins patient dans le travail, eût succombé dans cette entreprise.

Vasco Nunez de Balboa étoit un homme d'un extérieur agréable, d'un tempérament robuste, & qui avoit reçu une très bonne éducation. Il possédoit cette espece de bravoure populaire, nécessaire à un homme qui tente

des entreprifes hazardeufes, & où à défaut d'autorité, il faut payer de fa perfonne. Cet homme attaqua le premier l'Ile de Cuba, la conquit & l'abandonna. N'y ayant point trouvé les tréfors qu'il attendoit, il laiffa la glane de ce champ à ceux qui avoient moins d'ambition & plus d'œconomie. Il pouffa plus loin fes découvertes, fuivit les traces de Colomb jufqu'à l'ifthme de Darien, gagna l'amitié de quelques Caciques, & en affujettit d'autres. Il découvrit le premier la mer du Sud, & comme il avoit autant de talent pour connoître les avantages d'un pays, que pour en faire la découverte, il établit une Colonie fur cette côte, & bâtit la ville de Panama. Mais fuivant la deftinée de tous ceux qui furent les premiers dans ce nouveau monde, & qui eft commune à tous ceux qui s'engagent dans de nouvelles entreprifes, il ne vécut pas affez pour jouir du fruit de fes travaux. Il fut fupplanté par un homme qui ne connoiffoit fon mérite que pour l'envier, & qui ne profita des découvertes de ce grand homme, que pour augmenter fa fortune. C'étoit un politique rufé & un fin Courtifan, qui après avoir of-

fensé Balboa dans plusieurs occasions, fut assez prudent pour n'en point demeurer là. Il lui fit trancher la tête sous une prétendue formalité de justice, & confisqua tous ses biens.

Quelques temps après l'établissement de Cuba, Don James Velasquez, obtint le gouvernement de cette Ile. C'étoit un homme fort entendu dans les affaires ordinaires, mais qui s'imaginoit mal à-propos pouvoir agir par ses députés, dans des circonstances où un homme peu intelligent ne pouvoit lui rendre aucun service, & où celui qui avoit de la capacité, ne pouvoit en faire usage que pour favoriser ses propres intérêts. Le Continent de l'Amérique étoit dans ce temps-là parfaitement connu, & on ne parloit partout que de l'étendue & de l'opulence de l'Empire du Mexique. Velasquez forma le projet de réduire une partie de cette contrée opulente sous son obéissance. Il choisit Ferdinand Cortez pour Chef de cette expédition, & l'on peut dire qu'il ne pouvoit faire un meilleur choix. Il n'y avoit personne parmi les Espagnols, qui indépendamment du courage, qui lui étoit commun avec tous les autres, possédât ce

sang froid & cette fermeté nécessaires pour se faire aimer & respecter. Constant dans les desseins qu'il avoit formés, il ne s'en départoit pas aisément, & savoit tourner les moindres incidents à son avantage. Hardi dans ses entreprises, il savoit se tirer des embarras dans lesquels il s'étoit jetté, non point par de bas subterfuges, mais par des actions encore plus hardies. Tel étoit le caractere de celui que Velasquez choisit pour faire des conquêtes sous son nom, sur le bruit de la réputation qu'il avoit dejà acquise.

L'embarquement se fit à Saint-Jacques de Cuba, & Cortez eut ordre de prendre quelque renfort à la Havanne. A peine fut-il parti, que Velasquez conçut de la jalousie contre lui; & sans considérer que Cortez étoit d'un caractere peu porté à une obéissance aveugle, il fut assez imprudent pour vouloir lui ôter le commandement d'une armée, qui lui appartenoit en quelque sorte, vû qu'il avoit beaucoup d'ascendant sur les soldats, & qu'une grande partie de l'armement s'étoit faite à ses dépens Cortez ayant reçu l'ordre qui lui ôtoit le commandement de l'armée, il ne fut pas long-temps à prendre sa

e fermeté nécessaires
er & respecter. Cons-
seins qu'il avoit for-
partoit pas aisément,
r les moindres inci-
tage. Hardi dans ses
savoit se tirer des
squels il s'étoit jetté,
bas subterfuges, mais
encore plus hardies.
aractere de celui que
it pour faire des con-
nom, sur le bruit de
'il avoit dejà acquise.
ent se fit à Saint-Jac-
& Cortez eut ordre de
renfort à la Havanne.
l parti, que Velasquez
ousie contre lui; & sans
Cortez étoit d'un carac-
à une obéissance aveu-
z imprudent pour vou-
e commandement d'une
appartenoit en quelque
avoit beaucoup d'ascen-
ldats, & qu'une grande
nement s'étoit faite à ses
z ayant reçu l'ordre qui
mmandement de l'armée,
long-temps à prendre sa

résolution. Il le communiqua à ses soldats ; leur représenta le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur Velasquez, vû son inconstance & sa légereté. Il avoit préparé l'événement de loin. Les soldats déclarerent au député, qu'ils n'étoient sujets que du Roi d'Espagne, & ne reconnoissoient d'autre Général que Cortez. L'armée & le Général, ainsi liés par leur désobéissance mutuelle, firent voile pour le Mexique.

L'Empire du Mexique étoit dans ce temps-là gouverné par un Prince, appellé Montezuma, qui étoit le onzieme, à compter du premier Monarque qui conquit le pays. L'Empire étoit électif, & Montezuma dut son élection à son mérite. C'étoit un Prince intelligent & courageux, mais dissimulé, hypocrite & cruel. Cet Empire, qui étoit fondé sur les conquêtes, s'accrut par ses victoires. Il subjugua lui-même, ou par ses Généraux, plusieurs royaumes & provinces, dont il rendit quelques-unes tributaires, & les autres qu'il n'avoit pû entiérement soumettre, rentrerent enfin sous son obéissance, par la crainte qu'elles eurent de son pouvoir. Ses armées étoient les plus nombreuses & le mieux disciplinées

qu'il y eût dans cette partie du monde. Telle étoit la situation de l'Empire des Mexicains, lorsque Cortez vint mesurer ses forces avec les leurs, avec une armée composée de cinq cens fantassins & d'environ soixante cavaliers. Il connoissoit le pays & les forces qu'il avoit à combattre. Il n'avoit rien négligé pour s'instruire de sa force & de sa foiblesse dans les divers entretiens qu'il eut à ce sujet avec les Espagnols & les Indiens. Il connoissoit ses alliés, ses ennemis, de même que les intérêts qui les déterminoient à être l'un ou l'autre. Après avoir mûrement pesé toutes ces circonstances, s'appercevant que les espérances dont il se flattoit, étoient mêlées de beaucoup de danger, il rendit sa retraite encore plus dangereuse par sa désobéissance au Gouverneur de Cuba, & même impossible, après avoir débarqué dans le Continent, en faisant brûler ses vaisseaux. Cependant, un motif plus puissant que l'impossibilité de se retirer, l'encouragea à suivre sa pointe. Il espéra que plusieurs de ces Etats, qui s'étoient soumis par force & par la crainte de Montezuma, seroient ravis de tourner le coup qui les menaçoit contre lui, & de profiter de la

ns cette partie du monde;
a situation de l'Empire
s, lorſque Cortez vint
rces avec les leurs, avec
npoſée de cinq cens ſan-
viron ſoixante cavaliers.
le pays & les forces qu'il
ttre. Il n'avoit rien négli-
truire de ſa force & de
ans les divers entretiens
ſujet avec les Eſpagnols
. Il connoiſſoit ſes alliés,
de même que les intérêts
minoient à être l'un ou
s avoir mûrement peſé tou-
ſtances, s'appercevant que
dont il ſe flattoit, étoient
aucoup de danger, il ren-
e encore plus dangereuſe
iſſance au Gouverneur de
me impoſſible, après avoir
ns le Continent, en faiſant
aiſſeaux. Cependant, un
uiſſant que l'impoſſibilité
, l'encouragea à ſuivre ſa
péra que pluſieurs de ces
étoient ſoumis par force &
de Montezuma, ſeroient
ner le coup qui les mena-
ui, & de profiter de la

venue de ces étrangers formidables, pour prendre les armes, & ſe ſouſtraire à la tyrannie ſous laquelle ils gémiſſoient depuis long-temps, & qui paroît toujours la plus dure & la plus inſupportable, ſans prévoir les ſuites de leur démarche, en quoi des nations plus civiliſées ont été auſſi aveugles qu'eux. La choſe arriva comme il l'avoit attendu.

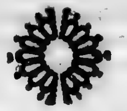
Les Zempoales, peuples tributaires de Montezuma, n'eurent pas plutôt avis des victoires que les Eſpagnols avoient remportées ſur pluſieurs de leurs voiſins, qui avoient voulu s'oppoſer à leurs progrès, qu'ils ſecouerent le joug des Mexicains, ſe mirent ſous la protection de Cortez, & la mériterent par le renfort conſidérable qu'ils lui amenerent. Montezuma ne tarda point à être inſtruit de cette démarche; car, ſelon la coutume de cet Etat policé, il avoit des courriers placés de maniere, qu'ils l'avertiſſoient en très peu de temps de tout ce qui arrivoit dans les provinces les plus reculées de ſon Empire. Les dépêches qu'on lui envoyoit, conſiſtoient en des piéces de toiles peintes, ſur leſquelles étoient repréſentées les différentes circonſtan-

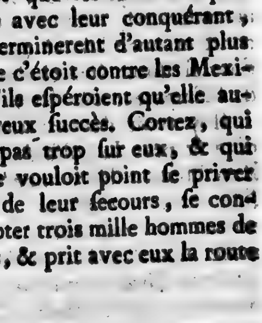
ces des affaires dont il avoit besoin d'être instruit. Les figures étoient entremêlées de caracteres, qui suppléoient à ce qui le Peintre n'avoit pû exprimer. Tels étoient les progrès que ce peuple avoit fait dans l'art d'écrire. L'Empereur, quoique parfaitement informé des particularités de cette invasion, & de la défection de ses tributaires, ne se conduisit point comme ses premiers exploits sembloient le promettre. Il prit le plus mauvais parti qu'un grand Prince puisse prendre dans cette occasion, qui fut de temporiser. Il donna à connoître aux Espagnols, par quelques manœuvres puériles dont il se servoit pour les amuser, qu'il ne les regardoit point comme ses amis, & il négligea en même-temps d'agir contre eux, comme il convenoit de le faire contre un ennemi aussi formidable ; au moyen de quoi ils firent tous les jours de nouveaux progrès dans son pays. Une pareille conduite encouragea ses ennemis, rendit ses tributaires insolents, & découragea totalement ses sujets & ses alliés ; au lieu que les Espagnols, par les victoires qu'ils remporterent sur plusieurs Princes du pays, augmenterent leur réputation, & don-

nerent lieu de croire qu'ils étoient invincibles. Cortez, en Général expérimenté, profita de l'irrésolution de Montezuma, & mit tout en usage pour l'entretenir. Il eut soin de renvoyer les sujets de Montezuma que ses nouveaux alliés avoient fait prisonniers, avec des présents, les chargeant d'assurer leur maître de son respect & de son estime, & du désir sincere qu'il avoit de vivre en bonne intelligence avec lui. Il le fit même prier de vouloir bien lui accorder une entrevue, pour qu'il pût conférer avec lui sur quelques affaires dont il disoit être chargé de la part de l'Empereur des Romains.

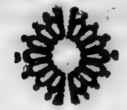
Il y avoit dans ce temps-là sur la côte & près du golfe du Mexique une Republique célébre, nommée Tlascala. Elle étoit si puissante, qu'on assûre qu'elle pouvoit mettre quatre cens mille hommes sur pied. Ce peuple quoique libre & puissant, redoutoit beaucoup les Mexicains. Cette crainte, ou peut-être une saine politique, le déterminerent à s'opposer aux progrès des Espagnols; mais, à l'exemple de Montezuma, il n'osa le faire ouvertement, aussi ne réussit-il point. Quelques nations qu'il avoit déterminées

à attaquer les Espagnols, furent battues dans différentes rencontres, avec les troupes que les Tlascaltéques avoient envoyées clandestinement à leur secours. S'étant dans la suite déclarés plus ouvertement, & le danger les pressant, ils mirent une grande armée sur pied, qui fut battue par Cortez, dont les troupes étoient moins nombreuses, mais mieux armées & accoutumées à vaincre. Les suites de cette bataille furent que les Tlascaltéques firent alliance avec leur conquérant, & ils s'y déterminerent d'autant plus aisément, que c'étoit contre les Mexicains, & qu'ils espéroient qu'elle auroit un heureux succès. Cortez, qui ne comptoit pas trop sur eux, & qui cependant ne vouloit point se priver entiérement de leur secours, se contenta d'accepter trois mille hommes de leurs troupes, & prit avec eux la route de Mexique.





Espagnols, furent bat-
rentes rencontres, avec
les Tlascaltéques avoient
destinement à leur se-
dans la suite déclarés
ent, & le danger les
nirent une grande armée
fut battue par Cortez,
pes étoient moins nom-
mieux armées & accou-
re. Les suites de cette
t que les Tlascaltéques
avec leur conquérant,
erminerent d'autant plus
c'étoit contre les Mexi-
'ils espéroient qu'elle au-
eux succès. Cortez, qui
pas trop sur eux, & qui
vouloit point se priver
de leur secours, se con-
oter trois mille hommes de
, & prit avec eux la route



CHAPITRE X.

Cortez bâtit la Vera-Cruz, & se rend à Mexique. Maniere dont il est reçu par Montezuma. Il fait mettre l'Empereur en prison. Stratagême dont celui-ci se sert pour obtenir sa liberté; quelles en sont les suites.

CORTEZ avant de marcher à Mexique, eut soin de fortifier le principal Port qui étoit sur la côte, pour pouvoir en tirer des secours en cas de malheur, & lui donna le nom de la Vera-Cruz. Cette place est devenue depuis très célébre par le trafic immense qui s'y fait entre l'Amérique & l'Espagne. Durant la guerre de Tlascala, dans laquelle les Espagnols, reçurent quelques échecs, & eurent tout à appréhender; Montezuma ne fit aucune démarche, & attendit l'événement, dans l'espoir que les Tlascaltéques déferoient les troupes de Cortez à leurs propres dépens; ou, si les Espagnols avoient le dessus, il auroit le mérite de n'avoir exercé aucune hostilité contre eux. Cette conduite artificieuse lui

aliéna l'esprit des deux partis, & il méritoit que cela fût ainsi; car une pareille neutralité, montre la foiblesse de celui qui l'observe, de même que la fausseté de sa politique. Cependant, comme il n'avoit point encore rompu avec les Espagnols, il mit tout en usage pour détourner Cortez du voyage qu'il se proposoit de faire au Mexique, & pour mieux y réussir, il fit une démarche qui lui fit infiniment plus de tort, qu'aucune de celles qu'il eût faites jusqu'alors. Il envoya aux Espagnols un magnifique présent de tout ce que ses Etats fournissoient de plus précieux, mais sur-tout une prodigieuse quantité d'or & de pierres précieuses, offrant de leur en donner davantage, s'ils vouloient s'en retourner dans leur pays. A la vûe de tant de richesses, ceux qui montroient auparavant le plus de répugnance pour l'expédition de Mexique, brûlerent d'envie de s'y rendre, pour se mettre en possession des trésors immenses qu'il renfermoit, & dont ce présent, tout riche qu'il étoit, n'étoit qu'un foible échantillon.

Montezuma ayant échoué dans toutes les mesures qu'il avoit prises, pour

éloigner les Espagnols, trouva Cortez aux portes de Mexique, avant que de s'être décidé sur la maniere dont il devoit le recevoir. Il n'étoit plus temps de lui faire tête. Il prit donc le parti de dissimuler sa surprise & son chagrin du mieux qu'il put, & le reçut avec tous les honneurs qu'un Monarque peut accorder, lorsqu'il veut faire parade de sa magnificence, & montrer le cas qu'il fait du mérite d'un homme extraordinaire. Cortez fut logé dans un palais magnifique & spacieux, bâti à la maniere du pays. Tous les Espagnols furent logés avec lui, mais il eut la précaution de placer un train d'artillerie à la porte, pour se mettre à couvert de toute surprise.

Ainsi posté dans le cœur de cette grande ville, qui étoit la capitale du nouveau monde, il fut quelque temps à se déterminer sur les mesures qu'il prendroit, pour s'assurer une conquête de cette importance. Ayant reçu plus qu'il ne devoit raisonnablement attendre, il n'avoit aucun sujet de se plaindre, ni par conséquent d'agir hostilément avec quelque apparence de justice. Il fut donc obligé d'attendre quelques-uns de ces incidents critiques, dont

dépendent les grands événements, & sans lesquels les plus grands génies se trouvent en défaut, & ils ne tarderent point à se présenter.

Deux habitans de Tlascala étant arrivés déguisés au Mexique, lui donnerent avis, qu'un Général de Montezuma avoit attaqué quelques Indiens de ses alliés ; que la garnison de la Vera-Cruz étoit sortie pour les secourir ; & que quoique les Mexicains eussent été répoussés avec perte, les Espagnols se trouvoient dans un très grand danger ; qu'il y en avoit eu plusieurs blessés, & un de tué, dont Montezuma avoit donné ordre de porter la tête dans toutes les villes & dans tous les villages de leur pays, pour diminuer le respect qu'ils avoient pour les Espagnols, & les désabuser de l'opinion qu'ils avoient, qu'ils étoient immortels.

Cette nouvelle alarma Cortez. Il sçavoit que l'opinion étoit un des plus forts soutiens de sa petite force ; que les choses de cette espece n'en restent jamais à leurs commencements ; que Montezuma, malgré les caresses qu'il lui faisoit dans sa capitale, divisoit ses alliés, & harceloit sa garnison ; qu'il

n'avoit point de temps à perdre, & qu'il ne devoit point laisser éteindre le souvenir de ses premiers exploits. Il prit donc une résolution digne d'un grand homme, dans une circonstance qui demandoit toute sa capacité. Il s'arma du mieux qu'il put, & se rendit avec cinq officiers au palais de Montezuma. Trente Espagnols le suivoient à une certaine distance. Il plaça des gardes sur les principales avenues du palais.

Les gardes de Montezuma avoient coutume de se retirer par respect, toutes les fois que ce Prince avoit quelque conférence avec Cortez. Dans cette occasion, il n'eut pas plutôt été admis à l'audience, qu'il reprocha à l'Empereur les outrages que l'on avoit commis par ses ordres, dans des termes qui marquoient le plus vif ressentiment. L'Empereur désavoua le fait; mais Cortez, après lui avoit dit, qu'il ne le croyoit point capable d'une pareille dissimulation, l'assûra qu'il étoit entiérement persuadé de son innocence, mais qu'il n'en étoit pas de même de ses gens, & que pour rassurer les Espagnols, il convenoit qu'il leur donnât quelque preuve convainquante

de la confiance qu'il avoit en eux, & qu'il ne pouvoit le faire plus efficacement, qu'en se transportant dans leurs quartiers. Montezuma fut d'autant plus surpris de cette proposition, qu'on ne lui avoit jamais parlé jusqu'alors qu'avec les marques de la plus grande soumission. Sentant cependant que Cortez ne lui auroit point fait une proposition aussi extraordinaire, s'il n'avoit été sur de son fait, & en état de le forcer à obéir, il céda à la nécessité, & le suivit.

Ce fut ainsi que la capitale d'un vaste & puissant Empire, habitée par un peuple innombrable & belliqueux, se rendit sans la moindre résistance à une poignée d'hommes, qui n'étoient venus que pour détruire sa liberté. Ce fut ainsi qu'un des plus grands Princes de la terre, renommé par sa sagesse & par son courage, fut enlevé dans son palais, au milieu de sa ville, en plein midi, & conduit prisonnier sans éclat & sans violence, par six personnes, pour dépendre entiérement de leur volonté.

Le peuple confus & enragé de voir traiter d'une maniere aussi indigne, un Prince qu'il avoit toujours respecté comme

comme un Dieu, courut en foule au quartier des Espagnols, dans la résolution de punir ce sacrilége, & de tirer son Prince de leurs mains. Cortez, qui sentoit parfaitement les conséquences de la démarche qu'il venoit de faire, ne fut point alarmé. Il avoit en main un engin dont il pouvoit faire tel usage que bon lui sembloit. Montezuma sortit pour appaiser son peuple; il l'assura que c'étoit volontairement qu'il s'étoit rendu au quartier des Espagnols, & (ce qui étoit vrai) qu'ils le traitoient avec toute sorte de déférence & de respect.

Ce discours appaisa le peuple, & il se retira. Mais Montezuma, qui dans les malheureuses circonstances où il étoit, se voyoit obligé de devenir lui-même l'instrument de sa propre captivité, ne pouvoit goûter aucun repos, quoiqu'il fût au milieu de ses principaux Officiers, & que les Espagnols lui accordassent tout ce qu'il demandoit, à l'exception de la liberté. Après avoir long-temps réfléchi sur sa situation, il forma un projet, qui, sans qu'il semblât y concourir, lui parut capable d'alarmer ses sujets sur le danger qui les menaçoit, ou d'obliger les Espa-

gnols à se retirer sur les propositions qu'il leur faisoit, tant elles étoient raisonnables. On lui avoit toujours laissé la liberté de sortir, sous l'escorte d'une garde Espagnole, sous prétexte de lui faire honneur. Il demanda qu'on lui permît d'assembler les Etats de son Empire, afin que de concert avec eux, il pût satisfaire Cortez & ses alliés de la maniere la plus ample & la plus étendue. Le Conseil assemblé, Montezuma fit un discours dans lequel il déduisit l'origine de sa nation, les prophéties qui leur annonçoient, qu'il viendroit un peuple de même origine que les Mexicains, à qui son Empire seroit soumis. Il leur dit que ce peuple dont parloient leurs prophéties étoit enfin arrivé, que les Dieux lui avoient destiné l'Empire universel, & qu'il étoit digne de cette haute destinée par ses grandes qualités & par son courage extraordinaire; qu'en conséquence, il se reconnoissoit tributaire de l'Empereur des Romains. Il les exhorta à lui obéir, & finit par leur dire, que lui ayant destiné un présent digne de la grandeur de ce Monarque, il espéroit que chacun d'eux, selon son pouvoir, s'empresseroit de témoigner sa fidelité

…irer sur les propositions
…oit, tant elles étoient rai-
… lui avoit toujours laissé
…ortir, sous l'escorte d'une
…ole, sous prétexte de lui
… Il demanda qu'on lui
…mbler les Etats de son
…que de concert avec eux,
…re Cortez & ses alliés de
… plus ample & la plus
…Conseil assemblé, Monte-
…discours dans lequel il dé-
…ne de sa nation, les pro-
… leur annonçoient, qu'il
… peuple de même origine
…icains, à qui son Empire
…s. Il leur dit que ce peuple
…ent leurs prophéties étoit
…, que les Dieux lui avoient
…npire universel, & qu'il
…de cette haute destinée par
… qualités & par son courage
…re; qu'en conséquence, il
…soit tributaire de l'Empe-
…omains. Il les exhorta à lui
…init par leur dire, que lui
…né un présent digne de la
…e ce Monarque, il espéroit
… d'eux, selon son pouvoir,
…oit de témoigner sa fidelité

à ce nouveau maître, son estime pour le mérite de son Général, & des braves gens qui l'accompagnoient, pour les mettre en état de retourner au plutôt dans leur pays, avec cette opinion de leurs freres les Mexicains, que méritoient leur affection pour eux, & leur obéissance pour leur maître commun.

D'abord l'Assemblée garda un morne silence; ensuite l'étonnement, l'indignation & la surprise s'emparerent de l'esprit des Mexicains, lorsqu'ils entendirent la résolution de l'Empereur. A ce silence succéda un cri confus, mais d'autant plus naturel qu'il n'y avoit personne qui ne partageât cette calamité publique. La gloire de leur Empire ternie, leur religion profanée, leur liberté perdue, leur Empereur dégradé, & qui pis est, dégradé volontairement; pouvoient-ils croire ce qu'ils venoient d'entendre? Est-ce Montezuma qui a tenu ce discours? Cortez avoit ignoré jusqu'alors le dessein de l'Empereur; il fut surpris & fâché d'un artifice, dont il comprit alors clairement le but: mais sa surprise ne l'empêcha point de jouer le rôle qui lui convenoit. Il répondit à Montezuma par un discours, dans le-

quel il établit le droit que les Espagnols avoient sur son Empire, & fit sentir aux Mexicains la nécessité où ils étoient, d'obéir à leur Prince & d'imiter sa conduite. Malgré le désordre qui régnoit dans l'assemblée, les Mexicains retenus par le respect qu'ils avoient pour leur Empereur, & flattés de l'espoir de voir partir les Espagnols, suivirent l'exemple de Montezuma, & rendirent hommage à Cortez, avec cet air morne & sombre naturel à des gens de cœur, qui se voyent obligés de céder à la nécessité. Cortez le reçut, & les en remercia, de la même maniere qu'un homme remercie son débiteur du payement qu'il lui fait.

Cortez comprit parfaitement que cet hommage ne l'assuroit de rien; mais il sentit aussi que l'or qui devoit l'accompagner lui seroit extrêmement utile pour effacer les mauvaises impressions que sa désobéissance avoit faites en Espagne. Il étoit en sûreté au Mexique; il étoit maître de la personne de l'Empereur & de sa Capitale, & il venoit d'intimider ses sujets, en faisant arrêter le Général, qui avoit commis des hostilités contre les Espagnols. Il obligea l'Empereur à désavouer sa

conduite, & à le condamner comme un traître; & ce malheureux, qui n'avoit commis d'autre crime que celui d'obéir à son Souverain légitime, & de défendre ses Etats, fut brûlé vif au milieu de la place publique de Mexique. Mais ni cet exemple effrayant, ni l'emprisonnement de leur Empereur, ni l'obéissance qu'il avoit voueé à l'Empereur Charles, n'empêcherent point les Mexicains de sentir leurs malheurs, & le danger dont ils étoient menacés. Ils consulterent ensemble sur les moyens de recouvrer leur liberté. Quelques-uns proposerent de couper la communication avec le Continent, & d'enfermer les Espagnols dans leurs quartiers; car la ville de Mexique est bâtie au milieu d'un grand lac, & ne communique avec le Continent que par quatre grandes chaussées extrêmement curieuses, & très solidement bâties. Pendant qu'ils méditoient sur ce projet, Cortez eut avis, qu'un Mexicain avoit lâché quelques mots sur la possibilité qu'il y avoit de détruire une de ces chaussées. Là-dessus, ce Général vigilant & expérimenté, comprit aussi-tôt le dessein que l'on avoit formé contre lui. Sans en faire part à ses troupes, il donna

ordre de construire deux brigantins, pour assurer sa retraite, au cas qu'il fût obligé de la faire. Il fit observer une discipline exacte dans son armée, & pour se faire respecter des Indiens, il leur défendit d'approcher de ses quartiers pendant que ses gens dormiroient, & châtia sévérement ceux de ses soldats, qui s'endormoient hors du temps & des lieux destinés pour prendre du repos. Cependant, les Espagnols ne faisoient aucun préparatif pour leur départ.

CHAPITRE XI.

Montezuma tente de chasser les Espagnols de Mexique. Arrivée de Narvaez. Il veut ôter le commandement à Cortez. Celui-ci quitte Mexique. Il bat Narvaez & le fait prisonnier. Les Espagnols sont assiegés dans Mexique. Cortez fait lever le siége. Montezuma est tué.

MONTEZUMA, ennuyé de sa prison, & s'appercevant que sa pusillanimité le faisoit mépriser de ses sujets, & affoiblissoit de plus en plus son au-

onftruire deux brigantins,
fa retraite, au cas qu'il fût
a faire. Il fit obferver une
xacte dans fon armée, &
re refpecter des Indiens, il
dit d'approcher de fes quar-
nt que fes gens dormiroient,
évérement ceux de fes fol-
'endormoient hors du temps
x deftinés pour prendre du
endant, les Efpagnols ne
ucun préparatif pour leur

APITRE XI.

s tente de chaffer les Efpa-
le Mexique. Arrivée de Nar-
veut ôter le commandement à
Celui-ci quitte Mexique. Il
vaez & le fait prifonnier. Les
ls font affiegés dans Mexique.
ait lever le fiége. Montezuma

EZUMA, ennuyé de fa pri-
pperçevant que fa pufillani-
foit méprifer de fes fujets,
foit de plus en plus fon au-

torité, ne comprit pas plutôt qu'un action d'éclat réveilleroit le courage des Mexicains, qu'il reprit fa premiere fermeté ; malgré l'état où il étoit, il fit appeller Cortez, & lui parla en ces termes : » Cortez, la volonté de mes » fujets, ma propre dignité, & l'ordre » de mes Dieux exigent que vous for- » tiez de mon Empire. Vous favez le » cas que j'ai fait de votre amitié par » la conduite que j'ai tenue avec vous. » Mais après tant de proteftations d'ami- » tié de votre part, & tant de preuves » que je vous ai données de la mienne, » puifque vos affaires font terminées, » pourquoi différez-vous de partir ? » J'ai rendu hommage à vôtre maître. » Je fuis difpofé à lui obéir, je lui ai » envoyé des préfens, ou plutôt un » tribut, digne de moi & de lui. Votre » armée eft chargée d'or, de cet or que » vous chériffez fi fort. En veut-elle » davantage ? Je lui en donnerai. Mais » après avoir fatisfait fes defirs, j'exige » qu'elle parte auffi-tôt, finon elle » éprouvera, malgré l'état où je me » trouve, & dont je ne veux point » parler, pour votre honneur & pour » le mien, que Montezuma a encore » affez de courage pour défendre fon

» honneur, & des amis dans le Mexi-
» que, pour venger les torts que vous
» pourrez lui faire ».

Pendant que Montezuma parloit ainsi, Cortez apperçut dans sa physionomie un air de fermeté & de résolution qui ne lui étoit pas ordinaire. C'est pourquoi, sans attendre que l'interpréte lui expliquât ce que l'Empereur venoit de dire, il donna ordre aux Espagnols de prendre les armes, & de se tenir prêts à marcher. Sa réponse fut ferme & résolue, mais cependant de nature à ne point jetter l'Empereur dans le désespoir. Il se plaignit des soupçons que leurs ennemis communs avoient jetté dans son esprit; il lui dit qu'il comptoit assez sur son courage & sur la bravoure de ses troupes, pour ne rien craindre; mais que puisqu'il étoit assez malheureux pour ne pouvoir jouir plus long-temps de l'honneur d'une conversation, dont il faisoit tout le cas possible, d'une maniere compatible avec le repos de l'Empereur, il se retireroit dès qu'il seroit en état de pouvoir construire les vaisseaux dont il avoit besoin, ayant été obligé de brûler ceux qu'il avoit, en débarquant sur ses terres. Cette réponse tran-

t des amis dans le Mexi-
venger les torts que vous
faire *.
ne Montezuma parloit ain-
pperçut dans sa physiono-
e fermeté & de résolution
étoit pas ordinaire. C'est
ns attendre que l'interpréte
t ce que l'Empereur ve-
, il donna ordre aux Es-
prendre les armes, & de se
marcher. Sa réponse fut
solue, mais cependant de
e point jetter l'Empereur
espoir. Il se plaignit des
ue leurs ennemis communs
té dans son esprit ; il lui
mptoit assez sur son courage
voure de ses troupes, pour
indre ; mais que puisqu'il
malheureux pour ne pou-
plus long-temps de l'hon-
conversation, dont il fai-
cas possible, d'une maniere
avec le repos de l'Empe-
retireroit dès qu'il seroit en
voir construire les vaisseaux
oit besoin, ayant été obligé
ceux qu'il avoit, en débar-
es terres. Cette réponse tran-

quillisa Montezuma ; il reprit sa bonne humeur, lui promit de charger son armée d'or à son départ, & donna ordre de construire les vaisseaux le plus promptement qu'il seroit possible. Mais Cortez de son côté ordonna à celui qui étoit chargé de leur construction, de la différer & de ne point se hâter. Il attendoit tous les jours le retour des messagers qu'il avoit envoyés en Espagne, pour solliciter son pardon & des nouveaux secours, avec la continuation du commandement.

Pendant qu'il s'occupoit de ces espérances, & des moyens pour différer son départ, Sandoval, à qui il avoit donné le gouvernement de la Vera-Cruz, lui envoya un exprès, pour lui donner avis, qu'il étoit arrivé dix-huit vaisseaux, sur lesquels il y avoit une armée de huit cens fantasins, & de deux cens cavaliers, commandée par un nommé Narvaez, que Velasquez, Gouverneur de Cuba, & son ancien annemi, envoyoit pour lui ôter le commandement de l'armée, pour le traiter comme un rebelle, & l'envoyer chargé de chaînes à Cuba. Le Gouverneur fit arrêter les députés que Narvaez avoit envoyés pour le sommer de

se rendre, & les envoya prisonniers à Cortez, avec le détail dont on vient de parler. Jamais le courage & la capacité de ce Général ne furent mis à une plus forte épreuve. D'un côté, il voyoit une armée qui égaloit la sienne par son courage & la maniere dont elle étoit armée, mais qui étoit infiniment plus nombreuse, & de plus fortifiée du nom de l'autorité royale. D'un autre côté, abandonnera-t-il les conquêtes qu'il a faites avec tant de dangers & de fatigues, entre les mains de son mortel ennemi, pour subir en récompense le nom & le châtiment d'un traître? Il voyoit peu de jour à un accommodement. La seule pensée de se rendre le faisoit frémir. Il ne lui restoit d'autre ressource, que d'attaquer Narvaez & de le battre. Son courage & sa conduite, des soldats accoutumés à vaincre, & qui lui étoient attachés par les dangers qu'ils avoient courus, & les victoires qu'ils avoient remportées avec lui; sa réputation & le soin que la Providence prenoit de lui, tout lui promettoit la victoire. De plus, le temps pressoit, & il ne convenoit point de le perdre dans des conseils inutiles. Il envoya dire à Sandoval, son Gou-

verneur à la Vera-Cruz, d'évacuer cette place, & de le venir joindre avec les troupes qu'il avoit sous ses ordres. Il assembla les siennes, les trouva attachées à ses intérêts, & prêtes à tout hazarder pour sa défense. Il laissa quatre-vingt hommes choisis à Mexique, qu'il recommanda à Montezuma, les chargeant de ne point le perdre de vûe. Ce fut à cette petite garnison qu'il osa confier Mexique, & toutes les espérances qu'il y avoit; mais l'Empereur lui tenoit lieu de garnison, à cause du respect que ses sujets avoient pour lui. Avant que de partir, il relâcha les prisonniers que Sandoval lui avoit envoyés, profitant de la sévérité de cet Officier, pour mieux faire éclater sa clémence. Il leur fit mille caresses, les chargea de présens, tant pour eux, que pour les principaux Officiers de l'armée de Narvaez; & ne négligea rien pour s'y faire un parti par sa générosité. Il envoya proposer un accommodement au Général, mais il eut soin d'accompagner ses Ambassadeurs avec le plus de troupes qu'il put. Ces troupes, y compris le renfort que Sandoval lui avoit envoyé, ne montoient pas à trois cens hommes,

& cependant ce fut avec elles, & quelques Indiens confédérés, qu'il osa marcher vers les quartiers de Narvaez.

Celui-ci, enflé de la supériorité de son armée, ne voulut prêter l'oreille à aucun accommodement, quoique ses principaux Officiers le pressassent de le faire, persuadés que cette querelle ne finiroit que par la ruine de leur parti, ou celle des Espagnols dans le Mexique. Cependant Cortez, qui avoit peu de bagage & beaucoup d'activité, avança par des marches forcées. Lorsqu'il fut à quelque distance du quartier de l'ennemi, il survint une de ces pluies abondantes, qui sont fort ordinaires dans ce pays. Cortez sachant que les surprises ne réussissent jamais mieux que dans le mauvais temps, & que celui-ci nuit infiniment moins à ceux qui agissent qu'à ceux qui sont en repos, & de plus étant parfaitement instruit de la disposition de l'armée de Narvaez, disposa ses troupes de maniere que sans se nuire, elles pussent agir de concert, & leur ordonna, lors qu'elles entreroient dans la ville où l'ennemi étoit posté, de marcher serrées le long des maisons, pour se garantir du feu de l'artillerie

qui enfiloit les rues. Après avoir fait cette disposition, il se mit en marche pour aller attaquer le camp des ennemis, profitant de l'orage & de l'obscurité de la nuit. Quoique la chose eût été conduite de la maniere la plus secrete, Narvaez eut avis de sa marche, & s'en moqua. Il ignoroit que la prudence n'est point incompatible avec la témérité, & ne pouvant se persuader que Cortez osât l'attaquer par un aussi mauvais temps, il fut se coucher, sans prendre les précautions nécessaires, pour n'être point interrompu dans son sommeil. La sécurité dans le Général, produit ordinairement celle des troupes qui sont sous ses ordres. Cortez attaqua la ville par trois différents endroits, & ceux qui la défendoient furent bien-tôt mis en déroute. Les quartiers de Narvaez furent attaqués par la division de Cortez, & ses troupes culbutées comme par-tout ailleurs. Narvaez lui-même fut honteusement pris dans son lit, & fait prisonnier. Felicitez-vous, lui dit-il, Seigneur Cortez, de l'avanture qui me rend vôtre prisonnier; à quoi celui-ci répondit avec un souris d'indignation: Mon ami, je puis vous jurer sans va-

nité, que je compte cette victoire & votre prise entre les moindres exploits que j'aye fait dans ce nouveau monde.

Au point du jour, les troupes de Narvaez qui avoient été dispersées, commencerent à se rallier, & à appercevoir la foiblesse de ceux qui les avoient battus la nuit précédente. Transportées de honte & de colere, leur premier mouvement fut de tomber sur les vainqueurs, & de recouvrer l'honneur qu'elles avoient perdu: mais lors qu'elles sçurent que leur Général étoit prisonnier, leur artillerie prise, & les meilleurs postes occupés par l'ennemi, & que plusieurs de leurs camarades étoient affectionnés à Cortez, elles prêterent l'oreille à ses propositions, d'autant plus qu'il les accompagna de ces manieres douces & insinuantes, qu'il possédoit à un degré si éminent, & y joignit des preuves d'une générosité sans bornes. Tous s'enrôlerent sous ses drapeaux, & lui promirent de partager sa fortune. Ce fut ainsi que cet accident, qui paroissoit menacer les affaires de Cortez d'une destruction inévitable, les rétablit entiérement. Il en fut redevable à la sagesse de ses mesures, aussi bien qu'à la vigueur &

compte cette victoire &
tre les moindres exploits
dans ce nouveau monde.
du jour, les troupes de
i avoient été dispersées,
nt à se rallier, & à apperce-
esse de ceux qui les avoient
précédente. Transportées
de colere, leur premier
fut de tomber sur les vain-
de recouvrer l'honneur
ent perdu: mais lors qu'el-
ue leur Général étoit pri-
ur artillerie prise, & les
stes occupés par l'ennemi,
ieurs de leurs camarades
ctionnés à Cortez, elles
oreille à ses propositions,
s qu'il les accompagna de
s douces & insinuantes,
oit à un degré si éminent,
t des preuves d'une géné-
bornes. Tous s'enrôlerent
peaux, & lui promirent de
fortune. Ce fut ainsi que
, qui paroissoit menacer
de Cortez d'une destruction
les rétablit entiérement. Il
vable à la sagesse de ses
ssi bien qu'à la vigueur &

à l'activité avec lesquelles il se comporta. L'armée de Cortez se trouva composée de plus de mille hommes, indépendamment de la garnison qu'il renvoya à la Vera-Cruz, où il laissa Narvaez prisonnier.

Cette victoire, & le renfort qu'elle procura à ce Général, arriverent dans un temps extrêmement critique; car à peine eut-il fait ses préparatifs pour retourner à Mexique, qu'il reçut un exprès avec la nouvelle que ses affaires étoient dans la situation la plus dangereuse. Alvaredo, à qui il avoit laissé le commandement en partant, quoique brave & intelligent, avoit trop de mépris pour les Indiens & trop peu de discernement, pour agir dans les circonstances critiques où il se trouvoit avec ce juste mélange de fermeté & de retenue, par lequel Cortez avoit si fort balancé jusqu'alors les espérances & les craintes des Mexicains, qu'il ne leur fournit jamais l'occasion de connoître leurs forces. Cet homme ayant découvert, ou prétendant avoir découvert, que quelques-uns des principaux de la ville s'étoient assemblés dans le grand temple, pour consulter entr'eux sur les moyens de

chasser les Espagnols, les investit dans le temps qu'ils s'y attendoient le moins, & fit main basse sur tout ce qui s'y trouva. Cette action cruelle & imprudente, souleva tout le peuple. Outrés des maux qu'ils avoient soufferts, & plus encore de ceux qu'ils prévoyoient devoir souffrir de la tyrannie de ces usurpateurs, ils entrerent dans une telle fureur, que la crainte des Espagnols, ni le respect qu'ils avoient pour Montezuma, ne furent point capables de la modérer. Demeureront-ils oisifs, jusqu'à ce qu'on les ait tous égorgés sous différents prétextes? Montezuma, oubliant son emploi & sa dignité, ou hors d'état d'en faire usage, ne peut les protéger. Les Dieux & les hommes leur permettent de se défendre, & ils ont le pouvoir de le faire. Le feu qui s'étoit allumé dans la Capitale, se répandit avec une promptitude extraordinaire dans tout le pays, & tous jurerent la destruction des Espagnols. Dans cette extrémité, Alvarado montra autant de bravoure, qu'il avoit montré d'imprudence dans la conduite qu'il avoit tenue. Il redoubla sa vigilance sur l'Empereur; il l'obligea d'employer en sa faveur le peu d'autorité

pagnols, les investit dans
s s'y attendoient le moins,
basse sur tout ce qui s'y
e action cruelle & impru-
va tout le peuple. Outrés
'ils avoient soufferts, &
le ceux qu'ils prévoyoient
ir de la tyrannie de ces
ils entrerent dans une
que la crainte des Espa-
respect qu'ils avoient pour
, ne furent point capables
er. Demeureront-ils oisifs,
u'on les ait tous égorgés
ts prétextes? Montezuma,
emploi & sa dignité, ou
d'en faire usage, ne peut
Les Dieux & les hommes
ent de se défendre, & ils
oir de le faire. Le feu qui
né dans la Capitale, se
ec une promptitude extra-
ans tout le pays, & tous
destruction des Espagnols.
extrémité, Alvarado mon-
de bravoure, qu'il avoit
prudence dans la conduite
tenue. Il redoubla sa vigi-
mpereur; il l'obligea d'em-
a faveur le peu d'autorité

qui lui restoit, & se fortifiant aussi-bien que le temps put le lui permettre, il soutint l'assaut des Mexicains, & les repoussa dans plusieurs attaques: mais leur fureur, loin de se ralentir par les pertes qu'ils avoient faites, ne fit que s'enflammer davantage. Ils barcelerent les assiegés jour & nuit pour leur couper toute retraite, & brûlerent les brigantins que Cortez avoit fait construire.

Cortez, qui avoit été obligé de partir si rapidement de Mexique, pour se défendre contre Narvaez, fut contraint par la même nécessité de se rendre de Zempoala à cette Capitale, pour secourir ses troupes, & y soutenir ses intérêts. Les Mexicains, semblables à tous les peuples qui ignorent les regles de l'art militaire, se priverent de l'avantage que cette attaque pouvoit leur procurer, par leur trop grande opiniâtreté à la poursuivre. Car pendant qu'ils poussoient l'attaque du quartier des Espagnols, avec toute la vigueur & la diligence possibles, ils négligerent de garder les avenues de la ville, & d'empêcher les secours que les assiegés pouvoient en recevoir. Cortez entra dans la ville sans la moin-

dre résistance. Il défit à l'instant ceux qui assiegeoient le quartier des Espagnols, & y jetta un secours dont ils avoient un besoin extrême. L'arrivée d'un corps de troupes aussi formidable, tint quelque temps les Mexicains en suspens ; mais en dépit de la faute qu'ils avoient faite, de recevoir les Espagnols dans leur ville, faute qu'ils eurent l'imprudence de commettre une seconde fois, & en dépit du succès des armes Espagnoles, ils résolurent de continuer les hostilités. Mais Cortez ne fut pas plutôt arrivé, que les choses changerent de face. Las de défendre plus long-temps son quartier, il fit plusieurs sorties, & fit un carnage horrible des Mexicains. Cependant, considérant qu'il perdoit infiniment plus qu'eux dans ces sortes d'attaques, eu égard à la modicité de ses forces, il se tint quelque temps enfermé dans son camp, dans l'espoir de les appaiser par l'entremise de Montezuma. Ce malheureux Prince, réduit à la triste nécessité de devenir l'instrument de sa disgrace, & de l'esclavage de son peuple, se rendit sur le rempart, & mit tout en usage pour engager ses sujets à se retirer. Mais cet expédient n'eut

. Il défit à l'instant ceux
ent le quartier des Espa-
jetta un secours dont ils
besoin extrême. L'arrivée
troupes aussi formidable,
temps les Mexicains en
ais en dépit de la faute
t faite, de recevoir les
ns leur ville, faute qu'ils
udence de commettre une
, & en dépit du succès des
oles, ils résolurent de con-
ostilités. Mais Cortez ne
ôt arrivé, que les choses
de face. Las de défendre
emps son quartier, il fit
rties, & fit un carnage
Mexicains. Cependant,
qu'il perdoit infiniment
dans ces sortes d'attaques,
la modicité de ses forces,
elque temps enfermé dans
ans l'espoir de les appaiser
ise de Montezuma. Ce
Prince, réduit à la triste
devenir l'instrument de sa
de l'esclavage de son peu-
dit sur le rempart, & mit
e pour engager ses sujets à
Mais cet expédient n'eut

aucun succès. Les Mexicains, accoutumés depuis long-temps à vivre dans l'indépendance, n'avoient plus pour leur Prince ce respect, qui alloit jusqu'à l'adoration. Ils l'accablerent de mille reproches, & lui jetterent plusieurs pierres, dont une l'atteignit à la tempe, & le fit tomber sans aucun sentiment. Les Espagnols le transporterent dans son appartement. Il ne voulut jamais souffrir que l'on pensât sa plaie, mais s'enveloppant la tête dans son manteau, il se livra en proie à la honte & au chagrin, & mourut quelquel jours après, bien moins de sa blessure, qui étoit légere, que du chagrin & du desespoir qu'il eut d'avoir perdu l'estime & l'amour de ses sujets. Quelques auteurs rapportent diversement la mort de Montezuma, mais le récit que je viens d'en faire, paroît le plus vraisemblable.

Ainsi mourut ce grand Prince, plus remarquable par les vertus qui l'éleverent au trône, & les qualités qui le lui firent conserver pendant plusieurs années, que par sa fermeté & sa sagesse à le défendre, lorsqu'il fut attaqué par un ennemi formidable. Tel a été le sort de plusieurs grands hommes. Lors-

que Luculle & Pompée attaquerent Tigranes, Roi d'Arménie, il ne fit rien qui fût digne d'un Prince qui avoit vaincu tant de Rois. Pompée lui-même, dégénera, après avoir joui pendant long-temps, avec beaucoup de gloire, de la puissance qu'il avoit acquise par ses grands exploits. *Se esse magnum oblitus est.* Il est naturel, pendant que nous nous élevons, & que nous luttons contre les difficultés qui s'opposent à notre élévation, que notre esprit se bande, pour ainsi dire, & déploye ses facultés avec plus de force & d'énergie. La nécessité de nos affaires nous oblige à faire usage de nos talents & de notre activité. Mais après que nos désirs sont satisfaits, notre esprit se relâche aisément. Nous avons de la peine à combattre de nouveau pour des choses, dont la possession nous paroît assurée. Nos craintes finissent du moment que nos espérances cessent. La prospérité nous énerve, la crainte nous trouble, & nous devenons indécis & irrésolus; nous aimons mieux temporiser, que de hazarder le pouvoir & la réputation que nous avons acquis. Si Montezuma eût su faire usage de ses forces, il lui en restoit assez malgré

les pertes qu'il avoit faites, pour éloigner Cortez de sa capitale; mais ayant pris le parti de temporiser, cet ennemi brave & actif porta un coup mortel à ses affaires, en s'emparant de sa Capitale, & quelque-temps après de sa personne. Tout le reste ne fut qu'une suite d'un plan de conduite aussi imprudent, que mal ménagé.

CHAPITRE XII.

Guatimozin, élu Empereur par les Mexicains. Il assiége les Espagnols dans leurs quartiers. Oblige Cortez à quitter la ville. Le harcele dans sa retraite. Bataille d'Otumba. Cortez se retire à Tlascala.

LES Mexicains n'eurent pas plutôt appris la mort de l'Empereur, qu'ils résolurent unanimement de lui donner un successeur. Ils jetterent les yeux sur Guatimozin, neveu & gendre de Montezuma, & ils ne pouvoient choisir un homme plus digne de les commander, dans les circonstances présentes. Il étoit très bien fait de sa personne, d'un tempérament fort & robuste, & d'un

courage à l'épreuve des revers les plus rudes. Quoiqu'il n'eût que vingt-quatre ans, la réputation de ses premiers exploits lui acquit l'autorité, qui pour l'ordinaire est le partage de la vieillesse, & un génie pénétrant, lui tint lieu d'expérience. Il ne fut pas plutôt monté sur ce trône chancelant, qu'il prit les mesures nécessaires pour détourner les Mexicains de ces attaques tumultueuses & casuelles, & pour les faire agir avec ordre & uniformité. Ils rechercha les causes de leurs premieres défaites, & pesant mûrement toutes choses, il comprit que les Indiens, dans l'état où ils se trouvoient, ne pouvoient se promettre aucun succès dans une bataille rangée. Il résolut donc de ménager ses soldats le plus qu'il lui seroit possible, en attendant que le temps & l'expérience leur eussent appris une meilleure méthode de combattre. En conséquence, il fit cesser les attaques, il fit couper les chaussées qui joignoient la ville au Continent, & barricader les rues, résolu de faire périr par la faim un ennemi qu'il ne pouvoit vaincre d'une autre maniere. Ces mesures, toutes simples qu'elles nous paroissent, sont d'autant

plus honneur à la sagacité de Guatimozin, que les Mexicains les avoient jusqu'alors ignorées; & quelles étoient le fruit de son génie.

Dès ce moment, la méthode de faire la guerre changea entiérement de face. Les provisions devenoient de jour en jour plus rares pour les Espagnols, & quoiqu'ils tuassent un grand nombre d'assiégeans dans leurs sorties, la quantité de canaux dont la ville étoit remplie, les barricades redoublées qu'on avoit pratiquées dans les rues, les obligeoient, après avoit fait quelques progrès, de retourner dans leur quartier par pure lassitude. Les Espagnols, qui avoient jusqu'alors résisté aux armes des Indiens, ne furent point à l'épreuve de la famine. Cortez comprit qu'il n'y avoit d'autre ressource pour lui, que de faire une prompte retraite, il ne pouvoit la faire sans perdre la plus grande partie des trésors qu'il avoit amassés; mais ce fut là ce qui l'affligeoit le moins. Il encouragea ses troupes, en abandonnant la part qu'il y avoit. Il leur fit comprendre qu'il ne leur convenoit point de se charger d'un trésor, qu'ils devoient regarder comme placé à un

fort intérêt, jusqu'à ce qu'elles fussent en état de le venir reclamer avec des forces suffisantes. Tout étoit disposé pour la retraite, lorsqu'il s'éleva une contestation sur le temps auquel on devoit la faire. Les avis furent partagés ; les uns concluoient pour la nuit, les autres pour le jour, l'un & l'autre parti avoit de fortes raisons, lorsqu'un espéce d'Astrologue, qui passoit pour prophéte, & qui, comme tel, étoit fort respecté dans l'armée, leur promit un heureux succès, s'ils marchoient cette nuit même. Il est certain que la superstition a un pouvoir surprenant pour déterminer les hommes dans les affaires douteuses ; car comme la raison n'est pas toujours en état de choisir le bon parti, on embrasse avidement celui que la superstition dicte, & on le suit sans jamais s'en départir.

Le Général prit le prophéte pour guide, & disposa toutes choses pour sa retraite avec beaucoup de jugement. Il fit allumer à l'ordinaire des feux dans les différents endroits de ses quartiers. Il mit à l'avant-garde les soldats les plus braves & les plus aguerris; les prisonniers, l'artillerie, & le gros bagage

, juſqu'à ce qu'elles fuſſent
e venir reclamer avec des
ſantes. Tout étoit diſpoſé
raite, lorſqu'il s'éleva une
n ſur le temps auquel on
aire. Les avis furent parta-
s concluoient pour la nuit,
our le jour, l'un & l'autre
de fortes raiſons, lorſ-
ce d'Aſtrologue, qui paſ-
prophéte, & qui, comme
fort reſpecté dans l'armée,
t un heureux ſuccès, s'ils
cette nuit même. Il eſt
la ſuperſtition a un pouvoir
pour déterminer les hom-
les affaires douteuſes; car
raiſon n'eſt pas toujours en
hoiſir le bon parti, on em-
lement celui que la ſuperſti-
, & on le ſuit ſans jamais
tir.
néral prit le prophéte pour
diſpoſa toutes choſes pour ſa
vec beaucoup de jugement.
mer à l'ordinaire des feux
ifférents endroits de ſes quar-
it à l'avant-garde les ſoldats
raves & les plus aguerris;
niers, l'artillerie, & le gros
bagage

bagage au centre, & lui même ſe mit à l'arrière-garde avec cent ſoldats choiſis. Les Eſpagnols marcherent avec beaucoup d'ordre & de ſilence juſqu'au premier endroit où l'on avoit rompu la digue. On jetta deſſus un pont volant que Cortez avoit fait conſtruire; mais le poids de l'artillerie & des chevaux l'engagea tellement entre les pierres qui le ſoutenoient, qu'il auroit été impoſſible de le tranſporter aux autres ouvertures, comme on l'avoit ſuppoſé. Mais un danger beaucoup plus preſſant appella leur attention ailleurs. Comme rien n'échappoit à la vigilance du nouvel Empereur, il pénétra à l'inſtant le deſſein qu'ils avoient de ſe retirer, & diſpoſa des deux côtés de la chauſſée une multitude infinie de canots, avec ordre d'obſerver le plus grand ſilence, & de ne point attaquer, qu'il ne leur en donnât le ſignal. L'obſcurité de la nuit favoriſoit leur projet, & s'apperçevant de l'embarras où étoient les Eſpagnols, ils profiterent de cet avantage, & leur tirerent quantité de fléches, pouſſant en même-temps un grand cri, qui augmenta par le tintamarre effroyable de leurs inſtruments militaires. Les Eſpagnols

se comporterent dans cette occasion avec une bravoure extraordinaire. Il est inutile, & même impossible de décrire le carnage qui se fit dans cette horrible nuit. Les Indiens attaquerent d'abord en bon ordre, mais les premiers rangs ayant été repoussés, & les canots avançant toujours, le désordre se mit parmi eux, & il y en eut quantité de tués & de noyés. Mais leur fureur ne se ralentit point. Plusieurs milliers d'Indiens qui étoient éloignés, ou qui ne pouvoient souffrir la lenteur des rames, se jetterent dans l'eau, & s'aidant de leurs armes & de leur agilité naturelle, ils grimperent sur la chaussée dans l'endroit où elle étoit coupée, & se jetterent sur les Espagnols avec un acharnement qu'il est impossible d'exprimer. Ceux-ci firent un furieux carnage parmi ces misérables nuds & en désordre, ils culbutoient par centaines dans le lac, ils étoient à l'instant remplacés par d'autres, & les Espagnols épuisés de fatigue & de lassitude, étoient sur le point de périr sans ressource, lorsque l'avant-garde faisant un effort vigoureux, rompit les Mexicains, & se servant d'une poutre qui se rencontra là par hazard, ils dé-

...ent dans cette occasion ...avoure extraordinaire. Il ...& même impossible de dé... ...age qui se fit dans cette ... Les Indiens attaquerent ...bon ordre ; mais les pre... ...ayant été repoussés, & les ...çant toujours, le désordre ... eux, & il y en eut quan... ... & de noyés. Mais leur fu... ...lentit point. Plusieurs mil... ...ens qui étoient éloignés, ... pouvoient souffrir la len... ...es, se jetterent dans l'eau, ... de leurs armes & de leur ...relle, ils grimperent sur la ...ns l'endroit où elle étoit ... se jetterent sur les Espa... ... un acharnement qu'il est ... d'exprimer. Ceux-ci firent ... carnage parmi ces miséra... ... en désordre, ils culbutoient ...es dans le lac, ils étoient à ...mplacés par d'autres, & les ... épuisés de fatigue & de ...étoient sur le point de périr ...rce, lorsque l'avant-garde ...effort vigoureux, rompit les ..., & se servant d'une poutre ...contra là par hazard, ils dé...

filerent dessus les uns après les autres, & gagnerent le Continent. Quelques-uns disent, qu'après avoir taillé leurs ennemis en piéces, ils se servirent de leurs corps pour combler le canal. Cortez passa avec la premiere troupe, & la mit en bataille à mesure que les soldats arrivoient, pour faciliter la retraite des autres. Etant ensuite retourné sur la chaussée, il les encouragea par sa présence & par son exemple à recommencer le combat, & plaçant une partie de ses gens des deux côtés de la chaussée, il donna ordre au centre de défiler. Le jour commençoit à paroître, lorsque toute l'armée se trouva hors de la ville & en terre ferme. Cortez fit halte à une petite distance, pour donner le temps à ceux qui étoient dispersés, de venir joindre le reste de l'armée.

Les Espagnols furent heureux de ce que les Mexicains ne suivirent pas leur avantage, & qu'ils leur donnerent le temps de respirer. Leur retardement vint d'un accident inopiné. Le jour ne leur permit pas plutôt de découvrir le champ de bataille, dont ils étoient restés les maîtres au prix de leur sang, qu'ils apperçurent parmi les morts deux fils de Montezuma, qui étoient avec

les prisonniers qui suivoient le bagage des Espagnols, lesquels avoient été tués par les Mexicains mêmes dans la mêlée de la nuit précédente. A cette vûe, ils demeurerent quelque temps immobiles & saisis d'horreur. Leurs sentimens de fidelité se réveillerent; ils frémirent au seul souvenir de la violence, qu'ils avoient commise contre leur Monarque, & d'avoir trempé leurs mains dans le sang de ses fils. Cette vûe les jetta dans une consternation horrible. Ils ne voulurent point ajouter à leur impieté celle de leur refuser les derniers devoirs. Cependant les Espagnols continuerent leur retraite sans rencontrer le moindre obstacle, mais ce répit fut de courte durée. Tous les alliés des Mexicains ayant pris les armes, & s'étant partagés en plusieurs corps, tomberent sur l'armée de Cortez, & la harcelerent sans relâche. Ils l'attaquerent de tout côtés, lui dresserent des embuscades, & tenterent plusieurs fois de la surprendre. Les provisions commencerent à leur manquer; & ce fut dans cette occasion que Cortez montra une fermeté, une vigilance & un courage, dont on ne trouve aucun exemple dans l'Histoire.

ers qui suivoient le bagage
ols, lesquels avoient été
Mexicains mêmes dans la
nuit précédente. A cette
emeurerent quelque temps
saisis d'horreur. Leurs sen-
idelité se réveillerent; ils
seul souvenir de la vio-
ls avoient commise contre
rque, & d'avoir trempé
dans le sang de ses fils. Cette
dans une consternation hor-
e voulurent point ajouter à
é celle de leur refuser les
voirs. Cependant les Espa-
nuerent leur retraite sans
le moindre obstacle, mais
de courte durée. Tous les
Mexicains ayant pris les ar-
étant partagés en plusieurs
berent sur l'armée de Cor-
harcelerent sans relâche. Ils
nt de tout côtés, lui dresse-
nbuscades, & tenterent plu-
de la surprendre. Les pro-
mmencerent à leur manquer;
dans cette occasion que Cor-
une fermeté, une vigilance
urage, dont on ne trouve
mple dans l'Histoire.

Pendant que Cortez étoit ainsi occupé à se défendre contre les troupes légeres, qui le harceloient, le principal corps d'armée des Mexicains prit une autre route, & se rendit sur trois colonnes dans une vaste plaine, appellée la vallée d'Otumba, qui étoit sur le chemin de Tlascala, dont le terrein fort vaste, leur donnoit la facilité d'étendre leurs bataillons sans embarras. Ils cacherent leur dessein avec tout le soin imaginable. Pour endormir les Espagnols, ils ordonnerent à plusieurs villages de les bien accueillir. Mais Cortez ne relâcha rien de sa vigilance ordinaire; il ne se laissa point imposer par les apparences d'amitié que lui donnoient des gens dont l'intérêt ne permettoit point qu'ils fussent ses amis; convaincu qu'une surprise, de quelque espéce qu'elle puisse être, est toujours nuisible aux affaires d'un Général, & le ruine de réputation. Il jugea des sentiments qu'ils avoient pour lui, par les manieres, les gestes & la contenance de ceux qu'il rencontra sur sa route; & s'apperçevant que plusieurs témoignoient une joie & un contentement extraordinaires, il comprit avec raison que ces démonstrations ne lui

F iij

étoient point favorables. A peine avoit-il achevé les dispositions nécessaires pour éviter toute surprise, qu'on découvrit du haut d'une montagne une armée formidable rangée en bon ordre, dont le front occupoit l'espace entier de la vallée d'Otumba, & le fond s'étendoit au-delà de la portée de la vûe. Les Espagnols animés, par la supériorité de leurs armes, & par le souvenir des victoires qu'ils avoient remportées ; & les Tlascaltéques par la présence de leurs alliés, & par leur haine pour le nom Mexicain, se comporterent avec autant de bravoure que de succès. Les Mexicans ne leur cédoient ni en animosité ni en courage. Mais ce fut Cortez lui-même, qui décida de la fortune de cette journée. Comme il avoit la mémoire extrêmement heureuse, il se ressouvint d'avoir oui dire aux Mexicains, que le sort de leurs batailles dépendoit de celui de l'étendard royal. Il consistoit en un filet d'or massif, pendant au bout d'une pique, & orné de quantité de plumes de diverses couleurs. On ne le mettoit en campagne que dans les occasions de la derniere importance, & on ne le confioit qu'au Général, lequel étoit

porté sur un siege superbement orné, élevé au-dessus de tous, sur les épaules de ses domestiques dans le centre de l'armée, pour être témoin de la conduite de ses troupes, donner ses ordres, & les faire exécuter. Cortez, résolu de faire son principal effort dans l'endroit le plus éloigné de l'étendard, employa tous ses fantassins à ce service. Il se mit à la tête de la cavalerie avec quelques-uns de ses plus braves Officiers, auxquels il fit part de son dessein, & qu'il encouragea de l'espoir d'une prompte décision, & donna au grand galop à l'endroit qui lui parut le plus foible & le moins éloigné du centre. Après avoir porté par terre des bataillons entiers, il arriva au lieu où étoient l'étendard & l'Empereur, escorté de tous les nobles de sa garde. Ce fut dans cet endroit qu'il trouva le plus de résistance, mais il l'eut bientôt surmontée, & poussant son cheval droit au Général des Mexicains, il le renversa d'un coup de lance, & s'empara de l'étendard. Au moment que les Indiens virent l'étendard entre les mains des Espagnols, ils abbatirent toutes les autres enseignes, & s'enfuirent à vauderoute. Ils perdirent vingt mille hommes, & les Espagnols

firent un butin considérable. Après cette victoire, Cortez continua sa marche vers Tlascala, où il fut parfaitement bien reçu de ses alliés.

CHAPITRE XIII.

Les Espagnols que l'on avoit envoyés contre Cortez, se joignent à lui. Il marche à Mexique. Il découvre une conspiration que l'on avoit formée contre lui.

RETOURNONS maintenant à Mexique. Les Espagnols ne furent pas plutôt partis, que Guatimozin fit fortifier la ville, de maniere à les empêcher d'y rentrer une troisieme fois. Il trouva qu'il y avoit eu mille Tlascaltéques de tués dans cette retraite, plus de deux cens Espagnols, (c'étoit la plus grande perte qu'ils eussent encore faite dans l'Amérique) & un grand nombre de chevaux. Il fit couper les têtes des Espagnols & celles de leurs chevaux, qui n'étoient pas moins redoutables, & les envoya à toutes les nations voisines, comme un signe infaillible de sa victoire, & une marque

ſûre qu'il ne vouloit garder aucun ménagement avec l'ennemi, & le détruire ſans reſſource. Cette démarche lui réuſſit ſi bien, que pluſieurs nations qui penchoient pour les Eſpagnols, changerent de ſentiment, & que d'autres, qui chanceloient encore, perſiſterent dans leur alliance avec les Mexicains. Cela fut cauſe que pluſieurs aventuriers, que la réputation de Cortez avoit attirés, furent taillés en piéces, avant d'avoir eu le temps de joindre l'armée. Mais la négociation que Guatimozin avoit le plus à cœur, étoit celle qu'il avoit entamée avec Tlaſcala, parce que cette Republique faiſoit la principale force de Cortez. Il chargea ſes Ambaſſadeurs de riches préſents pour les Chefs de la République, & leur donna d'excellentes inſtructions pour les détacher des Eſpagnols, & ils y réuſſirent ſi bien, qu'ils gagnerent la plûpart des Sénateurs. Cortez de ſon côté ſe ménagea ſi bien dans cette rencontre, que cette négociation qui eût dû leur nuire, tourna à leur avantage, & que les Tlaſcaltéques perſiſterent dans leur alliance avec les Eſpagnols.

Tant qu'un Général a ſous ſes or-

dres une armée obéissante & bien unie, il peut former tels projets qu'il lui plaît, & les exécuter à sa volonté ; mais il faut une capacité au-dessus du commun pour pouvoir se défendre contre un ennemi étranger, & lutter en même-temps contre une sédition domestique. Les soldats de Narvaez, que Cortez avoit emmenés de Mexique, se souvenant du butin qu'ils y avoient laissé, & ne voyant plus jour d'y retourner, commencerent à se mutiner, & voulurent retourner à Cuba. La mutinerie gagna le reste des troupes. Cortez mit tout en usage pour les appaiser ; mais tous ses soins ne servirent qu'à pallier une maladie, dont la cause subsistoit toujours.

Pendant qu'il luttoit ainsi contre ces difficultés, Jacques Velasquez, son ancien ennemi, regardant l'expédition de Narvaez, comme sûre, envoya un vaisseau pour en apprendre des nouvelles, avec environ trente hommes pour le renforcer. Le Commandant du Port n'eut pas plutôt découvert ce navire, qu'il se rendit à bord. Le Capitaine lui ayant demandé des nouvelles de Narvaez, il lui répondit qu'il étoit en parfaite santé, & que ses affaires

étoient dans le meilleur état du monde. Il sçut si bien circonstancier les choses, que les Espagnols, ravis d'admiration pour le Conquérant, & pour la conduite qu'il avoit tenue, mirent pied à terre avec la plus grande confiance, dans le dessein d'aller le joindre.

A-peu-près vers le même-temps, le Gouverneur de la Jamaïque, qui n'étoit pas plus affectionné à Cortez, envoya trois vaisseaux avec un petit corps de troupes, dans l'espoir de lui arracher une partie de ses conquêtes. Ces vaisseaux furent dispersés par la tempête, & souffrirent beaucoup; mais ce qu'il y eut de singulier fut, que quoiqu'ils fussent séparés, ils prirent unanimement la résolution de se soustraire aux ordres de leur Commandant, & d'aller joindre Cortez, dès qu'ils auroient mis pied à terre. De sorte, que ses ennemis le secoururent trois fois, par les mêmes moyens dont ils s'étoient servis pour ruiner ses affaires. Ces accidens, quoique très favorables à Cortez, ne furent certainement point l'effet de son invention. Il y a une espéce de bonne fortune nécessaire pour former un héros, pour faire éclater sa prudence & son courage, & lui don-

ner cette confiance & cette supériorité que rien autre ne peut donner, mais qui fait toujours une partie principale d'un caractere héroïque. Sans cela, il est impossible à un homme, quelques qualités qu'il ait d'ailleurs, de réussir dans ses entreprises. Le bonheur de Cortez ne parut jamais mieux que dans cette occasion; car outre les secours dont je viens de parler, & auxquels ils ne s'attendoit sûrement point, il arriva peu de temps après des vaisseaux d'Espagne, avec un secours d'hommes & de provisions. Il reçut par la même voie une lettre, par laquelle l'Empereur approuvoit sa conduite, & lui confirmoit le commandement de l'armée.

Fortifié de ces secours, Cortez céda aux importunités de ceux de ses soldats, qui avoient le plus d'envie de se retirer; & quoiqu'il diminuât considérablement son armée par cette démarche, il préféra la discipline au nombre, sçachant qu'il y a très peu à compter sur des soldats mécontents, & qui ne combattent que par force, & que leur lâcheté & leur mutinerie suffisent pour corrompre une armée entiere. Après le départ des mutins, il trouva

qu'il avoit encore plus de neuf cens fantaſſins, quatre-vingt-ſix cavaliers, & dix-huit piéces de canon. Avec ce corps de troupes, & le ſecours d'un corps de Tlaſcaltéques, & des alliés de diverſes nations, que l'admiration & la crainte de Cortez, ou leur haine pour les Mexicains, avoient engagés ſous ſes drapaux, il ſe prépara à attaquer une ſeconde fois Mexique, qui étoit le principal objet de ſes entrepriſes. La ville étoit ſi avantageuſement ſituée, & ſi bien fortifiée, qu'il comprit qu'il ne pourroit s'en rendre maître, qu'autant qu'il pourroit agir en forces ſur le lac. Pour lui ôter tout eſpoir de ſecours, il réſolut de faire conſtruire douze brigantins, & de faire porter les piéces de ces vaiſſeaux, de maniere qu'on pût les aſſembler lorſqu'il ſeroit arrivé ſur les bords du lac. Ses Indiens ſe chargerent de les porter ſur leurs épaules. Sa marche à Mexique fut bien moins une marche ordinaire, qu'une ſuite continuelle d'embuſcades & de combats contre des armées nombreuſes, & avec des circonſtances qu'il ſeroit trop long de rapporter. Il en ſortit avec honneur, quoique l'on puiſſe dire ſans exagération

que ses ennemis lui disputerent chaque pied de terrein, depuis Tlascala jusqu'à Mexique.

On découvrit enfin cette ville, laquelle étoit bâtie au milieu d'un grand lac, & environnée d'une multitude d'autres, extrêmement peuplées, sur lesquelles elle sembloit dominer, & qui toutes étoient soumises à sa puissance. Les Espagnols, qui la regardoient comme la fin de leur carrière, ranimerent leur courage, & oublierent les peines & les travaux qu'ils avoient essuyés dans leur marche; les Tlascaltéques ne témoignoient pas moins d'ardeur; mais elle se tourna bien-tôt en une espéce de fureur, de sorte que le Général, par ses menaces & par ses cris, eut toutes les peines du monde à la modérer, & à les empêcher de courir en désordre au combat. Avant que d'attaquer Mexique, il employa quelque-temps à réduire toutes les villes voisines, dont cette capitale pouvoit tirer du secours. Il fit couper les aqueducs qui fournissoient de l'eau à la ville, celle du lac étant saumâtre, & fit lancer ses brigantins à l'eau, pour empêcher les secours qu'elle eût pû recevoir du lac.

Dans le temps qu'il étoit occupé de ces ſoins, un vieux ſoldat Eſpagnol lui découvrit une conſpiration d'une nature très dangereuſe. Un ſimple ſoldat, nommé Antoine de Vileſana, homme hardi & déterminé, forma avec quelques-uns de ſes camarades le deſſein de tuer Cortez & tous ſes Conſeillers, de paſſer enſuite à la Vera-Cruz & de-là à Cuba, dans l'eſpoir d'obtenir ſon pardon, par la maniere dont il feroit valoir ce ſervice à Jacques Velaſquez. Ils furent portés à cette réſolution par le ſouvenir des fatigues & des dangers qu'ils avoient eſſuyés, & par la crainte de ceux dont ils étoient menacés, ſans conſidérer qu'ils ne feroient que les augmenter par cette action criminelle. Pluſieurs perſonnes de marque étoient entrées dans cette conſpiration, & elle étoit ſi fort avancée, qu'on étoit convenu du temps & de la maniere de le tuer, de même que de la perſonne à qui on devoit déférer le commandement de l'armée. Cortez ne fut pas plutôt informé de ce deſſein, que ſans en faire part à perſonne, & ſans perdre un moment de temps, il partit accompagné de quatre ou cinq de ſes premiers Capitaines, & ſe ren-

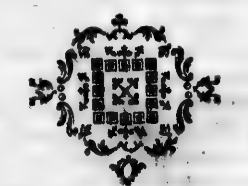
dit au logis de Vilesana, qui, surpris de le voir, donna à connoître son crime par le trouble qui parut sur son visage. Le Général, après l'avoir fait mettre aux fers, fit signe que tout le monde se retirât, l'examina sur toutes les particularités de l'affaire, sur les noms & le nombre de ses complices. Vilesana avoua tout, & pour justifier sa démarche, produisit l'acte du traité, signé de tous les conjurés. Cortez le lut, & ne fut pas peu surpris d'y trouver les noms de quelques personnes qu'il honoroit de sa confiance. Il dissimula cependant son chagrin, & fit pendre Vilesana à la porte de sa tente en présence de toute l'armée. Il ne communiqua à aucun de ses amis le papier qu'il avoit en main, il fit assembler ses Capitaines & tous ses soldats, leur exposa l'horrible projet qu'on avoit formé contre sa vie, ajoutant qu'il s'estimoit heureux d'ignorer si ce crime enveloppoit quelques complices, quoique l'empressement de Vilesana à déchirer un papier qu'il portoit dans son sein, ne lui permit pas d'en douter. Qu'il venoit de faire punir le coupable, & que quoiqu'il fût résolu de châtier avec la derniere sévérité les atten-

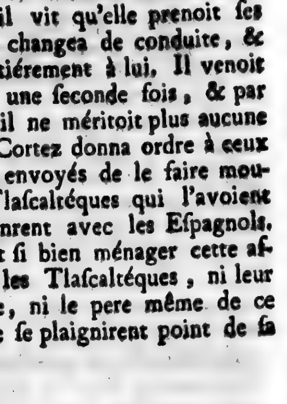
de Vileſana, qui, ſurpris
onna à connoître ſon crime
e qui parut ſur ſon viſage.
, après l'avoir fait mettre
ſigne que tout le monde
xamina ſur toutes les par-
e l'affaire, ſur les noms &
le ſes complices. Vileſana
& pour juſtifier ſa démar-
fit l'acte du traité, ſigné
conjurés. Cortez le lut, &
eu ſurpris d'y trouver les
lques perſonnes qu'il ho-
ſa confiance. Il diſſimula
on chagrin, & fit pendre
a porte de ſa tente en pré-
ute l'armée. Il ne commu-
cun de ſes amis le papier
en main, il fit aſſembler
nes & tous ſes ſoldats, leur
rrible projet qu'on avoit
re ſa vie, ajoutant qu'il
eureux d'ignorer ſi ce crime
quelques complices, quoi-
eſſement de Vileſana à dé-
apier qu'il portoit dans ſon
i permit pas d'en douter.
it de faire punir le coupa-
quoiqu'il fût réſolu de châ-
a derniere ſévérité les atten-

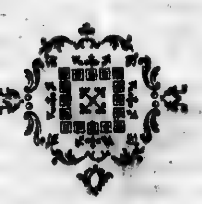
tats que l'on formeroit contre ſa vie & ſon autorité, il agiroit cependant de maniere que perſonne n'eût ſujet de ſe plaindre, & qu'au cas qu'il eût fait tort à quelqu'un, il étoit prêt à lui donner une ſatisfaction entiere. En agiſſant de la ſorte, Cortez eut l'avantage de connoître ceux qui étoient bien intentionnés pour lui, & de leur laiſſer ignorer la découverte qu'il avoit faite, & de plus il leur donna les moyens de la prévenir, par leur empreſſement à remplir leur devoir. Il choiſit alors douze ſoldats pour ſa garde, ſous un Commandant qui étoit toujours auprès de ſa perſonne.

A peine Cortez eut-il étouffé cette conſpiration, dont il ſe ſervit pour augmenter une autorité qu'on avoit voulu affoiblir, qu'il ſurvint un autre incident à-peu-près ſemblable, dont il ſe tira avec la même prudence & avec le même courage. Le Général des Tlaſcaltéques envieux de ſa gloire, & qui peut-être craignoit les ſuites de la deſtruction des Mexicains, quoiqu'ennemis de ſa République, engagea un nombre conſidérable de ſes ſoldats à déſerter le camp des Eſpagnols. Cortez donna ordre ſur le champ de les pour-

suivre. Ce Général avoit été autrefois ennemi de Cortez, & l'avoit toujours déservi dans les conseils de sa nation ; mais lorsqu'il vit qu'elle prenoit ses intérêts, il changea de conduite, & s'attacha entiérement à lui. Il venoit de le trahir une seconde fois, & par conséquent il ne méritoit plus aucune confiance. Cortez donna ordre à ceux qu'il avoit envoyés de le faire mourir. Les Tlascaltéques qui l'avoient suivi, revinrent avec les Espagnols. Cortez sçut si bien ménager cette affaire, que les Tlascaltéques, ni leur République, ni le pere même de ce Général ne se plaignirent point de sa mort.




istoire
énéral avoit été autrefois
Cortez, & l'avoit toujours
les conseils de sa nation;
il vit qu'elle prenoit ses
changea de conduite, &
tiérement à lui. Il venoit
une seconde fois, & par
il ne méritoit plus aucune
Cortez donna ordre à ceux
envoyés de le faire mou-
Tlascaltéques qui l'avoient
nrent avec les Espagnols.
t si bien ménager cette af-
les Tlascaltéques, ni leur
e, ni le pere même de ce
se plaignirent point de sa



CHAPITRE XIV.

Siége de Mexique. Les Mexicains refusent les conditions qu'on leur offre. Les Espagnols sont repoussés par un stratagême de Guatimozin. Il en employe un second. Il est fait prisonnier. La ville se rend. Guatimozin est mis à la torture. Cortez est supplanté dans son Gouvernement. Réflexions sur les cruautés que commirent les Espagnols.

CES troubles domestiques appaisés, le Général Espagnol employa tout ce qu'il avoit de prudence & de courage contre ses ennemis déclarés. On arrivoit à la ville par trois grandes chaussées, qui étoient défendues du côté du Continent par trois autres villes qui lui servoient de fauxbourgs. Ces chaussées étoient défendues dans toute leur longueur par un nombre infini de fossés & de barricades. Cortez fit attaquer par trois différents endroits, ces villes & les chaussées qu'elles défendoient. Les brigantins ne demeurerent point oisifs. Pendant tout le cours de ce siége, les Mexicains ne se distinguerent pas

moins par leur bravoure, que par l'adresse avec laquelle ils repousserent les attaques des Espagnols, & les assaillirent à leur tour. Il n'y eut point de ruse ni de stratagême qu'on ne mît en usage; mais les Espagnols, conduits par l'invincible Cortez, pousserent leurs avantages si loin, qu'après avoir fait un carnage affreux de leurs ennemis, il se rendirent maîtres des postes qui assuroient les chaussées du côté du Continent, & balayerent si bien le lac qu'aucun canot n'osa s'y montrer.

Cortez remporta ces avantages, mais il s'apperçut qu'ils lui coûtoient cher. Il réfléchit que rien ne terniroit plus sa gloire que de détruire une ville si belle & si opulente, & de l'innonder du sang de ses malheureux habitants; & se ressouvenant de quoi étoit capable un peuple qui combattoit pour sa vie, ses biens & sa religion, il résolut de profiter des avantages qu'il venoit de remporter, pour proposer un accommodement aux assiegés. Il ne leur demanda autre chose, sinon de reconnoître la souveraineté de l'Empereur des Romains, dont le droit lui avoit été cédé par Montezuma, & étoit appuyé par les prophéties les plus au-

r bravoure, que par l'a-
quelle ils repousserent les
Espagnols, & les assailli-
our. Il n'y eut point de
atagême qu'on ne mît en
les Espagnols, conduits
ble Cortez, pousserent
ges si loin, qu'après avoir
age affreux de leurs enne-
endirent maîtres des postes
t les chaussées du côté du
& balayerent si bien le lac
not n'osa s'y montrer.
mporta ces avantages, mais
t qu'ils lui coûtoient cher.
que rien ne terniroit plus
e de détruire une ville si
pulente, & de l'innonder
ses malheureux habitants;
venant de quoi étoit capa-
ple qui combattoit pour sa
ens & sa religion, il résolut
des avantages qu'il venoit
er, pour proposer un accom-
aux assiegés. Il ne leur de-
re chose, sinon de recon-
souveraineté de l'Empereur
ns, dont le droit lui avoit
ar Montezuma, & étoit ap-
les prophéties les plus au-

thentiques de la nation, avec des otages qui pussent répondre de l'accomplissement de sa parole.

Guatimoz n, qui avoit fait pour sauver son pays tout ce que lui dictoient son courage & son sçavoir militaire, voyant l'inutilité des moyens qu'il avoit employés, quoique rempli de ce noble orgueil, qui sied si bien à un Monarque, résolut de le sauver par une voie plus douce & plus sûre, en acquiesçant à l'accommodement qu'on lui proposoit. Mais les Prêtres, qui avoient beaucoup de crédit dans le conseil, craignant de perdre leur pouvoir, ou guidés par un zèle aveugle, menacerent de la vengeance de leurs Dieux tous ceux qui proposeroient de se soumettre, & promirent une victoire assurée à ceux qui combattroient pour la défense de leur religion. Leur discours eut tant de force, que tous les membres du Conseil revinrent à leur avis, malgré l'Empereur, & résolurent de ne prêter l'oreille à aucun accommodement. Guatimozin, qui cédoit au sentiment général avec regret, & qui provoyoit les suites funestes de cette résolution, résolut de mourir avec le même courage qu'il avoit toujours

vécu. » Eh bien, leur dit-il, puisque
» vous êtes résolus à tout hazarder,
» préparez-vous à agir d'une maniere
» digne de la résolution que vous ve-
» nez de prendre. Je ne manquerai
» jamais ni à ce que je vous dois, ni
» à ce que je me dois à moi-même.
» C'est-là tout ce que j'ai à vous dire.
» Je répondrai dorénavant aux deman-
» des que la nécessité vous contrain-
» dra de me faire, avec orgueil &
» cruauté, & je punirai de mort qui-
» conque sera assez hardi pour parler
» de la paix, quelque misere que l'on
» souffre dans la ville, sans en excep-
» ter les Prêtres mêmes, qui doivent
» soutenir plus constamment que les
» autres les oracles de leurs Dieux «.

Après avoir ainsi parlé, il sortit du conseil, & ordonna aux Mexicains de prendre les armes. Cortez de son côté, n'eut pas plutôt appris que ses propositions avoient été rejettées, qu'il ne songea plus qu'à les faire valoir par la force, & ordonna d'attaquer Mexique par les trois chaussée à la fois, à dessein de porter le fer & le feu dans le cœur de cette ville. Il commanda lui-même la principale attaque. Les Mexicains avoient taillé une partie de la chaussée

ien, leur dit-il, puiſque
éſolus à tout hazarder,
us à agir d'une maniere
réſolution que vous ve-
endre. Je ne manquerai
ce que je vous dois, ni
e me dois à moi-même.
t ce que j'ai à vous dire.
i dorénavant aux deman-
nécessité vous contrain-
faire, avec orgueil &
je punirai de mort qui-
a aſſez hardi pour parler
quelque miſere que l'on
s la ville, ſans en excep-
êtres mêmes, qui doivent
lus conſtamment que les
oracles de leurs Dieux ».
oir ainſi parlé, il ſortit du
ordonna aux Mexicains de
armes. Cortez de ſon côté,
utôt appris que ſes propo-
ent été rejettées, qu'il ne
qu'à les faire valoir par la
donna d'attaquer Mexique
chauſſée à la fois, à deſſein
e fer & le feu dans le cœur
le. Il commanda lui-même
e attaque. Les Mexicains
lé une partie de la chauſſée

de ſoixante pieds de longueur, & avoient fortifié ſon bord du côté de la ville avec des madriers, & des groſſes planches bien jointes & bien chevillées. Il donna ordre aux brigantins, qui étoient à côté de la chauſſée, de ſoutenir l'attaque, & pointant ſon canon contre le retranchement, il fit un feu ſi prodigieux, qu'il l'eut bien-tôt démoli, & que ceux qui le défendoient furent obligés de l'abandonner. Cortez, protégé du feu de ſon artillerie, & de ſes brigantins, paſſa le foſſé, & ſe hâta de gagner l'autre bord, après avoir laiſſé un de ſes Capitaines avec un détachement pour le combler, pour s'aſſurer une retraite en cas de beſoin. Il attaqua enſuite les barricades des Mexicains, leſquels ſe défendirent avec beaucoup de courage. Le combat fut des plus opiniâtres & des plus ſanglants, on gagna leurs tranchées, mais le danger devint encore plus grand lorſqu'ils furent arrivés aux maiſons, & qu'ils eurent à ſe défendre des dards, des fléches, des pierres & de l'eau bouillante, qu'on faiſoit pleuvoir des terraſſes & des fenêtres. Ils trouverent un corps de troupes, compoſé de l'élite des Mexicains, qui ſoutint vaillam-

ment les premieres attaques. Pendant cette escarmouche, le Capitaine que Cortez avoit chargé de combler le fossé, appréhendant que cet emploi ne fût trop bas, lorsque ses Compagnons étoient aux mains, s'avança indiscrétement avec son détachement, & abandonna l'ouvrage dont on l'avoit chargé.

Guatimozin, à qui rien n'échappoit, n'apperçut pas plutôt ce mouvement, qu'il résolut d'en profiter. Il donna ordre à ceux qui faisoient face aux Espagnols de plier; car comme la nuit approchoit, il jugea qu'il convenoit de leur laisser gagner du terrein, afin de les charger lorsqu'ils se retireroient. Le Général Espagnol s'apperçut de ce mouvement, & en découvrit aussi-tôt la cause. Il vit que la bréche de la chaussée étoit abandonnée, que la nuit approchoit, & qu'il n'y avoit pas apparence qu'il pût établir un logement dans la ville. Il commença donc sa retraite dans le meilleur ordre qu'il put, faisant abbatre & brûler les maisons, pour qu'on ne s'en servit point dans l'attaque suivante, pour incommoder les assaillans. La retraite étoit à peine commencée, que les oreilles furent frappées par le son lugubre d'un

instrument

emieres attaques. Pendant
ouche, le Capitaine que
t chargé de combler le
endant que cet emploi ne
, lorsque ses Compagnons
mains, s'avança indiscré-
son détachement, & aban-
rage dont on l'avoit chargé.
zin, à qui rien n'échappoit,
pas plutôt ce mouvement,
t d'en profiter. Il donna
x qui faisoient face aux Es-
plier ; car comme la nuit
, il jugea qu'il convenoit
ser gagner du terrein, afin
ger lorsqu'ils se retireroient.
l Espagnol s'apperçut de ce
t, & en découvrit aussi-tôt
ll vit que la bréche de la
oit abandonnée, que la nuit
, & qu'il n'y avoit pas ap-
'il pût établir un logement
lle. Il commença donc sa
ans le meilleur ordre qu'il
t abbatre & brûler les mai-
r qu'on ne s'en servit point
que suivante, pour incom-
assaillans. La retraite étoit à
nmencée, que les oreilles fu-
ées par le son lugubre d'un
instrument

instrument qu'ils appelloient la trompette sacrée, parcequ'il n'étoit permis de la sonner qu'aux seuls sacrificateurs, lorsqu'ils annonçoient la guerre, & animoient le cœur des soldats de la part de leurs Dieux. Le son de cet instrument étoit lugubre, fort & continu, & propre à inspirer la fureur & le mépris de la mort. Dès ce moment il s'éleva un cri horrible, dont tous les environs retentirent, & il fut suivi d'une attaque, dans laquelle l'arrieregarde des Espagnols fut entiérement défaite, après avoir soutenu un combat long & sanglant. On n'entendit plus les ordres. Les cris du Général étoient étouffés par le bruit & le tumulte du combat. Les Tlascaltéques, qui étoient à la premiere ligne, se jetterent précipitamment dans le fossé; quelques-uns firent une résistance inutile; d'autres voulurent gagner les brigantins; mais les Mexicains qui étoient sur le rivage, dans les canots, où qui s'étoient jettés à la nage, les attaquoient de tous côtés, les massacroient, ou les étouffoient dans le lac, avec des cris horribles, & un acharnement presque inconcevable. Cortez se retira sur ses brigantins avec quelques-uns de ses

ſoldats, bleſſé & preſqu'en déroute. Mille Tlaſcaltéques & quantité d'Eſpagnols furent tués ſur la chauſſée, & à peine en revint-il un qui ne fût bleſſé ou maltraité. Pour comble de malheur, les Mexicains enleverent quarante Eſpagnols vivans, pour les ſacrifier à leurs idoles. Les autres attaques ne furent pas plus heureuſes, mais la perte fut moins conſidérable. L'officier dont l'imprudence avoit occaſionné ce malheur, ſe préſenta à Cortez, avec toutes les marques d'une profonde douleur, reconnut ſon crime, & offrit de le laver de ſon ſang; mais le Général, quoiqu'extrémement rigide à l'égard de la diſcipline, ne jugea pas à-propos de décourager l'armée par des exemples de ſévérité.

La nuit vint dans ces entrefaites; mais ſans procurer aucun repos aux Eſpagnols; ſon obſcurité ne pouvant leur cacher ni le triomphe des Mexicains, ni le ſort de leurs amis. Ils voyoient toute la ville remplie de torches, ils entendoient le ſon de leurs inſtrumens militaires en différents chœurs, dont le déſaccord avoit quelque choſe d'affreux. La ville étoit ſi éclairée, qu'ils diſtinguoient l'affluen-

ce du peuple, & les préparatifs que l'on faisoit pour sacrifier les prisonniers à leurs faux Dieux. Dans ces circonstances affligeantes, & qui pénétroient le cœur de Cortez, il fit paroître à l'extérieur une grande tranquillité; il encouragea ses soldats, leur fit espérer une prompte revenche, & se donna tous les soins possibles, pour qu'ils ne fussent point pris au dépourvu. Cette attention étoit nécessaire; car un peu avant le jour, les Mexicains enflés de la victoire qu'ils avoient remportée, & de la protection de ces Dieux qu'ils croyoient s'être rendus propices par le sang humain dont ils avoient arrosé leurs autels, & animés par le son de la trompette sacrée, firent une sortie, & attaquerent les quartiers des Espagnols, qui les repousserent & en firent un carnage horrible.

Guatimozin ne perdit point courage. Il disposa tout pour un nouvel assaut, & fit réparer ses ouvrages, pour repousser ceux qu'on pourroit lui donner. Il joignit l'artifice à la force, & fit courir le bruit que Cortez avoit été tué. Il envoya dans toutes les villes voisines, les têtes des Espagnols que l'on avoit sacrifiés, publiant que le

Dieu de la guerre, adouci par le sang de ses ennemis, s'étoit ouvertement déclaré en faveur des Mexicains, avoit menacé de sa vengeance ceux qui leur résistoient, & avoit annoncé que les Espagnols seroient détruits dans huit jours. Le crédit de cet Oracle chez les Indiens, les huit jours marqués si précisément pour le terme de son accomplissement, lui donnerent un air de vérité; car la fausseté se plaît dans les équivoques, & la vérité dans la précision avec laquelle on annonce une chose. Quoiqu'il en soit, ce stratagême produisit un tel effet, que plusieurs tribus d'Indiens, qui étoient sur le point de se joindre à Cortez, embrasserent le parti des Mexicains, & que les plus prudents demeurerent dans l'inaction. Guatimozin avoit dans le camp des Espagnols des émissaires, qui épouvanterent les Indiens leurs alliés par cette prophétie. Les alliés de Tlascala étoient même sur le point de les abandonner; mais Cortez imagina un expédient fort sage pour le rendre inutile. Il suspendit pendant huit jours ses opérations contre la ville, pour montrer la fausseté de cet Oracle, & empêcher qu'à l'avenir on ne

l'employât plus comme un instrument, pour en imposer à la crédulité de ses alliés. Il engagea les Tlascaltéques à différer leur départ, & fit fortifier son camp avec tout le soin possible.

Guatimozin, comprenant que l'effet de son stratagême diminuoit de jour en jour, attaqua plusieurs fois les quartiers des Espagnols, mais il fut toujours repoussé avec perte. Cortez étoit toujours sur ses gardes, & ses troupes étoient postées de maniere, à ne point craindre les attaques des Indiens. Les huit jours expirerent enfin, & avec eux la frayeur des Indiens confédérés; & le stratagême tourna si bien à la honte de leur auteur, qu'au bout de quelque temps, Cortez se trouva à la tête de deux cens mille hommes. C'étoit la derniere espérance des Mexicains, & dès ce moment, l'Etat alla de plus en plus en décadence. La ville fut de nouveau attaquée avec beaucoup de vigueur, & succomba bientôt à la mortalité, à la fatigue & à la faim. Les Mexicains reconnurent l'ascendant de l'étoile de Cortez. Les Espagnols étant entrés dans la ville, les assiegés se défendirent de rue en rue, & retarderent beaucoup leurs progrès,

par la quantité de dards & de pierres qu'ils faisoient pleuvoir sur eux du haut des maisons. Guatimozin fit tout ce qui dépendoit de lui pour justifier le choix que les Mexicains avoient fait de sa personne, pour l'élever sur le trône; il se conduisit comme un homme qui est résolu de mourir en Roi. Mais lorsqu'il vit les Espagnols établis, ses troupes à demi mortes de faim, épuisées par la fatigue, & la ville hors d'état de défense, il résolut de l'abandonner, d'accepter les propositions des Espagnols, & de se conserver pour une meilleure occasion. En conséquence, il renouvella le traité avec les Espagnols, & profita de la suspension d'armes pour s'embarquer avec sa famille & ceux de ses gentilhommes qui lui étoient le plus affidés sur quelques pirogues, dans le dessein de gagner le Continent, mais Cortez en ayant eu avis, disposa sa Flotte de maniere qu'il fut pris, & mis hors d'état de se défendre. Il monta sur le vaisseau du Commandant avec beaucoup de sang froid & de dignité, sans témoigner ni crainte ni surprise, & ne demanda d'autre grace, sinon que l'on fît attention à l'honneur de l'Impératrice & des fem-

mes de sa suite. S'appercevant que le Capitaine Espagnol étoit en peine de ce que les autres pirogues feroient, il lui dit : » Ne vous inquietez point de » ces gens de ma suite, ils viendront » tous mourir aux pieds de leur Prin» ce «. Le Capitaine, admirant sa constance & la fidelité de ses sujets, le conduisit chez Cortez. Les ruines de la ville de Mexique furent livrées aux Espagnols, & avec elle périrent cet Empire & la liberté de toutes les nations Indiennes, qui composoient ce vaste pays qu'on appelle aujourd'hui la Nouvelle Espagne.

Le lecteur sera sans doute bien aise de savoir quelles furent les destinées du Général Indien & du Général Espagnol dans cette guerre, & je vais le satisfaire. Pendant quelque temps le traitement que l'on fit à Guatimozin, fut tel que le méritoit un Prince brave & infortuné, qui tombe entre les mains de gens qui ne jugent point de sa vertu par sa fortune ; & cela dura tant que Cortez eut assez d'autorité pour le protéger. Mais l'avarice insatiable de ses troupes, qui avilissoit leur courage en même temps qu'elle l'animoit, peu satisfaite du pillage de cette ville opu-

lente, s'imagina qu'elle renfermoit des trésors cachés, dont l'Empereur seul avoit connoissance, & qui excédoient ceux dont ils étoient dejà en possession. Ils employerent plusieurs fois les prieres & les menaces, pour obliger l'Empereur à les leur découvrir; mais voyant qu'ils ne pouvoient y réussir, quelques scélérats, à la tête desquels étoient Jean de Alderete, dont il convient de faire passer le nom à la postérité, pour rendre son infamie éternelle, le saisirent, & le firent rôtir à petit feu, pour l'obliger à découvrir ses trésors. Mais leur scélératesse ne produisit aucun effet, & il leur fut impossible de lui arracher le moindre aveu. Il supporta ces cruels tourmens avec une fermeté d'ame inébranlable, & ne laissa échapper aucune parole qui marquât la moindre foiblesse. Quelques-uns de ses principaux Conseillers supporterent les mêmes tourmens avec une constance égale. Un de ces malheureux, vaincu par la violence de la douleur, poussa un cris plaintif & douleureux, en jettant un regard languissant sur son Prince. « Croyez-vous, » lui dit Guatimozin, que je sois cou» ché sur un lit de rose »? Cette ré-

ponse lui ferma la bouche, il étouffa les murmures qui auroient pû ébranler ses Compagnons, ou troubler la tranquillité d'ame de Guatimozin, & expira dans cet acte d'obéissance pour son Souverain. Cette scélératesse fut commise à l'insçu de Cortez. Il n'en eut pas plutôt avis, qu'il fondit sur ces infames bourreaux, & leur arracha leur proie, à demi mutilée, pour les empêcher de pousser leur rage plus loin. Mais ce répit fut de courte durée. Ce Prince intérieurement persuadé de sa propre dignité, & indigné des mauvais traitemens qu'on lui faisoit, s'efforça de soulever ses sujets, ou fut soupçonné de vouloir le faire, & Cortez obligé de faire céder ses sentimens d'humanité aux loix cruelles de la politique, le fit exécuter à mort.

Quant à Cortez, ni les succès qu'il avoit eus, ni les richesses immenses qu'il envoya en Espagne, ne purent le garantir de la rage de ses ennemis, & ils firent si bien, qu'il se vit à la fin dépouillé du gouvernement d'un pays qu'il avoit conquis avec tant de dangers & de fatigues. Il mourut en Espagne, après avoir obtenu un titre & quelques autres récompenses de l'Em-

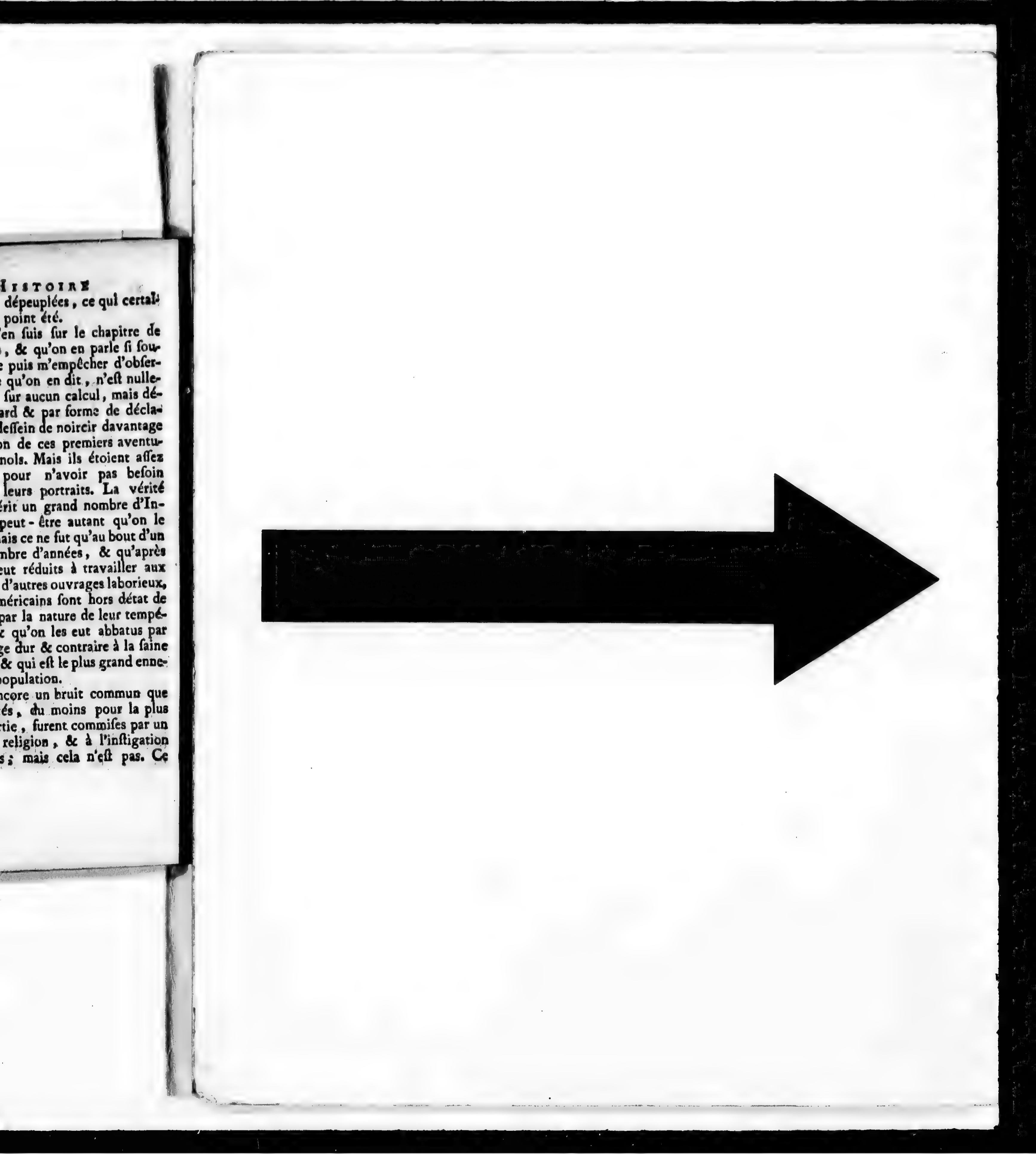
pereur Charles V, à qui il avoit procuré un Empire, & il fut transporté à Mexique, où on l'enterra, ainsi qu'il l'avoit ordonné par son testament. La politique de la Cour d'Espagne dans ce temps-là, étoit, de donner de grands encouragements & des concessions immenses à tous les aventuriers qui se présentoient; mais après qu'ils avoient fait quelque découverte, ou quelque conquête importante, elle les rappelloit, & envoyoit une autre personne pour recueillir le fruit de leurs travaux. Cette politique étoit certainement bonne, par rapport à un objet, je veux dire, la sûreté du pays conquis; mais, comme toutes les politiques injustes, elle péchoit à un autre égard. Les nouveaux Gouverneurs qu'elle envoyoit, avides & affamés d'argent, qui regardoient à peine les Indiens comme des hommes, en massacrerent un grand nombre, & les épuisant par des travaux insupportables, pour s'enrichir plutôt, ils dépeuplerent le pays de maniere, qu'ils priverent l'Espagne des avantages quelle eût pu retirer d'une conquête aussi étendue. Cortez lui-même, ne fut pas exempt du reproche de cruauté; & l'évêque de Chiapa, que l'on en-

voya pour examiner sa conduite, & écouter les plaintes des habitans, ne lui a pas été favorable. Il l'accuse d'avoir fait périr quatre millions d'ames dans la Nouvelle Espagne. Il est certain, soit par sa connivence ou non, que partie par la nécessité de la guerre, & partie par l'avarice & l'insolence des conquerans, il périt un grand nombre d'Indiens; mais il paroît d'un autre côté, que l'évêque de Chiapa, quoique fort honnête homme d'ailleurs, étoit ennemi de Cortez, & l'a accusé mal à-propos, d'autant plus que les autres Historiens ne sont point d'accord avec lui sur cet article. Je suis d'ailleurs persuadé, qu'il faut beaucoup rabbatre de ce qu'on dit du nombre des habitans de ces contrées. Je crois bien qu'elles étoient infiniment plus peuplées que les contrées incultes & sauvages de l'Amérique Septentrionale ou Méridionale; mais j'ai peine à croire qu'elles fussent aussi peuplées quon le prétend, si l'on peut compter sur les regles, d'après lesquelles on établit son jugement dans ces sortes de matieres, ni par conséquent, qu'elles eussent pû souffrir d'aussi grandes pertes en si peu de temps, sans avoir été

entiérement dépeuplées, ce qui certainement n'a point été.

Puisque j'en suis sur le chapitre de ces cruautés, & qu'on en parle si souvent, je ne puis m'empêcher d'observer, que ce qu'on en dit, n'est nullement fondé sur aucun calcul, mais débité au hazard & par forme de déclamation, à dessein de noircir davantage la réputation de ces premiers aventuriers Espagnols. Mais ils étoient assez méchans, pour n'avoir pas besoin d'exagérer leurs portraits. La vérité est, qu'il périt un grand nombre d'Indiens, & peut-être autant qu'on le prétend, mais ce ne fut qu'au bout d'un certain nombre d'années, & qu'après qu'on les eut réduits à travailler aux mines, & à d'autres ouvrages laborieux, que les Américains sont hors détat de supporter par la nature de leur tempérament, & qu'on les eut abbatus par un esclavage dur & contraire à la saine politique, & qui est le plus grand ennemi de la population.

C'est encore un bruit commun que ces cruautés, du moins pour la plus grande partie, furent commises par un motif de religion, & à l'instigation des prêtres; mais cela n'est pas. Ce



dépeuplées, ce qui certai
point été.
'en suis sur le chapitre de
, & qu'on en parle si sou-
e puis m'empêcher d'obser-
e qu'on en dit, n'est nulle-
sur aucun calcul, mais dé-
ard & par forme de décla-
dessein de noircir davantage
on de ces premiers aventu-
nols. Mais ils étoient assez
pour n'avoir pas besoin
leurs portraits. La vérité
érit un grand nombre d'In-
peut-être autant qu'on le
ais ce ne fut qu'au bout d'un
mbre d'années, & qu'après
eut réduits à travailler aux
d'autres ouvrages laborieux,
méricains sont hors détat de
par la nature de leur tempé-
qu'on les eut abbatus par
ge dur & contraire à la saine
& qui est le plus grand enne-
opulation.
ncore un bruit commun que
és, du moins pour la plus
tie, furent commises par un
religion, & à l'instigation
s; mais cela n'est pas. Ce

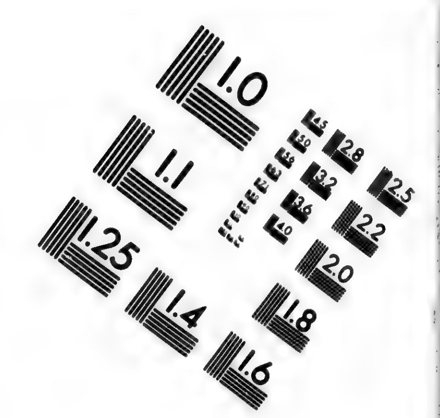
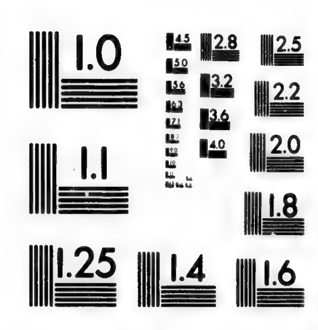
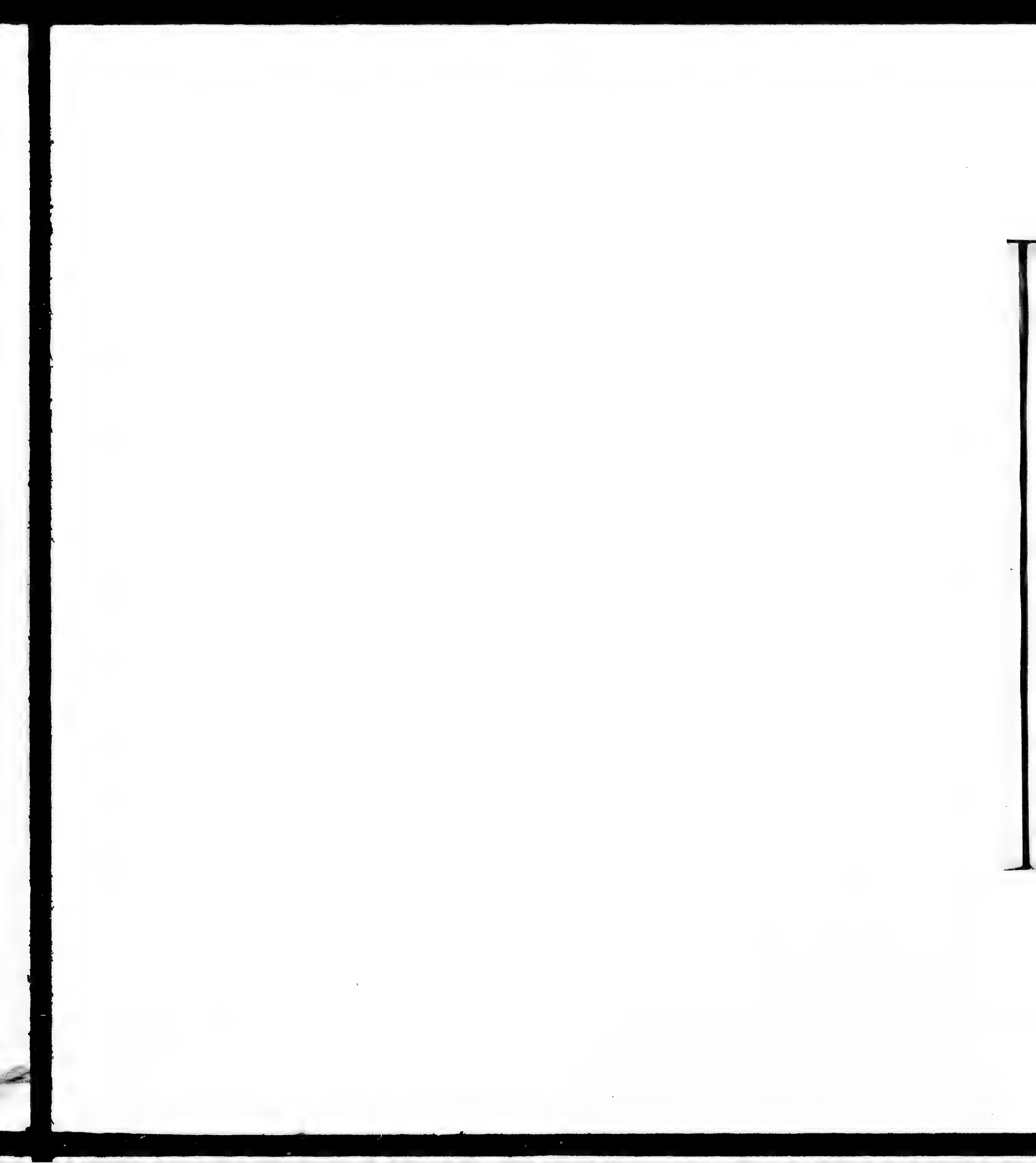


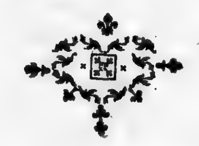
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



malheureux peuple n'eut d'autre refuge que l'humanité qui restoit encore dans le Clergé, & l'ascendant qu'il conservoit sur les Espagnols, quoique le Clergé qui suivit ces aventuriers, ne fût pas plus zelé pour sa religion que le reste du Clergé d'Espagne, & qu'il fût assez ignorant, & assez peu instruit des principes de la religion qu'il professoit, & qu'il connût assez peu le cœur humain, pour se vanter qu'un seul prêtre avoit baptisé plusieurs milliers d'Indiens en un jour, sans qu'aucun miracle eût contribué à leur conversion, & qu'ils menoient la meilleure du monde, quoiqu'elle fût des plus communes. Mais il est faux qu'ils ayent commis aucun meurtre, ni qu'ils ayent engagé les Espagnols à massacrer aucun Indien, & ce qu'on débite là-dessus, n'est fondé sur aucune preuve.



CHAPITRE XV.

Pizarro & Almagro forment le dessein de conquérir le Pérou. Leurs caracteres. Etat de l'Empire du Pérou. L'Ynca Atabalipa est fait prisonnier.

APRES le Mexique dont je viens de parler, il n'y avoit qu'un seul pays dans l'Amérique, qui méritât en quelque sorte le nom de royaume civilisé, & c'étoit le Pérou. Dans les dernieres années de la guerre du Mexique, les Espagnols ouirent parler de la réputation & des richesses de cette contrée. Après que Pedraria eut été nommé Gouverneur des conquêtes de Balboa, ses Lieutenants s'emparerent de cette vaste contrée que l'on appelle aujourd'hui la Terre Ferme, & y commirent des cruautés dignes du Chef qui les avoit envoyés. Parmi tous les aventuriers qui agirent par ses ordres, il n'y en a point eu de plus fameux que ceux dont je vais parler.

Il semble que la destinée, avoit résolu que tout se passât dans ce nouveau monde d'une maniere extraordi-

PITRE XV.

Almagro forment le deſſein
ir le Pérou. Leurs caracte-
e l'Empire du Pérou. L'Ynca
eſt fait priſonnier.

le Mexique dont je viens
l n'y avoit qu'un ſeul pays
ique, qui méritât en quel-
nom de royaume civiliſé,
Pérou. Dans les dernieres
la guerre du Mexique, les
uirent parler de la réputa-
richeſſes de cette contrée.
Pedraria eut été nommé
r des conquêtes de Balboa,
ants s'emparerent de cette
ée que l'on appelle aujour-
erre Ferme, & y commirent
és dignes du Chef qui les
yés. Parmi tous les aventu-
girent par ſes ordres, il n'y
eu de plus fameux que ceux
is parler.
le que la deſtinée, avoit ré-
out ſe paſſât dans ce nou-
de d'une maniere extraordi-

naire. Trois bourgeois de Panama, quoique d'un âge extrêmement avancé, entreprirent de conquérir le Pérou, pays qu'ils ne connoiſſoient que par oui dire, mais dont on leur avoit vanté la richeſſe, l'étendue & la puiſſance. Ces trois aventuriers étoient François Pizarro, Almagro, & Ferdinand Lucques, prêtre extrêmement renommé par ſon opulence. Lucques célébra la Meſſe, ils ſe prêterent mutuellement ferment de fidelité, l'hoſtie fut partagée en trois parties, Lucques en prit une, & donna les deux autres à ſes confédérés. L'expédition qui ſuivit cette confédération, fut accompagnée de difficultés inconcevables, & n'eut preſque aucun ſuccès. Pizarro, qui la commandoit mit deux ans à ſe rendre de Panama, à l'extrémité Septentrionale du Pérou, voyage que l'on fait aujourd'hui dans deux ſemaines, parce que l'on connoît les vents & les courants. Il débarqua, & trouva que le pays étoit auſſi riche qu'on le lui avoit dit, mais qu'il auroit beaucoup de peine à s'en emparer. Il ne l'éprouva que trop tôt, par l'imprudence qu'il eut d'attaquer les habitans, auſſi-tôt après avoir mis pied à terre, & de leur faire

connoître par-là ſes mauvaiſes intentions. Les difficultés qu'il rencontra, & la réſiſtance à laquelle il donna lieu par ſa mauvaiſe conduite, l'obligerent de s'en retourner, ſans avoir rien fait qui mérite la peine d'être rapporté. Mais ni la longueur du temps, ni la grandeur de la dépenſe, ne purent le détourner, ni lui, ni ſes aſſociés d'une entrepriſe qu'ils avoient ſi fort à cœur. Ils réſolurent d'un commun accord, que Pizarro iroit en Eſpagne, pour obtenir de la Cour une exemption du Gouvernement de Pedraria, & la conceſſion de tous les pays qu'ils conquerroient. Pizarro, qui, quoique le moins riche, étoit l'ame de l'entrepriſe, devoit être Gouverneur en chef, & poſſéder en propre deux cens lieues de pays le long de la côte; Almagro, *Adelantado*, ou Lieutenant de Roi; & Lucques, qui étoit prêtre, le premier Evêque, & le protecteur des Indiens. Les autres profits de l'entrepriſe, devoient être également partagés. Mais comme cette entrepriſe étoit dictée par l'avarice, on eut peu d'égard pour la bonne foi. Pizarro n'agit que pour lui ſeul en Eſpagne, & obtint pour lui ſeul la propriété du pays, le gou-

ar-là ses mauvaises inten-
ifficultés qu'il rencontra,
ce à laquelle il donna lieu
aise conduite, l'obligerent
urner, sans avoir rien fait
la peine d'être rapporté.
longueur du temps, ni la
la dépense, ne purent le
ni lui, ni ses associés d'une
u'ils avoient si fort à cœur.
nt d'un commun accord,
iroit en Espagne, pour
la Cour une exemption du
ent de Pedraria, & la con-
ous les pays qu'ils conquer-
arro, qui, quoique le moins
it l'ame de l'entreprise,
Gouverneur en chef, &
propre deux cens lieues de
ng de la côte; Almagro,
, ou Lieutenant de Roi;
s, qui étoit prêtre, le pre-
ue, & le protecteur des In-
autres profits de l'entreprise,
tre également partagés. Mais
tte entreprise étoit dictée
ce, on eut peu d'égard pour
oi. Pizarro n'agit que pour
n Espagne, & obtint pour
propriété du pays, le gou-

vernement, la lieutenance, en un mot, tout ce qu'un laïque pouvoit obtenir. Almagro fut oublié, & Lucques fut réduit à son évêché occidental.

Il ne fut pas plutôt de retour, que ce trait de mauvaise foi de sa part, pensa ruiner toutes leurs affaires; mais Pizarro, qui sçavoit aussi-bien reculer qu'avancer, céda à Almagro tout ce qu'il pouvoit raisonnablement désirer, de maniere que l'embarquement se fit, mais il ne montoit qu'à cent quatre-vingt hommes.

Avant de passer outre, il convient de dire un mot des personnes qui eurent la conduite de cette grande entreprise. François Pizarro étoit fils naturel d'un Gentilhomme de très bonne famille. Il reçut une éducation proportionnée à sa naissance, car il ne sçavoit pas lire; mais il possédoit au souverain degré cette connoissance des affaires, que l'on acquiert dans le commerce du monde, lors sur-tout qu'on est obligé de subsister par sa propre industrie. Endurci à la fatigue, adroit dans les affaires, ne fixant jamais son cœur à une partie de ses desseins, lorsque le tout étoit en danger, d'une sagacité pénétrante, fourbe, hardi, dissimulé

& cruel. Almagro possédoit assez de cette bravoure desésperée, & de cette force de corps & d'esprit, si nécessaire dans les desseins de cette espéce. Ils différoient peu par leur naissance. Pizarro étoit un batard, & Almagro un enfant trouvé. Pizarro ne devoit rien à l'éducation; Almagro devoit tout à ses talents naturels. Mais Almagro, élevé dès son enfance dans le camp, avoit toutes les qualités d'un bon soldat; il étoit patient, sobre & laborieux, exempt de l'avarice & de la dissimulation de Pizarro, franc, généreux, & sa cruauté, la maladie ordinaire des aventuriers qui furent chercher fortune dans cette partie du monde, s'adoucit beaucoup par le commerce qu'il eut avec une femme Indienne, laquelle modéra insensiblement la sévérité d'un veteran accoutumé au sang, & lui inspira quelque compassion pour ses malheureux compatriotes.

L'Empire du Pérou étoit gouverné par une race de Rois, appellés *Yncas*, dont celui qui régnoit alors étoit le douzieme. Le premier de cette race, qui se nommoit Mango Capac, étoit un Prince d'un grand génie, & doué de cet enthousiasme, qui met un

lmagro poſſédoit aſſez de
ure deſeſperée, & de cette
rps & d'eſprit, ſi néceſſaire
ſſeins de cette eſpéce. Ils
peu par leur naiſſance. Pi-
un batard, & Almagro un
vé. Pizarro ne devoit rien
on; Almagro devoit tout à
naturels. Mais Almagro,
ſon enfance dans le camp,
es les qualités d'un bon ſol-
t patient, ſobre & laborieux,
l'avarice & de la diſſimula-
izarro, franc, généreux, &
é, la maladie ordinaire des
s qui furent chercher fortune
partie du monde, s'adoucit
par le commerce qu'il eut
femme Indienne, laquelle
ſenſiblement la ſévérité d'un
ccoutumé au ſang, & lui inſ-
que compaſſion pour ſes mal-
compatriotes.

ire du Pérou étoit gouver-
une race de Rois, appellés
dont celui qui régnoit alors
ouzieme. Le premier de cette
i ſe nommoit Mango Capac,
Prince d'un grand génie, &
cet enthouſiaſme, qui met un

homme en état d'opérer de grands changemens, & de s'ériger en Légiſlateur d'une nation qui commence à ſe former. S'étant apperçu que les habitans du Pérou étoient naturellement ſuperſtitieux, & avoient une vénération toute particuliere pour le ſoleil, il prétendit qu'il deſcendoit de ce luminaire, & qu'il étoit revêtu de ſon autorité, pour venir affermir ſon culte ſur la terre. Ce peuple crédule ayant ajouté foi à ſon diſcours, il s'empara d'un vaſte territoire, & en conquit un autre par les armes; mais il n'employa l'artifice & la force que pour de bonnes fins. Il réunit & civiliſa un peuple barbare, qui vivoit dans les champs à la façon des brutes; il lui donna des loix & des arts, adoucit leurs mœurs par l'établiſſement d'une religion bienfaiſante & remplie d'humanité, de maniere qu'il n'y avoit aucun endroit dans l'Amérique où l'Agriculture & les arts fuſſent ſi bien cultivés, & où le peuple fût plus humain & plus induſtrieux. Les Yncas, comme deſcendus d'une origine auſſi ſacrée, étoient reſpectés comme des Dieux. Il n'y avoit aucun pays, même ſans en excepter l'Aſie, où l'on

fût plus soumis à l'autorité royale ; mais cette obéissance ne tenoit en rien de l'esclavage. Quant au caractere des Péruviens, il paroît qu'ils ressembloient beaucoup aux anciens Egyptiens. Etablis comme eux dans un climat pur & serein, ils se distinguoient sur tous les autres Indiens par leur industrie & leur sagacité, cultivant les arts, sans les porter jamais à leur perfection ; superstitieux, & d'un caractere peu propre à la guerre.

L'Ynca Guaiana Capac, ayant conquis la province de Quito, qui fait aujourd'hui partie du Pérou Espagnol, pour s'en assurer la possession, épousa la fille du Roi du pays. Il en eut un fils appellé Athualpa, ou Atabalipa. Il avoit eu de son premier mariage un fils nommé Huescar, qui hérita de ses autres domaines. A sa mort, Huescar, son aîné, prétendit hériter de tous ses domaines, tant de ceux qu'il avoit acquis, que de ceux dont il avoit hérité de ses ancêtres. Atabalipa, son cadet, sans y rien prétendre, voulut garder Quito, comme lui appartenant par le double titre de fils du conquérant, & de celle à qui ce royaume appartenoit, outre qu'il lui avoit été

oumis à l'autorité royale ;
obéissance ne tenoit en rien
ge. Quant au caractere des
il paroît qu'ils ressembloient
aux anciens Egyptiens. Eta-
e eux dans un climat pur &
se distinguoient sur tous les
ens par leur industrie & leur
cultivant les arts, sans les
ais à leur perfection ; supers-
d'un caractere peu propre
e.

Guaiana Capac, ayant con-
ovince de Quito, qui fait
i partie du Pérou Espagnol,
assurer la possession, épou a
Roi du pays. Il en eut un
é Athualpa, ou Atabalipa.
u de son premier mariage un
é Huescar, qui hérita de ses
maines. A sa mort, Huescar,
, prétendit hériter de tous
nes, tant de ceux qu'il avoit
ue de ceux dont il avoit hé-
es ancêtres. Atabalipa, son
ns y rien prétendre, voulut
uito, comme lui appartenant
ouble titre de fils du conqué-
de celle à qui ce royaume
oit, outre qu'il lui avoit été

legué par le défunt Ynca. La dispute s'échauffa, & dégénéra en une guerre civile, dans laquelle, après différents revers de fortune, la victoire se déclara pour Atabalipa, lequel non-seulement battit son frere, & s'empara de ses domaines, mais le prit prisonnier, & le fit enfermer dans le château de Cusco. Tel étoit l'état des affaires, lorsque les Espagnols arriverent dans le Pérou. Ils s'y signalerent par quantité d'exploits, dont la renommée se répandit bien-tôt dans le pays, & y causa une alarme générale. Comme c'est l'ordinaire dans les rumeurs effrayantes, il s'éleva de nouvelles superstitions, & les anciennes se réveillerent pour augmenter le trouble & la confusion. Il y avoit chez les Péruviens une tradition, qu'un de leurs anciens Princes avoit eu un songe, dont il avoit ordonné que l'on conservât le souvenir. Il crut voir un homme habillé depuis la tête jusqu'aux pieds, lequel avoit une grande barbe, & conduisoit un animal, tel qu'on n'en avoit jamais vu ; & que les Dieux lui avoient en même-temps déclaré, que cet homme gouverneroit le pays. Pizarro avoit envoyé à Atabalipa un Cavalier Espagnol pour

traiter avec lui. Ayant été obligé de mettre pied à terre, on ne l'eut pas plutôt vû conduire son cheval par la bride, que le songe se trouva vérifié, le bruit s'en répandit dans les provinces les plus éloignées avec une rapidité extraordinaire, & plongea toute la nation dans une frayeur extrême.

Atabalipa, nouvellement établi sur un trône précaire, fut extrêmement alarmé de cet événement; car un nouveau Monarque a tout à craindre de ce qui peut remuer l'esprit d'un peuple, qui n'est point encore affermi dans l'obéissance qu'il doit à son Souverain. Il résolut, s'il étoit possible, d'empêcher que ses ennemis ne tirassent avantage de l'arrivée de ces étrangers, en les attachant à ses intérêts par tous les moyens imaginables. Il reçut les Ambassadeurs que Pizarro lui avoit envoyés avec les plus grandes marques d'honneur, quoiqu'il goutât aussi peu leur discours, qu'ils goûtoient le sien. Il fut lui-même recevoir Pizarro, accompagné d'une nombreuse suite de domestiques, auxquels il défendit de faire la moindre insulte à ces étrangers, vû que c'étoient ceux dont son prédécesseur avoit annoncé la venue,

c lui. Ayant été obligé de
à terre, on ne l'eut pas plu-
nduire son cheval par la bri-
songe se trouva vérifié, le
répandit dans les provinces
oignées avec une rapidité
ire, & plongea toute la
s une frayeur extrême.

pa, nouvellement établi sur
précaire, fut extrêmement
cet événement; car un nou-
arque a tout à craindre de ce
emuer l'esprit d'un peuple,
point encore affermi dans
e qu'il doit à son Souve-
olut, s'il étoit possible, d'em-
e ses ennemis ne tirassent
de l'arrivée de ces étrangers,
chant à ses intérêts par tous
ns imaginables. Il reçut les
eurs que Pizarro lui avoit
avec les plus grandes mar-
nneur, quoiqu'il goutât aussi
discours, qu'ils goûtoient le
t lui-même recevoir Pizarro,
gné d'une nombreuse suite de
ues, auxquels il défendit de
moindre insulte à ces étran-
que c'étoient ceux dont son
eur avoit annoncé la venue,

& qu'ils étoient comme lui fils du soleil. Pizarro, qui étoit venu le joindre avec d'autres vûes, le convainquit bien-tôt, qu'il lui convenoit d'user d'une autre précaution. Leur entrevûe se fit près d'un Temple célébre, où les Espagnols étoient rangés en ordre de bataille, & avoient mis un parti en embuscade. Cette circonstance ne permettoit point de douter du dessein de Pizarro. Le premier qui s'adressa à l'Ynca, fut un religieux, nommé le Pere Vincent, lequel n'eut pas de honte de dégrader son caractere, en devenant l'instrument d'un crime. Il s'avança, avec un crucifix dans les mains, & commença assez mal à-propos à s'étendre sur la naissance & les miracles de Jesus-Christ, l'exhortant à embrasser le christianisme, sous peine de damnation éternelle. Il lui parla ensuite avec la même éloquence de l'Empereur des Romains, le pressant de reconnoître son autorité, & le menaçant, en cas qu'il refusât de le faire, que Dieu endurciroit son cœur, comme il avoit endurci celui de Pharaon, & le châtieroit des mêmes plaies, dont il avoit châtié l'Egypte. L'Ynca, quoiqu'extrêmement surpris de son discours,

ſe comporta avec autant de décence que de gravité, & lui dit, qu'il croyoit que lui & ſes compagnons étoient véritablement les fils du ſoleil, ſe recommanda lui & ſes ſujets à leur protection, ajoutant qu'il ne doutoit point qu'ils ne ſe conduiſiſſent comme il convenoit de le faire à des deſcendants d'une Divinité auſſi bienfaiſante.

Pendant ces diſcours, les ſoldats Eſpagnols, qui étoient venus au Pérou pour tout autre motif que celui d'entendre des ſermons, ayant apperçu une quantité conſidérable d'or dans le Temple voiſin, ſe laiſſerent entraîner à leur zele, & y entrerent pour le piller. Les prêtres voulurent les en empêcher, ſur quoi on en vint aux mains, ce qui effraya ſi fort notre Apôtre, qu'il laiſſa tomber ſon crucifix & ſon bréviaire, & s'enfuit ſans oſer regarder ſon proſélyte. Les Eſpagnols, qui étoient occupés du pillage, le voyant fuir, ſoit qu'ils s'imaginaſſent que les idolâtres avoient fait quelque violence à leur prêtre, ou qu'ils cruſſent que c'étoit un ſignal que Pizarro leur faiſoit de donner, mirent l'épée à la main, attaquerent les gardes & les domeſtiques de l'Ynca, qui n'oſoient ſe défendre, pour

orta avec autant de décence
ravité, & lui dit, qu'il croyoit
& ses compagnons étoient vé-
ent les fils du soleil, se recom-
ui & ses sujets à leur protec-
outant qu'il ne doutoit point
e se conduisissent comme il con-
e le faire à des descendants d'u-
nité aussi bienfaisante.

ant ces discours, les soldats Es-
, qui étoient venus au Pérou
ut autre motif que celui d'en-
les sermons, ayant apperçu une
é considérable d'or dans le Tem-
in, se laisserent entraîner à leur
& y entrerent pour le piller. Les
voulurent les en empêcher, sur
n en vint aux mains, ce qui ef-
fort notre Apôtre, qu'il laissa
son crucifix & son bréviaire, &
t sans oser regarder son profé-
Les Espagnols, qui étoient oc-
du pillage, le voyant fuir, soit
s'imaginassent que les idolâtres
t fait quelque violence à leur
, ou qu'ils crussent que c'étoit
nal que Pizarro leur faisoit de
r, mirent l'épée à la main, atta-
nt les gardes & les domestiques
Ynca, qui n'osoient se défendre,
pour

pour ne point contrevenir à l'ordre de leur Souverain, & en tuerent cinq mille, (c'étoit à-peu-près le nombre auquel les Indiens se montoient), lesquels combattoient, sans aucun soin de leur vie, & s'empressoient de joindre la litiere de l'Empereur, pour mourir à ses pieds, & cela avec tant d'empressement, qu'à mesure que ses gardes étoient tués, d'autres venoient aussi-tôt prendre leur place, pour partager leur destinée. L'Ynca fut enfin pris lui-même & fait prisonnier, par un acte de trahison sans exemple, & exécuté avec une barbarie qu'aucun motif ne peut justifier. Le pillage de son camp, dont la richesse surpassoit tout ce que les Européens avoient vû jusqu'alors, fut leur récompense.

Ce Prince infortuné ne se laissa point abbatre à sa captivité. Voyant que sa liberté avoit été sacrifiée à l'avarice des Espagnols, il se flatta de la recouvrer en les prenant par leur foible. Il commença à traiter avec eux de sa rançon, & leur offrit des sommes, qui les déterminerent bien-tôt à accepter ses offres. Non-seulement on leur livra les ornemens & les meubles que ses prédécesseurs avoient acquis pendant

plusieurs siecles, mais encore les trésors qui étoient consacrés dans les temples, pour sauver celui qui étoit le soutien du royaume & de la religion. Sur ces entrefaites, trois Espagnols qu'on avoit envoyés à Cusco, pour veiller sur les ouvrages qu'on y faisoit faire, s'aboucherent avec Huescar. Celui-ci, connoissant aussi-tôt leur foible, & l'usage que son frere en avoit fait, se plaignit hautement de l'injure qu'on lui avoit faite, pria les Espagnols de le protéger & de prendre sa défense, leur promettant trois fois plus que ce qu'Atabalipa étoit convenu de leur donner pour sa rançon. Il reçut une réponse très favorable. Cependant les Espagnols traiterent l'Ynca avec toute sorte de politesse, & permirent à ses domestiques de le voir, à condition qu'ils ne feroient aucune mention de sa liberté. Il n'eut pas plutôt appris la négociation qu'Huescar avoit entamée avec les Espagnols, & l'arrivée d'Almagro, lequel leur amenoit un renfort, qu'il tomba dans de grandes appréhensions. Pour les faire cesser, il donna aussi-tôt ordre que l'on fît mourir Huescar.

D'un autre côté l'arrivée d'Almagro,

es, mais encore les tré-
t consacrés dans les tem-
auver celui qui étoit le
yaume & de la religion.
efaites, trois Espagnols
envoyés à Cusco, pour
s ouvrages qu'on y faisoit
cherent avec Huescar. Ce-
issant aussi-tôt leur foible,
e son frere en avoit fait,
autement de l'injure qu'on
e, pria les Espagnols de
& de prendre sa défense,
tant trois fois plus que ce
a étoit convenu de leur
sa rançon. Il reçut une
favorable. Cependant les
raiterent l'Ynca avec toute
litesse, & permirent à ses
de le voir, à condition
roient aucune mention de
l n'eut pas plutôt appris la
qu'Huescar avoit entamée
pagnols, & l'arrivée d'Al-
uel leur amenoit un ren-
tomba dans de grandes ap-
. Pour les faire cesser, il
-tôt ordre que l'on fît mou-
.

e côté l'arrivée d'Almagro,

n'embarrassa pas peu Pizarro. Ce Général, ayant appris que celui-ci avoit saisi l'Ynca & tous ses trésors, & ayant dejà éprouvé sa mauvaise foi, résolut du consentement de ses principaux Officiers, de lui abandonner la part qu'il y avoit, & d'aller chercher fortune ailleurs. Pendant qu'ils agitoient cette affaire, son Secrétaire, qui ne l'aimoit point, avertit Pizarro de son dessein. Celui-ci, sentant combien cette démarche nuiroit à son entreprise, vû la modicité de ses forces, dans un pays éloigné de tout secours, & où il s'étoit fait abhorrer par l'action détestable qu'il venoit de commettre, comprit que le seul moyen de rétablir ses affaires, étoit de dissipper les soupçons d'Almagro. Pour cet effet, il commença par sacrifier son Secrétaire, en avertissant Almagro de sa trahison. Ensuite, quoique l'or fût le grand objet de ses entreprises, il résolut d'en abandonner une partie, pour sauver l'autre. Il promit de partager également le butin avec Almagro, sans faire aucune distinction des soldats dans la distribution qui en seroit faite. Cette conduite produisit une entiere réconciliation entre eux, laquelle fut bien-

tôt suivie de la rançon de l'Ynca. Mais cet immense trésor, qui étoit l'objet capital de leurs travaux & des crimes qu'ils avoient commis, ne fut pas plutôt entre leurs mains, que peu s'en fallut qu'il ne ruinât entiérement leurs affaires. On prétend, & la chose est assez vraisemblable, qu'il excédoit la somme d'un million, cinq cens mille livres sterlings, somme très considérable dans le siecle où nous sommes, & prodigieuse pour ce temps-là. Lorsqu'on vint à la partager, il se trouva, après qu'on eut prélevé le quint pour l'Empereur, & la part des Commandans & des Officiers, que chaque soldat eut plus de deux mille livres sterlings. Cette fortune passoit leur espérance, mais les soldats étoient épuisés de fatigues, & la plûpart démanderent à se retirer, pour pouvoir jouir en repos de leur bien. Une pareille proposition ne s'accordoit point avec les vûes ambitieuses des Généraux. Almagro étoit sur le point d'employer la voie de la rigueur pour les forcer à obéir, mais Pizarro l'en empêcha. » Laissez les aller, lui dit-il, ils ne » sçauroient nous rendre un plus grand » service; au lieu de poltrons & de

la rançon de l'Ynca. Mais
trésor, qui étoit l'objet
rs travaux & des crimes
t commis, ne fut pas plu-
rs mains, que peu s'en
e ruinât entiérement leurs
prétend, & la chose est
blable, qu'il excédoit la
million, cinq cens mille
gs, somme très considé-
siecle où nous sommes,
se pour ce temps-là. Lors-
la partager, il se trouva,
eut prélevé le quint pour
& la part des Comman-
Officiers, que chaque sol-
s de deux mille livres ster-
fortune passoit leur espé-
les soldats étoient épuisés
& la plûpart démanderent
, pour pouvoir jouir en re-
bien. Une pareille propo-
'accordoit point avec les
euses des Généraux. Alma-
ur le point d'employer la
rigueur pour les forcer à
s Pizarro l'en empêcha,
s aller, lui dit-il, ils ne
nous rendre un plus grand
au lieu de poltrons & de

» mutins que nous aurions ici, ils » nous tiendront lieu chez eux d'offi- » ciers de recrue; car lorsqu'on verra » la fortune qu'ils ont faite avec aussi » peu de mérite, il se présentera bien- » tôt des hommes pour prendre leur » place «. Là-dessus on permit aux soldats de se retirer, & il y en eut quantité qui partirent. La prophétie de Pizarro se trouva vraie en son temps, & leur armée ne manqua jamais de recrues.

CHAPITRE XVI.

L'Ynca est assassiné. Pizarro & Almagro se brouillent & se réconcilient. Expédition d'Almagro dans le Chili. Les Péruviens recommencent la guerre, & assiegent Cusco. Almagro y retourne & les bat. Il se brouille de nouveau avec Pizarro. Il est battu & puni de mort.

CEPENDANT l'infortuné Atabalipa, dont la grandeur de la rançon ne servit qu'à convaincre les Espagnols, de la nécessité de ne jamais le relâcher, se servit de sa captivité, pour connoître le génie & les mœurs

de ce peuple. Parmi tous les talents qu'il remarqua en eux, rien ne le surprit davantage que leur façon de lire & d'écrire. La chose lui parut incompréhensible, quoiqu'il en vît clairement l'usage. Il ne sçavoit s'il devoit la regarder comme un talent naturel, ou comme une acquisition de l'art. Pour le découvrir, il pria un jour un soldat d'écrire le nom de Dieu sur son ongle: il s'en fut dans toute l'armée, priant les soldats de lui expliquer ce que cela vouloit dire, ce qu'ils firent à son grand étonnement. Il le montra enfin à Pizarro, celui-ci rougit, & ne sçut que lui répondre, ce qui lui fit comprendre, que ce n'étoit point un don naturel, mais un effet de l'éducation, & que Pizarro n'en avoit reçu aucune, de quoi il le railla beaucoup. Ce procédé mortifia beaucoup le Général, & le chagrin qu'il en conçut, joint à sa cruauté naturelle, lui fit hâter le sort qu'il avoit préparé depuis longtemps à son malheureux prisonnier. Pour que rien ne manquât à la hardiesse & à l'atrocité de leur barbarie, ils observerent à son égard toutes les formalités qu'on a coutume d'observer dans une justice reglée.

e. Parmi tous les talents qu'il
en eux, rien ne le surprit
que leur façon de lire &
a chose lui parut incompré-
quoiqu'il en vît clairement
ne sçavoit s'il devoit la
omme un talent naturel, ou
ne acquisition de l'art. Pour
rir, il pria un jour un sol-
re le nom de Dieu sur son
s'en fut dans toute l'armée,
soldats de lui expliquer ce
vouloit dire, ce qu'ils firent
nd étonnement. Il le montra
izarro, celui-ci rougit, & ne
lui répondre, ce qui lui fit
dre, que ce n'étoit point un
rel, mais un effet de l'éduca-
que Pizarro n'en avoit reçu
de quoi il le railla beaucoup.
édé mortifia beaucoup le Gé-
le chagrin qu'il en conçut,
cruauté naturelle, lui fit hâter
u'il avoit préparé depuis long-
son malheureux prisonnier.
e rien ne manquât à la hardiesse
rocité de leur barbarie, ils ob-
t à son égard toutes les forma-
'on a coutume d'observer dans
ice reglée.

Voici quels étoient les principaux chefs de l'accusation. 1°. Atabalipa est idolâtre. 2°. Il a quantité de concubines. 3°. Il dissipe les revenus du royaume, & leve des taxes sur ses sujets depuis l'arrivée des Espagnols. 4°. Il a fait assassiner son frere Huescar. On nomma un Procureur général, pour poursuivre l'accusation, & un Avocat, qu'on prit parmi les Espagnols, pour défendre sa cause. En vain, la partie la plus nombreuse & la mieux intentionnée de l'armée protesta-t-elle contre cette procédure, & interjetta-t-elle appel à la Cour d'Espagne; en vain allégua-t-elle l'incompétence de Pizarro pour condamner un Souverain étranger, de même que l'absurdité des crimes dont on le chargeoit. Ce fut au tribunal de ces Juges, & avec l'Avocat qu'on lui avoit donné pour le défendre, que l'Ynca fut condamné à être brûlé vif. Pour completter cette violation & ce mépris de toutes les loix divines & humaines, le même pere Vincent, qui s'étoit si fort signalé dans la premiere occasion, eut ordre de se rendre auprès de lui, pour l'exhorter & l'instruire dans ses derniers moments. Le principal argument dont

il se servit pour le convertir au Christianisme, fut que s'il embrassoit la foi, au lieu de le brûler vif, on se contenteroit de l'étrangler. Ce Prince se soumit à recevoir le baptême, & fut aussitôt étranglé dans sa prison. Pizarro, pour couronner sa cruauté & son infamie, lui fit faire des obséques magnifiques, & prit le deuil, comme s'il eût été véritablement affligé de sa mort.

On n'eut pas plutôt appris la mort de l'Ynca, que la principale noblesse de Cusco, établit pour Roi le frere d'Huescar; Pizarro nomma le fils d'Atabalipa, pour occuper le trône; & deux Généraux Péruviens usurperent la souveraineté pour eux. Ce fut ainsi que cette malheureuse contrée, fut déchirée tout à la fois par des étrangers, & par une guerre civile. Cependant, dans cette malheureuse situation, les Péruviens remporterent quelques avantages considérables sur les Espagnols, & leur firent plusieurs prisonniers, du nombre desquels étoit le Procureur général, qu'ils firent mourir sans aucune formalité, comme il le méritoit. Ayant appris que les autres prisonniers avoient protesté contre la mort de leur Empereur, ils les renvoyerent généreu-

ſement. Ces avantages remportés par les Péruviens, obligerent les Eſpagnols à entrer en négociation ; car Pizarro faiſoit la paix ou la guerre, ſelon que ſes affaires l'exigeoient. Il profita de cet intervalle pour établir les Eſpagnols dans le pays, & pour jetter les fondemens de la fameuſe ville de Lima. Mais lorſqu'il ſe ſentit aſſez fort, il recommença la guerre avec les Indiens, & après bien des difficultés, ſe rendit maître de Cuſco, qui étoit dans ce temps-là la capitale de l'Empire.

Mais pendant qu'il s'établiſſoit ainſi par-tout, par la violence & par la fraude, toute la fabrique de ſes deſſeins fut ébranlée, à l'occaſion d'une diſpute qui s'éleva entre lui & ſon collegue Almagro. Ces deux Généraux ne s'aimoient ni ne ſe reſpectoient ; car ce n'eſt point la reſſemblance, mais la bonté des mœurs qui engendre l'amitié. Il eſt vrai que le beſoin les obligea pendant quelque temps à garder les apparences, mais connoiſſant tous deux leurs mauvaiſes intentions, ils n'épioient que l'occaſion d'empiéter l'un ſur l'autre. On venoit de recevoir des nouveaux renforts, & des nouvelles conceſſions d'Eſpagne. Pizarro ob-

tint deux cens lieues de pays le long de la côte, au midi de son premier gouvernement. Almagro en obtint deux cens de plus au midi de Pizarro. Jugeant, ou prétendant juger, que la riche & importante ville de Cusco n'étoit point comprise dans la concession de Pizarro, il ne voulut plus le reconnoître pour son supérieur, & prétendit avoir cette ville, comme lui appartenant en propre. Le frere de Pizarro, qui y commandoit en son lieu & place, refusa de la lui remettre. Almagro s'opiniâtra à la vouloir, & ils étoient sur le point de décider cette dispute à la pointe de l'épée, lorsque Pizarro, en ayant eu avis, partit de Lima, où il étoit pour lors, & malgré sa maladie, se rendit à Cusco avec une diligence incroyable. Il dit à son collegue qu'il étoit en état de soutenir son droit par les armes; mais qu'il aimoit mieux employer la raison pour le convaincre; que les liaisons qui subsistoient entr'eux, & leurs besoins communs, l'empêcheroient toujours d'en venir à des partis violents; qui, quoiqu'ils pussent être favorables à l'un ou à l'autre, le seroient encore plus à leur ennemi commun. Il lui prouva que

Cuſco étoit compris dans ſon gouvernement, & l'aſſura, que quoiqu'il fût réſolu à défendre ſon droit de toute ſa force, il étoit également diſpoſé à employer cette force, ſon bien, ſon conſeil, en un mot, tout ce qui dépendoit de lui, pour mettre Almagro en poſſeſſion de ce qui lui appartenoit légitimement; que ſon gouvernement étoit plus au midi que Cuſco, & ne le cédoit point au ſien, tant par ſes richeſſes, que par la facilité d'en faire la conquête.

L'arrivée de Pizarro, la dextérité avec laquelle il ſe conduiſit, & le mélange judieux de fermeté & de flexibilité dont il uſa, firent une telle impreſſion ſur Almagro, qu'il ſe réconcilia de nouveau avec lui; & joignant à ſes troupes autant de celles de Pizarro qu'il jugea néceſſaires, il pénétra avec beaucoup de danger & de difficulté dans le Chili, où il perdit un grand nombre de ſes ſoldats, en traverſant des montagnes d'une hauteur immenſe, & couvertes en tout temps de neige. Cependant, il réuſſit en partie dans ſon entrepriſe, ayant conquis la plus grande & la meilleure partie du pays.

Il y avoit certainement dans les quatre cens lieues de pays que Pizarro

avoit obtenues, assez de terrein pour satisfaire son ambition, quelque grande qu'elle fût ; il pouvoit même sans se nuire, en abandonner une partie, pour s'assurer la possession du reste ; mais sa cupidité l'aveugla au point de lui faire diviser ses forces, & d'envoyer Almagro à une expédition, dans un pays éloigné & sauvage, & cependant il crut avoir fait un trait d'une fine politique. Il ne fut pas long-temps à se convaincre du contraire. L'Ynca n'eut pas plutôt appris que les troupes Espagnoles s'étoient séparées, qu'il demanda permission au frere de Pizarro, pour lors Commandant de Cusco, d'assister à une fête solemnelle, que sa nation célébroit à quelque distance de la ville. Cette fête étoit une espéce d'assemblée des Etats du royaume. L'Ynca ayant obtenu la permission qu'il demandoit, profita de cette occasion pour représenter à ses sujets, de la maniere la plus pathétique, la misere dans laquelle la nation étoit réduite ; l'établissement des Espagnols, les villes qu'ils avoient bâties, la garnison qu'ils tenoient à Cusco, & la garde qu'ils avoient mise auprès de sa personne. Qu'il étoit résolu pour l'a-

mour d'eux de hazarder sa vie, & tout ce qu'il avoit de plus cher; qu'ils ne pouvoient choisir un temps plus favorable pour agir, puisque leurs ennemis s'étoient séparés, pour aller chercher d'autres royaumes, & satisfaire une ambition que rien ne pouvoit assouvir. L'assemblée étant entrée unanimement dans les mêmes sentiments, on fit soulever tout le pays, & les Espagnols qui étoient restés au Pérou, ne purent empêcher que l'Ynca ne vint assiéger Cusco, avec une armée de deux cens mille hommes. La garnison de Ferdinand Pizarro n'étoit composée que de soixante-dix hommes, mais elle se défendit avec tant de bravoure, & ménagea si bien son artillerie & ses sorties, que les Péruviens, qui n'entendoient rien aux siéges, ne purent la forcer.

Almagro ayant eu avis du danger auquel Cusco étoit exposé, & de la révolte générale des Péruviens, abandonna ses nouvelles conquêtes, pour sauver celles qu'il avoit déja faites, & n'eut pas moins à souffrir de la chaleur & de la sécheresse, qu'il avoit souffert du froid. A son approche, les Indiens leverent le siége, & il fut reçu avec une joie universelle de Ferdinand Pi-

zarro & de la garnison, que la longueur du siége avoit épuisée.

Almagro, fatigué d'une marche aussi longue & aussi laborieuse, & fâché d'être obligé dans le déclin de sa vie de courir après de nouvelles conquêtes, tandis que Pizarro restoit tranquille, & jouissoit seul du fruit de leurs communs travaux, résolut de faire revivre ses prétentions sur Cusco. Il y avoit une espéce de droit, depuis qu'il en avoit fait lever le siége, & des forces suffisantes pour le soutenir. Ferdinand & Gonzales, tous deux freres de Pizarro, ayant voulu lui résister, furent mis en prison, & le reste de l'armée se joignit à lui, ou subit le même sort.

Pizarro, qui ignoroit l'arrivée d'Almagro, & la démarche qu'il avoit faite, leva une armée pour aller au secours de Cusco; mais il trouva en y arrivant, qu'il avoit affaire à un ennemi d'une autre espéce que les Indiens. Almagro, après avoir essayé en vain de corrompre sa fidelité, l'attaqua & la mit en déroute. Après cet avantage, ses amis lui représenterent qu'il devoit profiter de sa bonne fortune, & travailler à s'établir de maniere qu'il n'eût plus rien à craindre. Ils lui conseillerent de

faire mourir les prisonniers qu'il avoit faits sur Pizarro, & de marcher en droiture à Lima, pour se saisir de son rival, sur la reconciliation duquel il ne devoit point compter, & qui, tant qu'il seroit le maître de la côte, ne manqueroit jamais de moyens, de lui faire sentir le poids de son inimitié. Almagro eut assez d'humanité pour rejetter la premiere partie de ce conseil, & assez de foiblesse, pour ne point écouter la derniere. Il craignoit, en entrant en armes dans le gouvernement d'un autre, de passer pour rebelle, & pour éviter ce nom, il s'exposoit au châtiment que méritent ceux qui se rendent coupables de ce crime. Il ne faisoit pas attention qu'après avoir trempé dans une guerre civile, il devoit soutenir la démarche qu'il avoit faite, jusqu'à ce qu'il eût obtenu son but; que la conquête seule pouvoit décider de leur droit, & que celui qui est le plus fort, est toujours sûr d'avoir raison, quelque tort qu'il puisse avoir d'ailleurs. Pendant qu'il délibéroit sur la route qu'il devoit tenir, Gonzales Pizarro se sauva avec une centaine de soldats, qui étoient attachés à ses intérêts.

L'intérêt de Pizarro, qui étoit hors d'état de continuer la guerre, & qui pouvoit à tout moment recevoir un renfort, étoit de ne point porter les choses à l'extrémité; & celui d'Almagro, de les terminer promptement. Tout dépend de sçavoir ménager le temps, & c'est ce que peu de personnes sçavent faire. Pizarro eut recours à la négociation; il promit beaucoup, offrit un Port de mer, & convint de soumettre la décision de leurs différens à l'autorité royale; mais il demanda pour préliminaire, que son frere Ferdinand fût élargi. Almagro n'ignoroit point la mauvaise foi de son compétiteur; & cependant il fut assez foible pour abandonner le seul gage qu'il eût de la sûreté de sa promesse. Gonzales ne fut pas plutôt en liberté, qu'il mena un renfort à son frere; & Pizarro, qui ne manquoit point de capacité, se prépara à agir avec vigueur. Le traité fut oublié.

Le pays qui tenoit pour Almagro, étoit séparé de celui de Pizarro, par de hautes montagnes, qu'on ne pouvoit traverser qu'à l'aide de quelques défilés, roides & dangereux. Les amis d'Almagro lui conseillerent de s'en em-

de Pizarro, qui étoit hors
ntinuer la guerre, & qui
out moment recevoir un
it de ne point porter les
xtrémité; & celui d'Alma-
s terminer promptement.
d de sçavoir ménager le
est ce que peu de personnes
e. Pizarro eut recours à la
; il promit beaucoup,
rt de mer, & convint de
décision de leurs différens
royale; mais il demanda
inaire, que son frere Fer-
élargi. Almagro n'ignoroit
uvaise foi de son compéti-
pendant il fut assez foible
onner le seul gage qu'il
reté de sa promesse. Gon-
pas plutôt en liberté, qu'il
enfort à son frere; & Pi-
ne manquoit point de capa-
para à agir avec vigueur.
ut oublié.

qui tenoit pour Almagro,
é de celui de Pizarro, par
ontagnes, qu'on ne pou-
er qu'à l'aide de quelques
des & dangereux. Les amis
lui conseillerent de s'en em-

parer le premier; mais il étoit si infatué de sa fausse sécurité, qu'il refusa d'envoyer des troupes, pour occuper ces postes importants, de maniere que l'ennemi s'en saisit sans la moindre opposition. Il avoit encore une ressource, & elle étoit fort bonne. La ville de Cusco étoit bien fortifiée, défendue par une bonne garnison, & l'ennemi n'avoit pas assez de provisions pour en faire le siége. Mais comme il avoit auparavant ruiné ses affaires, pour avoir trop temporisé, il les détruisit cette fois entiérement, par trop de précipitation & de témérité. Il ne réfléchit point aux avantages de sa situation, & résolut, malgré le sentiment de tous ses Officiers, de hazarder sa fortune dans une bataille; se fiant sur sa supériorité, & méprisant un ennemi dont il croyoit les troupes hors d'état de service; mais il éprouva trop tard, qu'elles étoient composées de vétérans braves, & parfaitement bien disciplinés. Le combat fut des plus vifs & des plus opiniâtres; & Almagro & ses troupes se comporterent d'une maniere qui ne démentit point leurs premiers exploits; mais après un combat opiniâtre, elles furent entiérement défai-

tes. Almagro lui-même fut fait prisonnier, & devint, à l'âge de soixante-treize ans, la victime d'un emportement qu'on pardonneroit à peine à un jeune soldat; mais qui est très blamable dans un vieux Général expérimenté, qui ayant établi sa réputation, ne doit agir que conformement à l'expérience qu'il a acquise, & aux circonstances de l'affaire, dans laquelle il se trouve engagé.

Pizarro étant maître d'un rival qui lui avoit causé de si vives alarmes, résolut de ne lui faire aucune grace. En dépit de l'âge d'Almagro, dont il devoit avoir d'autant plus de pitié, qu'il n'en avoit rien à craindre; de la vie militaire qu'ils avoient menée ensemble; de leurs dangers & de leurs triomphes; des sentimens de reconnoissance qu'il devoit avoir pour cet infortuné vieillard, qui avoit contribué à sa grandeur; enfin de l'humanité dont il avoit usé envers son frere, circonstance dont Almagro le fit souvenir, pour l'engager à le laisser mourir paisiblement dans son lit, Pizarro fut sourd à tout; excepté à sa politique barbare, qui lui faisoit sacrifier toutes les vertus à la sûreté de ses plus bas desseins. Al-

magro fut jugé dans les formes, condamné & étranglé dans sa prison. Il fut ensuite décapité publiquement sur un échaffaut, & son corps resta longtemps sans sépulture. Un esclave négre l'enterra en cachette. Malgré la compassion que causa cette exécution barbare, le peuple ne put s'empêcher de se rappeller la triste destinée d'Atabalipa, & la part qu'Almagro avoit eue à sa mort.

CHAPITRE XVII.

L'armée des Péruviens se débande. Conspiration contre Pizarro. Il est assassiné.

DURANT les troubles de cette guerre civile, l'Ynca prit une résolution extraordinaire. Il congédia ses troupes, & se retira dans les montagnes. Tant que nous serons en armes, dit-il, la crainte unira les Espagnols, mais nous ne serons pas plutôt dispersés, qu'ils se détruiront les uns les autres. Cette résolution, à ne l'envisager que d'un côté, a quelque chose de grand & d'héroïque, mais elle ne paroît plus telle,

lorſqu'on la regarde ſous un autre point de vûe. Lorſqu'un Prince abandonne ſes Etats, le peuple, qui a beſoin d'être gouverné, peut confier les ruines du gouvernement à ſon ennemi. Il eſt extrêmement difficile de raſſembler une armée, lorſqu'elle eſt une fois diſperſée ; & dailleurs, il eſt faux qu'une guerre civile détruiſe toujours ceux qui y ſont engagés. Cette démarche étoit digne d'un Barbare qui ignoroit la politique, & l'événement en fit voir la fauſſeté.

Ce fut un malheur pour les Péruviens d'être diviſés entre eux, lorſque les Eſpagnols entrerent dans leur pays ; mais il fut encore plus grand, lorſque les Eſpagnols étant venus à ſe brouiller, ils ſe mêlerent de leurs querelles. Almagro & Pizarro avoient des armées d'Indiens, ce qui accoutuma ces peuples à leur obéir, & les attacha à leurs intérêts. Cela joint au défaut d'un plan regulier de défenſe de la part de leur Empereur & de ſes Généraux, fut cauſe que Pizarro s'empara ſans peine de cet Empire, eu égard à la grandeur de l'entrepriſe. Cette conquête donna à Pizarro la connoiſſance de pluſieurs autres contrées fort riches, dont il

pouvoit également s'emparer. Il suivit les traces d'Almagro dans le Chili, & soumit une grande partie de cette contrée. Orellana, un de ses Commandans, passa les Andes, & descendit jusqu'à l'embouchure de la riviere des Amazones, voyage immense, mais auquel il dut la connoissance d'un pays riche & délicieux; mais comme il est plat, & qu'il n'y a point de mines, les Espagnols le négligerent alors, comme ils l'ont négligé depuis.

La mort d'Almagro, & l'influence qu'elle eut sur la conduite de Pizarro, prouvent combien il est nécessaire pour un grand homme, d'avoir quelqu'un qui le tienne en bride en s'opposant aux démarches qu'il veut faire; une pareille opposition tient sa prudence en haleine, & l'engage à veiller sur ses passions & à les reprimer. Non content d'un territoire de plus de huit cens lieues de long, & d'une largeur immense, de richesses, que personne autre que les Rois de ce pays n'avoit jamais possédées, d'une jurisdiction presque égale à celle d'un Souverain, & d'une sécurité absolue, par l'extinction de la seule personne qui pouvoit la lui disputer, soit par une jalousie, sou-

vent inséparable de la plus haute fortune, ou par l'effet d'un orgueil, qui ne peut souffrir l'apparence d'un rival, il résolut de perdre entiérement tous ceux qui avoient eu quelque liaison avec Almagro, sans s'informer du temps où il convient d'arrêter la saignée, & sans refléchir que la sévérité que l'on exerce sur un petit nombre de personnes, produit la crainte & l'obéissance, mais que les menaces d'une destruction générale, ne produisent que le désespoir & des résolutions désespérées. Non content d'avoir fait mourir un grand nombre de personnes, il publia un édit, par lequel il défendoit à qui que ce fût, sous peine de la vie, de recevoir chez lui aucun partisan d'Almagro, & de l'assister dans ses besoins. Ce parti étoit encore nombreux, quoiqu'errant & fugitif dans le pays. Ses Chefs voyant que Pizarro étoit implacable, formerent le complot de l'assassiner. Ils avoient quantité de partisans dans la ville, & ils se tinrent cachés, jusqu'à ce que leur complot eût acquis sa maturité. Pizarro fut informé de leur dessein, & ne leur laissa point ignorer qu'il le sçavoit. Alarmés de cette nouvelle, & voyant que leur

able de la plus haute for-
r l'effet d'un orgueil, qui
frir l'apparence d'un rival,
e perdre entiérement tous
voient eu quelque liaison
gro, sans s'informer du
convient d'arrêter la fai-
ns refléchir que la sévérité
xerce sur un petit nombre
es, produit la crainte &
, mais que les menaces d'u-
on générale, ne produisent
espoir & des résolutions dé-
ion content d'avoir fait mou-
nd nombre de personnes, il
édit, par lequel il défendoit
ce fût, sous peine de la vie,
ir chez lui aucun partisan
o, & de l'assister dans ses be-
parti étoit encore nombreux,
rant & fugitif dans le pays.
s voyant que Pizarro étoit
e, formerent le complot de
. Ils avoient quantité de par-
s la ville, & ils se tinrent
jusqu'à ce que leur complot
is sa maturité. Pizarro fut in-
leur dessein, & ne leur laissa
orer qu'il le sçavoit. Alarmés
nouvelle, & voyant que leur

mort étoit inévitable, douze des principaux conjurés, coururent les rues en plein midi, l'épée nue à la main, criant, vive le Roi, & que le traître meure, & ayant traversé la grande place de Lima, ils se rendirent au palais de Pizarro, où leurs complices vinrent les joindre. Le peuple saisi de cet étonnement, qu'inspirent pour l'ordinaire les entreprises hardies & soudaines, ne fit aucune opposition. Les conjurés s'emparerent des avenues, & Pizarro, que son courage n'abandonna que lorsqu'il se vit enveloppé de ses ennemis, mourut percé de coups, après avoir vendu cherement sa vie.

Ainsi mourut Pizarro, par un événement qui mérite d'être transmis à la postérité. Ce grand Conquérant fut massacré en plein midi par quelques fugitifs, dans la ville qu'il avoit lui-même bâtie, dans son Palais, & au milieu de ses gardes. Les Péruviens eurent la satisfaction de voir le second de leurs Conquérants, terminer ses jours par le même glaive, dont on s'étoit servi contre eux.



CHAPITRE XVIII.

Le fils d'Almagro est nommé Gouverneur. Arrivée du nouveau Viceroi, Vaca di Castro. Il fait mourir le jeune Almagro. Il dissipe les factions, & rétablit la paix dans la province. Il est rappellé. Gonzales Pizarro excite une révolte, & usurpe le gouvernement. Pierre de la Gasca nommé Viceroi. Il bat les troupes de Pizarro & le fait mourir.

APRES que Pizarro se fut perdu par les fausses & cruelles démarches qu'il avoit faites pour se mettre en sûreté, les partisans d'Almagro, enorgueillis de leurs succès, s'étant renforcés, s'emparerent de la ville, & proclamerent pour Gouverneur le fils naturel du vieux Almagro. Ce jeune homme n'avoit pas encore vingt ans, mais son courage & sa capacité méritoient qu'on lui confiât cet emploi, dans une circonstance aussi critique. Mais quoique les partisans de son pere eussent réussi au-delà de leurs espérances, par un effet de la consternation que leur démarche

PITRE XVIII.

magro est nommé Gouver-
ivée du nouveau Viceroi,
astro. Il fait mourir le jeune
Il dissipe les factions, &
paix dans la province. Il
é. Gonzales Pizarro excite
e, & usurpe le gouverne-
rre de la Gasca nommé Vice-
les troupes de Pizarro &
urir.

que Pizarro se fut perdu par
& cruelles démarches qu'il
pour se mettre en sûreté,
s d'Almagro, enorgueillis
uccès, s'étant renforcés,
t de la ville, & proclame-
Gouverneur le fils naturel
Almagro. Ce jeune homme
encore vingt ans, mais son
sa capacité méritoient qu'on
cet emploi, dans une cir-
aussi critique. Mais quoique
s de son pere eussent réussi
le leurs espérances, par un
la consternation que leur
démarche

démarche avoit causée, & de la haine que Pizarro s'étoit généralement attirée par sa cruauté; cependant, la plus grande partie des Espagnols ne voulut point acquiescer à cette nomination irréguliere. Les mieux intentionnés déclarerent, que sans vouloir se mêler des querelles des deux partis, ils étoient résolus d'attendre les ordres de l'Empereur, qu'ils ne pouvoient tarder, & qu'ils agiroient en conséquence.

Les choses étoient dans cet état, lorsque le nouveau Gouverneur Vaca di Castro arriva. Cet homme étoit de très bonne famille, & avoit embrassé la profession d'Avocat; mais s'étant plus attaché aux regles rigides du droit & de la justice, que n'ont coutume de le faire les gens de pratique, il n'acquit point toute la réputation que sa capacité étoit en état de lui procurer. Ce qui l'avoit éloigné du barreau, fut cela même qui le fit connoître & estimer de l'Empereur Charles V, lequel avoit trop de discernement, pour n'être pas frappé d'un caractere aussi singulier que celui d'un homme qui étoit Avocat, sans en exercer la profession, & qui fréquentoit la Cour, sans faire le métier de courtisan. C'est pourquoi

sans aucune sollicitation de sa part; sans aucune recommandation d'un Ministre, ou d'un favori, cet homme uni & sans ostentation, se vit placé par sa seule vertu dans le poste le plus important auquel un homme pût aspirer. Etant arrivé dans les Indes, il ne démentit point son premier caractere. Il se conduisit comme un homme qui ne cherche ni à s'attirer des amis, ni à avancer sa fortune, mais à s'acquitter de son devoir, n'ayant égard dans la distribution de ses faveurs, qu'au seul mérite de ceux auxquels il les accordoit. Il ne mettoit aucune différence entre l'Indien & l'Espagnol, lorsqu'il étoit question de rendre justice. Il ne flattoit, ni ne menaçoit personne, & vivant avec toute la modestie d'un simple particulier, il sçavoit soutenir dans les occasions la dignité d'un Gouverneur.

A peine eut-il débarqué, que le jeune Almagro lui envoya une députation, pour justifier sa conduite, & lui proposer un accommodement; mais Castro lui fit dire, qu'il venoit revêtu de l'autorité de l'Empereur, pour lui rendre justice, de même qu'à tout le monde; qu'il ne s'en plaindroit point,

sollicitation de sa part;
ecommandation d'un Mi-
n favori, cet homme uni
tation, se vit placé par
u dans le poste le plus
quel un homme pût as-
arrivé dans les Indes, il
point son premier carac-
nduisit comme un homme
ne ni à s'attirer des amis,
sa fortune, mais à s'ac-
n devoir, n'ayant égard
ribution de ses faveurs,
érite de ceux auxquels il
. Il ne mettoit aucune dif-
e l'Indien & l'Espagnol,
it question de rendre jus-
flattoit, ni ne menaçoit
vivant avec toute la mo-
simple particulier, il sça-
r dans les occasions la di-
Gouverneur.

eut-il débarqué, que le
gro lui envoya une dépu-
ur justifier sa conduite, &
un accommodement; mais
fit dire, qu'il venoit revêtu
é de l'Empereur, pour lui
ce, de même qu'à tout le
'il ne s'en plaindroit point,

s'il étoit bon sujet, & que s'il ne l'étoit point, il devoit s'attendre à être châtié, & qu'il ne connoissoit point d'autres termes d'accommodement. Ce langage parut nouveau aux Gouverneurs du nouveau Monde, qui avoient presque oublié qu'ils eussent un supérieur. Là-dessus Almagro résolut de tenter le sort des armes, plutôt que de se soumettre, sans s'assurer au moins le gouvernement que son pere lui avoit laissé. Castro, de son côté, jugeant qu'il ne convenoit point à un Souverain de capituler avec ses sujets, se mit à la tête de ses troupes, lesquelles étoient composées de ceux qui avoient refusé d'obéir à Almagro, & lui livra bataille. Elle fut des plus sanglantes, mais la victoire se déclara pour lui.

Plusieurs Officiers d'Almagro, dans l'espoir d'obtenir leur pardon, l'abandonnerent dans le fort du combat, & passerent de son côté; mais Castro, qui ne croyoit point que leur trahison envers leur Chef, dût être regardée comme un service envers la Couronne, les fit tous exécuter à différentes reprises. Parmi ceux qui souffrirent la mort, aucun ne fut aussi regretté qu'Alma-

gro. Il montra dans ce combat autant de courage, qu'il avoit montré d'humanité & d'honneur dans les autres occasions. Il fut pris & décapité.

La sévérité de ce procédé fit trembler tout le monde, sans rendre le Gouverneur plus odieux. On sçavoit que la passion, ni l'intérêt n'y avoient aucune part. Ils regarderent ces exécutions comme des jugemens du ciel, qui nous afflige lorsqu'il lui plaît, sans qu'on ait lieu de se plaindre ni de murmurer. Il n'accorda aucune grace aux partisans de Pizarro, lesquels faisoient beaucoup valoir le service qu'ils venoient de lui rendre, & murmuroient qu'il ne le récompensât pas mieux. Il leur dit, qu'il sçavoit fort bien distinguer ce qu'on faisoit par un esprit de parti, de ce qu'on faisoit par un principe de fidelité pour son Souverain; qu'ils devoient s'estimer heureux, qu'il oubliât ce qu'ils avoient fait, en considération de ce qu'ils venoient de faire. En un mot, il se conduisit avec tant de fermeté, qu'il soumit entiérement les Espagnols, & les obligea à traiter les Indiens, comme des sujets & comme des créatures raisonnables. Il contraignit le Clergé à remplir les

ontra dans ce combat autant
e, qu'il avoit montré d'hu-
d'honneur dans les autres oc-
l fut pris & décapité.
érité de ce procédé fit trem-
le monde, sans rendre le
eur plus odieux. On sçavoit
ssion, ni l'intérêt n'y avoient
art. Ils regarderent ces exé-
omme des jugemens du ciel,
afflige lorsqu'il lui plaît, sans
t lieu de se plaindre ni de
r. Il n'accorda aucune grace
isans de Pizarro, lesquels fai-
eaucoup valoir le service qu'ils
t de lui rendre, & murmuroient
le récompensât pas mieux. Il
, qu'il sçavoit fort bien distin-
qu'on faisoit par un esprit de
le ce qu'on faisoit par un prin-
fidelité pour son Souverain;
devoient s'estimer heureux,
ubliât ce qu'ils avoient fait, en
ration de ce qu'ils venoient de
n un mot, il se conduisit avec
fermeté, qu'il soumit entiére-
les Espagnols, & les obligea à
les Indiens, comme des sujets
nme des créatures raisonnables.
traignit le Clergé à remplir les

devoirs de sa charge, & à travailler plutôt à convertir les Indiens, qu'à amasser des richesses. Il regla tout ce qui concernoit l'administration de la justice, de la maniere la plus exacte. Il bâtit plusieurs villes, y fonda des écoles & des colléges, & mit les revenus royaux sur un si bon pied, que la conquête de Pérou, qui auparavant n'avoit servi qu'à satisfaire l'avarice & la cupidité d'un petit nombre de particuliers, devint un avantage pour le public. Mais pendant qu'il restoit dans sa premiere pauvreté, nonobstant les confiscations qu'il faisoit tous les jours, & qu'il faisoit des remises considérables au trésor royal, les Ministres ne recevoient aucun présent. Cela les détermina à nommer un nombre de Juges, dont l'autorité pût contre-balancer celle de Castro. Ils vinrent à bout de leur dessein. Il s'éleva quantité de disputes, la Colonie commença à chanceler, on porta de tous côtés des plaintes à la Cour, on interjetta des appels, & les présents y plurent de tous côtés. Mais ce qui satisfaisoit les Courtisans pour le moment, eut bien-tôt tari les sources de ces générosités. Dans la confusion qu'occasionnerent ce conflict

de jurisdictions, & les différents systêmes de ceux qui n'avoient que leurs intérêts en vûe ; il ne fut pas difficile à Gonzales, frere du fameux Pizarro, de profiter du mécontentement général, & de se mettre à la tête d'un parti.

Il ne s'agissoit plus d'une dispute entre les Gouverneurs, sur l'étendue de leur jurisdiction. Gonzales Pizarro ne rendoit à l'Empereur qu'une obéissance de pure formalité. Il se fortifia de jour en jour, & cela au point, de faire décapiter un Viceroi qu'on avoit envoyé pour le brider. Il y avoit dans ce temps-là une Flotte dans la mer du Sud, & ayant eu l'adresse de gagner l'Amiral qui la commandoit, il fut en état de tenir en crainte la côte du Mexique, & d'empêcher les secours qu'on pouvoit envoyer contre lui. Il ne désespera même pas d'engager les Espagnols, qui y étoient d'entrer dans sa révolte. La Cour justement alarmée de ses progrès, ayant éprouvé le danger qu'il y avoit, d'envoyer à l'Amérique des gens qui n'avoient d'autre recommandation que leurs importunités & leurs cabales, & sçachant qu'elle s'étoit bien trouvée de celles qui n'avoient pour elles que leur mérite, jetta

les yeux ſur un Licentié en théologie, appellé Pierre de la Gaſca, lequel ne différoit de Caſtro, qu'en ce qu'il étoit d'un caractere plus doux & plus inſinuant, mais qui poſſédoit comme lui, le même amour pour la juſtice, la même grandeur d'ame, & le même déſintéreſſement. Cette douceur de caractere convenoit aux circonſtances préſentes, de même que la ſévérité de Caſtro, à celles où il s'étoit trouvé; car comme la révolte étoit devenue générale, il ne pouvoit compter que ſur les amis qu'il ſe feroit. Quoique revêtu de la plus ample autorité, il n'avoit ni troupes, ni argent pour la faire valoir; de ſorte que le ſuccès de l'expédition, dépendoit entiérement de ſa capacité.

Etant arrivé à Mexique, il déclara qu'il venoit avec des ſentimens de paix; que ſon deſſein n'étoit point d'uſer de ſévérité, mais de guérir par des moyens doux, les mauvais effets de celles dont ont avoit uſé par le paſſé. Il écrivit même à Pizarro une lettre très obligeante, lui conſeillant de ſe ſoumettre, & lui offrant le pardon pour lui & pour ſes aſſociés. Il prit cependant des meſures plus vi-

goureuses, & partie par son adresse, partie par la réputation de probité qu'il s'étoit acquise, il leva de grandes sommes d'argent, & quelques centaines d'hommes. Pizarro, enflé de ses succès, reçut l'Ambassadeur avec beaucoup de hauteur, & lui envoya sa réponse, qui étoit aussi celle de ses associés, par l'Amiral. Elle contenoit en substance, qu'il ne se démettroit point de son gouvernement, & qu'ils ne reconnoîtroient jamais d'autre Gouverneur que lui. L'Amiral avoit ordre d'employer la voie des présents, & au cas qu'elle ne réussît point, de mettre le feu à la ville de Panama, & de lui amener le nouveau Viceroi prisonnier. Pendant ces conférences, l'affaire prit une toute autre tournure, & l'Amiral, au lieu de conduire Gasca prisonnier au Pérou, l'y transporta avec toutes ses forces, rentra dans l'obéissance qu'il lui devoit, & persuada à tous ses adhérans, de demeurer fideles à leur Souverain. Le Viceroi ne démentit point la conduite qu'il avoit tenue au Mexique, il fit publier partout la paix & le pardon, & s'étant mis à la tête d'une puissante armée, il s'empara des villes de Lima & de

t partie par son adresse;
a réputation de probité
acquise, il leva de gran-
l'argent, & quelques cen-
mes. Pizarro, enflé de ses
l'Ambassadeur avec beau-
teur, & lui envoya sa
étoit aussi celle de ses
l'Amiral. Elle contenoit
, qu'il ne se démettroit
gouvernement, & qu'ils
oient jamais d'autre Gou-
lui. L'Amiral avoit ordre
la voie des présents, &
e ne réussit point, de met-
la ville de Panama, & de
e nouveau Viceroi prison-
t ces conférences, l'affaire
e autre tournure, & l'A-
eu de conduire Gasca pri-
érou, l'y transporta avec
rces, rentra dans l'obéis-
lui devoit, & persuada à
érans, de demeurer fideles
erain. Le Viceroi ne dé-
t la conduite qu'il avoit
exique, il fit publier par-
x & le pardon, & s'étant
te d'une puissante armée,
des villes de Lima & de

Cusco, & les détacha du parti de Pizarro, lequel se voyant obligé d'évacuer les places fortes dont il étoit en possession, hazarda une bataille, dans laquelle il fut fait prisonnier. Il fut aussi-tôt condamné & exécuté, avec tous ceux qui avoient eu le plus de part à sa rebellion.

Telle fut la destinée de tous ceux qui avoient contribué à la conquête du Pérou. Almagro fut décapité, & son fils eut le même sort; Pizarro fut massacré dans son propre Palais; son frere Ferdinand, retenu prisonnier pendant vingt-trois ans; & son autre frere Gonzales, ainsi qu'on l'a vû, fut puni comme traître. Le nouveau Gouverneur, après avoir appaisé sa province, par la voie de la rigueur, se servit de celle de la douceur, pour remédier à ses désordres, & pour achever ce que Castro avoit été obligé de laisser imparfait. Il établit le gouvernement civil, & militaire, & les mines sur un pied, que cette province est devenue dans la suite l'objet de la cupidité des Vicerois qui lui ont succédé. Il versa plus de deux millions dans le trésor royal, acquitta toutes ses dettes, & s'en retourna en Espa-

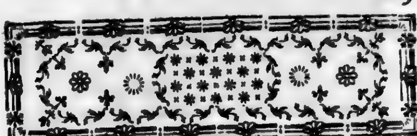
gne aussi pauvre que lorsqu'il en sortit.

La conquête des deux grands Empires du Pérou & du Mexique, est presque la seule chose qui intéresse dans l'Histoire de l'Amérique. Quelques escarmouches avec un peuple sauvage, quelques voyages & quelques découvertes qui se ressemblent en tout, & qui ne différent que par les noms & les situations des lieux, ne valent pas la peine de remplir plusieurs volumes, & sont des objets aussi peu curieux qu'instructifs. Cependant, lorsque je traiterai des établissemens des Européens, je n'oublierai rien dans l'Histoire que j'en donnerai, de tout ce qui peut instruire & amuser le lecteur.

Fin de la premiere Partie.

vre que lorsqu'il en sortit:
ête des deux grands Em-
érou & du Mexique, est
ule chose qui intéresse dans
e l'Amérique. Quelques
s avec un peuple sauvage,
yages & quelques décou-
e ressemblent en tout, &
rent que par les noms &
s des lieux, ne valent pas
remplir plusieurs volumes;
objets aussi peu curieux
s. Cependant, lorsque je
établissemens des Euro-
'oublierai rien dans l'His-
n donnerai, de tout ce qui
re & amuser le lecteur.

e la premiere Partie.



HISTOIRE DES COLONIES EUROPÉENNES DANS L'AMÉRIQUE.

SECONDE PARTIE.

DES MŒURS DES AMÉRIQUAINS.

CHAPITRE I.

Portrait des Américains. Leur habillement & leur façon de vivre. Leur langue, leur hospitalité, leur caractere. Leur religion & leur superstition. Leur médecine.

Les Aborigénes de l'Amérique; dans toute l'étendue des deux vastes Continents qu'ils habitent, & parmi le nombre infini de nations & de tribus dans lesquelles ils sont divisés;

different très peu les uns des autres par les mœurs & leurs coutumes, & forment tous un portrait extrêmement frappant de l'antiquité la plus reculée. Quiconque considére les Américains de notre temps, non-seulement étudie les mœurs d'une nation qui subsiste aujourd'hui, mais encore en quelque sorte les antiquités de toutes les nations; ce qui peut répandre beaucoup de lumiere sur plusieurs passages des anciens Auteurs, tant sacrés que profanes. Le sçavant Lafitau à écrit là-dessus avec beaucoup de succès, & son ouvrage mérite d'être plus lû en Angleterre, qu'il ne l'est communément.

Les Américains ont la taille fort haute & plus dégagée que ne l'ont la plûpart des autres nations: ils sont extrêmement forts, mais plus propres à supporter la fatigue, que des travaux serviles, qui les épuisent en peu de temps. Leur force est celle d'un animal de proie, plutôt que d'une bête de charge. Ils ont le corps & la tête platte, ce qui est l'effet de l'art; ils ont les traits réguliers & l'air féroce; les cheveux longs, noirs, droits, & aussi forts que du crin; mais point de barbe. Ils ont la peau d'un rouge foncé,

peu les uns des autres par
t leurs coutumes, & for-
n portrait extrêmement
'antiquité la plus reculée.
considére les Américains
ps, non-seulement étudie
une nation qui subsiste au-
ais encore en quelque sorte
s de toutes les nations; ce
ndre beaucoup de lumiere
passages des anciens Au-
sacrés que profanes. Le
tau à écrit là-dessus avec
e succès, & son ouvrage
e plus lû en Angleterre,
communément.
éricains ont la taille fort
s dégagée que ne l'ont la
utres nations: ils sont ex-
orts, mais plus propres à
fatigue, que des travaux
i les épuisent en peu de
r force est celle d'un ani-
e, plutôt que d'une bête
ls ont le corps & la tête
ui est l'effet de l'art; ils
s réguliers & l'air féroce;
longs, noirs, droits, &
ue du crin; mais point de
t la peau d'un rouge foncé,

ce qui est une couleur qu'ils aiment beaucoup, & qu'ils ont soin d'entretenir, en s'oignant avec de la graisse d'ours.

La premiere fois que les Européens aborderent dans l'Amérique, ils trouverent le peuple entiérement nud, à la réserve des parties que les nations les plus incultes ont coutume de cacher. Depuis ils se servent pour les couvrir, d'une étoffe grossiere qu'ils achetent de nous. Leur vie est entiérement uniforme, laborieuse, pauvre, & languissante; & toute leur éducation, dès leur plus tendre enfance, ne tend qu'à habituer leur corps à ce genre de vie, & leur esprit à infliger, & à supporter les plus grands maux. Ils n'ont d'autre occupation que la chasse & la guerre. Ils laissent l'agriculture aux femmes. Après que la saison de la chasse est passée, ce qui est un exercice qu'ils supportent avec beaucoup de patience, & dans lequel ils sont fort adroits, & qu'ils ont consommé leurs provisions, ils passent le reste de leur temps dans une parfaite indolence. Ils dorment la moitié du jour dans leurs cabanes, ils s'amusent & folâtrent avec leurs amis, & n'observent ni modération ni bienséance dans leur boire & dans leur

manger. Ils ne connoissoient point autrefois les liqueurs spiritueuses; mais aujourd'hui, il n'y a rien qu'ils ne fassent pour en avoir. C'est-là l'unique but qu'ils se proposent dans tous les Traités qu'ils font avec nous; & c'est ce qui leur cause des maux indicibles; car dès qu'ils ont une fois commencé à boire, ils ne gardent plus aucune mesure, mais continuent de s'enyvrer aussi long-temps qu'ils ont de quoi avoir des liqueurs. Dans cet état, ils s'endorment en plein air, ce qui leur cause quantité de maladies qui les consument. Ils se noyent dans les rivieres & dans les marais; ils tombent dans le feu; ils se querellent, & se tuent souvent les uns les autres; en un mot, l'yvresse, qui chez nous est plutôt un vice moral, qu'un vice destructif, est pour ce peuple barbare, qui n'a point le talent de réprimer ses passions, une calamité publique. Ceux d'entr'eux qui sçavent s'en garantir, & le nombre en est petit, jouissent du fruit de leur tempérance, & parviennent à un âge très avancé. Les désordres qu'un luxe compliqué a introduit & entretient en Europe, sont inconnus parmi eux.

ne connoissoient point au-
liqueurs spiritueuses; mais
, il n'y a rien qu'ils ne
en avoir. C'est-là l'unique
se proposent dans tous les
ls font avec nous; & c'est
cause des maux indicibles;
ls ont une fois commencé
s ne gardent plus aucune
is continuent de s'enyvrer
temps qu'ils ont de quoi
liqueurs. Dans cet état, ils
t en plein air, ce qui leur
ntité de maladies qui les
Ils se noyent dans les ri-
lans les marais; ils tombent
u; ils se querellent, & se
ent les uns les autres; en un
esse, qui chez nous est plu-
e moral, qu'un vice destruc-
our ce peuple barbare, qui
le talent de réprimer ses
une calamité publique. Ceux
qui sçavent s'en garantir,
bre en est petit, jouissent du
eur tempérance, & parvien-
âge très avancé. Les désor-
n luxe compliqué a intro-
tretient en Europe, sont in-
armi eux.

Le caractere des Indiens est frappant. Ils sont graves jusqu'à paroître mélancoliques dans leurs occupations sérieuses, fort reservés avec ceux qu'ils fréquentent, très respectueux pour les vieillards, d'un tempérament froid & circonspect, qui fait qu'ils ne se hâtent jamais de parler, avant que d'avoir mûrement refléchi sur ce qu'ils ont à dire, & qu'ils ne soient assurés que celui qui leur parle n'a plus rien à leur proposer. De-là vient qu'ils ne peuvent souffrir la coutume qu'ont les Européens de parler tous à la fois, & de s'interrompre. Rien n'est plus édifiant que la maniere dont ils se comportent dans leurs Conseils & dans leurs Assemblées. Chacun y parle à son tour, selon son âge, sa sagesse, ou les services qu'il a rendus à sa patrie. Pas un mot, pas le moindre chuchotement, pas le moindre bruit, pendant qu'il parle. Nul reproche indécent, nul applaudissement déplacé. Les jeunes gens sont attentifs aux instructions que leur donnent les vieillards. Ils leur enseignent l'histoire de leur nation, ils enflamment leur courage par des chansons, faites à la louange de ceux de leurs ancêtres qui se sont signalés par

quelque exploit militaire; ils leur apprennent en quoi consistent les intérêts de leur pays, & les moyens de les soutenir.

Il n'y a point de peuple chez qui les loix de l'hospitalité soient plus respectées, ni observées avec plus de générosité & de bienveillance. Leurs maisons, leurs provisions, même leurs femmes, quelque jeunes qu'elles soient, sont au service de leurs hôtes. Ils n'ont pas moins d'humanité & de bienveillance pour leurs compatriotes. Quelqu'un a-t-il fait une mauvaise chasse? a-t-il eu une mauvaise récolte? a t-il perdu sa maison par un incendie? Tout l'effet que ce malheur produit est, qu'il le met à même d'éprouver la bienveillance & la générosité de ses compatriotes, qui lui font part de tout ce qu'ils ont, & qui pour cet effet ont tout en commun. Mais les Amériquains ont une haine implacable pour les ennemis de leur patrie, & pour ceux qui leur ont fait quelque injure personnelle. Ils déguisent leurs sentiments, ils feignent de se réconcilier, jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion de se venger par trahison ou par surprise. Ni la longueur du temps, ni l'éloignement

des lieux, ne peuvent appaiser leur ressentiment, ni mettre leurs ennemis à couvert. Un Amériquain gravit les plus hautes montagnes, pénétre dans les forêts les plus impraticables, traverse les plus affreux déserts pendant plusieurs centaines de miles, supportant l'intempérie des saisons, la fatigue de l'expédition, les extrémités de la faim & de la soif, avec une patience, & une gaieté inconcevables, dans l'espoir de surprendre son ennemi, sur lequel il exerce les cruautés les plus horribles, jusqu'à se repaître de sa chair. Voilà jusqu'où les Indiens poussent leur amitié ou leur haine; & tel est en général le caractere des ames fortes & courageuses, mais qui n'ont reçu aucune éducation.

Malgré cette férocité, il n'y a point de peuple qui soit plus maître de sa colere, ni qui sçache mieux la dissimuler. On accoutume les Indiens dès leur enfance à supporter la raillerie, les brocards, les coups, & les injures avec patience, ou du moins sans émotion. C'est-là un des principaux objets de leur éducation. Rien ne leur paroît plus indigne d'un homme de bon sens & de courage, que de se fâcher & de se met-

tre en colere. Ils font si convaincus de cette vérité, qu'il est rare qu'ils se querellent, à moins qu'ils ne soient pris de vin ou de liqueur, quand même on leur diroit les choses les plus choquantes. Mais la nature humaine est telle, que comme il n'y a point de vertu qu'on ne puisse enter sur les passions les plus vicieuses, de même il n'y a point de bonne qualité qui ne puisse dégénérer en vice. C'est-là la raison pour laquelle les passions des Amériquains, lors quelles sont une fois mises en mouvement, sont au-dessus de ce qu'on peut imaginer de plus furieux & de plus à craindre ; les crimes les plus noirs & les plus atroces ne leur coûtent plus rien.

Les peuples qui ne subsistent que de la chasse, qui vivent sous des huttes, & qui changent souvent de demeure, sont rarement religieux. Les Amériquains n'ont presque point de temples. On prétend, à la vérité, qu'il y en avoit, & même de magnifiques chez les Mexicains & chez les Péruviens; mais c'étoient des peuples civilisés, eu égard à ceux dont je parle ; il n'y a point de comparaison à faire entre eux & les Indiens de nos jours. Quelques-

colere. Ils ſont ſi convaincus
e vérité, qu'il eſt rare qu'ils ſe
ent, à moins qu'ils ne ſoient
vin ou de liqueur, quand même
diroit les choſes les plus cho-
s. Mais la nature humaine eſt
que comme il n'y a point de
qu'on ne puiſſe enter ſur les
s les plus vicieuſes, de même il
point de bonne qualité qui ne
dégénérer en vice. C'eſt-là la
pour laquelle les paſſions des
quains, lors quelles ſont une fois
en mouvement, ſont au-deſſus
qu'on peut imaginer de plus
x & de plus à craindre ; les cri-
es plus noirs & les plus atroces
r coûtent plus rien.

s peuples qui ne ſubſiſtent que de
aſſe, qui vivent ſous des huttes,
i changent ſouvent de demeure,
rarement religieux. Les Améri-
s n'ont preſque point de temples.
prétend, à la vérité, qu'il y en
, & même de magnifiques chez
Mexicains & chez les Péruviens;
c'étoient des peuples civiliſés, eu
d à ceux dont je parle ; il n'y a
t de comparaiſon à faire entre eux
es Indiens de nos jours. Quelques-

uns paroiſſent n'avoir aucune idée de la Divinité. D'autres penſent un peu mieux ; ils admettent un Etre ſuprême, éternel & incorruptible, qui gouverne tout l'Univers. Ils s'en tiennent à cette connoiſſance, qu'ils ont reçue de leurs ancêtres, mais ils ne lui rendent aucun culte. Il y a cependant quelques peuples dans l'Amérique, qui rendent une eſpéce d'hommage au Soleil & à la Lune, & qui admettent des Etres inviſibles, qui ſe mêlent continuellement de leurs affaires; ils parlent beaucoup des Démons, des Nymphes, des Fées, & autres choſes équivalentes. Ils ont auſſi des cérémonies, qui marquent quelque eſpéce de culte plus régulier; car ils offrent les prémices de leurs fruits; ils obſervent certaines cérémonies dans le temps de la pleine Lune, & ont dans leurs fêtes quantité de choſes qui montrent qu'ils ont eu autrefois une religion, mais qu'ils ne connoiſſent que par tradition, & dont ils ſe mettent peu en peine de ſavoir la raiſon. Quoique ſans religion, ils ne laiſſent pas que d'être extrêmement ſuperſtitieux; comme c'eſt l'ordinaire de ceux dont la ſubſiſtance dépend entiérement du hazard. Grands

observateurs des présages & des songes; avides de lire dans l'avenir, ils ont une infinité de devins, d'augures & de magiciens, qu'ils ont soin de consulter sur leurs affaires, sur leur santé, leurs guerres, leur chasse. Leur médecine consiste dans une espéce de magie, dont leurs Prêtres seuls sont dépositaires. Les malades sont naturellement enclins à la superstition, & les secours qu'ils peuvent attendre des hommes, sont si foibles, qu'ils n'est pas étonnant que dans tous les pays & dans tous les temps, les peuples, dans cette fâcheuse circonstance, ayent mis leur confiance dans la Providence & se soient flattés d'un secours surnaturel.

Leurs Médecins ne connoissent qu'un seul reméde, pour telle espéce de maladie que ce puisse être. Ils enferment le malade dans une petite cabane, au milieu de laquelle est une pierre rougie au feu, sur laquelle ils versent continuellement de l'eau, jusqu'à ce que le malade soit tout en sueur, après quoi ils le plongent dans la riviere la plus prochaine; ce qu'ils repétent aussi souvent qu'ils le jugent néceffaire, & par cette méthode ils opérent quelquefois des cures extraordinaires. Mais il

des préfages & des fonges;
e dans l'avenir, ils ont
de devins , d'augures &
, qu'ils ont foin de con-
rs affaires, fur leur fanté,
, leur chaffe. Leur mé-
te dans une efpéce de ma-
rs Prêtres feuls font dépo-
malades font naturellement
fuperftition, & les fecours
nt attendre des hommes,
s, qu'ils n'eft pas étonnant
us les pays & dans tous
les peuples, dans cette fâ-
onftance, ayent mis leur
dans la Providence & fe
s d'un fecours furnaturel.
édecins ne connoiffent qu'un
, pour telle efpéce de ma-
puiffe être. Ils enferment
ans une petite cabane, au
aquelle eft une pierre rou-
fur laquelle ils verfent con-
t de l'eau, jufqu'à ce que le
t tout en fueur, après quoi
gent dans la riviere la plus
ce qu'ils repétent auffi fou-
le jugent néceffaire, & par
hode ils opérent quelque-
ures extraordinaires. Mais il

arrive fouvent auffi, que le malade meurt dans l'opération, fur-tout dans les maladies que les Européens ont apportées dans le pays, entr'autres dans la petite vérole, qui fait chez eux des ravages affreux, ce que j'attribue en partie à cette méthode. Ils connoiffent auffi quelques fpécifiques d'une efficacité furprenante, mais dont ils attribuent la vertu aux cérémonies magiques avec lefquelles ils les adminiftrent.

CHAPITRE II.

Gouvernement des Amériquains. Leurs affemblées. Leurs Orateurs. Leurs fêtes. Maniere dont ils rendent la juftice.

L'AMOUR de la liberté, eft la paffion dominante des Amériquains. Ils lui facrifient toutes chofes. C'eft pour elle qu'ils fupportent patiemment les befoins & les miferes de la vie, & leur éducation ne tend qu'à fortifier cet amour dans eux. On leur laiffe une liberté entiére, on ignore ce que c'eft que de les battre, & encore moins de les gronder. Ils prétendent que la rai-

son seule suffit pour diriger la conduite de leurs enfans, lorsqu'ils ont atteint l'âge de la connoître, & qu'avant ce temps-là, ils ne sçauroient commettre de grandes fautes. Mais que les châtimens peuvent abbatre cet esprit libre & martial, qui fait la gloire de leur nation, en les obligeant à n'agir que par des motifs bas & serviles. Après même qu'ils ont atteint l'âge de raison, ils ne connoissent ni commandement, ni dépendance, ni subordination; on évite même d'employer des raisons trop fortes pour les porter à agir, parceque cela marque une espéce de supériorité & de violence que l'on veut faire à leur volonté.

Par le même principe, ils ne connoissent d'autre châtiment que la mort. Ils ignorent ce que c'est que les amendes pécuniaires, parcequ'ils ne peuvent les exiger d'un homme libre, & la mort qu'ils infligent quelquefois, est plutôt une conséquence d'une espéce de guerre contre un ennemi commun, qu'un acte de puissance judiciaire exercé sur un sujet, ou sur un citoyen. Ce penchant pour la liberté est général, & quoique quelques tribus de l'Amérique ayent un Chef, auquel nous don-

pour diriger la conduite
ns, lorſqu'ils ont atteint
onnoître, & qu'avant ce
ne ſçauroient commettre
utes. Mais que les châti-
abbatre cet eſprit libre
ui fait la gloire de leur
es obligeant à n'agir que
ſs bas & ſerviles. Après
ont atteint l'âge de rai-
onnoiſſent ni commande-
pendance, ni ſubordina-
te même d'employer des
fortes pour les porter à
ue cela marque une eſpéce
é & de violence que l'on
leur volonté.
ne principe, ils ne connoiſ-
châtiment que la mort. Ils
que c'eſt que les amendes
parcequ'ils ne peuvent les
homme libre, & la mort
ent quelquefois, eſt plutôt
ence d'une eſpéce de guer-
n ennemi commun, qu'un
ſance judiciaire exercé ſur
u ſur un citoyen. Ce pen-
la liberté eſt général, &
elques tribus de l'Améri-
un Chef, auquel nous don-

nons le nom de Roi, ſon pouvoir eſt plutôt perſuaſif que coërcif, & on le reſpecte plutôt comme un pere, qu'on ne le craint comme un Monarque. Il n'a ni gardes, ni priſons, ni Officiers de juſtice. Les autres formes, que l'on peut conſidérer comme une eſpéce d'ariſtocratie, n'ont pas plus d'autorité. Cette derniere eſpéce de gouvernement eſt la plus ordinaire dans l'Amérique ſeptentrionale. Chez quelques tribus, il y a une eſpéce de nobleſſe, qui met ceux qui la poſſédent, lorſqu'ils ont atteint l'âge de raiſon, en droit d'opiner dans les conſeils de leurs nations; tous les autres en ſont exclus. Mais parmi les cinq Nations, ou chez les Iroquois, qui eſt la République la plus célébre de l'Amérique ſeptentrionale, & chez quelques autres nations, ils n'exigent d'autres qualités dans leurs Chefs, que l'âge, l'expérience, & la capacité. Il y a néanmoins dans chaque tribu quelques familles particulieres, pour leſquelles ils ont beaucoup de reſpect, & qu'elles conſidérent en quelque ſorte comme leurs Chefs, à moins qu'elles ne ſe ſoient rendues indignes de ce rang; de même qu'il y a dans chaque tribu quelques per-

sonnes, qui ont une prééminence sur les autres, à cause de leur nombre, ou de leur bravoure; mais comme elles ne l'exigent point avec orgueil & avec insolence, & qu'elles ne la maintiennent point par la tyrannie, aussi ne la leur dispute-t-on jamais, lorsqu'elle leur est légitimement dûe.

Leur Grand Conseil est composé de ces Chefs de tribus & de familles, & de ceux que leur capacité a élevés au même degré de considération. Il se tient dans une maison, qu'ils ont dans chaque ville pour cet effet, où ils reçoivent les Ambassadeurs, leur donnent réponse, chantent leurs chansons de guerre, qu'ils ont apprises par tradition, ou font commémoration des morts. Ces Conseils sont publics. Ils y proposent les affaires qui concernent l'État, qui ont déja été digérées dans les Conseils secrets, où il n'est permis qu'aux Chefs d'assister. C'est-là que leurs Orateurs déployent leur éloquence, & la connoissance qu'ils ont des affaires publiques; ce sont là les Ambassadeurs & les Commissaires qu'ils nomment pour faire la paix, ou contracter une alliance avec les autres nations. Le principal talent de ces Orateurs

i ont une prééminence sur
à cause de leur nombre, ou
oure; mais comme elles ne
oint avec orgueil & avec
& qu'elles ne la maintien-
par la tyrannie, aussi ne la
e-t-on jamais, lorsqu'elle
itimement dûe.
and Conseil est composé de
le tribus & de familles, &
e leur capacité a élevés au
gré de considération. Il se
une maison, qu'ils ont dans
le pour cet effet, où ils re-
s Ambassadeurs, leur don-
se, chantent leurs chansons
qu'ils ont apprises par tra-
u font commémoration des
s Conseils sont publics. Ils
nt les affaires qui concernent
ui ont déja été digérées dans
ls secrets, où il n'est permis
hefs d'assister. C'est-là que
eurs déployent leur éloquen-
connoissance qu'ils ont des
bliques; ce sont là les Am-
& les Commissaires qu'ils
pour faire la paix, ou con-
e alliance avec les autres
Le principal talent de ces
Orateurs

Orateurs consiste à donner une tournure favorable à leurs affaires, & à exprimer leurs pensées d'une maniere figurée, & avec une force dont les Européens sont incapables, avec des gestes forcés, mais naturels & expressifs.

Lorsqu'ils ont à traiter de quelque affaire de conséquence, ils célébrent une fête, à laquelle toute la nation assiste. Ils ont de moindres fêtes pour les affaires peu importantes, auxquelles on n'invite que ceux qui y sont intéressés. Dans ces sortes de fêtes, la loi est de ne rien laisser; de sorte que lorsqu'ils ne peuvent tout manger, ils jettent ce qui reste dans le feu, qu'ils regardent comme une chose sacrée, ce qui donne lieu de croire, que ces fêtes ne consistoient anciennement que dans des sacrifices. Avant que la fête commence, celui qui tient le premier rang, entonne une chanson, dont le sujet est pris de quelque histoire fabuleuse ou véritable de leur nation, qui renferme les principaux événemens qui sont arrivés, & tout ce qui peut leur faire honneur, ou servir à leur instruction. Ils ont aussi des danses guerrieres, dont ils accompagnent ces chansons, & il

ne se passe point d'affaires, qu'elles ne soient accompagnées de ces chansons & de ces danses. Tout se passe chez eux avec beaucoup de cérémonie, & cela est absolument nécessaire chez un peuple barbare pour prévenir la confusion, outre qu'elles servent à fixer ces événemens dans leur mémoire.

Pour l'aider, ils se servent de petits coquillages, ou de grains de chapelet, de différentes couleurs, dont la signification varie, selon leur couleur & la maniere dont ils sont arrangés. A la fin de chaque matiere qu'ils agitent, lorsqu'ils traitent avec une nation étrangere, ils donnent un de ces chapelets, & sans cette cérémonie, l'affaire passe pour indécise. On conserve avec soin ces espéces de chapelets dans chaque ville, comme des monumens publics, & ils y ont recours, lorsqu'ils ont quelque contestation avec leurs voisins. Comme la matiere dont ils les font, est devenue extrêmement rare depuis quelques années, à cause de la grande consommation qui s'en est faite, ils donnent souvent des fourrures pour ces *Wampums*, c'est ainsi qu'ils appellent ces petits coquillages ou grains, & reçoivent en retour des

oint d'affaires, qu'elles ne
mpagnées de ces chansons
nses. Tout se passe chez
eaucoup de cérémonie, &
lument nécessaire chez un
are pour prévenir la con-
re qu'elles servent à fixer
ens dans leur mémoire.
dér, ils se servent de petits
, ou de grains de chape-
férentes couleurs, dont la
n varie, selon leur couleur
ere dont ils sont arrangés.
chaque matiere qu'ils agi-
u'ils traitent avec une na-
gere, ils donnent un de ces
& sans cette cérémonie,
sse pour indécise. On con-
soin ces espéces de chape-
haque ville, comme des mo-
blics, & ils y ont recours,
nt quelque contestation avec
ns. Comme la matiere dont
, est devenue extrêmement
is quelques années, à cause
nde consommation qui s'en
ls donnent souvent des four-
ces *Wampums*, c'est ainsi
pellent ces petits coquillages
, & reçoivent en retour des

présents d'un prix plus considérable ; car ils n'ajoutent aucune foi à ce que leur disent nos Députés, à moins qu'ils n'accompagnent leurs propositions de quelque présent.

Ce même Conseil de leurs anciens, qui regle tout ce qui concerne la police extérieure de l'Etat, est également chargé de tout ce qui tend à maintenir la paix. Leurs procès sont en petit nombre, & promptement décidés, n'ayant ni assez de moyens ni assez de ruse pour les faire traîner en longueur. C'est devant ce même tribunal que l'on porte les affaires criminelles, lorsqu'elles sont de nature à intéresser toute la nation. Dans les cas ordinaires, le crime est ou vengé, ou mis en compromis par les parties intéressées. Lorsqu'il s'agit d'un meurtre, les parents du mort, s'en vangent sur celui qui l'a commis. Ils tuent souvent le meurtrier, & dans le cas où cela arrive, les parens de celui-ci, se regardent comme offensés, & se croyent aussi en droit d'en tirer vengeance, que s'ils n'y avoient pas donné lieu les premiers. Mais en général, ces affaires se terminent à l'amiable. L'aggresseur s'absente; ses amis envoient faire

un compliment de condoléance à ceux du défunt ; ils leur offrent un présent qu'ils refusent rarement ; les chefs de la famille viennent ensuite, qui le délivrent avec beaucoup de formalité, l'accompagnant d'un discours fort éloquent. Ce présent consiste dans environ soixante articles, dont chacun est pour effacer une partie de l'offense, & calmer le chagrin de la partie lésée. Ils disent en donnant le premier, » j'arrache par ce premier présent la hache » de la plaie, & la fais tomber des » mains de celui qui est prêt de venger l'injure « ; avec le second, » j'essuie le sang de cette plaie, & ainsi » de suite, détruisant l'un après l'autre les mauvais effets du meurtre «. Cette entrevûe se termine à l'ordinaire par un festin, accompagné de chansons & de danses. Lorsque le meurtre est commis par une personne de la même famille, ou cabane, celle-ci a seule le droit d'en juger sans appel, & de décider s'il faut punir le coupable de mort, ou lui pardonner, ou l'obliger à donner un dédommagement envers la veuve ou les enfans du défunt. Pendant tous ce temps-là, la nation ne s'en mêle point, ne fait aucun usage de sa

ent de condoléance à ceux
ils leur offrent un présent
nt rarement; les chefs de
ennent ensuite, qui le dé-
beaucoup de formalité,
ant d'un discours fort élo-
résent consiste dans envi-
articles, dont chacun est
une partie de l'offense,
chagrin de la partie lésée.
donnant le premier, » j'ar-
ce premier présent la hache
ie, & la fais tomber des
celui qui est prêt de ven-
e «; avec le second, » j'es-
ng de cette plaie, & ainsi
détruisant l'un après l'au-
auvais effets du meurtre «.
vûe se termine à l'ordinaire
in, accompagné de chan-
danses. Lorsque le meurtre
par une personne de la mê-
, ou cabane, celle-ci a seule
'en juger sans appel, & de
il faut punir le coupable de
lui pardonner, ou l'obliger
n dédommagement envers la
les enfans du défunt. Pendant
emps-là, la nation ne s'en
nt, ne fait aucun usage de sa

force, ni ne déploye sa puissance, si ce n'est dans des occasions signalées. Elle reprend alors toute son autorité. Chacun s'empresse d'exécuter les ordres du Sénat. Ce peuple ignore ce que c'est que déloyauté & trahison. Plutôt gouverné par ses mœurs que par les loix, l'exemple, l'éducation, la pratique constante de leurs cérémonies, le rendent affectionné pour son pays, & lui inspirent le respect le plus religieux pour les constitutions & les coutumes de ses ancêtres. On se passe aisément de loix & d'une puissance coërcive, dans une societé bornée, où chacun a les yeux sur son voisin, & n'a d'autre objet que de resserrer les liens naturels qui tendent à la cimenter. L'amour entre les parens, si rare parmi nous, est une vertu nationale chez les Amériquains, laquelle influe sur les particuliers. On voit chez eux des exemples d'amitié, qui l'emportent sur ceux de l'antiquité fabuleuse; & lorsque ces sortes d'amitiés commencent à se former, les familles s'en félicitent, comme d'une acquisition qui les assure d'un secours mutuel, & qui promet à leur nation les plus grands honneurs, & les plus grands avantages.

CHAPITRE III.

Deuil des Amériquains. La fête des morts. Portrait des femmes Amériquaines. Leurs occupations. Leurs mariages & leurs divorces.

UN Amériquain meurt-il, soit de mort naturelle, ou à la guerre? Toute la ville (*) à laquelle il appartient en porte le deuil. Dans ces sortes d'occasions toutes les affaires cessent, quelques importantes qu'elles soient, les divertissemens ne sont plus permis, jusqu'à ce qu'on ait rendu au défunt les derniers devoirs; ce qui se fait toujours avec beaucoup de solemnité. On lave le corps, on l'oint, on le peint, pour diminuer en quelque sorte l'horreur que sa vûe est capable d'inspirer. Les femmes déplorent sa perte avec des cris & des hurlemens affreux, entremêlés de chants à la louange du

(*) Les villes sont très petites, & il les habitent rarement, après que la saison de la chasse est passée, si ce n'est qu'une guerre, ou des affaires d'Etat ne les y obligent.

défunt & de ſes ancêtres. Les hommes gardent un peu plus de modération. Tout le village accompagne le corps, & on l'enterre avec ſes plus beaux habits. On met à côté de lui ſon arc, ſes fléches, & tout ce qu'il a le plus aimé pendant ſa vie, avec des proviſions pour le voyage qu'il va faire; car ils croyent l'immortalité de l'ame, mais ils ont là-deſſus des idées extrêmement groſſieres. On indique dans cette occaſion, de même que dans toutes les autres ſolemnités, un jour de jeûne. Les funérailles achevées, les plus proches parents du défunt s'enferment dans leurs huttes pendant un temps conſidérable, pour ſe livrer à leur chagrin. On n'omet dans cette occaſion ni les complimens de condoléance, ni les préſents. Au bout de quelque temps, ils retournent au tombeau, pour y renouveller leurs pleurs; ils couvrent de nouveaux habits ce qui reſte du corps, & recommencent les cérémonies des premieres funérailles.

Entre tous les exemples que je pourrois citer de leur reſpect pour leurs amis qui ſont décédés, il n'y en a point de plus frappant, que ce qu'ils appellent la fête des morts ou des ames. Le

jour pour cette cérémonie est fixé dans le Conseil des anciens, lesquels ordonnent les préparatifs nécessaires, pour que tout se passe avec beaucoup d'ordre & de magnificence. C'est dans cette occasion qu'ils étalent toutes les richesses du pays, & qu'ils font le plus d'usage de leur industrie. On invite le peuple voisin à venir prendre part à la fête, & à être témoin de la solemnité. On va déterrer ceux qui ont été ensévelis hors des villages, & on porte leurs ossemens dans un charnier commun. Il est aisé de se figurer l'horreur que doit causer un pareil spectacle; & je ne puis le peindre d'une maniere plus vive que l'a fait Lafitau.

» Il est constant, dit-il, que l'ouverture de ces tombeaux, étale les » scenes les plus frappantes que l'on » puisse s'imaginer; c'est-là que l'on » voit ce portrait humiliant de la misére humaine dans différentes images de la mort, où elle semble avoir » pris plaisir à se peindre sous des milliers de formes plus horribles les unes » que les autres dans les différents » cadavres, selon le degré de corruption dans lequel ils sont, ou la » maniere dont elle les a affectés. Les

cette cérémonie eſt fixé dans
des anciens, leſquels ordon-
préparatifs néceſſaires, pour
e paſſe avec beaucoup d'or-
e magnificence. C'eſt dans
ſion qu'ils étalent toutes les
du pays, & qu'ils font le plus
e leur induſtrie. On invite le
oiſin à venir prendre part à la
être témoin de la ſolemnité.
terrer ceux qui ont été enſé-
s des villages, & on porte
mens dans un charnier com-
ſt aiſé de ſe figurer l'horreur
cauſer un pareil ſpectacle; &
is le peindre d'une maniere
e que l'a fait Lafitau.
ſt conſtant, dit-il, que l'ou-
de ces tombeaux, étale les
les plus frappantes que l'on
s'imaginer; c'eſt-là que l'on
e portrait humiliant de la mi-
umaine dans différentes ima-
la mort, où elle ſemble avoir
aiſir à ſe peindre ſous des mil-
e formes plus horribles les unes
es autres dans les différents
es, ſelon le degré de corrup-
lans lequel ils ſont, ou la
é dont elle les a affectés. Les

» uns paroiſſoient flétris & deſſéchés; » d'autres ont les os couverts d'une eſ- » péce de parchemin; d'autres paroiſ- » ſoient deſſéchés ou fumés, ſans au- » cune apparence de pourriture; quel- » ques-uns ne font que commencer à » ſe corrompre, tandis que d'autres » fourmillent de vers, & ſont plongés » dans la corruption. Je ne ſçai ce » qui frappe le plus, ou l'horreur de » ce ſpectacle, ou les ſentimens de » pitié & de tendreſſe que ces pauvres » gens témoignent pour leurs amis. Rien » n'eſt plus admirable que la maniere » dont ils s'acquittent de ce triſte de- » voir. Ils ramaſſent juſqu'aux plus » petits os; ils manient ces cadavres » dégoûtants, en enlevent les vers, & » les portent ſur leur dos pendant plu- » ſieurs heures de marche, ſans être dé- » goûtés par la puanteur inſupportable » qu'ils exhalent, & ſans éprouver d'au- » tre émotion, que celle que leur cauſe » le regret d'avoir perdu des perſonnes » qui leur étoient ſi cheres pendant » leur vie, & dont ils ne ceſſent de » déplorer la mort «.

Cette étrange fête eſt la plus ſolemnelle qu'ils ayent, non-ſeulement à cauſe de la quantité de naturels & d'é-

trangers qui s'y rendent, & des obſéques pompeuſes qu'ils font à leurs morts, qu'ils revêtent des plus beaux habits qu'ils puiſſent trouver, & qu'ils expoſent pendant quelque temps en public ; mais encore, à cauſe des différents jeux qu'ils célébrent dans cette occaſion, à l'imitation de ceux que les Grecs & les Romains célébroient dans ces ſortes de rencontres.

Voilà comment les Amériquains s'efforcent d'adoucir les miſéres de la vie, par les honneurs qu'ils rendent aux morts ; & ils les rendent d'autant plus ponctuellement, que chacun s'attend d'en recevoir de pareils à ſon tour. Quoique parmi ces nations ſauvages, cette coutume porte avec elle les marques de la férocité de leur caractere, il eſt cependant certain que ces honneurs qu'ils rendent aux morts, le chagrin qu'ils ont de leur abſence, & le ſoin qu'ils prennent d'en renouveller le ſouvenir, ſont d'excellents moyens pour inſpirer des ſentiments d'humanité. Si ces ſortes de cérémonies n'ont pas lieu chez les nations civiliſées ; c'eſt qu'on y ſupplée par d'autres moyens ; mais toujours eſt-il certain que ces honneurs qu'on rend

y rendent, & des obſé-
es qu'ils font à leurs
revêtent des plus beaux
uiſſent trouver, & qu'ils
dant quelque temps en
encore, à cauſe des diſ-
u'ils célébrent dans cette
mitation de ceux que les
Romains célébroient dans
rencontres.
nment les Amériquains
adoucir les miſéres de la
honneurs qu'ils rendent
& ils les rendent d'au-
nctuellement, que cha-
d'en recevoir de pareils à
uoique parmi ces nations
cette coutume porte avec
ques de la férocité de leur
eſt cependant certain que
s qu'ils rendent aux morts,
u'ils ont de leur abſence,
u'ils prennent d'en renou-
uvenir, ſont d'excellents
ur inſpirer des ſentiments
Si ces ſortes de cérémo-
as lieu chez les nations ci-
'eſt qu'on y ſupplée par
yens; mais toujours eſt-il
ces honneurs qu'on rend

aux morts, ſont auſſi anciens qu'univerſels.

Quoique les femmes de l'Amérique, ſoient chargées de la partie la plus laborieuſe de l'œconomie, il s'en faut beaucoup qu'elles ſoient auſſi eſclaves qu'on ſe le figure, & elles ne ſont point ſujettes à cette ſubordination, qui a lieu dans les pays où elles ſont le plus reſpectées. Au contraire, tous les honneurs dont la nation jouit, ſont pour elles. Elles ont auſſi leurs Conſeils, & elles ont part dans toutes les délibérations qui concernent l'Etat, & elles ne ſe diſtinguent pas moins à cet égard que les hommes. La polygamie eſt en uſage chez quelques nations, mais elle n'eſt pas générale. La plûpart ſe contentent d'une ſeule femme, mais ils peuvent la quitter pour les mêmes cauſes qui avoient lieu chez les Juifs, les Grecs, & les Romains. Le mariage a lieu chez toutes les nations de l'Amérique, & on y obſerve quantité de cérémonies, dont la principale eſt que l'épouſe préſente à ſon futur un plat rempli du froment qu'elle a recueilli.

Elles ſont auſſi chaſtes après le mariage, qu'elles étoient incontinentes avant que d'être engagées dans ſes

liens. Le châtiment de l'adultere, de même que celui de la personne avec qui elle l'a commis, est entiérement reservé au mari, & souvent très sévére, vû qu'il est juge & partie intéressée. Leurs mariages sont peu féconds, les femmes ayant rarement plus de deux ou trois enfans; mais elles accouchent plus aisément que les Européennes, ce qui fait que leur fruit est plus fort & plus vigoureux. Il y a tout lieu de croire, que la vie laborieuse que menent les deux sexes, n'est point favorable à la procréation; à quoi l'on peut ajouter que l'usage où sont les filles de se faire avorter, en quoi elles sont fort expertes, les rend dans la suite moins fécondes. C'est une des causes de la dépopulation de l'Amérique, & s'il leur arrive de souffrir quelques pertes, soit par les maladies épidémiques, ou par la guerre, il faut un temps infini pour les réparer.



timent de l'adultere, de
lui de la personne avec
ommis, est entiérement
ri, & souvent très sévé-
est juge & partie intéres-
ariages sont peu féconds,
vant rarement plus de deux
ns; mais elles accouchent
que les Européennes, ce
leur fruit est plus fort &
eux. Il y a tout lieu de
a vie laborieuse que me-
x sexes, n'est point favo-
ocréation; à quoi l'on peut
l'usage où sont les filles
vorter, en quoi elles sont
s, les rend dans la suite
des. C'est une des causes
ulation de l'Amérique, &
e de souffrir quelques per-
les maladies épidémiques,
uerre, il faut un temps in-
réparer.



CHAPITRE IV.

Préparatifs de guerre des Indiens. Chansons & danses. Maniere dont ils se mettent en campagne. Méthode dont ils se servent pour découvrir l'ennemi, & pour l'attaquer. Cruautés qu'ils exercent sur leurs prisonniers.

Les Américquains ne connoissent presque d'autre occupation que la guerre, ou les exercices qui y ont rapport. C'est dans cela qu'ils font consister toute leur gloire, & un homme n'est considéré, qu'autant qu'il augmente la force de son pays par le nombre de prisonniers qu'il fait, & qu'il orne sa cabane des cranes de ceux qu'il a tués. Lorsque les Anciens ont résolu de faire la guerre, ils ne déclarent pas toujours la nation qu'ils ont dessein d'attaquer, pour que leur ennemi se tienne moins sur ses gardes, & qu'ils puissent le prendre au dépourvu. Il font plus, il laissent souvent passer plusieurs années, sans commettre aucun acte d'hostilité, pour que sa vigilance s'endorme, & qu'il se méfie moins du danger qui le

menace. Le principal Capitaine somme la jeunesse de comparoître au jour marqué, on met la chaudiere de la guerre sur le feu, les chansons & les danses commencent, on envoie le Calumet à tous les villages de la même nation, & à tous ses alliés ; le feu s'allume, on n'entend de tous côtés que des chansons guerrieres, & des hurlemens affreux dans tout le pays. Les femmes se mettent de la partie, elles déplorent la perte de ceux qui ont péri dans les combats, ou qui sont morts de maladie, elles demandent à grands cris qu'on les remplace par des prisonniers, elles piquent les jeunes gens d'honneur & enflamment leur courage, ce qu'elles sçavent faire avec un talent merveilleux.

Après avoir ainsi animé la fureur de la nation, le Capitaine prépare un festin, dont le seul mets consiste dans de la chair de chien. Tous ceux qui doivent y assister, reçoivent des billets, qui sont tous autant de promesses qu'ils font, d'être fideles les uns aux autres, & d'obéir à leur Chef. On ne force personne à prendre les armes, mais après qu'ils ont accepté ce billet, ils sont censés engagés, & leur désertion est

punie de mort. Tous les guerriers qui composent cette assemblée, se noircissent le visage avec du charbon, dont la couleur entremêlée de taches & de traits de vermillon, leur donne un air affreux. Ils ont soin de tresser leurs cheveux d'une maniere bizarre, & de les entremêler de plumes de différentes couleurs. Dans cette assemblée, qui sert de préparatif pour l'expédition militaire qu'ils vont entreprendre, le Général entonne la chanson de la guerre, après quoi élevant sa voix le plus qu'il peut, il adresse une espéce de priere au Dieu de la guerre, que les Amériquains appellent *Areskoui*. » Je te prie, » lui dit-il, de favoriser mon entre» prise & de protéger ma famille: je » demande la même grace aux esprits » & aux bons & mauvais génies. Vous » tous, qui êtes dans le Ciel, sur la » terre, ou sous la terre, détruisez nos » ennemis, & faites que moi & mes » compagnons, retournions sains & » saufs dans notre patrie «. Tous les guerriers répondent à cette priere par des cris & des acclamations. Le Général recommence sa chanson, frappe de sa massuë les pieds droits qui soutiennent sa cabane, & commence la danse

de la guerre, que ses soldats accompagnent de leurs cris, pendant tout le temps qu'elle dure.

Le jour du départ étant arrivé, ils prennent congé de leurs amis ; ils échangent avec eux les hardes & les meubles qu'ils ont ; leurs femmes & leurs parentes prennent le devant, & les accompagnent à quelque distance de la ville. Tous ces guerriers, revêtus de leurs plus beaux habits, se mettent en marche à la file les uns des autres, car ils ne savent ce que c'est que de marcher par rang. Ils sont précédés de leur Chef, qui chante la chanson de mort, & tous gardent un profond silence. Ayant joint leurs femmes, ils quittent leurs habits, en prennent de mauvais, & accompagnent leur Chef, là où il lui plaît de les mener.

Les motifs qui les portent à faire la guerre, sont rarement les mêmes que les nôtres. Ils ne se proposent d'autre but que la gloire qui suit la victoire, ou l'avantage qu'elle leur procure d'augmenter le nombre de leurs prisonniers, ou de les immoler à leur fureur brutale. Il est rare qu'ils prennent la peine de colorer leurs guerres de quelque apparence de justice. Il est assez ordi-

que ses soldats accompa-
rs cris, pendant tout le
: dure.
. départ étant arrivé, ils
ngé de leurs amis ; ils
vec eux les hardes & les
ls ont ; leurs femmes &
s prennent le devant, &
gnent à quelque distance
ous ces guerriers, revêtus
beaux habits, se mettent
la file les uns des autres,
vent ce que c'est que de
rang. Ils sont précédés de
qui chante la chanson de
s gardent un profond silen-
oint leurs femmes, ils quit-
bits, en prennent de mau-
compagnent leur Chef, là
aît de les mener.
fs qui les portent à faire la
t rarement les mêmes que
ls ne se proposent d'autre
gloire qui suit la victoire,
ge qu'elle leur procure d'au-
nombre de leurs prisonniers,
mmoler à leur fureur bru-
rare qu'ils prennent la peine
leurs guerres de quelque
le justice. Il est assez ordi-

naire aux jeunes gens, dans le sein de la plus profonde paix, de faire des festins & des danses guerrieres. Ils tombent tantôt sur une nation, tantôt sur une autre, surprennent leurs chasseurs, leur enlevent le crane, ou les emmenent prisonniers chez eux. Leurs Sénateurs feignent d'ignorer leur conduite, & même l'encouragent, parce qu'elle sert à entretenir leur humeur martiale, les endurcit aux veilles & à la fatigue, & leur donne de bonne heure du goût pour la guerre.

Les qualités militaires nécessaires aux Indiens sont, la vigilance & l'attention à éviter les surprises & à prendre l'ennemi au dépourvu, la patience & la force, pour supporter les travaux & les fatigues inséparables de la guerre. Les nations de l'Amérique sont extrêmement éloignées les unes des autres, & séparées par des déserts affreux, couverts de forêts épaisses, qu'ils sont obligés de traverser, avant de rencontrer un ennemi, dont il semble que l'éloignement devroit les mettre à couvert. Mais malgré le secret que garde le parti qui se met le premier en mouvement, l'ennemi en a souvent connoissance, se prépare à l'attaque, &

profite autant qu'il peut de l'inattention & du défaut de vigilance de son adversaire. Voici en quoi consiste chez eux tout l'art de la guerre. Ils combattent rarement en rase campagne, si ce n'est dans des occasions extraordinaires. Ce n'est pas qu'ils ne soient très braves, mais c'est qu'ils méprisent cette méthode, comme indigne d'un homme de cœur, & comme une affaire, où la fortune a infiniment plus de part que la prudence. Les principales choses qui servent à leur faire découvrir leurs ennemis, sont la fumée de leurs feux, qu'ils sentent à une distance presque incroyable, & leurs traces, qu'ils distinguent & qu'ils reconnoissent avec une sagacité qui tient du prodige. En les voyant, ils vous disent fort bien le nombre d'hommes qui ont passé, & depuis quel temps ils sont passés. Cela va si loin, qu'ils distinguent les différentes nations, par les différentes empreintes de leurs pieds, & qu'ils les apperçoivent, là où nous autres Européens n'en verrions aucune. Un homme, qui s'attache à une seule chose, & qui s'y est long-temps exercé, fait des progrès presque incroyables.

Mais comme leurs adversaires ont

nt qu'il peut de l'inatten-
défaut de vigilance de son
Voici en quoi consiste chez
art de la guerre. Ils com-
rement en rase campagne,
dans des occasions extraor-
e n'est pas qu'ils ne soient
, mais c'est qu'ils méprisent
ode, comme indigne d'un
cœur, & comme une affai-
ortune a infiniment plus de
prudence. Les principales
servent à leur faire décou-
ennemis, sont la fumée de
, qu'ils sentent à une dis-
que incroyable, & leurs tra-
distinguent & qu'ils recon-
avec une sagacité qui tient
ge. En les voyant, ils vous
t bien le nombre d'hommes
passé, & depuis quel temps
passés. Cela va si loin, qu'ils
nt les différentes nations, par
ntes empreintes de leurs pieds,
les apperçoivent, là où nous
ropéens n'en verrions aucune.
me, qui s'attache à une seule
qui s'y est long-temps exercé,
progrès presque incroyables.
comme leurs adversaires ont

la même connoissance, & sçavent aussi bien qu'eux en tirer avantage, il faut nécessairement que le plus rusé l'emporte. Ils n'allument point de feu pour se chauffer ni pour aprêter leurs victuailles, & n'ont pour toute nourriture que de la farine paîtrie avec de l'eau. Ils restent couchés tout le jour, & ne marchent que la nuit. Comme ils marchent par files, celui qui ferme la marche, a soin d'effacer les traces de tous ceux qui le précédent. Rencontrent-ils une riviere, ils la passent à gué pour suivre leur ennemi. Campent-ils, ils envoient des batteurs d'estrade pour reconnoître le pays, de même que les endroits où ils soupçonnent qu'il peut être caché. Il arrive souvent, pendant que toute la nation est employée à la chasse, qu'ils entrent dans un village, massacrent les vieillards, les femmes & les enfans, ou les emmenent prisonniers, selon qu'ils sont en force, & qu'ils jugent qu'ils peuvent être utiles à leur nation.

Ils taillent souvent en piéces les petits partis qu'ils trouvent à la chasse; mais lorsqu'ils rencontrent un grand corps d'ennemis, ils se couchent à plat par terre, parmi les feuilles des arbres,

dont on a peine à les distinguer, à cause de la couleur dont ils ont soin de peindre leurs corps. Ils laissent ordinairement passer le premier détachement, après quoi se levant en poussant un grand cri, qu'ils appellent le cri de guerre, ils font pleuvoir sur lui une grêle de coups de mousquets, car il y a long-temps qu'ils ne se servent plus de fléches. Le parti attaqué répond par un autre cri, & à l'instant, chaque Indien se met à couvert d'un arbre, & fait feu sur son ennemi, dès l'instant qu'il s'apperçoit qu'il se leve pour faire une seconde décharge.

Après avoir combattu pendant quelque temps de la maniere que je viens de dire, le parti qui croit avoir de l'avantage, s'avance avec une petite hache à la main, que les Indiens manient avec beaucoup de dextérité; ils redoublent leurs cris, menaçent leurs ennemis, & s'encouragent les uns les autres, par un récit exageré des exploits qu'ils ont fait. Dès qu'ils en sont une fois aux mains, le combat est bien-tôt décidé, & les vainqueurs assouvissent leur férocité, en commettant mille indignités sur les corps de ceux qu'ils ont tués; ils les mordent, leur arra-

ine à les distinguer, à cause
r dont ils ont soin de pein-
rps. Ils laissent ordinaire-
le premier détachement,
se levant en poussant un
qu'ils appellent le cri de
font pleuvoir sur lui une
ups de mousquets, car il y
s qu'ils ne se servent plus
Le parti attaqué répond
e cri, & à l'instant, chaque
et à couvert d'un arbre, &
son ennemi, dès l'instant
rçoit qu'il se leve pour faire
e décharge.
voir combattu pendant quel-
de la maniere que je viens
e parti qui croit avoir de
, s'avance avec une petite
main, que les Indiens ma-
beaucoup de dextérité; ils
leurs cris, menaçent leurs
& s'encouragent les uns les
un récit exageré des exploits
fait. Dès qu'ils en sont une
ains, le combat est bien-tôt
: les vainqueurs assouvissent
té, en commettant mille in-
sur les corps de ceux qu'ils
ils les mordent, leur arra-

chent le crane, & se veautrent dans leur sang, comme des bêtes féroces.

Le sort des prisonniers est des plus déplorable. Ils ne leur font aucun mal, tant qu'ils sont en marche pour s'en retourner chez eux; mais ils ne sont pas plutôt arrivés sur leur territoire, ou sur celui de leurs alliés, que tous les habitans des villages accourent en foule, & s'empressent de montrer leur attachement pour leurs amis, par le traitement barbare qu'ils font aux prisonniers, de maniere qu'ils arrivent au lieu de leur destination, couverts de plaies & de meurtrissures. Les vainqueurs entrent dans la ville en triomphe. Le Capitaine de guerre va trouver les Chefs, & leur rend compte à haute voix, des particularités de l'expédition, du dommage que l'ennemi à souffert, & de la perte qu'il a faite lui-même. Cela fait, l'Orateur public, instruit le peuple de ce qui s'est passé. Avant que de se livrer [illegible] joie qui accompagne la victoire, ils déplorent ceux de leurs amis qui sont morts dans le combat. Leurs parents sont ceux qui témoignent le plus de chagrin. Mais par un de ces étranges retours de l'esprit humain, à qui l'habitude fait pren-

dre toute ſorte de tournure, au premier ſignal de réjouiſſance, leurs larmes ceſſent dans un moment, & ils ſe livrent à la joie la plus effrenée.

Pendant tout ce temps-là, on ne décide rien ſur le ſort des priſonniers, juſqu'à ce que les Anciens ſe ſoient aſſemblés, & en ayent fait la diſtribution. C'eſt la coutume de faire préſent d'un eſclave à chacune des maiſons qui ont perdu un parent ou un ami, dans quoi l'on ſe regle ſur la grandeur de la perte qu'elle a faite. Celui qui eſt le maître du captif, le conduit juſqu'à la porte de la maiſon, & le remet entre les mains du propriétaire avec un ceinturon de *Wampum*, pour montrer qu'il s'eſt acquitté de ce qu'il avoit promis, en allant à cette expédition, qui étoit de remplacer le citoyen que l'on perdroit. Les parents examinent quelque temps le préſent qu'on leur fait, & ſelon qu'ils le jugent néceſſaire ou inutile, ou que ſa phyſionomie leur plaît ou leur déplaît, qu'ils ont plus ou moins d'humanité, ou qu'ils ſont plus ou moins affligés de la perte qu'ils ont faite, ou ils le reçoivent, ou le condamnent à la mort. Pour lors, il n'eſt plus permis à qui que ce ſoit de lui ſau-

ſorte de tournure, au premier
réjouiſſance, leurs larmes ceſ-
un moment, & ils ſe livrent
a plus effrenée.

t tout ce temps-là, on ne
n ſur le ſort des priſonniers,
e que les Anciens ſe ſoient
, & en ayent fait la diſtribu-
ſt la coutume de faire préſent
ve à chacune des maiſons qui
u un parent ou un ami, dans
ſe regle ſur la grandeur de la
'elle a faite. Celui qui eſt le
u captif, le conduit juſqu'à la
la maiſon, & le remet entre
s du propriétaire avec un cein-
Wampum, pour montrer qu'il
uitté de ce qu'il avoit promis,
à cette expédition, qui étoit
lacer le citoyen que l'on per-
es parents examinent quelque
e préſent qu'on leur fait, &
'ils le jugent néceſſaire ou inu-
qu[illegible] phyſionomie leur plaît
déplaît, qu'ils ont plus ou moins
nité, ou qu'ils ſont plus ou
affligés de la perte qu'ils ont
ou ils le reçoivent, ou le con-
t à la mort. Pour lors, il n'eſt
rmis à qui que ce ſoit de lui ſau-

ver la vie. La nation s'aſſemble, comme s'il s'agiſſoit d'une grande ſolemnité. On dreſſe un échaffaud, & on attache le priſonnier à un poteau. A l'inſtant il entonne ſa chanſon de mort, & ſe prépare à ſupporter les cruautés qu'on va lui faire ſouffrir, avec un courage indomptable. Ses ennemis, de leur côté, s'apprêtent à mettre ſa conſtance à l'épreuve, & à lui faire éprouver les tourmens les plus affreux, que la méchanceté des hommes ſoit capable d'imaginer. Ils commencent par les extrémités, & approchent inſenſiblement du tronc. L'un lui arrache les ongles les uns après les autres juſqu'à la racine; l'autre, lui mort le doigt, & en emporte la chair; un troiſieme, lui met le doigt ainſi mutilé dans la noix d'une pipe rougie au feu, & en hume la fumée, comme il feroit celle du tabac. Ils lui écraſent enſuite les doigts & les orteils entre deux pierres, lui coupent les jointures, lui percent les chairs, & mettent dans les plaies des morceaux de fer rougis, qu'ils ont ſoin de remuer en tous ſens. Ils lui arrachent les chairs, ainſi rôties & mutilées avec les dents, la devorent avec avidité, & ſe barbouillent le viſage de ſon ſang,

avec une fureur & un acharnement inconcevable. Après lui avoir enlevé la chair, ils lui tordent les nerfs & les tendons avec une baguette de fer, & les lui arrachent, tandis que d'autres lui allongent les membres, & leur font prendre les postures qu'ils jugent les plus propres à le tourmenter. Ce supplice dure souvent cinq à six heures. Ils le détachent ensuite pour prendre haleine, pour imaginer de nouveaux tourments, & donner le tems au patient de reprendre ses forces ; mais il arrive souvent, qu'épuisé par les souffrances qu'il a endurées, il tombe dans un si profond sommeil, qu'on est obligé de lui appliquer le feu pour le réveiller, & renouveller ses tourments.

Ils le rattachent au poteau, pour recommencer leurs cruautés. Ils lui piquent les chairs avec des meches faites d'un bois qui s'enflamme aisément, mais dont le feu est fort lent. Ils lui enfoncent des roseaux trenchants dans toutes les parties du corps ; lui arrachent les dents avec des pinces, lui crevent les yeux, & enfin, après lui avoir brûlé les chairs jusqu'aux os à petit feu, après l'avoir mutilé de façon, que tout son corps n'est plus qu'une

reur & un acharnement in-
. Après lui avoir enlevé la
lui tordent les nerfs & les
ec une baguette de fer, &
achent, tandis que d'autres
nt les membres, & leur font
s postures qu'ils jugent les
es à le tourmenter. Ce sup-
souvent cinq à six heures.
achent ensuite pour prendre
pour imaginer de nouveaux
, & donner le tems au patient
dre ses forces ; mais il arrive
qu'épuisé par les souffrances
durées, il tombe dans un si
ommeil, qu'on est obligé de
quer le feu pour le réveiller,
eller ses tourments.
rattachent au poteau, pour
ncer leurs cruautés. Ils lui pi-
s chairs avec des meches faites
s qui s'enflamme aisément,
t le feu est fort lent. Ils lui
t des roseaux trenchants dans
s parties du corps ; lui arra-
s dents avec des pinces, lui
les yeux, & enfin, après lui
ûlé les chairs jusqu'aux os à
, après l'avoir mutilé de fa-
que tout son corps n'est plus
qu'une

qu'une plaie, & défiguré le visage au point de ne pouvoir plus le reconnoître, lui avoir enlevé le péricrane, lui avoir couvert le têt de charbons ardens, ou avoir versé dessus de l'eau bouillante ; ils délient pour la seconde fois ce malheureux, lequel n'y voyant plus, & ne pouvant plus se tenir sur ses jambes, de douleur & de lassitude, & assailli de tous côtés à coups de pierres & de massues, bronche à chaque pas qu'il fait, tombe dans le feu, se releve, & court çà & là, jusqu'à ce que quelqu'un des Chefs, soit par compassion, ou lassé de sa cruauté, l'acheve avec un coup de massue ou de poignard. On met ensuite son corps dans une chaudiere, & on le mange avec des grandes réjouissances.

Les femmes oubliant l'humanité aussi bien que leur sexe, & transformées en quelque chose de pire que des furies, jouent aussi leur rôle, & même l'emportent sur les hommes par leur cruauté. Les principaux habitans restent assis autour de l'échaffaud, fument leurs pipes, & regardent cet affreux spectacle, sans témoigner la moindre émotion. Ce qu'il y a de plus extraordinaire est,

que le patient lui-même, dans les petits intervalles que ses bourreaux lui laissent, fume aussi, témoigne la plus grande indifférence pour les maux qu'il souffre, & s'entretient avec eux de choses indifférentes. En un mot, pendant tout le temps de l'exécution, ils semblent disputer entr'eux à qui l'emportera, eux, à lui faire souffrir les plus cruels tourmens, & lui à les supporter avec courage & avec constance. Il ne laisse échapper aucun gémissement ni aucun soupir, pas la moindre contorsion, ni la moindre altération sur son visage. Il conserve sa tranquillité au milieu des tourmens qu'il endure, il raconte ses exploits, les cruautés qu'il a exercées sur leurs compatriotes, & les menace de la vengeance qui doit suivre sa mort; & quoique ses reproches ne servent qu'à les irriter davantage, il les pousse jusqu'à leur reprocher leur ignorance dans l'art de le tourmenter, leur enseignant la maniere dont ils doivent s'y prendre pour le faire souffrir davantage. Les femmes ne montrent pas moins de courage que les hommes dans ces sortes d'occasions, & il est aussi difficile à un Indien de

t lui-même, dans les pe-
es que ſes bourreaux lui
e auſſi, témoigne la plus
érence pour les maux qu'il
s'entretient avec eux de
férentes. En un mot, pen-
temps de l'exécution, ils
puter entr'eux à qui l'em-
x, à lui faire ſouffrir les
ourmens, & lui à les ſup-
courage & avec conſtance.
échapper aucun gémiſſe-
cun ſoupir, pas la moindre
ni la moindre altération
ge. Il conſerve ſa tranquil-
ieu des tourmens qu'il en-
conte ſes exploits, les cruau-
exercées ſur leurs compa-
les menace de la vengeance
uivre ſa mort; & quoique
es ne ſervent qu'à les irriter
, il les pouſſe juſqu'à leur
leur ignorance dans l'art de
ter, leur enſeignant la ma-
ils doivent s'y prendre pour
uffrir davantage. Les femmes
nt pas moins de courage que
es dans ces ſortes d'occaſions,
auſſi difficile à un Indien de

ſe comporter autrement, qu'il le ſeroit à un Européen d'endurer ce qu'il ſouffre avec la même conſtance.

Si j'ai inſiſté ſur ces exemples de cruauté, qui dégradent ſi fort la nature humaine, c'eſt parce que tous ceux qui parlent des mœurs de ce peuple, ne les ont point oubliés, & que cela m'a paru néceſſaire pour faire connoître à fond ſon caractere. Cela ſert encore à montrer juſqu'à quel point de cruauté les hommes ſont capables de ſe porter, lorſqu'ils n'ont pas ſoin de réprimer leurs paſſions, à nous faire connoître les avantages d'une religion qui nous inſpire pour nos ennemis une compaſſion, qui n'eſt ni connue, ni pratiquée dans les autres; de même que ceux du commerce, des arts & des belles-lettres; car ſi d'un côté ils ont affoibli quelques vertus naturelles en introduiſant le luxe, ils ont de l'autre diminué nos vices, & adouci la férocité des hommes, ſans énerver leur courage.

D'un autre côté, la conſtance que montrent les Indiens dans les affreux tourments que je viens de dire, prouve ce que peuvent l'éducation & le déſir effréné de la gloire, puiſqu'elles lui

sont imiter, & même surpasser ce que la philosophie, ou la religion sont capables d'effectuer.

Les prisonniers qui ont le bonheur de plaire à ceux auxquels ils sont présentés, éprouvent un sort entiérement opposé à celui des premiers. Ils sont adoptés dans la famille, & y tiennent lieu du pere, du fils, ou du mari, qu'elle a perdu, & ne ressentent d'autre effet de leur captivité, sinon qu'ils ne peuvent plus retourner chez eux. Ils seroient punis de mort, s'ils tentoient de le faire. Les Indiens n'ont d'autre but dans leurs guerres, que de faire des prisonniers, & de réparer les pertes que leur nation a souffertes; & de-là vient qu'un Général qui perd beaucoup de monde, fût-il victorieux, est très-mal reçu chez lui, parce qu'il n'a pas rempli le but de son expédition. Aussi ont-ils soin de conserver leurs soldats, & de n'attaquer leurs ennemis que lorsqu'ils sont sûrs de le vaincre, ou par leur supériorité, ou par l'avantage de leur poste.

Les cranes de leurs ennemis leur servent de trophées. Ils en ornent leurs maisons, & elles sont estimées à proportion que ces dépouilles sont nom-

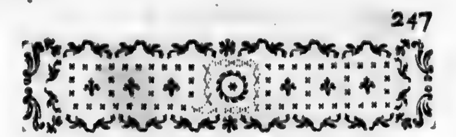
breuses. Ils ont des jours de fête marqués, dans lesquels les jeunes gens reçoivent un nouveau titre d'honneur de leurs Chefs; & ces titres sont proportionnés à leurs talents, & à la nature de leurs exploits, dont ces cranes sont autant de marques évidentes. C'est-là l'unique récompense qu'ils reçoivent des dangers qu'ils ont courus, & des fatigues qu'ils ont essuyées, & qui sont inconcevables. Il leur suffit que leurs Chefs leur donnent un nom, parce que ces Chefs sont eux-mêmes des gens de mérite, & qui sçavent l'apprécier, & que ce nom les fait respecter de leurs compatriotes & redouter de leurs ennemis. Il y a dans les mœurs de ce peuple barbare quantité d'autres choses propres à flatter la curiosité, & à fournir des réflexions instructives; mais celles que je viens de rapporter m'ont paru les plus frappantes, & convenir le mieux à un ouvrage dans lequel je n'ai d'autre but que de donner une idée générale de l'Amérique. Il me reste maintenant à parler de nos Colonies, de leur commerce & de leurs productions. Je commencerai par celles des Espagnols, qui ont été découvertes les premieres, & qui sont les

plus étendues, & celles auxquelles les autres Européens sont le plus intéressés, quoiqu'ils ne puissent y trafiquer. Viendront ensuite celles des Portugais & des François, & enfin celles des Anglois, qu'il nous importe le plus de connoître.

Fin de la seconde partie.

, & celles auxquelles les
éens font le plus intéres-
ls ne puissent y trafiquer.
suite celles des Portugais
ois, & enfin celles des
l nous importe le plus de

e la seconde partie.



HISTOIRE DES COLONIES EUROPÉENNES DANS L'AMÉRIQUE.

TROISIEME PARTIE.

AMÉRIQUE ESPAGNOLE.

CHAPITRE I.

Description générale de l'Amérique.

APRES avoir décrit avec autant de brieveté que le sujet a pu le permettre, les mœurs des premiers habitans de l'Amérique, & les aventures les plus remarquables de ceux qui l'ont découverte & qui en ont fait la conquête, il me reste à examiner en détail les avantages que les Européens en ont

retiré, de même que les vûes, les intérêts & les caracteres de ceux qui possédent aujourd'hui la plus grande partie de cette vaste région.

L'Amérique s'étend depuis le pôle Arctique, jusqu'au cinquante-septieme degré de latitude Méridionale, ce qui fait un espace de huit mille de longueur; elle voit l'un & l'autre hémisphére; elle a deux étés & deux hivers, & jouit de toute la variété des climats que le globe fournit, & est baignée par les deux grands Océans. A l'Orient, par l'Océan Atlantique, qui la sépare de l'Europe & de l'Afrique; à l'Occident par la grande mer du Sud, qui la sépare de l'Asie. Ces deux mers lui ouvrent le commerce des trois autres parties du monde. Elle est composée de deux vastes Continents, dont l'un est au Nord & l'autre au Sud, & qui sont joints par le grand royaume du Mexique, qui forme une espéce d'isthme de quinze cens milles de long, & dont la largeur à Darien est si petite, que l'on peut communiquer sans peine de l'un à l'autre Océan. Il y a dans le golfe formé par cet isthme & les deux Continents, une multitude innombrable d'Iles, la plûpart fertiles,

nême que les vûes, les
s caracteres de ceux qui
ourd'hui la plus grande
te vaste région.
ne s'étend depuis le pôle
squ'au cinquante-septieme
ude Méridionale, ce qui
ce de huit mille de lon-
voit l'un & l'autre hémis-
deux étés & deux hivers;
oute la variété des climats
e fournit, & est baignée
grands Océans. A l'O-
l'Océan Atlantique, qui
l'Europe & de l'Afrique;
par la grande mer du Sud,
e de l'Asie. Ces deux mers
e commerce des trois au-
du monde. Elle est com-
x vastes Continents, dont
Nord & l'autre au Sud, &
its par le grand royaume
e, qui forme une espéce
quinze cens milles de long,
argeur à Darien est si pe-
n peut communiquer sans
n à l'autre Océan. Il y a
e formé par cet isthme &
ontinents, une multitude
d'Iles, la plûpart fertiles,

& capables d'être cultivées avec beaucoup de succès.

L'Amérique en général n'est point montagneuse, & cependant on y trouve les plus hautes montagnes qui soient dans l'Univers. Les Andes, ou les Cordilleres s'étendent du Nord au Sud, le long de l'Océan Pacifique. Quoiqu'elles soient pour la plûpart dans la Zone Torride, elles sont continuellement couvertes de neiges, & renferment dans leurs entrailles des trésors inépuisables. Il y a dans la province de Sainte-Marthe, dans l'Amérique Méridionale, de hautes montagnes, qui communiquent avec les premieres. On n'en connoit point d'autres dans l'Amérique Septentrionale, que cette longue chaîne qui est au-delà de nos établissements, que nous appellons Apalaches ou Allegeney; si tant est qu'on puisse donner ce nom à un terrein, qui d'un côté a une pente considérable, & qui de l'autre est presque de niveau avec le reste du pays.

Il n'y a point de pays au monde mieux arrosé que l'Amérique, tant pour la commodité du commerce, que pour la communication des différentes

contrées qu'elle renferme. Au Nord, le grand fleuve de Mississipi, dont les source sont inconnues, parcourt un pays immense du Nord au Sud, & reçoit les vastes tributs de l'Ohio, de l'Ouabache, & d'autres rivieres immenses, qui ne le cédent en rien au Rhin, ni au Danube, qui sont navigables jusques près de leurs sources, & s'étendent jusques dans les contrées les plus reculées de ce Continent. Près des sources de ces rivieres, sont cinq grands lacs, ou plutôt cinq grandes mers d'eau douce, qui communiquent entr'elles & avec l'Océan, par le fleuve de Saint-Laurent, qui les traverse. Cela est si commode pour le commerce, qu'on ne peut qu'en retirer des avantages considérables, si jamais le pays limitrophe vient à être habité par un peuple industrieux & civilisé. Le côté Oriental de l'Amérique septentrionale, qui nous appartient, outre les rivieres d'Hudson, de Delaware, de Susquehanna, & de Patowmack, en fournit plusieurs autres, dont la navigation est très commode. La plûpart de nos établissemens sont entrecoupés d'un si grand nombre de rivieres & de cri-

elle renferme. Au Nord; ve de Missisipi, dont les inconnues , parcourt un se du Nord au Sud, & stes tributs de l'Ohio, de , & d'autres rivieres im- ne le cédent en rien au Danube, qui sont navi- ues près de leurs sources, t jusques dans les contrées lées de ce Continent. Près de ces rivieres, sont cinq , ou plutôt cinq grandes douce, qui communiquent avec l'Océan, par le fleuve aurent, qui les traverse. ommode pour le commerce, ut qu'en retirer des avan- érables, si jamais le paye vient à être habité par un strieux & civilisé. Le côté l'Amérique septentrionale, partient, outre les rivieres de Delaware, de Susque- de Patowmack, en fournit tres, dont la navigation est de. La plûpart de nos éta- sont entrecoupés d'un si bre de rivieres & de cri-



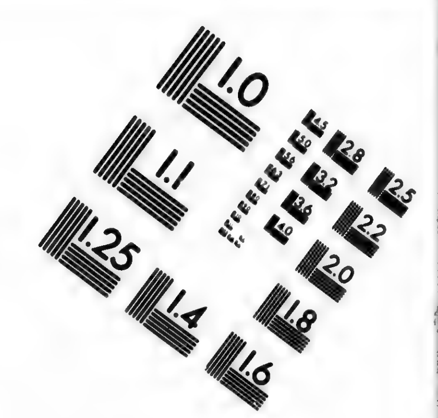
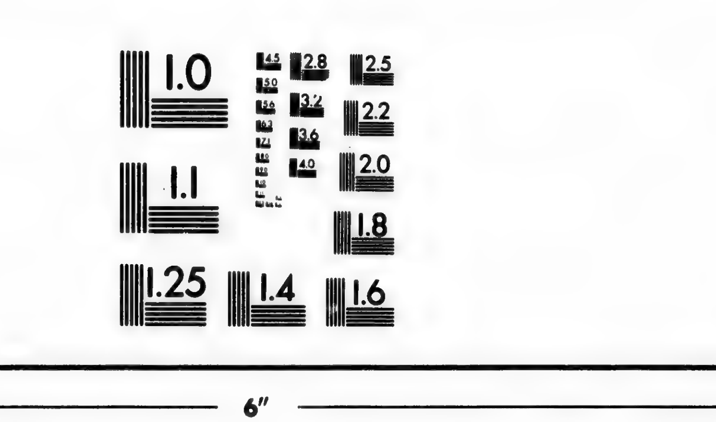


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



ques, que les Colons peuvent se vanter sans exagération, d'avoir chacun un Port à sa porte.

L'Amérique Méridionale, est infiniment plus heureuse à cet égard, s'il m'est permis d'user de cette expression. Elle contient les deux plus grandes rivieres qui soient au monde, sçavoir celle des Amazones, & celle de la Plata. La premiere prend sa source dans le Pérou, près de la mer du Sud, prend son cours de l'Est à l'Ouest, & traverse presque tout le Continent de l'Amérique Méridionale, étant navigable par-tout, & recevant dans son sein un nombre de rivieres si prodigieux, que M. de la Condamine prétend qu'il est presque impossible de trouver son principal lit. Celle de la Plata, prend la sienne dans le cœur du pays, & prenant son cours au Sud-Est, verse dans l'Océan une si grande quantité d'eau, qu'elle l'adoucit à plusieurs lieues de la côte. Je ne dis rien ici de l'Orénoque, qui peut passer pour la plus grande riviere de l'Amérique. Dans l'impossibilité où je suis de décrire le sol & les productions d'une si grande variété de climats dans un Taité général, je me réserve à en parler

en détail dans leur lieu & place.

L'Amérique est possédée par quatre nations. Les Espagnols, qui l'ont découverte les premiers, en ont la plus grande & la plus riche partie. Ils possédent toute cette partie de l'Amérique Septentrionale, qui compose l'isthme du Mexique, & ce qui est au-delà vers la riviere de Mississipi à l'Est, l'Océan Pacifique à l'Ouest & au Nord-Ouest, & toute l'Amérique Méridionale, à l'exception du Bresil, qui est situé entre l'embouchure de la riviere des Amazones, & celle de la Plata, le long de l'Océan Atlantique, & qui appartient aux Portugais. Le reste de l'Amérique Septentrionale, est partagé entre les Anglois & les François. Les Anglois possédent tous les pays qui entourent la Baie d'Hudson, & tout ce qui se trouve à l'Orient, jusqu'au trentieme degré de latitude Septentrionale. La France occupe le pays compris entre celui-ci & les établissements Espagnols à l'Ouest, avec lesquels elle communique par les embouchures du Mississipi, de la Mobile, & du fleuve de Saint-Laurent, qui sont les seules portes de la navigation dans cette vaste contrée. Tou-

ns leur lieu & place.
que est possédée par qua-
Les Espagnols, qui l'ont
es premiers, en ont la plus
plus riche partie. Ils pos-
cette partie de l'Améri-
trionale, qui compose l'is-
exique, & ce qui est au-
riviere de Mississipi à l'Est,
acifique à l'Ouest & au
est, & toute l'Amérique
e, à l'exception du Bresil,
é entre l'embouchure de la
Amazones, & celle de la
ng de l'Océan Atlantique,
artient aux Portugais. Le
Amérique Septentrionale,
entre les Anglois & les
Les Anglois possédent tous
i entourent la Baie d'Hud-
t ce qui se trouve à l'O-
u'au trentieme degré de la-
entrionale. La France occu-
compris entre celui-ci &
ments Espagnols à l'Ouest,
els elle communique par les
es du Mississipi, de la Mo-
fleuve de Saint-Laurent,
s seules portes de la navi-
s cette vaste contrée. Tou-

tes les Iles situées entre les deux Continents, sont partagées entre les Espagnols, les François, & les Anglois. Les Hollandois possédent trois ou quatre petites Iles, qui dans d'autres mains, seroient de peu de conséquence. Les Danois en ont une ou deux, mais qui méritent à peine d'être comprises parmi les possessions de l'Amérique.

CHAPITRE II.

Climat & sol de la Nouvelle Espagne. Ses Animaux & Végétaux

L'ORDRE que je me propose d'observer en traitant des Colonies Espagnoles, est, de décrire d'abord leur situation, leur climat, & la nature de leur sol, & ensuite les denrées & les marchandises dont elles commercent, leur maniere de les manufacturer, d'en faire trafic entr'eux, & avec les nations étrangeres. Je dirai ensuite quelque chose du génie & du caractere de leurs habitans, de leurs coutumes, & de leur gouvernement civil & militaire, autant que j'en ai connoissance, & qu'ils peuvent intéresser l'attention du lec-

teur. Pour ce qui est de la division exacte des provinces, du cours des rivieres, des distances des lieux, des dimensions des Ports, &c. comme il est aisé de s'en instruire par le moyen des plans & des cartes, il seroit ridicule d'en faire mention dans un ouvrage tel que celui-ci, dans lequel je me propose de décrire tout ce qui peut donner une juste idée de l'Amérique, & de sacrifier des choses importantes à la description de celles dont on peut s'instruire ailleurs, en cas qu'on s'y intéresse, & qui seroit ennuyeuse pour ceux qui n'y prennent aucune part.

Le premier pays que les Espagnols ont possédé dans le Continent de l'Amérique, est le Mexique, & il fait encore aujourd'hui leur principal établissement, soit que l'on considére le nombre de ses habitans, ses richesses naturelles, & l'étendue de son trafic. Comme il est presque entiérement situé dans la Zone Torride, il est excessivement chaud, & très mal sain du côté de l'Est, où le terrein est bas, marécageux, & innondé dans les saisons pluvieuses. Cette côte n'a rien d'agréable par elle-même, étant couverte de forêts impénétrables, d'un aspect dé-

e qui est de la division exac-
inces, du cours des rivieres,
es des lieux, des dimensions
&c. comme il est aisé de s'en
ar le moyen des plans & des
eroit ridicule d'en faire men-
un ouvrage tel que celui-ci,
el je me propose de décrire
i peut donner une juste idée
rique, & de sacrifier des
portantes à la description de
: on peut s'instruire ailleurs,
on s'y intéresse, & qui feroit
pour ceux qui n'y prennent
rt.
mier pays que les Espagnols
lé dans le Continent de l'A-
est le Mexique, & il fait
jourd'hui leur principal éta-
, soit que l'on considére le
le ses habitans, ses richesses
, & l'étendue de son trafic.
l est presque entiérement situé
Zone Torride, il est excessive-
ud, & très mal sain du côté
où le terrein est bas, maréca-
innondé dans les saisons plu-
Cette côte n'a rien d'agréable
-même, étant couverte de
npénétrables, d'un aspect dé-

sagréable, qui s'étendent bien avant dans la mer. L'intérieur du pays est beaucoup plus beau, & l'air beaucoup plus sain. Le terrein produit quantité de fruits & de plantes, & fourniroit même toutes sortes de grains, si le nombre & l'industrie des habitans, étoient proportionnés à la bonté du sol. Le terrein qui est à l'Occident, est moins bas que du côté de l'Orient, il est de meilleure qualité, & rempli de plantations.

Il y a tout lieu de croire que si les Espagnols laissent la côte Orientale dans l'état de désolation où elle se trouve, c'est parce qu'ils jugent qu'une frontiere déserte & mal saine, fournit une meilleure défense contre les armées Européennes, que ne le feroient les fortifications & les troupes reglées, qu'on ne peut entretenir qu'avec des frais immenses, ou que ne le feroient les habitans eux-mêmes, qui naturellement poltrons & efféminés, le deviennent encore plus par la maniere dont on les traite. En effet, il feroit presque impossible de faire sur cette côte un établissement avantageux sans avoir à lutter contre des difficultés sans nombre; & quant aux irrup-

tions, elles sont impraticables, vu la nature du pays. En général, il y a peu de pays sous le même aspect du ciel, à qui la nature ait été plus favorable, & où l'on trouve en plus grande abondance les choses nécessaires à la vie; mais, de même que tous les pays situés sous le Tropique, il est infiniment plus abondant en fruits qu'en grains. On y trouve quantité de grenades, d'oranges, de limons, de citrons, de figues, de noix de coco. La vigne & le poirier demandent un climat plus tempéré.

Le nombre de leurs bêtes à cornes est infini. On assure que quelques particuliers ont jusqu'à quarante mille piéces de bétail, la plûpart sauvages, dont le cuir & le suif leur rapportent un profit considérable, mais dont ils ne peuvent conserver la chair, à cause de la chaleur excessive du climat. Ils ont aussi quantité de pourceaux, dont le lard est fort recherché dans le pays, parce qu'il tient lieu de beurre aux habitans. Il y a quantité de moutons dans le Mexique, mais je ne sache pas que leur laine soit d'une grande considération dans leur commerce, & il n'y a même pas apparence qu'elle soit de bonne qualité, étant rare qu'elle

ſont impraticables, vu la
ays. En général, il y a peu
s le même aſpect du ciel,
ture ait été plus favorable,
rouve en plus grande abon-
choſes néceſſaires à la vie;
ême que tous les pays ſitués
pique, il eſt infiniment plus
en fruits qu'en grains. On y
ntité de grenades, d'oran-
nons, de citrons, de figues,
coco. La vigne & le poirier
un climat plus tempéré.
bre de leurs bêtes à cornes
On aſſure que quelques par-
nt juſqu'à quarante mille pié-
ail, la plûpart ſauvages, dont
le ſuif leur rapportent un
ſidérable, mais dont ils ne
onſerver la chair, à cauſe de
exceſſive du climat. Ils ont
tité de pourceaux, dont le
ort recherché dans le pays,
il tient lieu de beurre aux ha-
l y a quantité de moutons
Mexique, mais je ne ſache pas
laine ſoit d'une grande con-
n dans leur commerce, & il
même pas apparence qu'elle
onne qualité, étant rare qu'elle

ſoit bonne entre les Tropiques; j'en excepte celle du Pérou, où les moutons ſont d'une eſpéce différente que dans le reſte de l'Amérique, parce que ſon climat différe de celui de tous les autres pays ſitués dans la Zone Torride. Le coton y eſt très bon & très abondant, auſſi en fabrique-t on beaucoup, les étoffes qu'on en fait étant très légeres & propres au climat. Il n'y a que les gens riches qui ſe ſervent de linge & des draps d'Europe. Il y a quelques provinces qui produiſent de la ſoie, mais elle n'eſt pas aſſez abondante pour l'exporter chez l'étranger. Ce n'eſt pas que le pays n'y ſoit très propre & ne pût produire quantité d'autres choſes précieuſes, mais c'eſt qu'on néglige de la cultiver. L'or & l'argent, qui ſont la gloire du pays, attirent ſeuls toute l'attention des habitans; c'eſt pour eux ſeuls que les Eſpagnols eſtiment leurs Colonies, & que la Cour les protége, & c'eſt ce qui fait que j'inſiſterai davantage ſur ces articles. Je parlerai enſuite des denrées & des marchandiſes qu'on exporte chez l'étranger, telles que la cochenille, l'indigo & le cacao, dont on fait le chocolat. Quant au ſucre, au

tabac & à l'indigo, quoique aucun pays du monde n'en produise d'aussi bons que le Mexique, & que le Campêche soit en quelque sorte particulier à cette contrée, néanmoins comme on les cultive & manufacture dans d'autres endroits, & que les Anglois sont particuliérement intéressés dans le commerce des deux derniers, je me réserve à en parler à l'article des Colonies Angloises.

CHAPITRE III.

Mines d'or & d'argent. Maniere dont on purifie ces métaux. Réflexions sur la génération des métaux. Quantité d'or & d'argent que l'on tire des Indes Espagnoles.

ON ne sçait point encore positivement si l'on trouve des mines d'or & d'argent dans toutes les provinces de la Nouvelle Espagne, ou seulement dans quelques unes. On convient seulement que les principales mines d'or sont à Veragua & dans la Nouvelle Grenade, qui confinent avec Darien & la Terre Ferme. Celles d'argent,

l'indigo, quoique aucun
monde n'en produise d'aussi
e Mexique, & que le Cam-
en quelque sorte particulier
ntrée, néanmoins comme on
& manufacture dans d'autres
& que les Anglois sont par-
nt intéressés dans le com-
deux derniers, je me réserve
er à l'article des Colonies

APITRE III.

r & d'argent. Maniere dont
fie ces métaux. Réflexions sur
ration des métaux. Quantité
d'argent que l'on tire des In-
pagnoles.

e sçait point encore positive-
'on trouve des mines d'or &
dans toutes les provinces de
elle Espagne, ou seulement
lques unes. On convient seu-
ue les principales mines d'or
Veragua & dans la Nouvelle
, qui confinent avec Darien
erre Ferme. Celles d'argent,

qui sont les plus riches & les plus nombreuses, se trouvent dans plusieurs contrées, mais particuliérement dans la province de Mexique. Mais toutes ces mines, soit d'or ou d'argent, se trouvent toujours dans les cantons les plus montagneux & les plus stériles; la nature récompensant souvent d'un côté, ce qui manque de l'autre.

On trouve l'or, ou dans le sable des rivieres, dans son état naturel & en petits grains, ou bien on le tire de la terre dans le même état par petits morceaux, presque entiérement métallique, & d'une pureté passable; ou bien enfin, on le trouve de même que les mines des autres métaux dans une masse opaque, composée de terre, de soufre, & d'autres métaux. Dans cet état, il est de toutes sortes de couleurs, rouge, blanc, noirâtre, si bien qu'on le prendroit pour toute autre chose. Quelquefois, il fait partie de l'ornement de quelques pierres, dont les couleurs sont extrêmement vives, & entremêlées de filets de ce métal, dans sa pureté naturelle. Le lapis lazuli contient toujours quelque peu dor; mais ces apparences sont souvent trompeuses, & jettent les gens dans des dé-

penses qui les ruinent, car dans plusieurs pierres, ces veines si brillantes ne sont souvent qu'une marcassite, que l'on trouve aussi dans les mines, & qui contient de l'or réel. Mais l'or, de quelque maniere qu'on le trouve, soit naturel ou en mine, est toujours mêlé de quelque autre métal, particuliérement d'argent, ou de cuivre.

On observera, que quoique les mines d'or renferment le plus précieux de tous les métaux, elles trompent les espérances, & ruinent la fortune de ceux qui les font exploiter, quoique leur exploitation & l'affinage du métal, soient infiniment moins dispendieux que ceux des métaux inférieurs. La raison en est que la veine varie beaucoup, étant tantôt abondante, pleine & riche, tantôt elle diminue par une gradation insensible, & se perd quelquefois entiérement. Mais les extrémités des veines sont souvent extrêmement riches, ce qui fait qu'on les appelle la bourse de la veine; & lorsqu'un mineur est assez heureux pour trouver une de ces bourses, sa fortune est aussi-tôt faite.

Après avoir tiré la mine, on la brise avec un moulin pareil à celui

les ruinent, car dans plu-
rres, ces veines si brillantes
uvent qu'une marcassite, que
e aussi dans les mines, & qui
de l'or réel. Mais l'or, de
naniere qu'on le trouve, soit
u en mine, est toujours mêlé
ne autre métal, particuliére-
rgent, ou de cuivre.

servera, que quoique les mi-
renferment le plus précieux
es métaux, elles trompent les
s, & ruinent la fortune de
les font exploiter, quoique
loitation & l'affinage du mé-
nt infiniment moins dispen-
ue ceux des métaux inférieurs.
n en est que la veine varie
p, étant tantôt abondante,
riche, tantôt elle diminue par
dation insensible, & se perd
fois entiérement. Mais les ex-
des veines sont souvent ex-
ent riches, ce qui fait qu'on les
la bourse de la veine; & lors-
mineur est assez heureux pour
une de ces bourses, sa fortune
i-tôt faite.

ès avoir tiré la mine, on la
vec un moulin pareil à celui

dont on se sert pour broyer les pommes, & dont la meule se meut dans un canal de pierre circulaire. Après avoir ainsi brisé la mine, & avoir séparé l'or de la masse impure avec lequel il est mêlé, on y ajoute une quantité suffisante de vif argent. Ce minéral est celui de tous les corps qui attire l'or avec le plus de force, celui-ci rompt les liens qui le retenoient dans sa mine, & s'attache à la substance qui lui est homogene. On fait ensuite entrer l'eau dans le canal, laquelle étant extrêmement rapide, & trouvant une ouverture pratiquée pour cet effet, emporte la terre, & l'or & le mercure se précipitent au fond du vaisseau par leur propre poids. On met cet amalgame ou pâte dans un morceau de toile, que l'on presse pour faire sortir le mercure. Pour rendre cette séparation plus parfaite, on fait fondre le métal, & la chaleur du feu fait évaporer ce qui y reste de mercure, en forme de fumée.

Dans plusieurs endroits de l'Amérique, on emploie une autre méthode pour amasser l'or & le purifier. Lorsqu'on est assuré par des signes indubitables, qu'il y a de l'or dans le lit

d'une petite riviere, on dirige ſon courant dans les angles rentrants qu'elle a formés, remuant & fouillant la terre, pour que l'eau l'entraîne plus aiſément. Après qu'on a ainſi lavé la ſurface, & qu'on eſt arrivé à une eſpéce de terre glaiſe, qui eſt le réſervoir de l'or, on fait reprendre à l'eau ſon premier cours, on enleve la terre, & on la porte dans un petit baſſin, fait à-peu-près comme un ſoufflet de forgeron. On y fait entrer un petit courant d'eau extrêmement rapide, pour emporter la matiere étrangere, remuant la maſſe avec un crochet de fer, qui diſſout la terre, & enleve les pierres qui s'y trouvent, & qu'on a ſoin de jetter, pour qu'elles ne bouchent point le paſſage. Par ce moyen, l'or ſe trouvant ſéparé des parties terreſtres avec leſquelles il étoit mêlé, ſe précipite au fond, mais ſi chargé d'un ſable noir & peſant, qu'on a de la peine à l'appercevoir, à moins que les grains ne ſoient fort gros. Pour le ſéparer de ce ſable, on le met dans un plateau de bois, au fond duquel il y a un petit trou d'environ ſix lignes de diametre. On le remplit d'eau, on remue pendant quelque temps le ſable avec les mains, le

e riviere, on dirige ſon cou-
les angles rentrants qu'elle a
emuant & fouillant la terre,
'eau l'entraîne plus aiſément.
'on a ainſi lavé la ſurface,
eſt arrivé à une eſpéce de
e, qui eſt le réſervoir de l'or,
eprendre à l'eau ſon premier
enleve la terre, & on la
s un petit baſſin, fait à-peu-
ne un ſoufflet de forgeron.
entrer un petit courant d'eau
ent rapide, pour emporter la
trangere, remuant la maſſe
crochet de fer, qui diſſout la
enleve les pierres qui s'y trou-
qu'on a ſoin de jetter, pour
ne bouchent point le paſſage.
oyen, l'or ſe trouvant ſéparé
es terreſtres avec leſquelles il
é, ſe précipite au fond, mais
d'un ſable noir & peſant,
de la peine à l'appercevoir,
que les grains ne ſoient fort
ur le ſéparer de ce ſable, on
lans un plateau de bois, au
quel il y a un petit trou d'en-
x lignes de diametre. On le
l'eau, on remue pendant quel-
s le ſable avec les mains, le

ſable ſort par-deſſus les bords, & laiſſe l'or au fond dans toute ſa pureté naturelle, ſous la forme de petits grains. Voilà comment on rafine l'or ſans feu & ſans mercure, ſimplement par le lavage; ce qui a fait donner aux endroits où cela ſe pratique le nom de *Lavaderos*. Il y a pluſieurs autres méthodes d'extraire & de purifier ce précieux métal, mais ce ſont là les plus ordinaires dont les Eſpagnols ſe ſervent dans les Indes.

Quoique l'argent tienne le ſecond rang après l'or, il eſt cependant d'une bien plus grande importance dans le commerce des Eſpagnols, parce que les mines en fourniſſent une beaucoup plus grande quantité. On le trouve, de même que tous les autres métaux, dans la terre, ſous différentes formes. Les mines varient ſi fort, qu'il faut beaucoup d'expérience, pour connoître au premier coup d'œil l'eſpéce de métal que chacune contient. J'ai vû des échantillons, dans leſquels l'argent étoit entortillé autour d'une pierre blanche, & pénétroit dans ſes interſtices, de la même maniere que les racines des arbres pénétrent dans les rochers, & s'entortillent autour. Les

unes ſont de couleur de cendre, les autres tachetées de rouge & de bleu, quelques-unes de couleur changeante, & pluſieurs preſque noires, & d'une forme approchante de celle du criſtal. Je ne ſache point qu'on le trouve en grains ou dans le ſable, & dans ſa pureté naturelle, comme l'or.

La maniere dont on rafine l'argent, ne différe point eſſentiellement de celle dont on ſe ſert pour l'or. On les purifie tous deux de même, en les ſéparant de la terre avec laquelle ils ſont mêlés; en les amalgamant avec le mercure, & les ſéparant de ce dernier par le moyen d'un linge & de l'évaporation. Mais le procédé dont on ſe ſert pour purifier l'argent, eſt infiniment plus difficile; parce que ce métal eſt plus intimement uni avec les matieres hetérogenes qui ſont dans les mines, & que le mercure l'attire avec moins de force; de ſorte que cette amalgamation demande beaucoup de ſoins & de temps, avant que d'être parfaite. On y ajoute auſſi une quantité de ſel marin. On ne ſçauroit avoir de l'argent par le ſimple lavage.

Les Chymiſtes ont parlé fort au long de la production de l'or, de l'argent &

de couleur de cendre, les
hetées de rouge & de bleu,
unes de couleur changeante,
s presque noires, & d'une
rochante de celle du cristal.
ne point qu'on le trouve en
dans le sable, & dans sa
turelle, comme l'or.

niere dont on rafine l'argent,
point essentiellement de celle
e sert pour l'or. On les puri-
deux de même, en les sépa-
a terre avec laquelle ils sont
en les amalgamant avec le
& les séparant de ce dernier
yen d'un linge & de l'évapo-
ais le procédé dont on se sert
ifier l'argent, est infiniment
cile; parce que ce métal est
nement uni avec les matieres
nes qui sont dans les mines,
mercure l'attire avec moins
; de sorte que cette amalga-
demande beaucoup de soins &
s, avant que d'être parfaite.
oute aussi une quantité de sel
On ne sçauroit avoir de l'ar-
le simple lavage.

hymistes ont parlé fort au long
oduction de l'or, de l'argent
&

& des autres métaux dans la terre; du sel, du soufre, & du mercure qui les composent, & de la maniere dont ces substances doivent s'unir & s'altérer, pour former les différentes espéces de métaux & de minéraux. Quelques-uns ont recours au soleil, comme au grand agent qui a le plus de part dans ce procédé, sur-tout, par rapport à l'or & à l'argent, comme les plus dignes de son attention. D'autres à des feux souterrains, ou à une chaleur centrale, mais on peut dire que ce qu'ils ont avancé là-dessus, n'est point satisfaisant. Ils n'ont jamais pu en unissant ces matieres, qu'ils prétendent constituer les métaux, ni en se servant du feu, qui est leur plus grand agent, faire un métal de ce qui ne l'étoit point auparavant. Ils n'ont jamais pu trouver les parties qui entrent dans la formation des métaux, au point d'assigner le principe auquel ils doivent leur génération. Il y en a quelques-uns, comme l'or, dont ils ne peuvent absolument faire l'analyse, quelque art qu'ils emploient pour cet effet; encore qu'ils le définissent un composé de mercure & de soufre extrêmement subtils.

Mais c'est à eux à nous dire, com-

ment ils le sçavent, puisqu'on n'a pu jusques ici extraire ni l'un ni l'autre de l'or, quelque procédé qu'on ait employé pour cet effet. Il y a tout lieu de croire qu'il y a dans la nature quelque principe plastique, peut-être même quelque chose d'analogue au principe séminal des plantes & des animaux, quel qu'il soit, qui ne ressemble à aucun corps connu, & qui n'est composé d'aucune combinaison de corps connus, mais assez puissant par lui-même, pour combiner & varier telle partie de la masse commune de matiere, susceptible de son opération, qu'il attire, & dont il forme une plante, un animal, un minéral ou un métal, de telle ou telle nature, suivant la nature originelle de la semence. Que l'on analyse une plante tant que l'on voudra, & qu'on la mette pour ainsi dire à la torture : on trouvera qu'elle contient différentes matieres, de la terre, de l'eau, une huile, un sel, un esprit, & peut-être dans les trois derniers, quelque chose de spécifique, & qui différe des autres plantes. Mais ni la même quantité de matiere similaire, ni ces matieres mêmes, ne formeront jamais une plante semblable à l'origi-

avent, puiſqu'on n'a pu
xtraire ni l'un ni l'autre
que procédé qu'on ait em-
cet effet. Il y a tout lieu
il y a dans la nature quel-
plaſtique, peut-être même
ſe d'analogue au principe
plantes & des animaux,
oit, qui ne reſſemble à
connu, & qui n'eſt com-
ne combinaiſon de corps
is aſſez puiſſant par lui-
r combiner & varier telle
maſſe commune de matiere,
le ſon opération, qu'il at-
t il forme une plante, un
minéral ou un métal, de
e nature, ſuivant la nature
e la ſemence. Que l'on ana-
ante tant que l'on voudra,
mette pour ainſi dire à la
n trouvera qu'elle contient
matieres, de la terre, de
huile, un ſel, un eſprit,
e dans les trois derniers,
hoſe de ſpécifique, & qui
autres plantes. Mais ni la
ntité de matiere ſimilaire,
ieres mêmes, ne formeront
plante ſemblable à l'origi-

nal, ni même quelque choſe qui en approche, parce que la vertu ſéminale manque, & qu'il eſt peut-être impoſſible de la découvrir. Quant aux autres matieres, elles ne ſont que les parties groſſieres de la plante; quoiqu'elles n'ayent aucune activité, elles ſont cependant les matériaux, avec leſquels & ſur leſquels le principe ſéminal agit, pour organiſer la maſſe, développer les branches, faire pouſſer les boutons, meurir le fruit, en un mot, pour faire toutes fonctions d'une plante parfaite. On peut en dire autant des animaux; & pourquoi n'en ſeroit-il pas de même des minéraux, quoique leur organiſation ſoit plus groſſiere? Pourquoi n'auroient-ils pas de même un principe ſéminal, qui opérant par lui-même, & d'une maniere qui lui eſt connue, ſur les élémens de l'air, de la terre, l'eau, l'huile & le ſel, eſt capable de produire du fer, du cuivre, de l'or, de l'argent, & tels autres métaux? Le défaut de ce principe nous empêchera toujours de produire un métal avec d'autres choſes que des ingrédients métalliques, quand même nous employerions les choſes qui reſſemblent à ce que les métaux donnent

par l'analyse, & dans les mêmes quantités qu'on les trouve. Je suis bien éloigné, au reste, de croire que les pierres & les métaux végétent exactement comme les plantes. Il est certain qu'on en trouve souvent dans les mines où il n'y en avoit plus, & qu'ils croissent; mais je n'oserois avancer qu'ils convertissent la matiere hétérogene qui augmente leur volume, en leur propre substance, d'une maniere analogue aux plantes. Je conviens; & j'ai été témoin moi-même qu'on a trouvé de l'argent, qui pénétroit dans les interstices des pierres, de même que le lierre, & les autres plantes parasites; cependant comme on tire un métal qui lui ressemble, & qui ne lui est de tout point inférieur, de mines dont l'apparence est tout-à-fait différente, & que c'est-là la voie la plus ordinaire, il y a tout lieu de croire que les métaux ne croissent pas tous de la même maniere.

Pour éviter les répétitions, je trouve à-propos de traiter dans cet article de l'or & de l'argent, vû qu'ils naissent tous deux dans le Mexique, & le dernier en plus grande quantité que l'autre, quoiqu'on en trouve aussi dans tous les autres établissements des Espagnols.

, & dans les mêmes quan-
es trouve. Je suis bien éloi-
e, de croire que les pierres
aux végétent exactement
lantes. Il est certain qu'on
souvent dans les mines où
oit plus, & qu'ils croissent;
erois avancer qu'ils conver-
atiere hétérogene qui aug-
volume, en leur propre
d'une maniere analogue aux
conviens; & j'ai été témoin
qu'on a trouvé de l'argent,
oit dans les interstices des
même que le lierre, & les
ntes parasites; cependant
tire un métal qui lui res-
qui ne lui est de tout point
de mines dont l'apparence
fait différente, & que c'est-
la plus ordinaire, il y a
le croire que les métaux ne
as tous de la même maniere.
iter les répétitions, je trouve
le traiter dans cet article de
l'argent, vû qu'ils naissent
dans le Mexique, & le der-
s grande quantité que l'autre,
en trouve aussi dans tous
établissements des Espagnols.

On vante beaucoup, & avec raison, la quantité prodigieuse d'or & d'argent que produisent les mines du Mexique, vû que cette province, de même que les autres Colonies Espagnoles dans l'Amérique, fournissent en quelque sorte de l'argent à tout le monde, & produisent infiniment plus d'or, que n'en contient tout le reste du globe. Un Auteur fort judicieux, qui vient de nous donner un recueil de voyages, dit, que les revenus du Mexique doivent tout au moins monter à vingt-quatre millions de livres sterlings. Il se fonde sur la remise que font les Evêques du dixieme de leurs revenus, qu'ils n'évaluent certainement pas bien haut, & qu'il fait monter à un million & demi de livres sterlings. Il prétend que c'est-là le quart des revenus du Clergé, & que ces revenus sont environ le quart de ceux du royaume, qui sur ce pied, montent à vingt-quatre millions de livres sterlings. Il se sert d'une autre méthode pour évaluer la richesse de cette province, sçavoir le quint que l'on paye au Roi de l'or & de l'argent que produisent les mines. Il observe que dans l'année 1730, ce quint se monta à un million de marcs

d'argent, ſur le pied de huit onces par marc ; deſorte qu'en évaluant chaque once d'argent à cinq shelins, il s'enſuivroit que les habitans tirent dix millions de leurs mines. Quant à moi, ſans vouloir dépriſer ici la ſincérité & le diſcernement de cet écrivain, j'oſe dire, que les mémoires dont il s'eſt ſervi pour faire ſon calcul, ſont abſolument faux. S'il eſt vrai que la Nouvelle Eſpagne tire annuellement dix millions de ſes mines d'or & d'argent, il s'enſuit que le Pérou, qui paſſe pour auſſi riche en argent que le Mexique, même depuis le declin des mines du Potoſi, doit auſſi fournir la même ſomme. Il y a dans le nouveau Mexique quantité de mines d'argent fort riches ; mais pour ne point outrer la choſe, je ſuppoſe que cette province produiſe deux millions, ce qui n'eſt certainement pas trop, eu égard au produit de la Nouvelle Eſpagne. Il n'y a pas beaucoup de mines d'argent dans le Chili, mais ſes mines d'or ſont les plus riches qui ſoient au monde. En comparant donc la richeſſe de cette province avec celle des autres, elle ne peut fournir moins de deux millions, en y ajoutant ce que produit la Terre

r le pied de huit onces par rte qu'en évaluant chaque nt à cinq ſhelins, il s'en- les habitans tirent dix mil- urs mines. Quant à moi, r dépriſer ici la ſincérité & nent de cet écrivain, j'oſe les mémoires dont il s'eſt faire ſon calcul, ſont abſo- x. S'il eſt vrai que la Nou- gne tire annuellement dix ſes mines d'or & d'argent, ue le Pérou, qui paſſe pour en argent que le Mexique, uis le declin des mines du t auſſi fournir la même ſom- dans le nouveau Mexique mines d'argent fort riches; ne point outrer la choſe, je e cette province produiſe ons, ce qui n'eſt certaine- rop, eu égard au produit de lle Eſpagne. Il n'y a pas de mines d'argent dans le ais ſes mines d'or ſont les s qui ſoient au monde. En donc la richeſſe de cette vec celle des autres, elle ne nir moins de deux millions, tant ce que produit la Terre

Ferme; deſorte que l'or & l'argent qu'on tire des Colonies Eſpagnoles, doivent monter tout au moins à vingt-quatre millions de livres ſterlings par an. Uztariz, dans ſa fameuſe diſſertation ſur le commerce d'Eſpagne, Auteur qui étoit certainement bien informé, & dans une matiere, où il étoit de ſon intérêt de profiter de cette importation, prétend qu'il n'entre tous les ans en Eſpagne que quinze million de piaſtres en or & en argent, ce qui eſt certainement fort au-deſſous de quatre millions de livres ſterlings. Mais comme il y a lieu de croire que l'on détourne une partie conſidérable de cette ſomme, je veux ſuppoſer qu'elle ſe monte à quatre millions. Je mets un million de plus pour le commerce d'Acapulco, ce qui eſt certainement beaucoup. Il y a encore la contrebande que font les Anglois, les François & les Hollandois, qui ſe monte à une ſomme conſidérable, & que je ſuppoſe être de deux millions. Voilà donc ſept millions qui ſortent tous les ans du pays; deſorte que, toute déduction faite, il reſte encore dix-ſept millions clair & net. Si cela eſt, les richeſſes de l'Amérique Eſpa-

gnole ne doivent-elles pas augmenter en peu de temps à un point qui passe toute probabilité ? Puisque depuis l'année 1730, jusqu'à celle où nous sommes, il y a un espace de vingt-six ans, & qu'il n'y a pas lieu de croire que les mines ayent été épuisées dans ce temps-là. Que si depuis 1724, qu'Uztariz écrivoit, il a passé plus d'argent en Europe, qu'il n'en passoit dans ce temps-là, c'est probablement parce que les mines sont devenues plus abondantes. Si donc l'on multiplie la somme annuelle qui reste dans l'Amérique Espagnole, qui est de dix-sept millions, par vingt-six, qui est le nombre d'années qui se sont écoulées depuis qu'on a fait ce calcul, le produit donnera quatre cens quarante-deux millions en vingt-six ans. Si l'on remonte un peu plus haut, à quelle somme cela ne doit-il pas s'être monté depuis le commencement du dernier siecle, que les mines d'argent étoient aussi abondantes qu'elles le sont aujourd'hui, & quelques-unes encore plus. Depuis l'année 1600, jusqu'à celle où nous sommes, on auroit amassé dans les Colonies Espagnoles six cens cinquante-deux millions de livres ster-

doivent-elles pas augmenter
temps à-un point qui passe
abilité ? Puisque depuis l'an-
, jusqu'à celle où nous som-
a un espace de vingt-six
u'il n'y a pas lieu de croire
nes ayent été épuisées dans
-là. Que si depuis 1724,
écrivoit, il a passé plus
n Europe, qu'il n'en passoit
emps-là, c'est probablement
les mines sont devenues plus
s. Si donc l'on multiplie la
nuelle qui reste dans l'Amé-
agnole, qui est de dix-sept
par vingt-six, qui est le
'années qui se sont écoulées
'on a fait ce calcul, le pro-
era quatre cens quarante-deux
n vingt-six ans. Si l'on re-
n peu plus haut, à quelle
ela ne doit-il pas s'être monté
commencement du dernier
ue les mines d'argent étoient
ndantes qu'elles le sont au-
, & quelques-unes encore
puis l'année 1600, jusqu'à
nous sommes, on auroit amassé
Colonies Espagnoles six cens
e-deux millions de livres ster-

lings; outre les épargnes des années précédentes, qui ont dû être très considérables. Faites tel rabais qu'il vous plaira; supposés que les Eglises se sont enrichiés jusqu'à la profusion; que les particuliers ont leurs batteries de cuisine en or & en argent, comme on prétend que quelques-uns les ont dans certains endroits; ajoutez-y l'or & l'argent que l'on porte sur soi, on aura toujours de la peine à croire, que l'on trouve de si grandes richesses dans l'Amérique Espagnole, où la plus grande partie du peuple est esclave, ou dans un état approchant de l'esclavage, & où il y a peu d'Espagnols opulents, la plûpart de ceux qui ont fait fortune, se hâtant de retourner en Europe pour en jouir. Au reste, il est bien difficile d'apprécier la richesse de ce pays, & les trésors immenses qu'il produit; ils sont fort grands sans doute, mais moins qu'on ne nous les représente.



CHAPITRE IV.

De la Cochenille & du Cacao.

LA Cochenille, dont les Espagnols font une exportation considérable chez l'étranger, sert à teindre en écarlate, en pourpre & en cramoisi. Après avoir long-temps disputé sur la nature de cette drogue curieuse, on paroît convenir aujourd'hui qu'elle n'est autre chose qu'un insecte, de l'espéce de ceux qui s'attachent à la noix de galle. Cet animal s'attache à différentes plantes, mais il n'y en a qu'une qui lui communique les qualités, qui le font rechercher dans la médecine & les manufactures. Cette plante est appellée *Opuntia* par les Botanistes. Elle est entiérement composée de feuilles ovales, épaisses, succulentes, jointes bout-à-bout, lesquelles forment de côté & d'autre différentes ramifications. Sa fleur est large & son fruit a la figure d'une figue. Il est rempli d'un suc cramoisi, auquel la Cochenille doit sa couleur.

Lorsque les saisons pluvieuses sont

APITRE IV.

Cochenille & du Cacao.

henille, dont les Espagnols
portation considérable chez
sert à teindre en écarlate,
& en cramoisi. Après avoir
ps disputé sur la nature de
ue curieuse, on paroît con-
urd'hui qu'elle n'est autre
in insecte, de l'espéce de
'attachent à la noix de galle.
l s'attache à différentes plan-
il n'y en a qu'une qui lui
que les qualités, qui le font
dans la médecine & les ma-
. Cette plante est appellée
ar les Botanistes. Elle est en-
composée de feuilles ovales,
succulentes, jointes bout-à-
squelles forment de côté &
ifférentes ramifications. Sa
arge & son fruit a la figure
e. Il est rempli d'un suc cra-
uquel la Cochenille doit sa

e les saisons pluvieuses sont

arrivées, ceux qui cultivent cette plante, coupent les sommités qui sont les plus chargées de ces insectes, lesquels n'ont pas encore atteint leur grosseur, & les mettent à l'abri du mauvais temps & des injures de l'air. Ces branches, quoique séparées du tronc de la plante, conservent long-temps leur fraîcheur, ce qui met non-seulement cet insecte en état de subsister pendant les saisons pluvieuses, mais encore de croître, & de faire ses petits, dès que le mauvais temps est passé. On les sort alors, & on les pose sur les plantes qui leur sont propres, dans de petits nids, faits avec de la mousse. Ils ne sentent pas plutôt la fraîcheur vivifiante de l'air, qu'ils font leurs petits au bout de trois ou quatre jours. Ces petits, qui ne sont pas plus gros qu'une mite, se répandent de tous côtés avec une vîtesse surprenante, de maniere que toute la plantation en est bien-tôt remplie; mais ce qu'il y a de singulier est, que cet animal, qui est si vif dans son enfance, perd entiérement son activité, s'attache à la partie la moins exposée, & la plus succulente de la feuille, & y reste tant qu'il vit, sans se mouvoir, ni sans per-

cer la feuille, suçant la substance qu'elle contient avec une petite trompe que la nature lui a donnée pour cet effet.

Ce qui n'est pas moins remarquable que la façon de vivre de cet animal, est la nature du mâle, qui ne paroît point appartenir à la même espéce; car loin de rester en place, il a des aîles, & est, comme le papillon, dans un mouvement continuel. Il est plus petit que la Cochenille, vit avec elles, & leur marche dessus, sans que ceux qui soignent cet insecte, se doutent qu'il soit une créature de la même espéce, quoiqu'ils soient persuadés que c'est lui qui rend la Cochenille féconde. Mais ce n'est que de la femelle dont on se sert pour teindre.

Les Indiens font quatre récoltes par année, qui sont autant de générations de cet animal. Ceux qui sont soigneux, détachent ces insectes les uns après les autres, avec une espéce de pinceau, & les ramassent à mesure qu'ils tombent; mais souvent ils brossent la plante avec si peu de soin, que les fragmens qui s'en détachent, se mêlent avec les Cochenilles, & que celles-ci se mêlent pêle mêle, les vieilles avec

lle, suçant la substance
ient avec une petite trompe
ure lui a donnée pour cet

'est pas moins remarquable
n de vivre de cet animal,
re du mâle, qui ne paroît
tenir à la même espéce; car
ter en place, il a des aîles,
mme le papillon, dans un
t continuel. Il est plus pe-
Cochenille, vit avec elles,
rche dessus, sans que ceux
nt cet insecte, se doutent
une créature de la même es-
iqu'ils soient persuadés que
i rend la Cochenille féconde.
'est que de la femelle dont
pour teindre.

liens font quatre récoltes par
ui sont autant de générations
mal. Ceux qui sont soigneux,
ces insectes les uns après les
vec une espéce de pinceau,
nassent à mesure qu'ils tom-
nais souvent ils brossent la
vec si peu de soin, que les
qui s'en détachent, se mêlent
Cochenilles, & que celles-ci
pêle mêle, les vieilles avec

les jeunes, ce qui diminue beaucoup leur prix. Mais ce qui fait la principale bonté de cette drogue, est la maniere de tuer & de faire secher les Cochenilles, ce que l'on fait de trois façons différentes. La premiere, est de tremper le baquet où elles sont dans de l'eau bouillante, & de les faire sécher ensuite au soleil, ce que les Espagnols appellent *Renegrida*. La seconde, est de les faire sécher au four, où elles prennent une couleur grisâtre, veinée de pourpre, ce qui leur fait donner le nom de *Jaspées*. La troisieme, qui est celle que les Indiens pratiquent, est de les faire sécher sur des pierres plattes avec leurs gâteaux de maïs. Elle est la plus mauvaise de toutes, parce qu'elles se séchent trop, ou qu'elles se brûlent, & ils disent alors qu'elles sont noires, *Negra*.

Cette drogue a une qualité d'autant plus extraordinaire, qu'elle appartient au regne animal, & à l'espéce la plus périssable, & c'est, qu'elle ne se gâte jamais. Sans autre soin que celui de l'enfermer dans une boëte, on l'a gardée jusqu'à cent ans, sans qu'elle ait rien perdu de sa vertu pour la médecine & pour la teinture. C'est un

des meilleurs cordiaux & des meilleurs sudorifiques que l'on connoiſſe dans la médecine. Cette propriété, jointe à la rareté dont elle eſt, vû qu'elle ne croît que dans cette contrée, fait qu'elle eſt une branche des plus eſſentielle du commerce, & qu'on l'eſtime autant que l'or & l'argent, à cauſe de la promptitude & de la ſûreté de ſon débit. On compte qu'il en ſort toutes les années neuf cens mille livres peſant du pays.

Le Cocao, ou le Cacao, dont on fait le Chocolat, fait un article conſidérable dans l'Hiſtoire naturelle, & le commerce de la Nouvelle Eſpagne. Il croît ſur un arbre de hauteur moyenne, dont le bois eſt ſpongieux & poreux, & l'écorce unie & de couleur de canelle. La fleur croît en grappes entre la tige & le bois en forme de roſe, mais petite & ſans odeur. Le fruit, qui renferme le cacao, conſiſte en une eſpéce de gouſſe, à-peu-près de la figure & de la groſſeur du concombre. Il contient une pulpe extrêmement rafraîchiſſante & d'un goût acide, qui remplit les interſtices des noix, avant qu'elles ſoient meures; mais après qu'elles ont acquis leur maturité, on a ſoin de les emballer les plus ſerrées,

& avec le plus d'ordre que l'on peut. Elles ont une coque fort dure, au-dedans de laquelle, est la ſubſtance huileuſe qui ſert à faire le Chocolat. Ce fruit, à la différence de nos fruits Européens, qui croiſſent ſur les petites branches, ne vient que ſur les groſſes, principalement dans l'endroit des nœuds. Il n'en vient aucun ſur les petites, ce qui eſt une eſpéce de végétation qui, bien qu'inconnue chez nous, eſt commune à pluſieurs autres plantes qui croiſſent ſous les Tropiques. Le Cacaotier eſt extrêmement délicat, il craint également le vent, le froid, le chaud, & ne fleurit qu'à l'ombre, d'où vient que dans les plantations de Cacaotiers, on a ſoin de planter un palmier, pour chaque plant de Cacaotier. Je ne dirai rien de l'uſage de ce fruit, parce que tout le monde le connoît, & que perſonne n'ignore ſes vertus. Malgré la quantité que les Européens en tirent, il ne laiſſe pas que de s'en faire une conſommation prodigieuſe dans le pays, & il s'en fait un commerce immenſe dans le Mexique & la Terre Ferme, où il s'en trouve d'excellent. Le profit qu'on en tire eſt ſi grand, que l'on prétend qu'il y a tel jardin

de Cacaotiers, qui rapporte jusqu'à vingt mille piastres par an. Je crois que cela est exagéré, mais cela prouve le profit immense que produit cette denrée. Elle fait la principale nourriture des habitans, elle est saine, nourrissante, & telle qu'il convient au climat. On confond souvent ce fruit avec la noix de coco, qui est une espéce toute différente.

CHAPITRE V.

Commerce de Mexique. Description de cette ville. Foires d'Acapulco & de la Vera-Cruz. Flotte & vaisseaux de Registre.

ON peut considérer le commerce du Mexique, comme composé de trois grandes branches, par lesquelles il communique avec tout l'Univers; son commerce avec l'Europe, par la Vera-Cruz; avec les Indes Orientales par la voie d'Acapulco; & celui de la mer du Sud, par le même Port. Il y a donc trois places dans la Nouvelle Espagne qui peuvent intéresser un

ciers, qui rapporte jusqu'à
e piastres par an. Je crois
st exagéré, mais cela prouve
immense que produit cette
lle fait la principale nourri-
habitans, elle est saine, nour-
& telle qu'il convient au cli-
onfond souvent ce fruit avec
e coco, qui est une espéce
érente.

APITRE V.

de Mexique. Description de
lle. Foires d'Acapulco & de la
Cruz. Flotte & vaisseaux de
e.

ut considérer le commerce du
, comme composé de trois
branches, par lesquelles il
que avec tout l'Univers; son
e avec l'Europe, par la Vera-
vec les Indes Orientales par
d'Acapulco; & celui de la mer
, par le même Port. Il y a
ois places dans la Nouvelle
qui peuvent intéresser un

étranger, sçavoir la Vera-Cruz, Acapulco & Mexique.

Mexique, la capitale du royaume, la résidence du Viceroi, le siége de la premiere audience, ou Chambre de justice, & de l'Archevêque, est sans contredit une des villes les plus riches & des plus florissantes, non-seulement de l'Amérique, mais de tout l'Univers. Quoiqu'elle ne soit point un Port de mer, & qu'elle ne communique avec la mer par aucune riviere navigable, elle fait un commerce prodigieux, & est elle-même le centre de celui qui se fait entre l'Amérique & l'Europe d'une part, & entre l'Amérique & les Indes Orientales de l'autre. C'est-là que les principaux Marchands résident, que la plûpart des affaires s'expédient, & que les marchandises qui passent d'Acapulco à la Vera-Cruz, ou de la Vera-Cruz à Acapulco, pour l'usage des Philippines, & en grande partie pour celui du Pérou & de Lima, passent par cette ville, & occupent un nombre prodigieux de chevaux & de mulets. C'est-là où l'on porte tout l'or & l'argent, pour les convertir en espéces monnoyées; c'est-là que l'on dépose le quint du Roi, & c'est-là enfin

où l'on fabrique cette quantité prodigieuse d'ustensiles & d'ornements de toute espéce, que l'on envoie tous les ans en Europe. Tout y annonce la magnificence & la richesse. Les boutiques brillent de toutes parts de l'or, de l'argent & des bijoux qui y sont exposés. On est frappé d'admiration, en refléchissant sur les trésors immenses qui sont renfermés dans de grandes caisses empilées les unes sur les autres jusqu'au plancher, en attendant l'occasion de les envoyer en Espagne. On prétend que les Négresses qui suivent les carosses de leurs maîtresses, portent des bracelets d'or, des colliers de perles, des pendants d'oreilles de diamants, & que les Négres sont entiérement couverts de broderie. On ne peut dire précisément le nombre d'habitants qu'il y a dans cette ville; il doit certainement être considérable, & quelques-uns le font monter à soixante-dix mille ou quatre-vingt mille ames. La ville est régulierement bâtie, quoique les maisons y soient basses, elle renferme quantité de Monasteres richement fondés, & un grand nombre d'Eglises, dont la richesse passe toute imagination, mais dont l'Ar-

rique cette quantité prodi-
ſtenſiles & d'ornements de
ėce , que l'on envoie tous
Europe. Tout y annonce la
ce & la richeſſe. Les bouti-
ent de toutes parts de l'or ,
t & des bijoux qui y ſont
On eſt frappé d'admiration ,
iſſant ſur les tréſors immen-
nt renfermés dans de grandes
pilées les unes ſur les autres
lancher , en attendant l'occa-
es envoyer en Eſpagne. On
que les Négreſſes qui ſuivent
es de leurs maîtreſſes , por-
bracelets d'or , des colliers
, des pendants d'oreilles de
, & que les Négres ſont en-
couverts de broderie. On ne
précisément le nombre d'ha-
qu'il y a dans cette ville ; il
ainement être conſidérable , &
-uns le font monter à ſoixante-
ou quatre-vingt mille ames.
eſt régulierement bâtie , quoi-
maiſons y ſoient baſſes , elle
quantité de Monaſteres ri-
fondés , & un grand nom-
gliſes , dont la richeſſe paſſe
agination , mais dont l'Ar-

chitecture eſt des plus pitoyables.

Le Port le plus proche de cette ville eſt Acapulco, ſur la mer du Sud, à plus de deux cens milles de la Capitale. Son Port eſt un des plus profonds, des plus ſûrs & des plus commodes qu'il y ait dans la mer du Sud ; on peut même dire qu'il eſt le ſeul bon Port que l'on trouve ſur la côte Occidentale de la Nouvelle Eſpagne. Son entrée eſt défendue par un aſſez bon château ; mais la ville eſt mal bâtie, & fait une très pauvre figure, excepté dans les temps des foires, qu'elle change d'apparence, & devient un des marchés les plus conſidérables qui ſoient au monde. Vers le mois de Décembre, le grand Gallion, qui fait toute la communication qu'il y a entre l'Amérique & les Philippines, après un voyage de cinq mois, & un trajet de trois mille lieues, pendant lequel il ne voit d'autre terre que les petites Iles des Larrons, arrive dans ce Port, chargé des marchandiſes les plus riches de l'Orient, de gérofle, de poivre, de canelle, de muſcade, de macis, de ſquine, de porcelaine du Japon, de toiles de coton, unies & peintes, de différentes ſortes de mouſ-

selines, d'étoffes de soie, de pierres précieuses, de drogues rares, & de poudre d'or. Il arrive vers le même temps un vaisseau de Lima, dont la cargaison est de deux millions de piastres, indépendamment du vif-argent, du cacao, des drogues & autres marchandises de prix, qu'il échange pour celles des Indes Orientales. Il s'y rend plusieurs autres vaisseaux de différents endroits du Chili & du Pérou; & outre le trafic des marchandises des Philippines, il s'y fait un échange considérable des denrées de ces contrées, & des différentes marchandises d'Europe. La foire dure quelquefois trente jours. Dès que les marchandises sont débitées, le Gallion repart pour les Philippines, chargé d'argent, de marchandises d'Europe & de différentes denrées de l'Amérique. Je parle ici, comme s'il n'y avoit qu'un seul vaisseau qui fit le commerce des Philippines, sçavoir le Gallion, dont le port est d'environ douze cens tonneaux. Mais il y en a un autre qui l'escorte pour l'ordinaire, & qui lui nuit infiniment, par la quantité de marchandises dont il est chargé. Le Gallion a souvent plus de mille hommes à bord,

qui sont intéressés à sa cargaison, ou simples passagers. Il n'y a point de commerce où l'on fasse de plus grands profits. Le Capitaine du vaisseau, les Pilotes, les Contre-maîtres, & même les simples Matelots, gagnent dans un seul voyage, ce qui suffiroit pour faire la fortune d'un honnête-homme. L'Auteur du voyage du Lord Anson dit que les * Jésuites entretiennent leurs Missions des profits qu'ils font sur cette cargaison. Si cela est, le gain qu'ils font doit être très considérable, & ne peut qu'augmenter la puissance d'une société, qui s'est déja rendue célébre par ses richesses & son crédit.

* On verra le contraire dans l'Histoire de la Californie que l'on imprime actuellement à Paris.

Quoique ce commerce soit très considérable par lui-même, & se fasse directement entre les domaines du Roi d'Espagne, on ne s'apperçoit cependant pas qu'il les enrichisse beaucoup; la plus grande partie des marchandises qui viennent des Philippines, étant fabriquées chez l'étranger. Les Espagnols ne sçavent donner du prix à une chose par leur travail & leur industrie. Les Chinois sont intéressés à cette cargaison, & ce sont eux qui fabriquent leur vaisselle, & lui donnent une forme un peu plus élégante que celle d'un

lingot, ou d'une piéce de monnoie mal frappée. La foire finie, la ville redevient un désert; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit pendant toute l'année l'entrepôt de Mexique, pour le commerce qu'il fait avec le Pérou & le Chili, mais qui n'est pas bien considérable. On transporte les marchandises des Indes Orientales à Mexique à dos de mulets, & après que les habitans s'en sont fournis, on envoie le reste par terre à la Vera-Cruz, & delà dans la Terre Ferme, dans les Iles, & même en Espagne, mais en petite quantité.

C'est par la voie de la Vera-Cruz que toutes les richesses du Mexique passent dans l'ancien monde, & que les Amériquains reçoivent en échange les choses dont ils ont besoin pour fournir aux commodités de la vie & au luxe. C'est dans ce Port que se rend tous les ans vers la fin de Novembre la Flotte de Cadix, après un passage de neuf semaines. Cette Flotte, qui ne part que de Cadix, est composée d'environ trois vaisseaux de guerre, & de quatorze à quinze vaisseaux marchands, du port de quatre cens tonneaux jusqu'à mille. Leur cargaison

conſiſte en draps, toileries, étoffe de ſoie, velours, dentelles, verreries, papier, coutelerie, outils de fer, montres, pendules, vif-argent, harnois de chevaux, bas, ſouliers, livres, tableaux, munitions de guerre, vins, fruits, &c. deſorte que toutes les nations commerçantes de l'Europe ſont intéreſſées à la cargaiſon de cette Flotte. L'Eſpagne n'envoie preſque autre choſe que du vin & du fruit. Cela joint aux frais & au droit des commiſſionnaires, & à ceux du Roi, eſt preſque le ſeul avantage que ce royaume retire de ſon commerce avec les Indiens. Il eſt étroitement défendu d'embarquer aucune marchandiſe ſur cette Flotte, ſans avoir préalablement déclaré ſa qualité, ſon prix, & le nom de ceux à qui elle appartient, à la Chambre des Indes de Séville; & lorſqu'elle eſt de retour, on eſt obligé de produire un certificat du Juge du lieu, par lequel il conſte que les marchandiſes ont été débarquées dans le lieu de leur deſtination. Il eſt défendu de débarquer les marchandiſes ailleurs qu'à la Vera-Cruz, ni de recevoir à bord d'autres paſſagers que des Eſpagnols, encore ſont-ils obligés de de-

mander la permiſſion à la Chambre des Indes.

La Cour d'Eſpagne eſt extrêmement jalouſe de tout ce qui a le moindre rapport avec l'Amérique, & ſacrifie ſouvent ſes avantages à la ſûreté de ſes poſſeſſions. Elle ſe propoſe principalement deux objets dans ce commerce, l'excluſion des étrangers, & le débit des marchandiſes qu'elle envoie dans le nouveau monde. Elle croit les remplir en envoyant tous les ans une Flotte, laquelle part d'un ſeul Port d'Eſpagne, pour ſe rendre dans un autre du Mexique. Cette conduite, qui ſeroit contraire à la ſaine politique, chez toute autre puiſſance de l'Europe, eſt extrêmement judicieuſe par rapport à l'Eſpagne, parce que les marchandiſes qu'elle envoie, appartenant preſque toutes aux étrangers, & n'ayant pour elle que le profit qu'on y fait dans les Indes, il eſt de ſon intérêt d'en tirer le meilleur parti qu'elle peut. Il en ſeroit tout autrement, ſi ces marchandiſes étoient toutes, ou du moins la plus grande partie, de ſon cru, ou de ſes fabriques. On ne peut certainement blâmer les Eſpagnols de conſerver ce commerce, quoique les moyens

moyens qu'ils employent pour cet effet, ne soient souvent pas des meilleurs. En restraignant ainsi le commerce à ces deux Ports, ils éteignent l'émulation des habitants du Nouveau Monde, lesquels pourroient non-seulement trafiquer avec les étrangers, mais encore fabriquer dans la suite des marchandises chez eux; au lieu qu'ils se trouvent sur le même pied que les étrangers, par rapport à l'exportation de leurs denrées. Ils ne peuvent les vendre directement, & il est certain que le moindre découragement nuit beaucoup dans les endroits où le commerce est foible, & pour ainsi dire dans son enfance. D'ailleurs une pareille contrainte encourage les interlopes, & ouvre la porte à un commerce illicite, trop avantageux, pour pouvoir l'empêcher, outre qu'on ne manque jamais de moyens pour désarmer la Justice la plus severe, & tromper la vigilance la plus attentive. On peut donc douter, avec beaucoup de raison, si ces sortes de précautions sont aussi avantageuses à la nation qu'on le prétend. C'est vraisemblablement quelque considération de cette espéce, qui a donné lieu aux vaisseaux

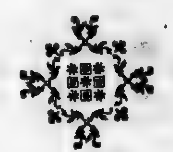
de Regiſtre. On s'apperçut que ce commerce ainſi borné, ne répondoit point aux vûes que l'on avoit, & que ceux qui avoient des marchandiſes de contrebande, ne manqueroient pas de profiter de la diſette, pour les débiter dans l'Amérique. Lors donc que les marchands de Cadix ou de Seville jugent que les marchandiſes manquent dans quelque Port des Indes Occidentales, ils demandent la permiſſion au Conſeil des Indes d'y envoyer un vaiſſeau de trois cens tonneaux, ou au-deſſous. Cette permiſſion leur coûte quarante ou cinquante mille piaſtres, indépendamment des préſents qu'ils ſont obligés de faire aux Officiers pour l'obtenir ; car quoiqu'elle porte que le vaiſſeau ne ſera que de trois cens tonneaux, il eſt rarement au-deſſous de ſix cens. On enregiſtre ce vaiſſeau & ſa cargaiſon ſur le pied de ſon port. On exige encore qu'il rapporte un certificat du Juge du lieu pour lequel il eſt freté, par lequel il conſte qu'il n'excéde pas le port ſur le pied duquel on l'a enregiſtré. C'eſt-là ce qu'on appelle des vaiſſeaux de Regiſtre, & c'eſt avec eux que l'on fait le commerce de l'Amérique depuis quelques

e. On s'apperçut que ce
ainsi borné, ne répondoit
vûes que l'on avoit, & que
voient des marchandises de
de, ne manqueroient pas de
e la disette, pour les débiter
mérique. Lors donc que les
s de Cadix ou de Seville ju-
les marchandises manquent
que Port des Indes Occiden-
demandent la permission au
les Indes d'y envoyer un vais-
trois cens tonneaux, ou au-
Cette permission leur coûte
ou cinquante mille piastres,
amment des présents qu'ils
gés de faire aux Officiers pour
; car quoiqu'elle porte que le
ne sera que de trois cens ton-
il est rarement au-dessous de
On enregistre ce vaisseau &
ison sur le pied de son port.
ge encore qu'il rapporte un
t du Juge du lieu pour lequel
eté, par lequel il conste qu'il
e pas le port sur le pied du-
l'a enregistré. C'est-là ce qu'on
des vaisseaux de Registre, &
ec eux que l'on fait le com-
de l'Amérique depuis quelques

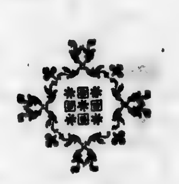
années, avec autant de préjudice pour le commerce d'Espagne, que d'une maniere contraire aux maximes selon lesquelles on le faisoit anciennement. Je reviens à la Flotte.

Après avoit débarqué les marchandises à la Vera-Cruz, on charge sur la Flotte l'argent, les pierreries, la cochenille, l'indigo, le cacao, le tabac, le sucre, les cuirs qui sont destinés pour l'Espagne. Elle repart quelquefois dans le mois de Mai, mais le plus souvent dans le mois d'Août. De la Vera-Cruz, elle se rend à la Havanne, dans l'Ile de Cuba, qui est le lieu du rendez-vous, où elle trouve les Gallions, qui sont une autre Flotte qui fait le commerce de la Terre Ferme par Carthague, & celui du Pérou par Panama & Porto Belo, de la même maniere que la Flotte fait celui de la Nouvelle Espagne. Après s'être jointe dans ce Port avec les Gallions & les vaisseaux de Registre, qui s'y rendent de toutes parts, on détache quelques vaisseaux légers pour l'Espagne, pour y donner avis des cargaisons de ces différentes Flottes, pour que la Cour puisse juger des droits qu'elle peut exiger, & de l'escorte dont elles ont be-

soin pour leur sûreté. Ces Flottes font pour l'ordinaire quelque séjour à la Havanne, pour donner le temps aux autres vaisseaux de les joindre. Aussitôt qu'ils sont arrivés, elles partent de la Havanne, traversent le golfe de la Floride, & passant entre les Iles de Bahama, elles font route au Nord-Est, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à la hauteur de Saint-Augustin, après quoi elles continuent leur route pour l'Espagne. La Vera-Cruz n'est plus rien après que la Flotte est partie. C'est une ville dont la situation est mal saine, & qui n'est presque habitée que par des Indiens, des Métifs ou des Négres. Tous les marchands font leur résidence à Los Angeles, qui en est éloigné de quelques lieues. Cette ville peut contenir environ trois mille habitans.



ur sûreté. Ces Flottes font
naire quelque séjour à la
pour donner le temps aux
eaux de les joindre. Aussi-
sont arrivés, elles partent
nne, traversent le golfe de
& passant entre les Iles de
elles font route au Nord-
'à ce qu'elles soient arri-
hauteur de Saint-Augustin,
elles continuent leur route
agne. La Vera-Cruz n'est
après que la Flotte est par-
une ville dont la situation
ne, & qui n'est presque ha-
par des Indiens, des Métifs
égres. Tous les marchands
ésidence à Los Angeles, qui
gné de quelques lieues. Cette
contenir environ trois mille



CHAPITRE VI.

Trois sortes de peuples de la Nouvelle Espagne. Les blancs, les Indiens & les Négres. Leurs caracteres. Le Clergé & son caractere. Gouvernement civil.

LES habitans de la Nouvelle Espagne sont composés de trois sortes de peuples différents, de blancs, d'Indiens, de Négres, ou d'un mélange de ceux-ci. Les blancs sont Espagnols, ou Créoles. Ceux qui sont natifs d'Espagne possédent la plûpart des emplois, ou exercent le commerce, & ont le même caractere & les mêmes mœurs que les Espagnols d'Europe; ils sont graves, spirituels, remplis de bons sens, indolents, fiers & présomptueux. Ils tirent vanité de leur origine, ce qui fait que les Créoles les haïssent & leur portent envie. Ces derniers n'ont ni cette fermeté, ni cette patience, qui caractérisent les Espagnols. Ils ont peu de courage, & sont en général mous & efféminés. Nés dans un climat dont la chaleur les énerve, vivant dans l'abondance de toutes choses, &

s'adonnant à l'oisiveté & aux plaisirs; ils manquent des qualités nécessaires pour figurer dans le monde. Ils haïssent l'étude, & si quelques-uns s'y appliquent, ils sont en tres petit nombre. Plongés dans le luxe, sans goût ni discernement, ils dépensent leur bien par pure ostentation, & sans savoir en profiter, & sont plus jaloux de l'apparence que de la réalité.

Ils sont très modérés dans le boire & dans le manger, mais par un effet de leur oisiveté & de leur tempérament, ils ne s'occupent que d'amour & d'intrigues amoureuses. Ils les ménagent dans le goût des anciens Espagnols, s'efforçant de se rendre agréables au beau sexe, par des propos & des actions extravagantes, par une mauvaise musique, des poësies pitoyables, & de folles dépenses. Les femmes ne sont pas fort distinguées par leur chasteté, ni par leurs vertus domestiques; elles sauvent cependant les apparences, pour se conformer à l'ancienne étiquette, & ont assez de génie pour supporter sans se plaindre la contrainte dans laquelle elle les tient.

Le Clergé est extrêmement nombreux, & ne peut manquer d'être ri-

à l'oisiveté & aux plaisirs;
nt des qualités nécessaires
dans le monde. Ils haïssent
si quelques-uns s'y appli-
sont en tres petit nombre.
ns le luxe, sans goût ni
nt, ils dépensent leur bien
stentation, & sans savoir en
sont plus jaloux de l'appa-
de la réalité.

très modérés dans le boire
manger, mais par un effet
veté & de leur tempérament,
cupent que d'amour & d'in-
noureuses. Ils les ménagent
oût des anciens Espagnols,
de se rendre agréables au
, par des propos & des ac-
avagantes, par une mauvaise
des poësies pitoyables, & de
ensés. Les femmes ne sont pas
nguées par leur chasteté, ni
vertus domestiques; elles sau-
ndant les apparences, pour se
à l'ancienne étiquette, &
de génie pour supporter sans
re la contrainte dans laquelle
ient.

ergé est extrêmement nom-
& ne peut manquer d'être ri-

che, chez un peuple aussi opulent & aussi superstitieux. On prétend qu'il possède lui seul le quart des revenus du royaume, qui montent à plusieurs millions. Quant au nombre, on peut dire sans exagérer, que les prêtres, les moines & les religieuses, excédent d'un cinquieme les blancs, tant dans cette province, que dans les autres contrées de l'Amérique Espagnole. Mais comme il est en général trop ignorant, pour instruire par ses prédications, & trop débauché pour édifier par sa conduite, les mœurs des peuples ne se ressentent nullement de son nombre, de ses richesses, ni de son crédit. La plûpart ne sont que des aventuriers sortis d'Espagne, qui n'ayant aucun égard pour leur caractere, ni pour les vœux qu'ils ont fait, ne cherchent qu'à s'enrichir promptement, en abusant de l'ignorance & de la crédulité du peuple. Scrupuleusement attachés à certaines méthodes méchaniques de dévotion, ils se mettent très peu en peine des mœurs. Tous leurs sermons ne tendent qu'à lui inspirer beaucoup de vénération pour les Saints qui ont fondé leurs ordres, ou qui les protégent, laquelle est extrêmement lu-

crative pour eux. C'est-là leur sujet ordinaire, & ils cherchent plutôt à lui inspirer une admiration stupide pour les miracles qu'ils ont fait, qu'à les engager à imiter la sainteté de leur vie. Au reste ce que je dis ici, souffre quelque exception; & malgré les défauts des prêtres & des religieux, on ne peut s'empêcher de louer leur zele. On leur doit quantité de fondations charitables; ce sont eux qui ont donné aux Indiens & aux Négres quelque connoissance de Religion, & qui ont adouci en quelque sorte leur esclavage, ce qui a produit un très bon effet; car ces esclaves sont plus fideles que les nôtres, & n'abusent jamais de la liberté qu'on leur donne. Je ne sache pas qu'ils ayent jamais causé aucune révolte, & les Indiens sont beaucoup plus civilisés qu'ils ne le sont dans les Colonies des autres nations Européennes.

Ces peuples sont encore aujourd'hui ce qu'ils étoient autrefois, humbles, soumis, craintifs & dociles. On les traite en général avec beaucoup d'indignité, ce qui n'est pas étonnant, car l'état de tout peuple soumis à un autre, est infiniment pire qu'il ne le

r eux. C'eſt-là leur ſujet
t ils cherchent plutôt à lui
admiration ſtupide pour
qu'ils ont fait, qu'à les
imiter la ſainteté de leur
e ce que je dis ici, ſouffre
ception; & malgré les dé-
rêtres & des religieux, on
mpêcher de louer leur zele.
oit quantité de fondations
; ce ſont eux qui ont don-
iens & aux Négres quelque
e de Religion, & qui ont
uelque ſorte leur eſclavage,
roduit un très bon effet;
laves ſont plus fideles que
& n'abuſent jamais de la
on leur donne. Je ne ſache
ayent jamais cauſé aucune
les Indiens ſont beaucoup
és qu'ils ne le ſont dans les
des autres nations Euro-

ples ſont encore aujourd'hui
toient autrefois, humbles,
raintifs & dociles. On les
énéral avec beaucoup d'in-
e qui n'eſt pas étonnant, car
out peuple ſoumis à un au-
nfiniment pire qu'il ne le

ſeroit, s'il étoit gouverné par ſes propres loix, quelque mauvaiſes qu'elles fuſſent.

Comme les Négres qui ſont dans le pays, y ont été tranſportés d'Afrique, ils ont le même caractere que ceux de nos Colonies. Ils ſont opiniâtres, endurcis à la fatigue, peu ſpirituels, & très propres à l'eſclavage auquel ils ſont aſſujettis.

Tel eſt le caractere des habitans, non-ſeulement de la Nouvelle Eſpagne, mais de toute l'Amérique Eſpagnole. Dans le cas où j'y remarque quelque différence eſſentielle, j'ai ſoin d'en avertir.

Le Gouvernement civil eſt adminiſtré par des tribunaux, auxquels on donne le nom d'Audiences, leſquels ſont compoſés d'un certain nombre de Juges, partagés en différentes Chambres, qui reſſemblent plutôt aux Parlements de France qu'à nos Cours. Le Viceroi eſt à la tête de la premiere, & y préſide lorſqu'il lui plaît. Cette place eſt une des plus grandes que le Roi d'Eſpagne puiſſe donner; & c'eſt auſſi le plus riche Gouvernement qu'il y ait au monde. Les emplois ne ſont occupés que par les Eſpagnols, mais

ce n'eſt que pour un temps limité, qui va rarement au-delà de trois ans. C'eſt la jalouſie qui influe ſur tous les réglements, tant à cet égard, que par rapport à toutes les autres affaires relatives aux Indes. Elle a ce mauvais effet, que tous les Officiers, depuis le premier juſqu'au dernier, dévorés par cette cupidité que les poſtes lucratifs inſpirent, voulant profiter du temps, oppriment les peuples, & fruſtrent la Couronne de ce qui lui appartient. Ceux qui leur ſuccédent, étant dans les mêmes diſpoſitions, il arrive delà que perſonne ne ſe met en peine de faire aucun réglement utile, perſuadé que ſon ſucceſſeur ne s'y conformera point, pour peu qu'il ſoit contraire à ſes intérêts; deſorte que ce malheureux peuple ne ſçauroit uſer de la politique du renard, je veux dire, garder ſes ſangſues, & eſt obligé de ſe laiſſer ſucer, par une ſuite continuelle de harpies avides & affamées.

Il y a quelques troupes dans la Nouvelle Eſpagne, pour l'entretien deſquelles on a aſſigné un aſſez bon revenu, de même que pour celui des fortifications. Mais les ſoldats ſont en très petit nombre, mal vêtus, mal

payés, & encore plus mal diſciplinés. Le Gouvernement militaire n'eſt pas mieux reglé que le civil & l'eccléſiaſtique, & tout y eſt dans le plus grand déſordre du monde.

CHAPITRE VII.

LE NOUVEAU MEXIQUE.

Sa découverte. Son climat. Ses productions. Vûes des Anglois ſur la Californie.

LE Nouveau Mexique eſt ſitué au Nord & au Nord-Eſt de la Nouvelle Eſpagne. On ignore ſes limites du côté du Nord. En y comprenant la Californie, il eſt borné à l'Oueſt par la grande mer du Sud, & à l'Eſt par le Miſſiſſipi. Cette contrée eſt ſituée pour la plus grande partie dans la Zone tempérée, ce qui fait qu'elle jouit d'un climat agréable, & que ſon terrein produit dans pluſieurs endroits toutes les choſes néceſſaires pour le plaiſir & la commodité de la vie. On y trouve des mines d'or & d'argent que l'on exploite tous les jours avec beaucoup

de succès, & quantité de pierres précieuses; mais elle n'a aucune communication directe avec aucune partie de l'Europe. Ce pays est fort peu connu des Européens, & les Colonies Espagnoles y sont plus foibles qu'ailleurs; elles augmentent cependant à proportion que l'on découvre des mines, lesquelles ne sont inférieures à aucune de celles qu'on a découvertes dans les autres contrées de l'Amérique. Il est habité par des Indiens, dont la plûpart ont été convertis depuis peu au Christianisme par les Missionnaires Espagnols. Ils les ont civilisés, leur ont appris le commerce, & à cultiver le froment & la vigne; de maniere qu'aujourd'hui ils envoient quantité de bled & de vin dans le Vieux Mexique. On doit cet heureux changement au Marquis de Velasco, gentilhomme Espagnol.

La fameuse Peninsule de Californie *, fait une partie considérable de cette contrée. C'est un pays avantageusement situé pour le commerce, & où il y a une pêcherie de perles fort riche & fort abondante. Ce fut Ferdinand Cortez qui le découvrit le premier. L'Amiral François Drake y débarqua, & en prit possession l'an 1578

* On imprime actuellement à Paris l'Histoire Naturelle & Civile de cette contrée; & elle ne peut manquer de flatter la curiosité du public.

quantité de pierres pré-
elle n'a aucune commu-
ste avec aucune partie de
pays est fort peu connu
s, & les Colonies Espa-
plus foibles qu'ailleurs ;
ent cependant à propor-
découvre des mines, les-
t inférieures à aucune de
découvertes dans les au-
de l'Amérique. Il est ha-
Indiens, dont la plûpart
ertis depuis peu au Chris-
les Missionnaires Espa-
ont civilisés, leur ont appris
, & à cultiver le froment &
e maniere qu'aujourd'hui
quantité de bled & de
Vieux Mexique. On doit
changement au Marquis
gentilhomme Espagnol.
e Peninsule de Californie *,
tie considérable de cette
est un pays avantageuse-
pour le commerce, & où
pêcherie de perles fort ri-
abondante. Ce fut Ferdi-
: qui le découvrit le pre-
iral François Drake y dé-
n prit possession l'an 1578

& obtint l'investiture de cette principauté du Souverain qui y régnoit dans ce temps-là. Je ne sache pas que nous ayions jamais pensé à faire valoir ce droit; mais selon toute apparence il emploiera dans la suite la plume de ces Jurisconsultes, qui disputent avec des mots ce qu'on ne peut décider qu'avec l'épée, & leur fournira occasion de s'étendre fort au long sur ce qu'on appelle droit de découverte, de possession & d'établissement.

CHAPITRE VIII.

LE PÉROU.

Son climat & son sol. Ses mines, la Coca, & l'herbe du Paraguay.

LA Conquête du Pérou, achevée d'une maniere aussi extraordinaire, soumit à la domination Espagnole une contrée qui n'est ni moins riche, ni moins étendue que le Mexique, mais qui l'emporte beaucoup sur lui par sa situation & la température de son climat. Elle est située, comme le Mexique, dans la Zone Torride; mais

ayant d'un côté la mer du Sud, & de l'autre une chaîne de montagnes, appellées les Andes, qui la traversent d'un bout à l'autre, les effets réunis de l'Océan & des montagnes, tempérent la chaleur qu'on éprouve sous la ligne, d'une maniere aussi agréable que surprenante. Sous un ciel presque toujours couvert de nuages, qui la garantissent des rayons verticaux du soleil, il ne pleut jamais dans le pays; mais il tombe toutes les nuits une rosée sur la terre, qui humecte les herbes & les plantes, & rend le terrein extrêmement fertile. Ajoutez à cela une infinité de ruisseaux, formés par les pluies & la fonte des neiges qui tombent sur ces montagnes prodigieuses, qui, bien que situées sous les Tropiques, sont continuellement couvertes de neige, d'une maniere qui n'a point d'exemple, dans le même climat. La côte du Pérou n'est qu'un amas de sable sec & stérile, excepté sur les bords des ruisseaux & des rivieres dont je viens de parler, où elle est extrêmement fertile, de même que le sont toutes les vallées dans les pays montagneux.

Il est difficile d'assigner la cause de

côté la mer du Sud, &
ne chaîne de montagnes,
s Andes, qui la traversent
l'autre, les effets réunis
& des montagnes, tempé-
eur qu'on éprouve sous la
ne maniere aussi agréable
ante. Sous un ciel presque
ouvert de nuages, qui la
des rayons verticaux du
e pleut jamais dans le pays;
mbe toutes les nuits une
terre, qui humecte les her-
plantes, & rend le terrein
nt fertile. Ajoutez à cela
é de ruisseaux, formés par
& la fonte des neiges qui
ur ces montagnes prodigieu-
bien que situées sous les
, sont continuellement cou-
neige, d'une maniere qui
d'exemple, dans le même
a côte du Pérou n'est qu'un
sable sec & stérile, excepté
rds des ruisseaux & des ri-
nt je viens de parler, où elle
nement fertile, de même que
utes les vallées dans les pays
eux.
difficile d'assigner la cause de

ce défaut de pluie dans tout le plat pays du Pérou; mais il y a toute apparence qu'il vient du vent du Sud-Ouest, qui régne pendant la plus grande partie de l'année, & de la hauteur prodigieuse des montagnes, dont le sommet est continuellement couvert de neige. Le plat pays d'entre deux, refroidi, comme il l'est d'un côté par les vents qui soufflent des régions froides du Midi, & échauffé aussi uniformement par les rayons directs du soleil équinoxial, conserve une température si égale, que les vapeurs qui s'élevent ne peuvent retomber en forme de pluie. Il n'en est pas de même dans la partie montagneuse du pays, & la raison en est que la condensation & la raréfaction alternatives de l'air, causées par la chaleur du jour, & par la froideur que les neiges lui communiquent dans l'absence du soleil, jointes à la température inégale qui régne sur les montagnes, donnent lieu à des pluies très abondantes. Le climat dans les contrées montagneuses est extrêmement changeant, & ses variations très subites.

Il régne le long de la côte du Pérou un courant qui se porte vers le Nord,

& qui, un peu plus avant dans la mer; reflue avec la même rapidité vers le Sud. Ce courant est vraisemblablement une espéce de mascaret *; car s'étant avancé aussi loin que sa cause mouvante le pousse, il retourne ensuite naturellement dans l'endroit où il trouve le moins de résistance. L'ignorance de ce double courant, rendoit autrefois la navigation de la mer du Sud aussi incertaine que fatiguante; mais aujourd'hui la route est, pour ceux qui passent du Chili au Pérou, de ranger la côte en allant à Callao, & à leur retour, de gagner la haute mer, pour profiter du courant, & s'en retourner chez-eux. On observe la même méthode, mais dans un sens contraire, dans les voyages entre Panama, & les autres contrées du Nord, & les Ports du Pérou.

* On appelle ainsi un reflux violent de la mer dans une riviere près de son embouchure.

Les marchandises que l'on tire du Pérou, peuvent se réduire aux articles suivants. 1°. L'or & l'argent; 2°. le vin, l'huile & l'eau-de-vie; 3°. la laine de Vigogne; 4°. le quinquina; 5°. le poivre de Guinée ou de la Jamaïque. J'ai déja parlé des deux premiers articles dans la description que j'ai donnée du Mexique. Les mines d'or

u plus avant dans la mer;
la même rapidité vers le
rant est vraisemblablement
le mascaret *; car s'étant
loin que sa cause mou-
sse, il retourne ensuite na-
dans l'endroit où il trouve
résistance. L'ignorance de
ourant, rendoit autrefois
n de la mer du Sud aussi
ue fatiguante; mais aujour-
te est, pour ceux qui pas-
li au Pérou, de ranger la
nt à Callao, & à leur re-
gner la haute mer, pour
courant, & s'en retourner
On observe la même métho-
ns un sens contraire, dans
s entre Panama, & les au-
es du Nord, & les Ports

chandises que l'on tire du
vent se réduire aux articles
°. L'or & l'argent; 2°. le
e & l'eau-de-vie; 3°. la lai-
ogne; 4°. le quinquina; 5°.
de Guinée ou de la Jamaï-
éja parlé des deux premiers
ns la description que j'ai
Mexique. Les mines d'or

du Pérou sont presque toutes dans la partie Septentrionale, à peu de distance de Lima; celles d'argent sont dans la partie opposée. Les voyageurs qui parlent de ce pays, s'étendent ordinairement fort au long sur les principaux lieux, où sont les mines. Je suis d'autant moins porté à suivre leur exemple, que cette matiere est très peu intéressante par elle-même; & quand même elle le seroit, pourquoi insister sur une chose qui varie continuellement? On découvre tous les jours de nouvelles mines; les anciennes s'épuisent, ou on les abandonne. Les villes changent avec les mines. Chaque nouvelle mine que l'on découvre, donne lieu à la fondation d'une ville, laquelle est plus ou moins opulente, à proportion de son produit. Elle subsiste tant quelle donne, & disparoît dès que la mine est épuisée. Il est vrai cependant que les grandes mines du Potosi, dans la province de Los Charcos, sont l'héritage des siecles; & qu'après avoir enrichi le monde pendant plusieurs âges, elles sont encore aujourd'hui une source inépuisable de richesses. Elles ont cependant beaucoup diminué; ce qui vient bien moins de l'é-

puisement de la veine, que de la profondeur immense qu'elles ont, & qui exige un travail, dont on n'est point dédommagé. On ouvre tous les jours de nouvelles mines, que l'on exploite à moindres frais ; desorte que ce que M. Frezier nous dit du grand nombre d'habitans que contenoit la ville de Potosi, souffre aujourd'hui quelque rabais. Elle contenoit alors soixante-dix mille ames, tant Espagnols qu'Indiens, mais il y avoit six de ceux-ci pour un Espagnol.

Les Espagnols obligent ce malheureux peuple à envoyer tous les ans un certain nombre d'hommes, qu'ils forcent de travailler aux mines pendant un certain temps limité, après quoi ils leur permettent de s'en retourner. Mais comme la plûpart perdent leurs connoissances, ceux qui survivent à cet esclavage, s'établissent pour l'ordinaire dans la ville de Potosi. On ne sçauroit croire combien ces mines, qui sont le plus terrible fléau dont Dieu puisse affliger les hommes, ont contribué à dépeupler ce pays. Elles sont infiniment pires que la guerre & la peste, elles font périr des millions d'habitans, & ceux qui en échappent,

de la veine, que de la pro-
menſe qu'elles ont, & qui
ravail, dont on n'eſt point
é. On ouvre tous les jours
es mines, que l'on exploite
frais ; deſorte que ce que
nous dit du grand nombre
que contenoit la ville de
ouffre aujourd'hui quelque
e contenoit alors ſoixante-
ames, tant Eſpagnols qu'In-
is il y avoit ſix de ceux-ci
Eſpagnol.
pagnols obligent ce malheu-
ple à envoyer tous les ans un
ombre d'hommes, qu'ils for-
travailler aux mines pendant
n temps limité, après quoi
permettent de s'en retourner.
nme la plûpart perdent leurs
nces, ceux qui ſurvivent à
vage, s'établiſſent pour l'or-
ans la ville de Potoſi. On ne
croire combien ces mines, qui
plus terrible fléau dont Dieu
ffliger les hommes, ont con-
dépeupler ce pays. Elles ſont
nt pires que la guerre & la
elles font périr des millions
ns, & ceux qui en échappent,

ſe trouvent réduits à un eſclavage ignominieux, ſans aucune eſpérance de voir jamais adoucir leur ſort. Les effets de cette ſervitude ſeroient encore plus funeſtes, ſans l'uſage d'une herbe, que les habitans appellent *Coca*, dont ils uſent conſtamment, & à laquelle ils attribuent des vertus extraordinaires. Ses qualités ſont à-peu-près les mêmes que celles de l'opium & du tabac ; car elle produit une eſpéce de ſtupidité. Elle eſt un antitode contre le poiſon & les effluves empoiſonnés, & fait que ceux qui en uſent, peuvent vivre long-temps ſans nourriture. Quoiqu'elle ne ſoit néceſſaire qu'à ceux qui travaillent aux mines, les Indiens en uſent par plaiſir, & en mâchent continuellement ; mais elle rend leur haleine extrêmement puante. Les Indiens la cueillent avec quantité de cérémonies ſuperſtitieuſes, ce qui fait qu'elle eſt défendue dans pluſieurs endroits du Pérou ; parce que les Eſpagnols, de même que les Indiens, attribuent ſes vertus à la magie, & lui en attribuent même plus qu'elle ne le mérite ; s'imaginant que c'eſt à celle que les Indiens doivent la ſupériorité de leurs forces. Cependant, malgré la ſévérité de l'In-

quisition, qui est établie dans tous les domaines d'Espagne, la nécessité fait que l'on ferme les yeux sur cette pratique, dans les endroits où il y a des mines.

Ils usent encore d'un autre préservatif : sçavoir, d'une infusion de l'herbe du Paraguay, laquelle est approchante du thé. On en fait une consommation prodigieuse au Pérou. On en porte tous les ans dans cette province & dans le Chili dix-huit mille quintaux, qui rapportent, tous frais faits, quatre-vngt mille livres sterlings. La meilleure vient du pays qui est sous la domination des Jésuites.

CHAPITRE IX.

Vignobles du Pérou. Lamas & Vicunnas; moutons du Pérou. Le Quinquina. Le poivre de Guinée. Fiente de l'Iquiqua. Mines de vif-argent.

LA partie Méridionale du Pérou, qui est au-delà du Tropique du Capricorne, produit quantité de vin, mais qui n'est pas des meilleurs. Les Espagnols le méprisent, & le laissent aux

i est établie dans tous les
Espagne, la néceſſité fait
me les yeux ſur cette pra-
les endroits où il y a des

encore d'un autre préfér-
ir, d'une infuſion de l'herbe
y, laquelle eſt approchante
en fait une conſommation
au Pérou. On en porte
s dans cette province &
ili dix-huit mille quintaux,
ent, tous frais faits, quatre-
livres ſterlings. La meilleure
ys qui eſt ſous la domination
s.

APITRE IX.

*du Pérou. Lamas & Vicunnas;
s du Pérou. Le Quinquina. Le
e Guinée. Fiente de l'Iquiqua.
de vif-argent.*

tie Méridionale du Pérou,
-delà du Tropique du Capri-
roduit quantité de vin, mais
pas des meilleurs. Les Eſpa-
mépriſent, & le laiſſent aux

Indiens & aux Négres, & par un goût aſſez bizarre, ne ſe régalent qu'avec l'eau-de-vie qu'on en tire, & dont on envoie une grande quantité, non-ſeulement dans les différentes provinces du Pérou, mais encore à Panama, & dans tous les Ports de la Nouvelle Eſpagne. L'endroit où on en fait le plus, eſt un canton ſitué près d'un village appellé Moquaga, qui n'a rien de conſidérable d'ailleurs. On prétend qu'on y recueille tous les ans cent mille jarres de vin ou d'eau-de-vie, ce qui revient, ſuivant M. Frezier, à trois millions, deux cens mille pintes, meſure de Paris, ce qui eſt prodigieux, vû la petiteſſe du territoire. Elles rapportent quatre cens mille piaſtres. Il y a d'autres endroits, comme Piſco, qui trafiquent en vin; mais ſa qualité n'eſt pas des meilleure. On recueille auſſi de l'huile dans le Pérou, mais ces deux denrées ſont beaucoup plus abondantes dans les pays ſitués au-delà du Tropique méridional.

La laine fait la principale richeſſe du pays, & elle eſt bien moins remarquable par ſa qualité, que par la ſingularité de l'animal qui la donne. On la tire d'une eſpéce de mouton, appellé

Lamas ou *Vicunnas*. Les Lamas ont une petite tête, qui tient en quelque ſorte de celle du cheval & du mouton. Ils ont la levre ſupérieure fendue comme les lievres, & lorſqu'ils ſont enragés, ils jettent par cette fente, & à dix pas de diſtance, une liqueur venimeuſe, qui venant à tomber ſur la peau, y cauſe une rougeur accompagnée de demangeaiſon. Ils ont le col long comme le chameau, & le corps fait comme celui d'un mouton, mais les jambes beaucoup plus longues à proportion. Cet animal a une odeur déſagréable; mais la chair en eſt bonne; & il eſt extrêmement utile, non-ſeulement à cauſe de ſa laine, mais encore, en ce qu'il ſert de bête de ſomme, étant extrêmement fort, patient, & facile à nourrir. Il porte rarement plus de cent cinquante livres, mais il fait de grandes journées ſans ſe fatiguer, mange peu, & ne boit jamais. La nuit n'eſt pas plutôt venue, que le Lama ſe couche, mais lorſqu'il eſt une fois couché, on a beau le battre pour l'obliger à ſe lever, il ne fait pas un pas de plus, ne voulant point perdre le temps deſtiné à ſa nourriture & à ſon repos.

Vicunnas. Les Lamas ont
tête, qui tient en quelque
elle du cheval & du mou-
ont la levre supérieure fen-
ne les lievres, & lorsqu'ils
és, ils jettent par cette fente,
pas de distance, une liqueur
, qui venant à tomber sur
y cause une rougeur accom-
le demangeaison. Ils ont le
comme le chameau, & le
comme celui d'un mouton,
jambes beaucoup plus lon-
roportion. Cet animal a une
sagréable; mais la chair en
; & il est extrêmement utile,
ment à cause de sa laine, mais
en ce qu'il sert de bête de
étant extrêmement fort, pa-
facile à nourrir. Il porte rare-
s de cent cinquante livres,
ait de grandes journées sans
er, mange peu, & ne boit ja-
a nuit n'est pas plutôt venue,
ama se couche, mais lorsqu'il
fois couché, on a beau le bat-
l'obliger à se lever, il ne fait
pas de plus, ne voulant point
le temps destiné à sa nourri-
à son repos.

Le Vicunna est un animal, qui est à l'égard du Lama, ce que le Dromadaire est à l'égard du Chameau. Il est plus petit & plus agile, sa laine est beaucoup plus fine, mais il ressemble au Lama à tout autre égard. La laine de ces animaux est presque aussi fine que de la soie. Il y a toute apparence que le fameux mouton de Cachemir, dont on fait ces petits draps blancs, si estimés dans l'Inde, est de la même espéce. Je ne puis dire précisément à quoi se monte l'exportation de cette laine, qu'on envoie du Pérou dans la nouvelle, ou dans la vieille Espagne; mais j'ai tout lieu de croire qu'elle est très considérable.

Le quatrieme article de leur commerce est le Quinquina, dont on fait un si grand usage dans la médecine pour la cure des fievres intermittentes, & de quantité d'autres maladies, & toujours avec le même succès. L'arbre qui produit cette écorce précieuse, croît principalement dans les montagnes du Pérou, mais la meilleure vient de la province de Quito. M. de la Condamine assure qu'il en croît aussi dans les Andes, qui ne le céde à celui du Pérou, ni pour la quantité ni pour

la bonté. Le meilleur croît sur le haut des rochers, & cela est assez naturel, car l'on remarque que toutes les plantes, dont le suc est fort & actif, naissent dans ces sortes de situations. L'arbre qui donne le Quinquina, est à-peu-près de la grosseur d'un cerisier. Ses feuilles sont rondes & dentelées, & il porte une fleur longue & rougeâtre, d'où sort une espéce de gousse, qui renferme un noyau plat & blanc, fait à-peu-près comme une amande. Cette écorce fut apportée pour la premiere fois en France, vers l'an 1650, par le Cardinal Lago, qui avoit été Jésuite, ce qui lui a fait donner le nom d'écorce des Jésuites. On prétend qu'elle fut découverte par hazard par un Indien, qui ayant la fievre, but de l'eau d'un lac dans lequel quelques-uns de ces arbres étoient tombés, & qui en fut radicalement guéri. La Faculté se méfia pendant quelque temps de l'efficacité de ce reméde, mais elle fut enfin obligée de se rendre & d'en prescrire l'usage. Il produisit d'abord quelques mauvais effets, mais tout le monde convient aujourd'hui de son efficacité dans plusieurs cas; & c'est ce qui fait que les Gallions en chargent beaucoup.

Le

Le meilleur croît sur le haut
s, & cela est assez naturel,
emarque que toutes les plan-
e suc est fort & actif, naiss-
ces sortes de situations. L'ar-
nne le Quinquina, est à-peu-
grosseur d'un cerisier. Ses
t rondes & dentelées, & il
fleur longue & rougeâtre,
une espéce de gousse, qui
un noyau plat & blanc, fait
s comme une amande. Cette
t apportée pour la premiere
rance, vers l'an 1650, par
al Lago, qui avoit été Jé-
qui lui a fait donner le nom
des Jésuites. On prétend qu'el-
ouverte par hazard par un In-
ayant la fievre, but de l'eau
dans lequel quelques-uns de
s étoient tombés, & qui en
alement guéri. La Faculté se
ndant quelque temps de l'effi-
e ce reméde, mais elle fut
igée de se rendre & d'en pres-
age. Il produisit d'abord quel-
vais effets, mais tout le monde
aujourd'hui de son efficacité
sieurs cas; & c'est ce qui fait
Gallions en chargent beaucoup.
Le

Le poivre de Guinée, *Agi*, que nous appellons poivre de Cayenne, est un des plus grands articles du commerce du Pérou, à cause de la grande consommation qui s'en fait dans toute l'Amérique Espagnole. Il croît en quantité dans la vallée d'Arica, au midi du Pérou, d'où l'on en tire tous les ans la valeur de six cens mille piastres. Le canton qui produit ce poivre en si grande abondance, est petit, & naturellement stérile. Sa fertilité en poivre, en grain & en fruits, est due à un engrais d'une nature extraordinaire, que l'on tire d'une Ile appellée *Iquiqua*. C'est une espéce de terre jaunâtre, de très mauvaise odeur. On croit qu'elle n'est que de la fiente d'oiseaux, à cause de la ressemblance de l'odeur, des plumes que l'on trouve dedans, & de la quantité prodigieuse d'oiseaux marins, qui fréquentent cette Ile, de même que les côtes voisines. Mais d'un autre côté, soit que l'on regarde cette substance, comme la fiente de ces oiseaux marins, ou comme une espéce particuliere de terre, il est presque également difficile de concevoir, comment la petite Ile d'Iquiqua, qui n'a pas plus de deux milles de circuit, peut

en fournir une quantité aussi prodigieuse; & qu'après en avoir chargé plus de douze vaisseaux tous les ans, depuis plus de cent ans, & en avoir consommé encore davantage dans les contrées voisines, on ne s'apperçoive point que l'Ile, ni sa hauteur ayent diminué d'un pouce. Il faudroit pour traiter ces matieres pertinemment, avoir infinement plus de connoissances là-dessus, qu'on n'en acquiert par la lecture des voyageurs.

Le vif-argent est encore un article considérable du commerce des Péruviens, parce qu'ils ne peuvent s'en passer pour purifier l'or & l'argent. Je ne sache pas qu'on en trouve dans aucun canton de l'Amérique Espagnole; c'est l'Espagne qui en fournit au Mexique & à la Terre Ferme, pour le compte du Roi, à moins qu'on n'en porte au Pérou par contrebande. Il est pareillement de contrebande dans le Pérou. La principale mine de cette substance extraordinaire, est dans un endroit appellé Guancavelica, où on le trouve sous la forme d'une masse blanchâtre qui ressemble à de la brique mal cuite. On la pese, & on la met dans un four, dont le haut est

une quantité aussi prodi-
qu'après en avoir chargé
ze vaisseaux tous les ans,
de cent ans, & en avoir
encore davantage dans les
isines, on ne s'apperçoive
l'Ile, ni sa hauteur ayent
un pouce. Il faudroit pour
matieres pertinemment,
ement plus de connoissan-
us, qu'on n'en acquiert par
des voyageurs.

argent est encore un article
le du commerce des Péru-
ce qu'ils ne peuvent s'en pas-
urifier l'or & l'argent. Je ne
qu'on en trouve dans aucun
le l'Amérique Espagnole;
pagne qui en fournit au Me-
à la Terre Ferme, pour le
lu Roi, à moins qu'on n'en
Pérou par contrebande. Il
lement de contrebande dans
. La principale mine de cette
extraordinaire, est dans un
appellé Guancavelica, où on
e sous la forme d'une masse
re qui ressemble à de la bri-
cuite. On la pese, & on la
s un four, dont le haut est

vouté, sur une grille de fer couverte de terre. Le feu passant à travers, volatilise le minéral, & le fait élever en forme de fumée, qui ne trouvant aucun passage, si ce n'est un petit trou pratiqué pour cet effet, se rend dans plusieurs petits vaisseaux ronds, joints les uns aux autres par leurs cols; dans lesquels la fumée circule, & se condense par le moyen d'un peu d'eau qui est au fond, & dans laquelle le mercure tombe sous la forme d'un fluide pur & extrêmement pesant. Ceux qui travaillent aux mines de ce minéral, sont infiniment plus sujets aux maladies, que ceux qui sont employés aux autres mines, & se servent des mêmes préservatifs, sçavoir l'infusion de l'herbe du Paraguay & la Coca.



CHAPITRE X.

Caractere des Péruviens. Leurs divisions. Fête indienne. Honneurs rendus à un descendant de l'Ynca.

LES mœurs des Espagnols & des Créoles du Pérou, sont à-peu-près les mêmes que celles des Espagnols & des Créoles du Mexique, excepté que les naturels du Pérou sont plus généreux & plus spirituels, quoique généralement très mal élevés. Les Indiens y gémissent sous un plus dur esclavage. Les Magistrats & les Prêtres dévorent leur substance, & chaque Espagnol les insulte impunément. Le voyageur prend tout autant de leurs provisions qu'il lui plaît, en taxe le prix, & même ne les paye point du tout. On répond à leurs plaintes par de nouvelles indignités, ou par des coups, & c'est un crime à eux de se revencher. Ce cruel & indigne esclavage, dépeuple infiniment plus le pays, que la tyrannie la plus inique. Pour s'y soustraire, un pere de famille ne seme souvent qu'autant de grain qu'il en faut

APITRE X.

s Péruviens. Leurs divisions. nne. Honneurs rendus à un t de l'Ynca.

urs des Espagnols & des Pérou, sont à-peu-près les celles des Espagnols & des Mexique, excepté que les Pérou sont plus généreux rituels, quoique générale- mal élevés. Les Indiens y ous un plus dur esclavage. trats & les Prêtres dévorent ice, & chaque Espagnol les punément. Le voyageur autant de leurs provisions laît, en taxe le prix, & les paye point du tout. On eurs plaintes par de nouvel- ités, ou par des coups, & ime à eux de se revencher. indigne esclavage, dépeu- nent plus le pays, que la ty- plus inique. Pour s'y souf- pere de famille ne seme sou- utant de grain qu'il en faut

pour la subsistance de sa famille; il l'enterre, & le tient caché, & n'en tire que ce qu'il lui faut pour son usage journalier. S'il vient par hazard à mourir subitement, sa famille périt de faim; le mauvais temps vient-il, les vivres lui manquent, & lui & ses enfans sont réduits à l'aumône. Qui pis est, ils sont les esclaves d'autres esclaves; car les Espagnols encouragent leurs Négres à les traiter avec la derniere insolence, & eux, par politique, dissimulent la haine qu'ils ont pour eux, haine qui est devenue héréditaire entre ces deux peuples. Il leur est défendu sous de peines très sévéres de se marier, ni d'avoir aucun commerce clandestin. La division est le grand instrument dont les Espagnols se servent, pour s'assurer la possession de leurs Colonies. Un naturel Espagnol posséde lui seul toutes les charges lucratives, soit civiles, ecclésiastiques ou militaires. Il méprise le Créole, & celui-ci le méprise à son tour, & lui porte envie. Tous deux méprisent & maltraitent les Indiens, qui de leur côté n'oublient point les indignités qu'on leur fait souffrir. On encourage les Négres à fouler aux pieds les

Indiens, & à regarder leurs intérêts comme entiérement opposés tandis que les Indiens, avec leur liberté chimérique, portent envie à l'esclavage des Négres, qui les rend leurs maîtres.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, est que les Espagnols, non contents d'avoir réduit cette malheureuse nation sous le joug, pour lui en faire d'avantage sentir le poids, permettent aux Indiens de célébrer tous les ans une fête, dans laquelle on joue des Comédies, dont le sujet est tiré de la conquête de leur pays. Elles sont représentées avec toutes les circonstances qui accompagnerent cet événement tragique, ce qui irrite tellement le peuple, que les Espagnols n'osent sortir pendant tout le temps que la fête dure. On célébre tous les ans à Lima une pareille fête, accompagnée d'une espéce de procession, dans laquelle on mene en triomphe, le descendant des Yncas du Pérou & sa femme; lesquels reçoivent dans cette occasion les hommages d'un peuple humilié par le souvenir de son esclavage, & de celui de son Prince. Aussi la fête est-elle extrêmement triste & lugubre. C'est à cet Ynca que le Viceroi du

t à regarder leurs intérêts
érement opposés tandis que
avec leur liberté chimé-
nt envie à l'esclavage des
i les rend leurs maîtres.
y a d'extraordinaire, est
agnols, non contents d'a-
cette malheureuse nation
g, pour lui en faire d'a-
tir le poids, permettent
s de célébrer tous les ans
dans laquelle on joue des
dont le sujet est tiré de la
e leur pays. Elles sont re-
avec toutes les circonstan-
compagnerent cet événe-
que, ce qui irrite tellement
que les Espagnols n'osent
ant tout le temps que la
On célébre tous les ans à
pareille fête, accompagnée
ce de procession, dans la-
mene en triomphe, le descen-
ncas du Pérou & sa femme;
çoivent dans cette occasion
ages d'un peuple humilié
venir de son esclavage, &
son Prince. Aussi la fête est-
mement triste & lugubre.
et Ynca que le Viceroi du

Pérou rend hommage, lorsqu'il vient prendre possession de son Gouvernement. L'Ynca est assis sur un trône magnifique, & le Viceroi lui rend hommage sur un cheval, qu'on a instruit à s'agenouiller devant lui. Je suis persuadé que bien des gens regarderont ce procedé comme tyrannique, & insultant, & comme contraire à la bonne politique; mais il y a toute apparence qu'ils n'en agissent ainsi, que pour prévenir les mauvais effets que pourroit avoir l'indignation des habitans, si on ne lui donnoit cette occasion de s'exhaler. Quoiqu'il en soit, il est certain que les Espagnols, par la division qu'ils entretiennent, par le ménagement du Clergé; ou par tel autre moyen que j'ignore, conservent leur conquête avec très peu de troupes. Les Indiens sont toujours armés, & font une partie considérable de leur milice. Il est vrai qu'on leur défend le port des armes, mais on le leur accorde sans peine. Ils ont aussi quantité de Négres libres, dont ils forment différentes compagnies. Il est certain que tant dans les Colonies Espagnoles, que dans les Colonies Portugaises, on juge l'esclavage compatible avec la

plus grande licence, à certains égards; & même avec la sûreté des maîtres. Ces choses méritent d'autant plus notre attention, que nous paroissons ignorer dans les nôtres l'art de concilier les différentes espéces de gouvernement, & qu'il y a des choses qu'on peut effectuer par d'autres voies que celle de la terreur & de la violence.

CHAPITRE XI.

Description de Lima, de Cusco & de Quito. Commerce de Callao & sa destruction. Du Viceroi du Pérou, de sa jurisdiction & de ses revenus.

IL y a trois villes dans le Pérou, fameuses par leur opulence & leur commerce; Lima, Cusco & Quito. Lima est situé dans la partie Septentrionale du Pérou, environ à deux lieues de la mer, sur une riviere appellée Rimac, sur laquelle on ne sçauroit naviger à cause de sa petitesse. Cette ville, qui est la capitale du Pérou & de toute l'Amérique Méridionale, est fort belle & fort réguliere, ses rues se coupant à

icence, à certains égards;
ec la sûreté des maîtres.
méritent d'autant plus no-
n, que nous paroissons
s les nôtres l'art de con-
fférentes espéces de gou-
& qu'il y a des choses
ffectuer par d'autres voies
e la terreur & de la vio-

PITRE XI.

de Lima, de Cusco & de
ommerce de Callao & sa
. Du Viceroi du Pérou, de
ction & de ses revenus.

s villes dans le Pérou, fa-
eur opulence & leur com-
a, Cusco & Quito. Lima
ns la partie Septentrionale
nviron à deux lieues de la
e riviere appellée Rimac,
on ne sçauroit naviger à
etitesse. Cette ville, qui est
du Pérou & de toute l'A-
éridionale, est fort belle &
re, ses rues se coupant à

angles droits à égale distance les unes des autres. Comme le climat est extrêmement chaud, les maisons ne sont couvertes que de nattes, & elles sont fort basses, à cause des tremblemens de terre, qui sont très fréquents, & très à craindre dans ce pays. Elles sont peintes par dedans & par dehors de fleurs, de païsages, &c. assez bien exécutés. Pour rendre cette ville plus élégante & plus commode, la plûpart des maisons ont un petit jardin, lequel est arrosé par de petits canaux tirés de la riviere, de maniere que chaque propriétaire a un petit ruisseau d'eau courante pour son usage, ce qui n'est pas un petit avantage dans un pays aussi chaud & aussi sec que le Pérou. Il y a sur le bord de la riviere une promenade de cinq cens brasses de long, composée de cinq rangs de très beaux orangers, où la Compagnie se rend tous les jours sur le cinq heures du soir en carrosse. Cette ville est si opulente, qu'il y en avoit quatre mille l'an 1715. Il y a dans cette capitale cinquante-quatre Eglises, y compris la Cathédrale, les paroisses & les couvents; vingt monasteres d'hommes, dont l'un contient cinq cens religieux

& freres convers, un autre ſept cens; douze couvents de filles, dans l'un deſquels il n'y a pas moins de trois cens religieuſes; & douze hôpitaux, indépendamment de pluſieurs fondations pour doter les filles qui n'ont pas du bien. Cependant, l'on prétend que le nombre des habitans, ne va pas au-delà de trente mille ames.

Voici un fait qui prouve l'opulence immenſe de cette ville. Lorſque le Viceroi, le Duc de la Palata, fit ſon entrée publique, l'an 1682, les habitans firent paver deux des principales rues par leſquelles il devoit paſſer de lingots d'argent, dont on avoit payé le quint au Roi, d'environ douze à quinze pouces de long, quatre à cinq pouces de large, & deux ou trois d'épaiſſeur, dont la valeur montoit au moins à ſeize à dix-ſept millions de livres ſterlings. Le commerce des François au Pérou, durant la guerre générale qui s'éleva en Europe, à l'occaſion de la ſucceſſion d'Eſpagne, fit un peu décheoir cette ville, en répandant le commerce, dont elle étoit auparavant le centre, parmi les autres villes ſituées le long de la côte. Mais comme on leur a ôté depuis ce privilege, Lima

commença à revivre & conserva sa splendeur jusqu'en 1747, qu'un tremblement de terre effroyable, combla entiérement le Port de Callao, qui lui appartient, & détruisit jusqu'aux fondemens les trois quarts de cette ville. La destruction de Callao, fut telle, qu'on a de la peine à la concevoir. Il n'y eut qu'un seul habitant qui échappa, & cela par un effet singulier & extraordinaire de la Providence. Cet homme étoit dans le Fort qui domine sur le Port, où il étoit allé pour amener le pavillon, lorsqu'il s'apperçut que la mer se retiroit à une distance considérable, & retournoit en élevant ses vagues aussi haut qu'une montagne. Les habitans sortirent effrayés & en désordre de leurs maisons, & il ouit un cri lugubre, qui s'élevoit de tous les endroits de la ville, auquel succéda tout-à-coup un morne silence. La mer avoit entiérement englouti la ville, & l'avoit ensévelie pour jamais dans son sein; mais la même vague qui l'avoit détruite, poussa un petit bâteau dans l'endroit même où cet homme étoit, dans lequel il se jetta, & ce fut ainsi qu'il fut sauvé. Ce qu'il y eut de remarquable dans cette occasion, fut,

que M. Frezier, de qui je tiens une partie de mes matériaux, ayant examiné la situation de cette ville, & la nature du pays, prédit qu'elle périroit un jour, & c'est ce qui est arrivé de notre temps. Pendant que cette ville subsistoit, elle contenoit environ trois mille habitans de toute espéce, on y comptoit cinq couvents, & son Port étoit le meilleur qui fût au Pérou. C'étoit-là qu'étoient les magasins des marchandises les plus riches de l'Europe, lesquelles après avoir été débarquées par les Galions à Porto-Belo, étoient transportées par terre à Panama, & de là à Callao par l'Armadille ou Flotte, sous l'escorte de trois vaisseaux de guerre. C'est dans ce Port que se rendoit tous les ans le galion d'Acapulco, chargé de toutes les richesses de l'Orient. Il tiroit du Chili, du bled, du bœuf & du porc salé, du cuir, du suif, des planches, & différentes étoffes de laine, & particuliérement des tapis, dans le goût de ceux de Turquie. Des ports du Pérou, du sucre, du vin, & de l'eau-de-vie, des agrès pour les vaisseaux, du cacao & du tabac. Du Mexique, de la poix & du goudron, des bois pour la teinture, & ce baume

qu'on appelle improprement du Pérou, puisqu'on le tire de Guatimala. Comme le Port de Callao est excellent, & que c'est par sa voie que se fait le commerce de Lima & d'une partie du Pérou, je ne doute point qu'on n'y ait rebâti une ville, & que Lima n'ait repris son premier éclat, d'autant plus que cette derniere est le siége d'un grand gouvernement; car le Chili & la Terre Ferme dépendent de la Viceroyauté du Pérou. Le revenu ordinaire du Viceroi est de quarante mille piastres par an, indépendamment du casuel, qui est très considérable. Toutes les fois qu'il va à Callao, cette promenade lui vaut trois mille piastres; s'il va plus loin, dix mille. Il dispose de plus de cent grandes charges de magistrature; en un mot, de tous les emplois triennaux, tant civils que militaires, dans toute l'étendue de sa jurisdiction, qui est immense. On ne sçauroit donc douter, que son casuel légitime, indépendamment de ce qu'on appelle le tour du bâton, ne monte au moins au double de ses honoraires. Certainement, quelque perte que le Roi d'Espagne souffre par la mauvaise régie de ses affaires, il n'y a point de

Souverain au monde qui ait de pareils moyens de récompenser les services de ses sujets, sans prendre sur ses revenus.

Cusco, autrefois la capitale de l'Empire, est encore aujourd'hui une ville très considérable. Elle est éloignée de la mer, & située dans la partie montagneuse du pays. Elle ne contient pas moins de quarante mille habitans, dont les trois quarts sont Indiens, & extrêmement spirituels & industrieux. La plûpart ont beaucoup de goût pour la peinture, & l'on a d'eux une quantité incroyable de tableaux, qui sont répandus dans le Pérou & le Chili. Ils fabriquent aussi quantité d'étoffes de coton, & travaillent très bien en cuir.

Quito est aussi dans l'intérieur du pays, & dans la partie la plus Septentrionale du Pérou. C'est une ville considérable, qui fait un grand commerce avec les Indiens; mais j'ignore le nombre de ses habitans, & les genres de manufacture auxquels ils s'emploient.

Il n'est pas aisé de sçavoir au juste le nombre des habitans du Pérou, ce calcul demandant des connoissances qu'on n'a point. Il y a quantité de villes, grandes & très peuplées, dispersées dans le pays; mais il y a plu-

au monde qui ait de pareils récompenser les services de fans prendre sur ses revenus. autrefois la capitale de l'Empire encore aujourd'hui une ville érable. Elle est éloignée de située dans la partie mon- u pays. Elle ne contient pas quarante mille habitans, dont arts sont Indiens, & extrême- uels & industrieux. La plû- aucoup de goût pour la pein- on a d'eux une quantité in- e tableaux, qui sont répan- e Pérou & le Chili. Ils fa- ussi quantité d'étoffes de co- ravaillent très bien en cuir. est aussi dans l'intérieur du dans la partie la plus Septen- u Pérou. C'est une ville con- qui fait un grand commerce Indiens ; mais j'ignore le e ses habitans, & les genres de ure auxquels ils s'emploient. t pas aisé de sçavoir au juste e des habitans du Pérou, ce emandant des connoissances point. Il y a quantité de randes & très peuplées, dis- ans le pays ; mais il y a plu-

sieurs cantons qui ne valent guéres mieux qu'un désert, ce qui vient en partie de la disette d'eau, mais plus encore de l'orgueil d'une partie des habitans, de la misérable sujétion de l'autre, & de la paresse de tous. Il est certain que les mines contribuent beaucoup à dépeupler le pays, parce qu'elles détournent les habitans de l'agriculture & des manufactures, qui sont des professions qui prolongent la vie, & qui servent à l'entretenir, pour s'appliquer à la fabrique des métaux, laquelle est extrêmement nuisible à la santé, & les rend dépendants d'autrui pour leur subsistance. Les nations qui sont pauvres en or, & que leur pauvreté à cet égard rend industrieuses, ont tort d'envier les richesses des Péruviens, lesquels sous des dehors pompeux & éblouissants, vivent d'une maniere mesquine & sordide ; & manquent souvent du nécessaire dans un pays, qui dans plusieurs endroits, est un des plus fertiles qui soient au monde. En effet, les pays dont les habitans s'adonnent aux arts & à l'agriculture, & qui reçoivent en échange l'or & l'argent des étrangers qui possédent ces métaux, sont à proprement

parler, les vrais propriétaires des mines ; ceux qui les possédent ne sont que leurs œconomes, ou leurs esclaves ; ce sont eux qui les exploitent, tandis qu'ils ne s'occupent que d'un travail aisé, utile à la santé, & nécessaire pour leur bien être.

CHAPITRE XII.

LE CHILI.

Température de l'air du Chili. Son sol, sa fertilité. Description de ses principales villes. Son commerce.

LE Chili est immédiatement situé au midi du Pérou, dans la Zone tempérée méridionale, le long de la côte de la mer du Sud, sous un ciel extrêmement clair & serein. Le temps n'y varie presque jamais pendant neuf mois de l'année, & il y pleut très peu pendant ce temps-là. Mais la rosée qui tombe toutes les nuits, jointe à la quantité de ruisseaux qui sortent des Andes, fertilise le plat pays, & lui fait produire autant de bled, de vin, d'huile & de fruits, que le nombre

vrais propriétaires des mi-
qui les possédent ne sont
economes, ou leurs escla-
nt eux qui les exploitent,
s ne s'occupent que d'un
, utile à la santé, & néces-
eur bien être.

APITRE XII.

LE CHILI.

re de l'air du Chili. Son sol, té. Description de ses princi- les. Son commerce.

li-est immédiatement situé
Pérou, dans la Zone tem-
idionale, le long de la côte
du Sud, sous un ciel extrê-
lair & serein. Le temps n'y
que jamais pendant neuf mois
, & il y pleut très peu pen-
emps-là. Mais la rosée qui
utes les nuits, jointe à la
de ruisseaux qui sortent des
ertilise le plat pays, & lui
uire autant de bled, de vin,
de fruits, que le nombre

des habitans, qui est très petit, & leur industrie, qui est fort médiocre, leur permettent d'en cultiver. Si le pays étoit mieux gouverné, & mieux peuplé, ce seroit un des meilleurs qui fût au monde. Car comme l'air y est fort sain, & la chaleur modérée, il produit quantité de fruits, qui ont peine à croître hors de la Zone Torride. Indépendamment des choses nécessaires à la vie, on y trouve quantité de mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, de vif-argent & de fer. Celles d'or occupent toute l'attention des habitans, & il n'y a point de ruisseau dans le pays où l'on ne trouve plus ou moins de ce métal; mais la disette d'habitans, qui est plus grande ici que dans les autres Colonies Espagnoles, fait qu'on ne peut exploiter toutes les mines, & qui pis est, que l'agriculture y est fort négligée. Quoique le pays ait plus de douze cens milles de long, sur plus de cinq cens milles de large, on n'y trouve pas plus de vingt mille blancs en état de porter les armes, & environ soixante mille hommes, tant Indiens, que noirs & mulâtres. Cependant, avec ce petit nombre d'habitans, & nonobstant leur peu d'industrie, on

exporte tous les ans des Ports du Chili à Calao & dans les autres Ports du Pérou, assez de bled pour nourrir soixante-mille hommes, du vin, du chanvre, (cette plante ne croît dans aucun autre des pays situés sur la mer du Sud), des cuirs, du suif, & des viandes salées, sans compter l'or & les autres minéraux qui sont sa plus grande richesse. Ce pays, en général, n'est pas propre pour les pâturages, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait quantité de bestiaux de toute espéce. Ceux dont on sale la chair, & dont on vend les cuirs au Pérou, viennent de l'autre côté des Andes, sçavoir de la province de Tucumam dans le Paraguay. Il y a peu de bêtes de proie dans le Chili, encore sont-elles très timides; & quoique les crapauds, les serpens & les scorpions y soient aussi nombreux que dans les pays chauds, on ne s'apperçoit pas qu'ils fassent aucun mal.

Il n'y a dans le Chili que quatre villes un peu considérables, St. Jacques, qui en est la capitale, la Conception, Coquimbo ou la Serena, & Baldivia. Ces villes sont situées sur le bord de la mer, ou tout auprès. Les trois premieres sont exactement sem-

us les ans des Ports du Chili
dans les autres Ports du Pé-
de bled pour nourrir soi-
e hommes, du vin, du chan-
te plante ne croît dans au-
des pays situés sur la mer du
s cuirs, du suif, & des vian-
, sans compter l'or & les au-
raux qui sont sa plus grande
Ce pays, en général, n'est pas
our les pâturages, ce qui n'em-
s qu'il n'y ait quantité de bes-
toute espéce. Ceux dont on
air, & dont on vend les cuirs
u, viennent de l'autre côté
les, sçavoir de la province de
m dans le Paraguay. Il y a
bêtes de proie dans le Chili,
ont-elles très timides; & quoi-
crapauds, les serpens & les
s y soient aussi nombreux que
pays chauds, on ne s'apper-
s qu'ils fassent aucun mal.
'y a dans le Chili que quatre
n peu considérables, St. Jac-
qui en est la capitale, la Con-
, Coquimbo ou la Serena, &
ia. Ces villes sont situées sur le
e la mer, ou tout auprès. Les
remieres sont exactement sem-

blables. Leurs rues, de même que celles de Lima, se coupent à angles droits, & forment des quarrés pareils à ceux d'un échiquier. Les maisons sont séparées par des jardins, où l'on a conduit l'eau des rivieres voisines pour les arroser; mais elles sont si basses & si mal bâties, (leurs murailles sont de torchis, & leurs toits de chaume), qu'on les prendroit plutôt pour des villages que pour des villes. Il s'en trouve cependant d'assez riches, & l'on prétend qu'il y en a plusieurs à St. Jacques, où la batterie de cuisine est d'or & d'argent. Quant à Baldivia, elle n'est pas plus célébre par ses fortifications, que par le nombre de ses habitans. C'est-là que l'on transporte les criminels du Pérou, & des autres contrées du Chili, pour travailler aux fortifications, & aux autres ouvrages publics. Ce qu'il y a de singulier, est que ces criminels sont tout à la fois prisonniers & geoliers, car ce sont eux qui composent la garnison, & le corps des officiers & des soldats. La ville contient environ deux mille ames, & n'est peuplée que de bannis, ou des descendants de ceux qui ont été exilés pour leurs forfaits.

Le commerce du Chili eſt entiérement borné à celui que les habitans font avec le Pérou, un ou deux Ports de la Nouvelle Eſpagne, & Panama. Leurs vaiſſeaux ne traverſent jamais le détroit de Magellan, ni ne doublent le Cap de Horn. Ils envoient leurs denrées dans les Ports du Mexique & du Pérou, & tirent leurs marchandiſes d'Europe de Panama.

CHAPITRE XIII.

Petit nombre des Eſpagnols dans cette Province. Amériquains. Il y en a quelques-uns de libres.

COMME le Chili eſt mal peuplé, qu'il y a ſur ſes frontieres quantité d'Indiens indépendants, que les Eſpagnols ſçavent que les Hollandois ont tenté de s'y établir, & que d'autres nations ont formé le même projet, ils ont grand ſoin de garder leurs côtes, & il ne paroît pas plutôt un vaiſſeau étranger, que tous les habitans courent aux armes. Cependant, malgré toute leur précaution, ils ſont plutôt redevables de leur ſûreté au ſyſtême de

merce du Chili est entiére-
à celui que les habitans
e Pérou, un ou deux Ports
velle Espagne, & Panama.
eaux ne traversent jamais le
Magellan, ni ne doublent
Horn. Ils envoient leurs
ns les Ports du Mexique &
& tirent leurs marchandises
de Panama.

APITRE XIII.

bre des Espagnols dans cette
e. Amériquains. Il y en a
-uns de libres.

E le Chili est mal peuplé,
sur ses frontieres quantité
indépendants, que les Espa-
vent que les Hollandois ont
s'y établir, & que d'autres
nt formé le même projet, ils
d soin de garder leurs côtes,
paroît pas plutôt un vaisseau
que tous les habitans cou-
armes. Cependant, malgré
r précaution, ils sont plutôt
s de leur sûreté au systême de

l'Europe, qui est de laisser aux Espagnols les pays qu'ils possédent, & à la difficulté & au danger qu'il y a de traverser le détroit de Magellan, & de doubler le Cap de Horn, qu'à leurs forces & à leur vigilance.

Les Indiens qui habitent le Chili, sont des peuples braves & guerriers, qui ont défendu leur liberté avec beaucoup de vigueur, qui se sont révoltés plusieurs fois avec succès, qui ont tué Pierre Baldivia, le Conquérant du pays, & soutenu la guerre pendant plusieurs années contre toutes les forces de l'Espagne, laquelle ne s'est terminée qu'à l'avantage des diverses nations qui habitent les montagnes, par une paix honorable, qui dure encore aujourd'hui. Il n'y a pas de peuple au monde plus jaloux de sa liberté. Il est vrai qu'il trafique avec les Espagnols, mais il le fait avec tant de précaution, qu'ils ne sçauroient tirer aucun avantage de cette communication. Quant à ceux qui ont été obligés de se soumettre, il s'en faut beaucoup que leur joug soit aussi pesant, que celui qui opprime les peuples des autres provinces Espagnoles; ce qui vient en partie des conditions sous lesquelles ils se

sont rendus, & en partie de la crainte qu'on a d'une nation brave & courageuse, entourée de voisins qui ne le sont pas moins, & qui a défendu sa liberté avec beaucoup de succès. On voit par cet exemple, que le zele avec lequel on défend sa liberté, produit du moins cet avantage, qu'on obtient, lors même qu'on a le malheur de la perdre, des conditions plus douces & moins onéreuses. Les Indiens du Chili ressemblent beaucoup plus à ceux de l'Amérique Septentrionale, quoique plus humains & plus civilisés, qu'à ceux du Pérou ou du Mexique. Ils sont moins superstitieux, & loin d'avoir pour leurs Princes cette vénération excessive, que ces nations ont pour les leurs, ils n'en ont point du tout, & ne connoissent aucune forme de gouvernement, chaque famille étant elle-même souveraine & indépendante. Leurs affaires se traitent dans les assemblées générales de la nation, & c'est la pluralité des voix qui décide. Ils sont très adonnés aux liqueurs fortes, & très enclins à la polygamie, en quoi ils différent des autres Amériquains, chez qui elle est fort rare. Les missionnaires Espagnols ont cependant fait de

, & en partie de la crainte
ne nation brave & coura-
purée de voisins qui ne le
oins, & qui a défendu sa
c beaucoup de succès. On
t exemple, que le zele avec
défend sa liberté, produit
et avantage, qu'on obtient,
qu'on a le malheur de la
s conditions plus douces &
reuses. Les Indiens du Chili
t beaucoup plus à ceux de
e Septentrionale, quoique
ains & plus civilisés, qu'à
érou ou du Mexique. Ils sont
erstitieux, & loin d'avoir
rs Princes cette vénération
que ces nations ont pour les
n'en ont point du tout, &
issent aucune forme de gou-
t, chaque famille étant elle-
ouveraine & indépendante.
aires se traitent dans les assem-
nérales de la nation, & c'est
té des voix qui décide. Ils
adonnés aux liqueurs fortes,
oclins à la polygamie, en quoi
ent des autres Amériquains,
elle est fort rare. Les mission-
spagnols ont cependant fait de

grands progrès chez eux. Ils ont fondé un Collége pour l'éducation de la jeunesse, & leur présence ne contribue pas peu à maintenir la paix entre les Espagnols & les Indiens indépendants, ce qui sans leurs secours seroit très difficile. Car tous portés qu'ils sont pour les prêtres Espagnols, ils haïssent néanmoins leur nation, & prennent toutes les précautions possibles, pour ne point être assujettis à leur domination.

CHAPITRE XIV.

LE PARAGUAY.

Son climat, ses rivieres. Province de la Plata. Ville de Buenos - Ayres. Son commerce.

LA province du Paraguay, ou de la Plata, est bornée à l'Occident par le Chili & le Pérou, à l'Orient par le Bresil, au Midi par l'Océan Atlantique; elle a plus de 1000 milles de largeur, sur 1500 milles de longueur, à compter depuis l'embouchure de la riviere de la Plata, jusqu'au pays des Amazones, qui lui sert de bornes

du côté du Nord. Cette vaste Contrée n'est point entiérement soumise aux Espagnols. Il y a plusieurs cantons qui leur sont inconnus, de même qu'aux autres peuples de l'Europe. Dans un pays aussi vaste, & situé sous tant de climats différents, car il est situé du côté du Nord sous la ligne équinoxiale, & s'étend du côté du Midi jusqu'au trente-septieme degré de latitude, bien avant dans la Zone tempérée, on doit s'attendre à trouver beaucoup de variété dans son sol & dans ses productions. Cependant, ce pays est en général très fertile; & les pâturages y sont si gras, qu'ils nourrissent une quantité prodigieuse de bêtes à cornes, de chevaux & de mulets, que personne ne cherche à s'approprier. Chacun en prend & en tue autant qu'il lui plaît.

Ce pays est arrosé par trois grandes rivieres, indépendamment d'une infinité d'autres plus petites, qui se joignent près de la mer, pour former le fameux Rio de la Plata. La premiere est le Paraguay, dont le pays porte le nom, & elle forme le principal canal. Elle prend sa source dans un grand lac, situé dans le centre de l'Amérique Méridionale, appellé le lac de Xarayes, &

Nord. Cette vaste Contrée
entiérement soumise aux
Il y a plusieurs cantons qui
nconnus, de même qu'aux
les de l'Europe. Dans un
vaste, & situé sous tant de
férents, car il est situé du
rd sous la ligne équinoxiale,
du côté du Midi jusqu'au
eme degré de latitude, bien
la Zone tempérée, on doit
trouver beaucoup de va-
son sol & dans ses produc-
ndant, ce pays est en géné-
tile; & les pâturages y sont
ils nourrissent une quantité
de bêtes à cornes, de che-
mulets, que personne ne
s'approprier. Chacun en
n tue autant qu'il lui plaît.
est arrosé par trois grandes
ndépendamment d'une infi-
es plus petites, qui se joi-
de la mer, pour former le
o de la Plata. La premiere
guay, dont le pays porte le
lle forme le principal canal.
sa source dans un grand lac,
le centre de l'Amérique Mé-
appellé le lac de Xarayes,
&

& coule à-peu-près du Nord au Sud. La Parana prend la sienne dans les montagnes qui sont sur les frontieres du Bresil, & se portant vers le Sud-Ouest, elle se joint avec le Paraguay, à une grande distance de l'Océan, environ au vingt-septieme degré de latitude méridionale. L'Uraguay prend pareillement sa source dans le même endroit, & suit à-peu-près le même cours, après quoi se joignant avec ces deux rivieres, à peu de distance de l'Océan, elle s'y jette avec elles.

La principale province qui nous intéresse dans cette vaste Contrée, est celle qu'on appelle *Rio de la Plata*, vers l'embouchure des rivieres susdites. Elle ne forme qu'une plaine continue de plusieurs centaines de milles d'étendue de tous côtés, & est extrêmement fertile; mais, ce qui est très rare dans l'Amérique, elle manque de bois, ce qui oblige les habitans de planter quantité d'arbres fruitiers, qui réussissent admirablement bien. L'air est très doux & très serein, & l'eau de la riviere, pure & saine. Elle inonde tous les ans le pays, & dépose en se retirant un limon, qui le fertilise à un point extraordinaire.

Sa capitale est Buenos-Ayres, sur la rive méridionale de la riviere. On lui a donné ce nom à cause de la bonté de son air. C'est la seule ville de commerce qui soit au Midi du Bresil, mais ce commerce est fort peu de chose, eu égard à la richesse & à l'étendue du pays avec lequel elle confine. Les flottes n'y arrivent point régulierement comme dans les autres Ports de l'Amérique Espagnole. Deux ou trois vaisseaux de registre font tout son commerce avec l'Europe. Ils en rapportent de l'or, de l'argent, du sucre & des cuirs. Je n'ai point oui dire qu'on eût ouvert aucune mine considérable dans cette province; mais il y a apparence qu'il y en a de très riches dans les cantons situés à l'Est des Andes. D'ailleurs il est certain qu'elle tire beaucoup d'or du Chili, en échange des mulets, du bétail & du thé qu'elle y envoie, & que l'argent de la province de Los Charcas dans le Pérou, y passe en grande partie par terre. On peut aussi transporter assez commodément les marchandises par eau, y ayant une grande riviere, appellée Pilcomayo, laquelle prend sa source près des mines du Potosi, traverse les Cor-

dilleres, & va se jetter dans le Paraguay. Cette riviere seroit navigable jusqu'à sa source, sans les cataractes qui s'y trouvent, de même que dans celle de la Plata. Je crois que c'est par cette voie, que l'on transporte l'argent à Buenos-Ayres. En effet, il est très abondant dans cette province, & ceux qui y portent de temps à autre de la contrebande, y trouvent infiniment mieux leur compte, que dans tout autre commerce.

CHAPITRE XV.

Domaine des Jésuites dans le Paraguay. Maniere dont ils s'y sont pris pour peupler le pays & le gouverner. Obéissance du peuple. Réflexions sur les derniers événements qui s'y sont passés.

LE commerce du Paraguay, & les mœurs des peuples qui l'habitent, ressemblent si fort à celles des autres Colonies Espagnoles, établies dans l'Amérique Méridionale, qu'il est inutile de rien dire de plus sur ces arti-

cles : mais je ne puis quitter ce pays sans parler de cette espéce de gouvernement extraordinaire, que les Jésuites ont établi dans les provinces intérieures.

Vers le milieu du dernier siécle, ces Religieux représenterent à la Cour de Madrid, que le peu de succès qu'ils avoient dans leurs Missions, venoient de la vie scandaleuse que menoient les Espagnols, & de la haine qu'ils s'attiroient par leur conduite insolente. Ils insinuerent adroitement, que sans cet obstacle, ils auroient étendu l'Empire de l'Evangile jusques dans les contrées les plus reculées de l'Amérique ; & qu'ils se faisoient forts de les soumettre à Sa Majesté Catholique, sans dépense ni troupes. On goûta leurs remontrances, on fixa l'étendue de leurs Missions, & on leur permit d'agir comme bon leur sembleroit, avec défenses aux Gouverneurs des Provinces limitrophes de se mêler de leurs affaires, & aux Espagnols d'entrer dans leur district, sans la permission de ces Religieux. Ils s'obligerent de leur côté, de payer une certaine taxe proportionnée au nombre de leurs troupeaux, de fournir aux mi-

je ne puis quitter ce pays
de cette espéce de gouver-
raordinaire, que les Jésuites
dans les provinces inté-

milieu du dernier siécle, ces
représenterent à la Cour de
que le peu de succès qu'ils
ans leurs Missions, venoient
scandaleuse que menoient les
, & de la haine qu'ils s'atti-
leur conduite insolente. Ils
t adroitement, que sans cet
ils auroient étendu l'Empire
gile jusques dans les contrées
reculées de l'Amérique ; &
aisoient forts de les soumettre à
té Catholique, sans dépense
s. On goûta leurs remontran-
xa l'étendue de leurs Missions,
ur permit d'agir comme bon
leroit, avec défenses aux Gou-
des Provinces limitrophes de
de leurs affaires, & aux Espa-
entrer dans leur district, sans
ssion de ces Religieux. Ils s'o-
t de leur côté, de payer une
taxe proportionnée au nombre
troupeaux, de fournir aux mi-

nes la quantité d'ouvriers dont le Roi auroit besoin, lorsque leurs Missions seroient suffisamment peuplées.

Ce fut à ces conditions que les Jésuites ouvrirent leur campagne spirituelle. Ils commencerent à rassembler environ cinquante familles errantes, auxquelles ils persuaderent de se fixer, & en formerent une petite Jurisdiction. Tels furent les foibles fondemens sur lesquels ils ont élevé un édifice qui étonne tout l'Univers, & qui a augmenté la puissance de même que la jalousie que l'on porte à cette Société. Car ce pas fait, ils se sont donnés tant de peines, ils ont agi avec tant de politique, qu'ils sont venus à bout d'adoucir les mœurs des peuples les plus sauvages, de fixer ceux qui étoient les plus errans, & d'assujettir ceux qui aimoient le plus l'indépendance. Ils ont persuadé à plusieurs milliers de Tribus dispersées, d'embrasser leur religion, & de se soumettre à leur Gouvernement, n'oubliant rien pour les tenir dans cette sujétion, & pour augmenter leur nombre autant que cela étoit nécessaire à leur Société, & ils y ont parfaitement réussi.

Malgré ces foibles commencemens, leur République s'est si fort accrue, que l'on prétend qu'il y a quelques années que leurs sujets se montoient à trois cens mille familles. Ils vivent dans des Villes ; ils sont très-bien vêtus ; ils s'adonnent à l'Agriculture & aux Manufactures, & quelques-uns même aux Arts libéraux. Ils sont très-bien disciplinés, & peuvent former une Armée de soixante mille hommes. Pour cet effet, ils font venir de temps en temps de l'Europe des Ouvriers, des Musiciens & des Peintres qui, à ce qu'on m'a dit, sont la plupart Allemands & Italiens.

Il s'en faut beaucoup que je sois en état de décrire avec l'exactitude nécessaire, les moyens qu'ils ont employés pour exécuter une conquête aussi extraordinaire sur le corps & l'esprit de tant de peuples, sans le secours des armes ni de la violence, & cela par une méthode différente de celle que suivent les autres Conquérans ; non point en détruisant un grand nombre d'habitans pour s'assurer des autres, mais en multipliant leurs sujets, à proportion qu'ils étendent leurs domaines. Leurs

ces foibles commencemens ; blique s'est si fort accrue , prétend qu'il y a quelques e leurs sujets se montoient à mille familles. Ils vivent dans ; ils sont très-bien vêtus ; ils t à l'Agriculture & aux Ma- s, & quelques-uns même aux raux. Ils sont très-bien disci- & peuvent former une Armée te mille hommes. Pour cet ef- ont venir de temps en temps ope des Ouvriers, des Musi- des Peintres qui, à ce qu'on sont la plupart Allemands &

n faut beaucoup que je sois en décrire avec l'exactitude néces- s moyens qu'ils ont employés écuter une conquête aussi ex- aire sur le corps & l'esprit de peuples, sans le secours des ar- de la violence, & cela par une e différente de celle que sui- autres Conquérans ; non point uisant un grand nombre d'habi- ur s'assurer des autres, mais en iant leurs sujets, à proportion étendent leurs domaines. Leurs

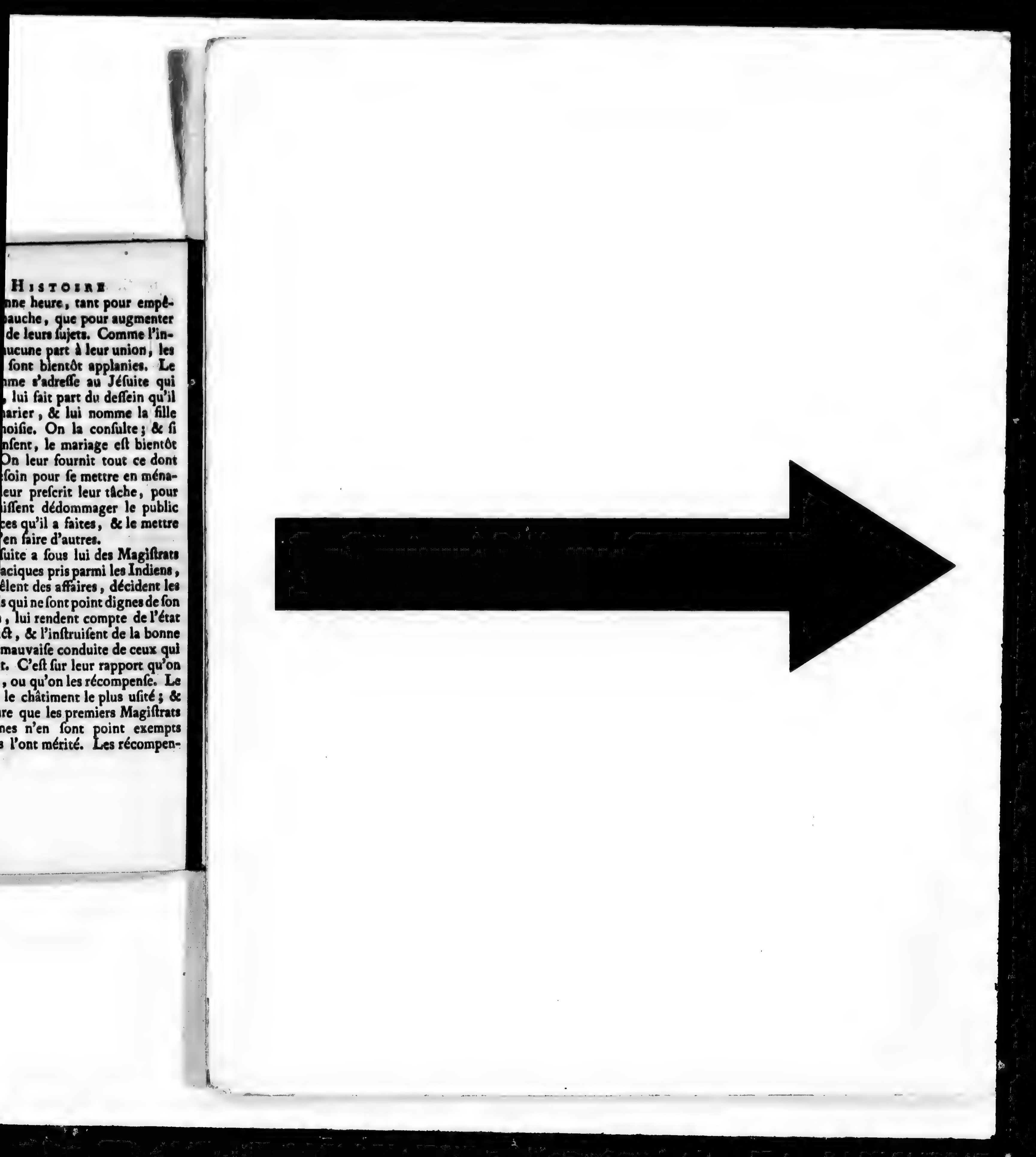
relations ne sont pas fort amples, & il y regne beaucoup de partialité. Ce que les autres ont écrit là-dessus, a été dicté par la jalousie dont on est animé contre eux. Voici les seules particularités sur lesquelles les uns & les autres s'accordent.

On convient donc, que dans chaque Mission ou District (le Pays est divisé en quarante-sept Districts) il y a un Jésuite qui préside en chef. Il est logé dans une maison spacieuse & commode, que l'on appelle le Presbytere. Attenant, sont l'Eglise & les Magasins publics. Personne n'a rien en propre. On assigne à chacun sa tâche, selon sa force & sa capacité. Il apporte ce qu'il gagne dans le Magasin public, & on a soin de lui fournir tout ce dont il a besoin pour son entretien & celui de sa famille. Cette distribution se fait deux fois par semaine ; & les Magasins sont toujours fournis de maniere que les Habitans ne manquent jamais du nécessaire dans les temps de disette, & que l'on fournit même de quoi vivre à ceux que les accidens, la vieillesse ou les maladies mettent hors d'état de travailler.

Ils ont soin de marier les jeunes gens

de très-bonne heure, tant pour empêcher la débauche, que pour augmenter le nombre de leurs sujets. Comme l'intérêt n'a aucune part à leur union, les difficultés sont bientôt applanies. Le jeune homme s'adresse au Jésuite qui gouverne, lui fait part du dessein qu'il a de se marier, & lui nomme la fille qu'il a choisie. On la consulte; & si elle y consent, le mariage est bientôt conclu. On leur fournit tout ce dont ils ont besoin pour se mettre en ménage. On leur prescrit leur tâche, pour qu'ils puissent dédommager le public des avances qu'il a faites, & le mettre en état d'en faire d'autres.

Le Jésuite a sous lui des Magistrats ou des Caciques pris parmi les Indiens, qui se mêlent des affaires, décident les différends qui ne sont point dignes de son attention, lui rendent compte de l'état du District, & l'instruisent de la bonne & de la mauvaise conduite de ceux qui l'habitent. C'est sur leur rapport qu'on les punit, ou qu'on les récompense. Le fouet est le châtiment le plus usité; & l'on assure que les premiers Magistrats eux-mêmes n'en sont point exempts lorsqu'ils l'ont mérité. Les récompen-



nne heure, tant pour empê-
bauche, que pour augmenter
de leurs sujets. Comme l'in-
ucune part à leur union, les
font bientôt applanies. Le
nme s'adresse au Jésuite qui
, lui fait part du dessein qu'il
arier, & lui nomme la fille
hoisie. On la consulte; & si
nsent, le mariage est bientôt
On leur fournit tout ce dont
esoin pour se mettre en ména-
leur prescrit leur tâche, pour
issent dédommager le public
ces qu'il a faites, & le mettre
'en faire d'autres.
suite a sous lui des Magistrats
aciques pris parmi les Indiens,
êlent des affaires, décident les
s qui ne sont point dignes de son
, lui rendent compte de l'état
ct, & l'instruisent de la bonne
mauvaise conduite de ceux qui
t. C'est sur leur rapport qu'on
, ou qu'on les récompense. Le
le châtiment le plus usité; &
re que les premiers Magistrats
nes n'en sont point exempts
s l'ont mérité. Les récompen-

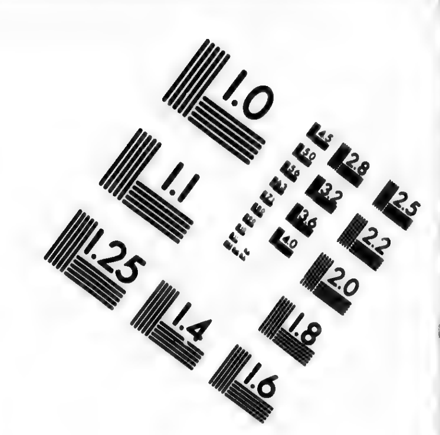
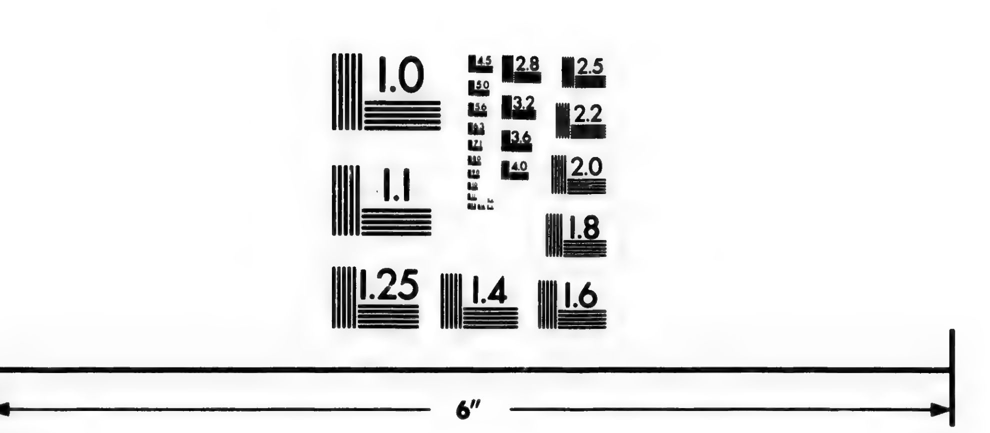


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



DI
ſes ſ
ou à
tié
extr
R
tans
men
mur
néc
trav
perf
être
ſanc
men
lité
bon
Jéſ
l'or
leur
ils
de
gen
ner
ſés
go
le p
cu
qu

ſes ſe réduiſent à quelques bénédictions, ou à quelques légeres marques de l'amitié des Jéſuites, dont ces peuples ſont extrêmement flattés.

Rien n'égale l'obéiſſance des Habitans de ces Miſſions, que le contentement qu'elle leur procure. Loin de murmurer de ce qu'ils n'ont que les choſes néceſſaires à la vie, lorſque par leur travail ils pourroient ſe procurer les ſuperflues, ils s'eſtiment heureux d'en être privés, & ils regardent leur obéiſſance comme un devoir, qui non-ſeulement aſſure leur repos & leur tranquillité dans ce monde, mais encore leur bonheur dans l'autre. C'eſt ce que les Jéſuites ont ſoin de leur inculquer; & l'on peut dire qu'indépendamment de leur attention pour le Gouvernement, ils ne négligent rien pour les inſtruire de leurs devoirs & les rendre honnêtes gens, de maniere que les Indiens menent une vie innocente, & ſont civiliſés ſans être corrompus.

On prétend que les Jéſuites qui les gouvernent, maintiennent avec ſoin le privilege qu'ils ont d'empêcher qu'aucun étranger n'entre dans le pays. Si quelqu'un y arrive par hazard, on le

conduit auffitôt au Prefbytere, où on le reçoit pendant un jour ou deux tout au plus avec beaucoup d'hofpitalité, en même-temps que l'on veille fur lui avec beaucoup d'attention. Le Jéfuite lui montre les curiofités du pays, & empêche qu'il n'ait aucune converfation avec les Habitans. Le terme de fon féjour expiré, on le congédie avec beaucoup de politeffe, & on lui donne un garde qui le conduit jufqu'au Diftrict voifin, où il eft reçu & nourri fans qu'il lui en coûte rien, & ainfi de fuite, jufqu'à ce qu'il foit hors des Miffions. On obferve les mêmes précautions à l'egard des Indiens qui fortent du pays pour aller travailler aux Fortifications, de même qu'à l'égard des troupes qui entrent au fervice du Roi. Ils évitent toute converfation avec les étrangers, qu'ils regardent avec une efpece d'horreur, & retournent chez eux auffi ignorans & auffi fimples que lorfqu'ils en font fortis.

Je fcai que bien de gens ont mal jugé de la conduite des Jéfuites dans cette Miffion; mais leurs réflexions me paroiffent très-mal fondées, & font même démenties par les faits fur lefquels ils

Presbytere, où on
n jour ou deux tout
coup d'hospitalité,
e l'on veille sur lui
tention. Le Jésuite
ités du pays, & em-
ucune conversation
Le terme de son
congédie avec beau-
& on lui donne un
uit jusqu'au District
reçu & nourri sans
en, & ainsi de suite,
it hors des Missions.
êmes précautions à
s qui sortent du pays
r aux Fortifications,
ard des troupes qui
du Roi. Ils évitent
avec les étrangers,
vec une espece d'hor-
t chez eux aussi igno-
les que lorsqu'ils en

n de gens ont mal jugé
es Jésuites dans cette
urs réflexions me pa-
ondées, & sont même
faits sur lesquels ils

les appuyent. Pour juger sainement du service qu'ils ont rendu à ce peuple, on ne doit point le comparer avec les nations florissantes de l'Europe, mais avec ses voisins, je veux dire les Sauvages de l'Amérique méridionale, ou avec les Indiens qui gémissent sous le joug des Espagnols. En le considérant dans ce point de vue, on verra que la société humaine leur est infiniment redevable de l'avoir augmentée de trois cens mille familles civilisées & réduites en un corps de Communauté, au lieu d'un petit nombre de sauvages ignorans & vagabonds. En effet, il faut qu'un gouvernement soit bien parfait, pour avoir en lui un principe d'accroissement qui engage des peuples étrangers à se joindre au tronc & à pousser de nouvelles branches. On ne sçauroit non plus blâmer un systême qui produit des effets aussi salutaires, & qui a trouvé cette voie difficile mais heureuse, que les politiques cherchent depuis si long-temps, de concilier l'obéissance avec le contentement des peuples. Il seroit à souhaiter que nous étudiassions ces matieres plus attentivement que nous ne le faisons; & qu'au lieu de nous mocquer des soins & de la

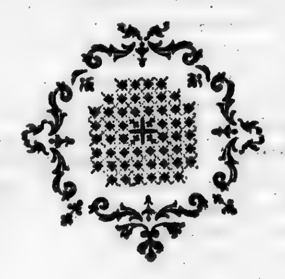
diligence de notre ennemi, nous suivissions son exemple, au lieu que nous ne connoissons d'autres instrumens que la force & l'argent.

Cette République a fourni de nos jours un ample sujet de conversation au public, à l'occasion de la cession que l'Espagne vient de faire d'une partie de ce pays à la Couronne de Portugal. On sçait que les habitans de sept Missions ont refusé d'y acquiescer, & n'ont pas voulu souffrir qu'on les transportât comme des bestiaux d'un pays dans l'autre. J'ignore la maniere dont les Jésuites se sont tirés de ce pas auprès des Cours de Madrid & de Lisbonne. Les gazettes nous ont appris que les Indiens avoient pris les armes, & que malgré l'exactitude de leur discipline militaire, ils avoient été battus par les troupes Européennes qu'on avoit envoyées pour les appaiser. Il me paroît que ç'a été une imprudence à des gens qui n'ont jamais servi, & qui manquent d'Officiers expérimentés pour les conduire, de hazarder une bataille contre des troupes Européennes. Ils auroient dû plutôt s'exercer à l'action, en attaquant de petits partis, leur interceptant leurs con-

vois, & usant de surprise jusqu'à ce que leurs bons succès dans ces sortes de petits combats, les eussent mis à même de confier leur fortune au sort d'une bataille rangée. Néanmoins il y a tout lieu de croire que cette opposition tirera les Espagnols de leur indolence, & les engagera à ôter le gouvernement du pays à ceux qui en sont actuellement en possession. S'ils le font, il est aisé de prévoir qu'on ne tardera pas à éprouver dans cette Province la même dépopulation, la même détresse & le même mécontentement qui distinguent les Indiens dans les autres Colonies Espagnoles. Il ne leur sera pas difficile de conquérir ce pays, les Jésuites ayant trop de ménagement à garder dans l'ancien & dans le nouveau monde, pour oser le disputer à cette Cour, lorsqu'elle jugera à propos de le demander, surtout s'il est vrai, comme on le prétend, qu'ils ayent un si grand ascendant sur les peuples qui l'habitent.

Ce n'a pas été au commencement une aussi mauvaise politique qu'on se l'imagine, d'avoir donné tant de pouvoir aux Jésuites, vu que l'événement a montré qu'ils ont acquis à la Cou-

ronne d'Espagne un pays inconnu, dépeuplé & inculte, qu'elle sera maîtresse de reprendre lorsqu'il lui plaira. Quant aux richesses du Paraguay, je ne puis dire en quoi elles consistent, les Jésuites gardant là-dessus un profond silence. S'il est vrai qu'ils soient aussi bons politiques qu'on le prétend, ils n'auront jamais souffert qu'on ait ouvert aucune mine d'or ou d'argent dans le pays. J'ignore au reste ce qui en est.

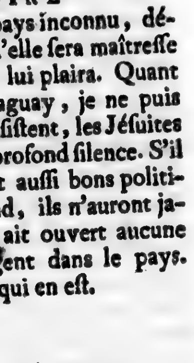


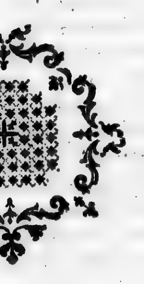
C

La Te
duc
Car
lions
pan
poli
ses C

LES
tre éta
de l'A
sent le
Ayres
cepté
vient
des An
vaste,
riviere
pays d
Bueno
rée, s
Atlant
croît a
avec c
tend q

ays inconnu, dé-
'elle sera maîtresse
lui plaira. Quant
aguay, je ne puis
sistent, les Jésuites
rofond silence. S'il
t aussi bons politi-
d, ils n'auront ja-
ait ouvert aucune
ent dans le pays.
qui en est.





CHAPITRE XVI.

La Terre-Ferme. Son étendue & ses productions. Les villes de Panama, de Carthagene & de Porto-Bello. Galions. Isle de Cuba. La Havanne. Hispaniola. Porto-Rico. Réflexions sur la politique de l'Espagne par rapport à ses Colonies.

LES Espagnols n'ont fait aucun autre établissement dans les autres contrées de l'Amérique méridionale, qu'ils disent leur appartenir au midi de Buenos-Ayres, non plus que dans le Nord, excepté dans la Terre-Ferme dont il convient de dire deux mots. La province des Amazones, quoique extrêmement vaste, fertile & arrosée par cette fameuse riviere, est entiérement négligée. Le pays des Patagons, qui est au midi de Buenos-Ayres, & dans la Zone tempérée, s'étend tout le long de l'Océan Atlantique. C'est un pays plat où il ne croît aucun arbre, ce qui lui est commun avec celui de Buenos-Ayres. On prétend que cette contrée est déserte & sté-

rile; mais ce qu'il y a de certain est qu'elle n'est habitée par aucune nation Européenne, & qu'elle est peu connue, quoiqu'elle soit ouverte de toute part, & par conséquent à la bienséance de qui voudroit s'en emparer, & y fonder une Colonie.

La derniere province, dans l'ordre que j'ai observé, & qui cependant n'est pas la moins considérable de celles que les Espagnols possédent dans l'Amérique, est la Terre-Ferme, laquelle a plus de deux mille lieues de long sur cinq cens de large. Elle confine avec le Mexique, le Pérou & le pays des Amazones, & s'étend le long de la mer du Nord, depuis l'Océan pacifique jusqu'à l'embouchure de la riviere des Amazones dans l'Atlantique. Elle est divisée en douze grandes provinces, la plupart montagneuses, particuliérement celle de Sainte-Marthe où l'on prétend qu'il y a des montagnes plus hautes que le Pic de Teneriffe, lesquels communiquent avec les Andes. Les vallées sont très-profondes & très-étroites, & inondées pendant la plus grande partie de l'année; ce qui n'empêche pas qu'elles ne soient très-fertiles. Elles produisent

OIRE

a de certain eſt
par aucune nation
lle eſt peu connue,
erte de toute part,
a bienſéance de qui
er, & y fonder une

ince, dans l'ordre
qui cependant n'eſt
érable de celles que
dent dans l'Améri-
Ferme, laquelle a
lieues de long ſur
Elle confine avec le
& le pays des Ama-
e long de la mer du
Océan pacifique juſ-
e de la riviere des
Atlantique. Elle eſt
randes provinces, la
ſes, particuliérement
rthe où l'on prétend
agnes plus hautes que
ſe, leſquels commu-
Andes. Les vallées
es & très-étroites, &
la plus grande partie
n'empêche pas qu'elles
tiles. Elles produiſent

du froment, quantité de fruits, des drogues précieuſes, du Cacao, de la Vanille, de l'Indigo, du Piment, du Gayac de la Salſepareille & du baume du Pérou. Il n'y a point de pays qui produiſe de ſi bons pâturages, ni où il y ait une plus grande quantité de bétail. Les rivieres contiennent beaucoup de ſable d'or; les mines de ce métal ſont extrêmement abondantes, & les rubis & les émeraudes y fourmillent. Cependant, malgré toute cette fertilité, la Terre-Ferme eſt pour la plus grande partie, le pays le plus déſagréable & le plus mal ſain qui ſoit dans la Zone Torride.

Cette province entretient un commerce conſidérable avec l'Europe, non-ſeulement à cauſe de ſes denrées & de ſes productions, mais encore parce que celui du Pérou & du Chili avec l'Eſpagne ſe fait entiérement par cette voie-là. Sa Capitale eſt Panama, qui eſt le grand entrepôt de la mer du Sud. C'eſt là qu'abordent les tréſors que les riches mines du Pérou & du Chili, ou la Province fourniſſent au Roi.

Le port de Panama eſt le meilleur qu'il y ait ſur la mer du Sud. Les gros

vaiſſeaux mouillent à quelque diſtance de la ville, & les petits ſous ſes murailles. Cette ville, qui eſt une des plus grandes de l'Amérique, contient, à ce qu'on prétend, cinq mille maiſons bâties de briques & de pierres, leſquelles forment un demi-cercle, & dont la beauté eſt relevée par les clochers & les domes de quantité d'égliſes & de monaſteres. Elle eſt entourée du côté du Continent d'une infinité de vergers & de jardins, & plus loin d'un pays agréable entrecoupé de coteaux, de vallées & de bois. La ville eſt bâtie dans un terrein ſec & ſalubre, & entretient un commerce lucratif avec le Pérou, le Chili & la côte occidentale du Mexique d'une part, & de l'autre avec l'Europe par la voie de l'iſthme de Darien & la riviere Chagra.

La ſeconde ville qui mérite quelque conſidération dans la Terre-Ferme, eſt Carthagene. Elle eſt bâtie dans une peninſule, & renferme un des meilleurs ports, pour la force & la bonté, qu'il y ait dans l'Amérique Eſpagnole. La ville elle-même eſt très-bien fortifiée, & bâtie comme le ſont la plupart des villes Eſpagnoles, avec une grande

place dans le milieu où aboutissent des rues tirées au cordeau, & qui se coupent à angles droits. Il y a quantité d'églises & de monasteres fort riches, parmi lesquels celui des Jésuites se distingue par sa magnificence. C'est là qu'abordent les Galions d'Espagne; ils y déchargent une partie considérable de leurs marchandises que l'on distribue ensuite dans les provinces de Sainte-Marthe, de Caraccas & de Venezuela, & dans la plupart des autres provinces & villes de la Terre-Ferme.

La flotte qu'on appelle des Galions, est composée d'environ huit vaisseaux de guerre, de cinquante canons chacun, dont la destination est de porter des munitions de guerre au Pérou; mais qui, dans le fond, portent quantité d'autres marchandises pour le compte des particuliers, ce qui les met hors d'état de se défendre & de protéger les vaisseaux qu'ils escortent, qui consistent en douze vaisseaux marchands qui ne leur sont point inférieurs pour le port. Ces Galions font le commerce exclusif de la Terre-Ferme & de la mer du Sud, de même que la flotte fait celui du Mexique.

Cette flotte n'eſt pas plutôt arrivée à Carthagene, qu'on envoie des exprès à Porto-Bello & dans toutes les villes voiſines, mais principalement à Panama, pour avertir qu'on ait à tenir prêt le tréſor qui y eſt en dépôt, & à l'envoyer à Porto-Bello pour l'embarquer ſur les Galions. C'eſt dans cette derniere ville, laquelle eſt auſſi remarquable par la bonté de ſon port, que par l'inſalubrité de ſon air, que s'aſſemblent tous les particuliers qui ont part à ce commerce; & l'on peut dire qu'il n'y a point d'endroit au monde où il ſe faſſe tant d'affaires en ſi peu de temps. La foire ne dure que quinze jours, & pendant ce temps-là on ne peut voir ſans étonnement la quantité d'or, d'argent, de pierreries & de marchandiſes & de curioſités d'Europe qui ſont étalées. Les lingots d'argent ſont entaſſés par piles ſur les quais, comme le ſeroient des marchandiſes ordinaires. On paye pendant ce temps-là cent piaſtres d'un mauvais logement, & mille d'une boutique, & les vivres y ſont à proportion, par où l'on peut ſe former une idée des profits immenſes que l'on fait dans ce commerce. On y apporte le tréſor de Pa-

nama, à dos de mulets, par une route très-dangereuse. Les autres marchandises, telles que le sucre, le tabac & les drogues, y arrivent par la Chagra.

Après que les Galions ont pris leur cargaisons, ils font voile pour la Havanne, qui est le lieu du rendez-vous de tous les vaisseaux intéressés au commerce de l'Amérique.

La Havanne est la capitale de l'Isle de Cuba. Cette ville est située sur un port excellent à l'extrémité occidentale de l'Isle. Elle contient deux mille maisons & un grand nombre d'églises & de couvents. Aussi est-ce la seule place de conséquence qu'il y ait dans l'Isle de Cuba, laquelle est située au 20e. degré de latitude, & à près de sept cens milles de long de l'Est à l'Ouest, sur cent vingt, jusqu'à soixante & dix milles de large. Elle ne céde à aucune contrée des Indes tant par la fertilité de son terrein, que par l'excellence de ses productions. Mais les Espagnols, par une suite de barbarie aussi contraire à l'humanité qu'à la saine politique, ayant exterminé ses habitans originels, & n'y trouvant point la même quantité d'or que dans le Continent, l'ont abandonnée, de même

qu'Hiſpanio la dont les François poſſedent actuellement la plus grande partie, & Porto-Rico, Iſle grande & fertile, qui ne ſont en comparaiſon que des déſerts. Le commerce entre ces Iſles & le Continent d'Eſpagne, ſe fait par la flotte de Barlovento, laquelle eſt compoſée de ſix gros vaiſſeaux bien armés qui font tous les ans le tour de ces Iſles & de la côte de Terre-Ferme, tant pour faire ce commerce que pour balayer la mer des corſaires & des interlopes. On envoie de temp à autre un vaiſſeau de regiſtre dant l'une ou l'autre de ces Iſles. Il paroît juſqu'ici que les Eſpagnols les ont gardées plutôt pour empêcher que les autres nations ne ſe rendiſſent trop puiſſantes dans ces mers, que pour le profit qu'ils eſperent d'en tirer; & il eſt certain que ſi quelque nation s'emparoit de ces Iſles, elle ſeroit bientôt maîtreſſe du commerce de l'Amérique & même du Continent. Il y a quelques années qu'ils travaillent à s'aſſurer la poſſeſſion de Porto-Rico; & pour cet effet ils ont permis à quelques villes d'Eſpagne de commercer dans l'Amérique. Ils mettent d'autres impôts ſur leurs propres manufactures que ſur celles de l'étran-

ger. En
noître le
y travail
Juſqu
paſſoient
verſoien
rapide,
pays, en
qu'il ren
a point
çoive ta
où on en
que dep
des, les
toujours
ſant ſes
a ſuivi l
elle regl
Elle n'a
ver ſes c
ner les
cun ſyſt
s'eſt poi
abus. T
ment,
uſant de
Les E
point de
d'un tré

ger. En un mot ils commencent à connoître le vrai intérêt de leur pays, & à y travailler, quoique très-lentement.

Jusqu'aujourd'hui les richesses qui passoient de l'Amérique en Espagne, traversoient le Royaume comme un torrent rapide, lequel, au lieu de fortifier le pays, entraînoit toutes les bonnes terres qu'il rencontroit sur son passage. Il n'y a point de pays dans l'Europe qui reçoive tant d'argent que l'Espagne, ni où on en voie moins. La raison en est que depuis qu'elle est maîtresse des Indes, les affaires de cette monarchie ont toujours été en décadence. En établissant ses Colonies dans l'Amérique, elle a suivi les mêmes maximes sur lesquelles elle regle son gouvernement en Europe. Elle n'a connu d'autre moyen de conserver ses conquêtes, que celui d'exterminer les peuples ; elle n'a jamais eu aucun systême réglé de commerce, & ne s'est point mise en peine de réformer les abus. Tyrannique dans son gouvernement, superstitieuse dans sa religion, usant de monopole dans le commerce.

Les Espagnols, dont l'ambition n'a point de bornes, se voyant en possession d'un trésor qu'ils jugeoient inépuisable,

ſe crurent en état de tout entreprendre ; ils formerent un millier de projets à la fois, la plupart grands dans la théorie, mais exécutés avec différens inſtrumens dans diverſes parties du monde, & toujours aux dépens de leur ſang & de leur bourſe. Les guerres qui furent les ſuites de ces projets, & les Indes qui ſervoient à les ſoutenir, étoient une ſaignée continuelle qui emportoit leurs habitans, & énervoit l'induſtrie de ceux qui reſtoient. Les richeſſes qu'ils tiroient tous les ans des Indes, ne pouvoient ſuffire à payer leurs dettes faute d'économie. La mauvaiſe adminiſtration de leurs finances, jointe aux intérêts uſuraires qu'ils étoient obligés de payer aux étrangers, engloutiſſoit leurs tréſors en multipliant leurs emprunts. Dupes de leur politique, battus partout avec les troupes les plus braves & les plus diſciplinées de l'Europe, indigents dans le ſein des richeſſes, leurs armées étoient mal entretenues & mal payées. Leurs amis les épuiſoient, leurs ennemis les voloient. Ils voyoient de nouveaux états ſe former des débris de leurs domaines, & des nouvelles forces maritimes ſe former de celles de leurs flottes. En

En un
bloient
déſiſtoi
faute de
exécute
lents, &
leſſe pe
auparav
placée.
Tel é
en grand
tres, qu
Mais leu
Plus occ
de celle
bien plu
fortifier
les affai
gligeoie
ſimples
ſur leurs
toit qu'
ſes en v
propres
que ſort
ſenti les
paſſée,
ſuivent
que, &
perſévé

En un mot, ils provoquoient, troubloient & enrichissoient l'Europe, & se désistoient à la fin de leurs projets, faute de moyens & de forces pour les exécuter. Ils étoient inactifs & turbulents, & autant énervés par leur mollesse pendant la paix, qu'ils s'étoient auparavant affoiblis par leur activité déplacée.

Tel étoit l'état d'un pays aussi fertile en grands hommes & en habiles Ministres, qu'aucun autre qui fût en Europe. Mais leurs talens étoient mal employés. Plus occupés des affaires de dehors que de celles du Royaume, ils travailloient bien plus à affoiblir leurs voisins qu'à se fortifier eux-mêmes. Intelligens dans les affaires des Cours étrangeres, ils négligeoient les leurs pour s'occuper de simples formalités. Ils comptoient trop sur leurs richesses; & comme l'état n'étoit qu'un amas de corruption, les choses en vinrent à un tel point, que leurs propres maux leur tinrent lieu en quelque sorte de remedes; & ils ont si bien senti les suites funestes de leur conduite passée, que depuis quelques années ils suivent un tout autre systême de politique, & ils pourront avec le temps & la persévérance se relever de nouveau,

tandis que d'autres tomberont pour avoir adopté les abus qui ont causé leur ruine.

Le systême politique actuel de la Cour d'Espagne, par rapport à l'Amérique, est de conserver l'Amérique méridionale, & particuliérement la navigation de la mer du Sud, d'empêcher la contrebande & d'encourager l'exportation de ses manufactures. Il y a long-temps que les Espagnols sont jaloux des Anglois, & encore plus des François qui sont établis dans le voisinage du nouveau Mexique, & qui deviennent plus puissans dans les Indes Occidentales que nous ne le sommes, sans que je puisse en deviner la raison.

Fin de la troisieme Partie.

H I

COLON

DAN

QU.

COLO

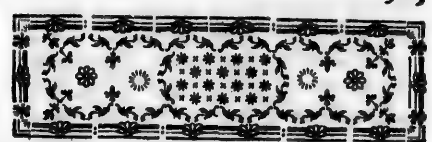
C

Histoire
niere
blir.
pris p

LA pl
tantes qu
les Arts
tôt l'eff
Tome

eront pour avoir
causé leur ruine.
actuel de la Cour
t à l'Amérique,
érique méridio-
nt la navigation
mpêcher la con-
ger l'exportation
l y a long-temps
t jaloux des An-
des François qui
oisinage du nou-
i deviennent plus
des Occidentales
mes, sans que je
aison.

ieme Partie.



HISTOIRE
DES
COLONIES EUROPÉENNES
DANS L'AMÉRIQUE.

QUATRIEME PARTIE.

COLONIES PORTUGAISES.

CHAPITRE I.

Histoire de la découverte du Bresil Maniere dont on s'y est pris pour s'y établir. Conquis par les Hollandois. Repris par les Portugais.

La plupart des découvertes importantes qu'on a faites dans la Philosophie, les Arts & la Navigation, ont été plutôt l'effet du hazard que celui du rai-

sonnement & de la réflexion. C'est lui qui en a donné la premiere idée, & tel qui a découvert une chose, en cherchoit une autre. Colomb découvrit l'Amérique par une suite de réflexions qu'il fit sur la figure du Globe, mais la premiere terre où il aborda, n'étoit surement point celle qu'il cherchoit. Le raisonnement & le hazard eurent part à sa découverte, au lieu que celle que les Portugais ont faite du Bresil, est entiérement due au dernier. Une Flotte qu'ils envoyoient aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance, ayant tenu la haute mer pour éviter les calmes qui regnent sur la côte d'Afrique, elle aborda dans le Continent de l'Amérique méridionale. A leur retour, les Portugais firent un rapport si avantageux du pays qu'ils venoient de découvrir, que la Cour résolut d'y envoyer une Colonie. Ils s'y établirent en effet, mais d'une maniere qu'il seroit à souhaiter qu'on n'eût jamais imitée. Ce fut d'y envoyer un certain nombre de criminels de toute espece. Des commencemens aussi vicieux ne pouvoient être favorables à la Colonie, aussi eurent-ils toutes les peines du monde à l'établir, tant à cause des désordres dans lesquels ces gens tom-

exion. C'est lui
niere idée, & tel
ose, en cherchoit
couvrit l'Améri-
exions qu'il fit sur
mais la premiere
oit surement point
Le raisonnement
t à sa découverte,
les Portugais ont
tiérement due au
qu'ils envoyoient
de Bonne-Espé-
a haute mer pour
ui regnent sur la
e aborda dans le
rique méridionale.
ortugais firent un
ux du pays qu'ils
ir, que la Cour ré-
ne Colonie. Ils s'y
mais d'une maniere
iter qu'on n'eût ja-
d'y envoyer un cer-
minels de toute es-
emens aussi vicieux
vorables à la Colo-
ls toutes les peines
ir, tant à cause des
uels ces gens tom-

berent, que des maux qu'ils causerent aux habitans du pays. La Cour d'Espagne s'opposa d'abord à cet établissement; mais on en vint à la fin à un traité par lequel on convint que les Portugais posséderoient tout le pays compris entre le Marañon ou la riviere des Amazones & celle de la Plata.

Leur droit ainsi établi, les Portugais travaillerent à cet établissement avec toute la vigueur possible. On fit de grandes concessions à quiconque voulut aller dans le pays, & presque toute la Noblesse s'intéressa à un établissement qui promettoit de si grands avantages. Les naturels étoient pour la plupart soumis, & la Colonie faisoit tous les jours de nouveaux progrès. La Cour ne tarda pas à connoître le prix de l'acquisition qu'elle venoit de faire; elle regla la forme du gouvernement, annulla une grande partie des concessions, & mit les choses sur un pied si avantageux, qu'elle se vit en possession de toute la côte pendant l'espace de 2000 milles. Les conquêtes que les Portugais firent sur la côte d'Afrique, favoriserent beaucoup cet établissement par la quantité de negres qu'elles les mirent en état d'y transporter, & qui

composent aujourd'hui la plus grande partie des habitans.

Tandis que les Portugais étoient au comble de leurs prospérités, qu'ils étoient en possession d'un Empire aussi vaste & d'un commerce aussi florissant dans l'Afrique, l'Arabie, l'Inde, les Isles de l'Asie, & une des plus riches contrées de l'Amérique, ils éprouverent un de ces accidens, qui dans un temps critique, décident du sort des Royaumes. Leur Roi Don Sébastien fut tué dans une expédition contre les Maures, les Portugais perdirent leur liberté, & leur Royaume devint une province d'Espagne.

Peu de temps après ce malheur, les habitans des Pays-Bas secouerent le joug des Espagnols. Non contens de s'être érigés en République, & d'avoir défendu leur liberté par une guerre défensive qui fut toute à leur avantage, ils furent chercher les Espagnols dans les recoins les plus reculés de leurs vastes domaines, & s'enrichirent des dépouilles de leurs premiers maîtres. Ils tomberent sur les possessions des Portugais, s'emparerent de toutes les Places qu'ils avoient dans les Indes Orientales, & que la paresse des Espagnols avoient

laissées sans défense, & porterent enfin leurs armes dans le Bresil qu'ils trouverent sans défense & dont ils se rendirent les maîtres par la lâcheté du Gouverneur des dix principales villes. Le pays eût été perdu sans ressource, si Don Michel de Texeira, son Archevêque, qui descendoit d'une des familles les plus illustres du Portugal, & qui avoit un esprit supérieur à sa naissance, n'eût cru devoir sacrifier les devoirs de son état au danger de sa patrie. Il prit les armes, & s'étant mis à la tête de son Clergé & de quelques petits corps de troupes qu'il rassembla, il opposa une digue au torrent des conquêtes des Hollandois. Il tint bon jusqu'à l'arrivée du secours, après quoi il remit l'emploi, dont le besoin public & sa propre vertu l'avoient obligé de se charger, à celui à qui le Souverain l'avoit confié. Il sauva par sa généreuse résistance sept provinces des quatorze dans lesquelles le Bresil est divisé. Les autres tomberent entre les mains des Hollandois qui les conquirent & les conserverent avec une bravoure & une conduite qui leur auroient fait un honneur infini, s'ils eussent montré plus de sentimens d'humanité.

Ce fut au fameux Prince Maurice de

Nassau que les Hollandois durent cette conquête, leur établissement dans le pays & la paix avantageuse qui le leur assura. Mais comme c'est le propre de toutes les nations commerçantes de vouloir s'enrichir en peu de temps, que cette Colonie n'étoit point directement soumise aux Etats, mais à la Compagnie des Indes Occidentales, guidés par des principes que leur avarice & la bassesse de leurs sentimens leur dictoient, ils furent fâchés que pour pourvoir à sa sureté, on les privât des profits actuels qu'ils s'étoient flattés d'en tirer. Ils trouverent que le Prince entretenoit plus de troupes & bâtissoit plus de forteresses qu'il n'en falloit, & qu'il vivoit plus somptueusement qu'il ne convenoit à un homme qui étoit à leur service. Ils s'imaginerent qu'une économie mesquine étoit la seule qualité nécessaire pour former un Conquérant & un Politique, & ils en agirent si mal avec leur Statouder, qu'ils l'obligerent enfin à se démettre de son emploi.

Ils suivirent alors leurs premiers systêmes. Ils réformerent une partie des troupes; ils ne firent plus fortifier leurs places; ils retrancherent les dépenses de la Cour; ils exigerent à la

rigueur ce que leur devoit la Compagnie; leur gain augmenta de cent pour cent, & tout alloit le mieux du monde ſelon eux. Mais à la fin ce beau ſyſtême aboutit à la ruine entiere de leurs fonds & de la Compagnie des Indes Occidentales. Ils aliénerent les cœurs de leurs ſujets par leur économie ſordide & la ſévérité de leur conduite. L'ennemi étoit à leur porte, & leurs frontieres étoient ſans défenſe; enfin tout alla ſi mal pour eux, que les Portugais reconquirent le Breſil malgré les efforts prodigieux que firent les Etats pour le défendre; ce qui doit ſervir à jamais de leçon aux peuples qui s'imaginent follement avoir ſuffiſamment pourvu au bonheur de la nation, lorſque pour lui procurer quelques avantages paſſagers, ils négligent les ſeules choſes qui peuvent l'aſſurer, je veux dire l'amour des ſujets & le ſoin des armes.



CHAPITRE II.

Le Climat du Bresil. Du bois du Bresil.

Le nom de Bresil a été donné à ce pays, à cause de la quantité de bois de ce nom qui y croît. Il s'étend le long de l'Océan l'espace de 2000 milles entre la riviere des Amazones qui est au Nord, & celle de la Plata qui est au midi. Au nord le climat est très-incertain, chaud, orageux & mal sain. Le pays, tant ici que dans les endroits les plus tempérés, est inondé tous les ans. Mais au midi, au-delà du Tropique du Capricorne, & même plus avant, l'air est serein & extrêmement sain, étant rafraîchi d'un côté par les vents qui s'élevent de l'Ocean, & de l'autre par ceux qui sortent des montagnes. Quantité de vieillards s'y rendent du Portugal pour rétablir leur santé, & y prolongent leurs jours beaucoup plus qu'ils ne l'auroient fait dans leur patrie.

Le pays en général est extrêmement fertile, & produisoit toutes les choses nécessaires pour la subsistance de ses habitans, jusqu'au temps où l'on décou-

vrit les mines d'or & de diamans. Aujourd'hui ces mines, jointes aux plantations de ſucre, occupent une ſi grande quantité de gens, que l'Agriculture eſt entiérement négligée, au point que le Breſil dépend de l'Europe pour ſa ſubſiſtance journaliere.

Les principales denrées qu'il fournit à l'étranger, ſont le ſucre, le tabac, les cuirs, l'indigo, l'ipecacuanha, le baume de Copaü & le bois de Breſil. Comme ce dernier article appartient proprement au pays & lui a donné ſon nom, & qu'il y eſt meilleur que par-tout ailleurs, je trouve à propos d'en donner ici la deſcription en peu de mots. Cet arbre croît parmi les rochers & dans les terreins les plus incultes, & y vient d'une hauteur & d'une groſſeur conſidérable. Mais un homme qui jugeroit de ſon bois par ſon écorce, ſe tromperoit beaucoup; car après l'en avoir dépouillé, il trouve que cet arbre, qui étoit de la groſſeur de ſon corps, n'excéde pas celle de ſa cuiſſe. Cet arbre eſt généralement tortu & rempli de nœuds comme l'aubépine; ſes branches ſont longues, ſes feuilles vertes, liſſes, dures, ſeches & fragiles. Il pouſſe trois fois l'an de petits bouquets de fleurs des

extrémités des branches & d'entre ses feuilles. Ces fleurs sont d'un rouge très-vif & d'une odeur aromatique fort agréable. Son bois est rouge, dur & sec, & on l'emploie pour les teintures rouges ordinaires. On s'en sert aussi dans la Médecine, à cause de sa qualité stomachique & astringente.

CHAPITRE III.

Commerce du Bresil. Sa correspondance avec l'Afrique. Etablissement sur la Riviere des Amazones & Rio-Janeiro. Mines d'or. République des Paulistes. Mines de Diamans.

LE commerce du Bresil est considérable & augmente tous les jours, ce qui n'est pas étonnant, vu que les Portugais ont la commodité d'avoir des negres pour leurs ouvrages à beaucoup meilleur marché que les autres nations d'Europe qui ont des établissemens dans l'Amérique. Ils sont les seuls qui se soient donné la peine d'établir des Colonies dans l'Afrique, & elles sont très-considérables tant par leur étendue que

par le nombre de leurs habitans, ce qui leur procure dans ce commerce des avantages que les autres nations n'ont point. Car outre les établissemens qu'ils ont sur la côte Occidentale d'Afrique, ils ont encore des prétentions sur toute celle du Zanguebar dont ils possedent une partie, indépendamment de plusieurs autres vastes territoires tant sur la côte que dans l'intérieur du pays, où plusieurs nations se reconnoissent leurs sujets, ce qui est d'autant plus avantageux pour eux, qu'il augmente leur marine & leurs matelots, affermit leur commerce & leur laisse un vaste champ pour la traite des negres, sans laquelle ils ne pourroient conserver leurs établissemens dans le Bresil, vu la quantité qu'il en meurt par le travail des mines & la mauvaise qualité d'une partie du climat, ni étendre leurs plantations, ni ouvrir tant de nouvelles mines, comme ils le font à un point qui passe toute croyance.

Je me suis souvent étonné que nos Commerçans d'Afrique n'ayent pas porté leurs vues plus loin dans la traite des negres, qu'une partie de la Côte d'or, Sierra-Leona, Gambie & quelques autres ports peu considérables, par

où ils ont déprisé leurs marchandises & fait monter le prix des esclaves à plus de trente pour cent. Cela n'est pas étonnant, vu qu'ils ont plusieurs rivaux dans le pays où ils commercent, que les peuples ont acquis plus d'expérience par la communication qu'ils ont eue avec les étrangers, & que les esclaves sont devenus plus rares; au lieu que si quelques-uns de nos vaisseaux avoient doublé le Cap de Bonne-Espérance, & essayé ce qu'on peut faire à Madagascar, ou sur les côtes sur lesquelles les Portugais ont des prétentions, qu'ils ne peuvent faire valoir, ils eussent été amplement dédommagés des dépenses qu'ils auroient faites, du temps qu'ils auroient perdu & de ce qu'il leur en eût coûté pour obtenir la permission de la Compagnie des Indes Orientales. Notre commerce d'Afrique auroit augmenté, nos marchandises auroient trouvé plus de débit, & nous eussions fourni nos Colonies à bien meilleur marché que nous ne le faisons aujourd'hui, & que nous ne le ferons dans la suite, tant que nous nous bornerons à deux ou trois Places que nous épuisons, & où nous trouvons tous les jours la marchandise plus chere. Les Portugais, au moyen

des marchandiſes dont je viens de parler, tranſportent tous les ans quarante à cinquante mille negres dans le Breſil. C'eſt de là que dépendent toutes les autres branches de leur commerce ; auſſi ont-ils ſoin de ne point ſe laiſſer manquer d'eſclaves, à quoi la ſituation du Breſil contribue beaucoup, étant plus près de la côte d'Afrique qu'aucune autre contrée de l'Amérique, indépendamment des avantages qu'ils tirent des Colonies qu'ils ont dans ces deux continents.

C'eſt là principalement ce qui fait que le Breſil eſt l'établiſſement le plus riche, le plus nombreux & le plus floriſſant qu'il y ait dans toute l'Amérique. Depuis quarante ans ils en tirent infiniment plus de ſucre qu'ils ne le faiſoient autrefois, lorſque cette denrée étoit la ſeule branche de leur commerce, & qu'ils n'avoient point de rivaux. Il eſt beaucoup plus fin que celui que les Anglois, les François & les Eſpagnols tirent de leurs Colonies. Leur tabac eſt auſſi fort bon, mais ils en tirent moins que nous. Les contrées Septentrionales & méridionales du Breſil abondent en bêtes à cornes ; ils les chaſſent pour en avoir les cuirs dont il paſſe tous les ans vingt mille en Europe.

Les Portugais posséderent pendant un temps considérable leur Empire de l'Amérique, jusqu'à ce qu'ils découvrirent les mines d'or & de diamants qui les ont si fort enrichis depuis. Après l'expulsion des Hollandois, la Cour de Portugal fut quelque temps sans faire attention à cette Colonie; mais en 1685, un Ministre très-intelligent conseilla à son Maître de ne point négliger une partie aussi considérable de son Domaine. Il lui représenta que le climat de la Baie de tous les Saints, où étoit la Capitale, énervoit l'activité & l'industrie des peuples, mais que les extrémités septentrionales & méridionales du Bresil étant plus tempérées, ils seroient plus portés à les cultiver. Cet avis fut goûté. Mais comme on s'apperçut que l'insolence & la tyrannie des Portugais leur attiroient la haine des habitans, & retardoient les progrès de leur Colonie, on résolut de peupler le pays des Metifs qui sont une race issue d'Européens & d'Indiens, dans l'espoir qu'ils se conduiroient mieux & qu'ils seroient plus agréables aux Bresiliens, qui n'avoient point encore été réduits, comme étant issus du même sang. Pour exécuter ce projet, on confia le gouvernement aux

Prêtres qui agirent chacun dans leur diſtrict ou paroiſſe en qualité de Gouverneurs. On eut la prudence de choiſir ceux qui étoient les plus capables pour cet emploi. On ne tarda pas à s'appercevoir de la ſageſſe de ces réglemens; car dans moins de quinze ans, non-ſeulement ils furent les maîtres de la côte, mais attirant encore un grand nombre d'habitans, ils pouſſerent leurs établiſſemens du côté de l'Occident plus de cent milles au-delà de ce que les Portugais poſſédoient. Ils ouvrirent pluſieurs mines, les revenus augmenterent, les habitans vécurent à leur aiſe, & quantité de Prêtres s'enrichirent.

La réputation de ces mines attira bientôt dans le pays quantité de vagabonds & d'aventuriers, leſquels ne pouvant ſe faire aux mœurs ſimples & modérées des habitans, ni s'aſſujettir à la forme du gouvernement établie, ſe retirerent dans les montagnes, leſquelles ſont aſſez fertiles & abondantes en or; où ayant été joints par d'autres de la même trempe, ils ſe rendirent dans peu de temps formidables & indépendans, & défendirent les privileges qu'ils s'étoient arrogés, avec autant de courage que de conduite. Ils furent appellés

Paulistes, de la ville & du district de ce nom, où étoit leur principale résidence. Mais cette République périt aussi promptement qu'elle s'étoit élevée, sans qu'on ait pu sçavoir son sort, & on n'en a plus oui parler. Le Roi de Portugal est en pleine possession de tout le pays, & les mines sont exploitées par ses sujets & leurs esclaves qui lui en payent le quint. Ces mines ont presque versé autant d'or dans l'Europe, que celles de l'Amérique Espagnole y avoient versé d'argent.

Quelques années après qu'on eut découvert les mines d'or, on trouva que le Bresil, que l'on regardoit comme une contrée incapable de produire les métaux pour lesquels l'Amérique étoit si estimée, produisoit aussi des diamans, mais d'une qualité si basse, que la Cour de Portugal défendit d'exploiter les mines, de peur qu'ils ne fissent tomber ceux que l'on tire de Goa. Mais malgré cette défense, on n'a pas laissé d'en tirer de temps en temps du Bresil, qui ne le cédoient à ceux de l'Inde, ni par leur poids, ni par leur brillant, ni par leur transparence. La Cour ayant reconnu l'importance de ce commerce, résolut de le permettre, mais avec des restric-

du district de ce
cipale résidence.
périt aussi prom-
it élevée, sans
sort, & on n'en
Roi de Portugal
de tout le pays,
loitées par ses su-
qui lui en payent
ont presque versé
ope, que celles de
e y avoient versé

près qu'on eut dé-
r, on trouva que
regardoit comme
le de produire les
s l'Amérique étoit
t aussi des diamans,
basse, que la Cour
t d'exploiter les mi-
s ne fissent tomber
e Goa. Mais malgré
a pas laissé d'en tirer
du Bresil, qui ne le
l'Inde, ni par leur
brillant, ni par leur
Cour ayant reconnu
e commerce, résolut
ais avec des restric-

tions qui fussent avantageuses à la Couronne & à ses sujets, & qui empêchassent les diamans de devenir trop communs. En 1740, les mines de diamans étoient affermées cent trente-huit mille croisades qui font vingt-six mille livres sterlings par an, avec défense d'y employer plus de six cens esclaves à la fois. Il y a tout lieu de croire qu'on n'a point observé ce reglement, vu que leur quantité a augmenté & que leur prix a baissé. Il est vrai que ceux de la premiere qualité conservent à-peu-près leur prix. Les diamans du Bresil ont moins d'éclat que ceux de Golconde. Ils ont pour l'ordinaire une eau jaunâtre, mais il s'en trouve d'une grosseur prodigieuse. Il y a quelques années qu'on en envoya un au Roi de Portugal, dont la grosseur & le poids passent toute croyance. On prétend quil pesoit cent soixante carats, ou six mille sept cens vingt grains, de sorte qu'il valoit plusieurs millions.



CHAPITRE IV.

Commerce des Portugais. Defcription de San-Salvador Capitale du Brefil. Flotes deftinées pour cette ville. Rio-Janeiro & Fernambouc.

LE commerce du Portugal fe fait fur le même plan exclufif que celui des autres nations de l'Europe avec leurs Colonies de l'Amérique, mais particuliérement à la façon de celui d'Efpagne, non point avec de fimples vaiffeaux marchands fretés pour divers ports particuliers, felon les idées des propriétaires, mais avec trois Flotes qui partent tous les ans du Portugal, & qui fe rendent dans tout autant de ports du Brefil, fçavoir, à Fernambouc au nord, à Rio-Janeiro au midi, & à la Baie de Tous-les-Saints au milieu. La Capitale de celle-ci eft San-Salvador, & c'eft le rendez-vous des Flotes à leur retour en Portugal. Son port eft grand, beau & commode. La ville eft bâtie fur un rocher efcarpé, qui a d'un côté la mer, & un lac en forme de croiffant, qui l'entoure prefque toute, & vient

presque aboutir à la mer de l'autre. Quoique cette situation la mette à l'abri de toute insulte, on n'a pas laissé de la fortifier, de maniere qu'elle est aujourd'hui une des meilleures Places de l'Amérique. Elle est divisée en haute & basse ville. La basse n'est composée que d'une ou deux rues, & elle est immédiatement sur le port, pour faciliter l'embarquement & le débarquement des marchandises que l'on transporte dans la haute ville avec des machines. Les rues de celles-ci sont aussi régulieres que le terrein a pu le permettre, & les maisons très-bien bâties. Cette ville contenoit il y a quarante ans deux mille maisons & un nombre proportionné d'habitans, une Cathédrale somptueuse, plusieurs églises magnifiques & quantité de couvents bien bâtis & très-bien fondés.

Je ne connois point assez les villes de Fernambouc ou de Parayba, & la Capitale de Rio de Janeiro pour en parler pertinemment. Je dirai seulement que la flote destinée pour la premiere, part ordinairement dans le mois de Mars, & celle pour la seconde dans le mois de Janvier; mais toutes deux se rendent dans la Baie de Tous-les-Saints au nombre de cent gros vaisseaux, vers

les mois de Mai ou de Juin, & rapportent en Europe une cargaison qui égale presque les trésors de la Flote & des Galions. L'or seul monte à près de quatre millions de livres sterlings. On ne le tire point tout des mines du Bresil; mais comme les Portugais commercent directement avec l'Afrique, ils en tirent aussi de leur établissement à Mozambique, sur la côte Orientale de ce Continent, indépendamment des esclaves, de l'ébene & de l'ivoire qui valent presque autant que la cargaison de la Flotte du Bresil pour l'Europe. Les contrées du Bresil qui donnent de l'or, sont les parties moyenne & septentrionale situées sur Rio-Janeiro & la Baie de Tous-les-Saints. On bat une très-grande partie de cet or dans l'Amérique; celui qui est battu à Rio-Janeiro est marqué d'une R, & celui de la Baie de Tous-les-Saints d'un B.

Pour mieux juger des richesses de cette Flote du Bresil, on ne doit point oublier les diamans qui font partie de sa cargaison. S'il est vrai que les mines ayent été affermées en 1740 à vingt-six mille livres sterlings par an, je ne croirai pas trop avancer en disant qu'elles rapportent au moins cinq fois au-

tant, & q
de cent t
diamans.
principale
nambouc,
gues pou
factures,
l'importa
non-seule
encore po
merçantes
sont pas l
duit du P
tes sortes
France &
telles d'H
magne; e
lie, plom
tes sortes
gleterre,
rine & fr
d'Espagne
du vin &
Quoiq
ment luc
marchand
leurs prop
des étrang
un mot,
Espagnol

tant, & qu'il entre en Europe la valeur de cent trente mille livres sterlings en diamans. Cela joint au sucre qui fait la principale cargaison de la Flote de Fernambouc, au tabac, aux cuirs, aux drogues pour la Médecine & les Manufactures, peut donner quelque idée de l'importance dont est ce commerce, non-seulement pour le Portugal, mais encore pour toutes les Puissances commerçantes de l'Europe. Les retours ne sont pas la cinquantiéme partie du produit du Portugal. Ils consistent en toutes sortes de draps d'Angleterre, de France & de Hollande, en toiles & dentelles d'Hollande, de France & d'Allemagne; en soieries de France & d'Italie, plomb, étain, fer, cuivre, & toutes sortes d'ustensiles fabriqués en Angleterre, en poisson & bœuf salé, farine & fromage. Ils tirent leurs huiles d'Espagne. Le Portugal ne fournit que du vin & quelques fruits.

Quoique ce commerce soit extrêmement lucratif, il y a cependant peu de marchands Portugais qui trafiquent sur leurs propres fonds; mais pour le compte des étrangers, sur-tout des Anglois. En un mot, quoique les Portugais & les Espagnols excluent les étrangers du

commerce de l'Amérique, cependant les reglemens qu'ils ont fait là-dessus, sont très-mal observés. Un Portugais n'est qu'un facteur & un dépositaire; mais sa fidélité est égale à celle du marchand Espagnol, & rien ne sçauroit l'ébranler. Chose surprenante dans les Portugais, & exemple frappant chez un peuple peu renommé pour sa bonne foi, de ce que la coutume fondée sur un petit nombre d'exemples, & le point d'honneur sont capables de faire sur des hommes si différens entr'eux par leurs mœurs & leur caractere.

Les Anglois sont aujourd'hui les plus intéressés au commerce du Portugal, tant pour les marchandises qu'ils consomment dans le Royaume, que pour celles dont ils ont besoin pour le Bresil. Ils méritent cette préférence, tant à cause des services qu'ils ont rendu de tout temps à cette Couronne, & des traités qu'ils ont fait avec elle, que parce qu'il n'y a point de nation qui fasse une plus grande consommation des productions du Portugal. Cependant, partie par notre stupidité, partie par la politique & l'activité de la France, & partie par la faute des Portugais eux-mêmes, les François sont devenus des

rivaux

ue, cependant les
it là-dessus, font
'n Portugais n'est
positaire ; mais sa
elle du marchand
e sçauroit l'ébran-
te dans les Portu-
ppant chez un peu-
ar sa bonne foi, de
fondée sur un petit
, & le point d'hon-
e faire sur des hom-
eux par leurs mœurs

aujourd'hui les plus
merce du Portugal,
handises qu'ils con-
Royaume, que pour
besoin pour le Bresil.
préférence, tant à
qu'ils ont rendu de
te Couronne, & des
fait avec elle, que
point de nation qui
de consommation des
ortugal. Cependant,
stupidité, partie par
ctivité de la France,
ute des Portugais eux-
nçois sont devenus des
rivaux

rivaux très-dangereux pour nous, tant dans cette branche, que dans presque toutes les autres de notre commerce. Il est vrai cependant que malgré les progrès qu'ont fait les François, & malgré l'esprit d'industrie & de commerce qui regne dans la plupart des contrées de l'Europe, l'exportation de nos manufactures & de nos denrées n'a point diminué depuis quarante ans, ce qui vient de ce que notre commerce s'est étendu à proportion que les Espagnols & les Portugais ont augmenté leurs Colonies. Mais, quoiqu'il soit vrai que notre commerce a augmenté loin de diminuer, nous devons cependant prendre garde de ne point nous laisser imposer à cette apparence. Car si nous n'avons point autant avancé que nous l'avons fait avant ce période, & que nos moyens nous l'ont permis depuis que nos voisins l'ont fait proportionnellement aux leurs, je dis que nous avons décliné, & que nous ne serons jamais en état de conserver notre supériorité dans le commerce, ni la réputation que nous avons d'être la premiere Puissance commerçante & maritime de l'Europe.

CHAPITRE V.

Caractère des Portugais établis dans l'Amérique. Condition des négres. Gouvernement.

LES voyageurs les plus judicieux nous font un portrait des mœurs & des coutumes des Portugais de l'Amérique, qui ne leur est pas favorable. Ils nous les représentent comme un peuple plongé dans la mollesse & dans les crimes les plus affreux ; hipocrites, fourbes & gens de mauvaise foi, fainéans, orgueilleux & cruels. Comme des gens pauvres & mesquins dans leur domestique, autant par néceffité que par inclination. Semblables aux habitans de la plupart des pays méridionaux, ils préférent le faste & la magnificence aux plaisirs de la société & de la bonne chere ; ce qui n'empêche pas que dans leurs bonnes fêtes ils ne pouffent les choses jusqu'à l'extravagance.

On attribue avec affez de raison leur luxe, leur indolence, leur orgueil & leur cruauté au commerce qu'ils ont avec leurs esclaves qui font toutes leurs

affaires, avec leurs négres dont ils ont une quantité prodigieuse, & qui ne servent à autre chose qu'à augmenter leur cortege. Ces derniers sont infiniment plus corrompus que leurs maîtres, parce qu'ils les font servir d'instrumens à leurs crimes, qu'ils leur accordent une licence scandaleuse, & qu'ils s'en servent pour épouvanter leurs ennemis & pour s'en venger, en qualité de bretteurs & d'assassins. En effet, rien n'est plus propre à causer les désordres les plus affreux que l'union illégitime de l'esclavage avec l'oisiveté & la licence. Ils vont toujours armés, & il y en a quantité qui ont acheté ou mérité la liberté par leurs infâmes services, & cela dans un pays où il y a dix négres pour un blanc.

Mais ce portrait, qui est peut-être trop exagéré, n'est point applicable à tous les Portugais du Bresil. Ceux de Rio-Janeiro & des districts du Nord sont beaucoup moins efféminés & moins corrompus que ceux de la Baie de Tous-les-Saints, lesquels étant dans un climat favorable à la paresse & à la débauche, sont infiniment pires que les autres.

Le Bresil est gouverné par un Vice-

Roi qui fait sa résidence à San Salvador. Il a deux Conseils, l'un pour le Criminel, & l'autre pour le Civil, auxquels il préside; mais au préjudice de la Colonie, la justice y est si corrompue, que la vertu y est opprimée, & que les plus grands crimes restent souvent impunis. Il étoit autrefois défendu aux Juges de condamner aucun Portugais à mort; & il est aisé de sentir combien un pareil privilege doit avoir contribué à corrompre les mœurs. Les peuples qui habitent le long de la riviere des Amazones, sont encore gouvernés par les Prêtres qui les ont soumis, & l'on donne le nom de Missions aux différentes divisions de cette contrée.

Comme les Portugais ont été autrefois chassés de ce pays par les Hollandois, & qu'ils ont couru risque de l'être par les François, les malheurs & les dangers qu'ils ont éprouvé les ont rendu assez sages pour pourvoir à leur sureté. Ils ont fortifié San Salvador & plusieurs autres Places, & ils entretiennent sur pied un corps de troupes Européennes dont il y a toujours deux Régimens à San Salvador. On compte parmi leur milice quelques corps d'Indiens & de Négres indépendans, si

bien que
n'avoir p
cause de s
éloignem
vaise qua
climat, q
de la plu
pe qui so
de le lai
gais.

Fin de l

bien que le Bresil paroît aujourd'hui n'avoir plus rien à craindre, tant à cause de ses forces intérieures, de son éloignement, de la chaleur & de la mauvaise qualité d'une grande partie de son climat, que parce qu'il est de l'intérêt de la plupart des Puissances de l'Europe qui sont intéressées à ce commerce, de le laisser entre les mains des Portugais.

Fin de la quatrieme Partie & du Tome premier.